



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES ANNALES
DU
THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

DANS LA BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

- Les Annales du Théâtre et de la Musique**, avec
une préface de M. FRANCISQUE SARCEY. — Première
année (1875). 1 vol.
— Deuxième année (1876), avec une préface de M. Vic-
TORIEN SARDOU, de l'Académie française 1 vol.
— Troisième année (1877), avec une préface de
M. EDMOND GOT, de la Comédie-Française 1 vol.
— Quatrième année (1878), avec une préface de
M. EMILE ZOLA 1 vol.
— Cinquième année (1879), avec une préface de
M. HENRI DE LAPOMMERAYE 1 vol.
— Sixième année (1880), avec une préface de M. Vic-
TORIN JONCIÈRES 1 vol.
— Septième année (1881), avec une préface de
M. HENRY FOUQUIER. 1 vol.
— Huitième année (1882), avec une préface de
M. EMILE PERRIN, de l'Institut 1 vol.
— Neuvième année (1883), avec une préface de
M. CHARLES GARNIER, de l'Institut. 1 vol.
— Dixième année (1884), avec une préface de M. H. DE
PÈNE 1 vol.
— Onzième année (1885), avec une préface de
M. CHARLES GOUNOD, de l'Institut 1 vol.

(Publication couronnée par l'Académie française.)

Paris. — Imp. G. Rougier et Cie, 1, rue Cassette.

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
= DU
THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Jules BARBIER

DOUZIÈME ANNÉE

(1886.)

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887



H.

302143

YWA 001 000 11 2 1 2

LES JEUNES

Oh ! c'est beau d'être jeune et d'avoir l'étendue !

a dit le poète. Mais encore ne faut-il pas que les jeunes commencent par être vieux, ce qui n'est que trop accoutumé aujourd'hui. Car, s'il est regrettable de prolonger indéfiniment sa jeunesse, il l'est plus encore de prendre position, dès le début de la vie, dans une vieillesse prématurée.

Les intérêts peuvent y trouver leur compte, mais ce sont des intérêts à courte échéance qui suppriment volontiers les inspirations du présent et les promesses de l'avenir. Il y a du vieux Shylock dans beaucoup de nos jeunes gens et leurs transactions littéraires, je veux dire commerciales, aboutissent trop souvent à prélever une livre de

gardait de donner le pas à l'huissier sur le directeur; il y avait beaucoup d'émulations, peu de jalousies, et les premiers arrivés tendaient amicalement la main à ceux qui luttaienent encore. Que de noms viendraient sous ma plume, et des plus illustres, si je voulais préciser ces exemples de confraternité littéraire! Mais en vérité il faudrait citer tous ces noms amis, car je n'ai pas connu d'exception à ces patronages désintéressés qui faisaient des protégés de la veille les protecteurs du lendemain.

Aussi quelle bonne et loyale camaraderie, et comme on était vraiment jeune! Je me souviendrai toujours du sourire de *Lucrèce* pour la *Ciguë*, sourire que l'auteur de la *Ciguë* paya en si beaux vers!... Il ne m'est point permis d'oublier que celui-ci, à son tour, ouvrit toutes grandes à des œuvres de moindre envergure les portes de la Comédie-Française; et, par une chaîne ininterrompue de bons procédés, ces poètes de second plan, *poetæ minores*, eurent le bonheur de payer à d'autres leur dette de reconnaissance.

J'ai nommé le *Théâtre-Français*. En ce temps-là, comme en dehors des représentations de M^{lle} Rachel les recettes avaient cessé d'y être fructueuses, malgré les incomparables talents de la Compagnie, il était devenu le centre de toutes les espérances, de toutes les ambitions, de toutes les jeunessees.

Depuis, les chemins de fer ont diminué sa pro-

duction, j'entends comme quantité, non comme valeur, et ont relevé sa fortune. Que ce soit un bien, surtout sous le rapport de la répartition des bénéfices, je l'accorde, mais, au point de vue des intérêts littéraires, il est permis d'en douter.

Que les directions, ou, pour parler plus correctement, les administrations qui se sont succédé dans la maison de Molière se soient assagies, aient donné davantage au calcul et moins au hasard, aient conduit le comité dans la voie du succès avec des rênes dorées, aient rendu les chutes plus rares en ne voulant jouer qu'à coup sûr, aient donné le pas à la mise en scène sur la poésie dramatique jusqu'à faire pousser de vraies cerises sur de faux cerisiers, ce qui a frappé de stupeur les ombres de *Rodrigue* et de *Britannicus*, qu'il en soit résulté une sorte d'académie à peu près à l'abri des aventures d'autrefois, c'est de l'histoire, et je n'y contredis pas; mais on peut ajouter que le Théâtre-Français y a perdu de sa fécondité et partant de sa jeunesse. Il est difficile de mesurer le mal qu'a pu faire à la littérature dramatique cette sorte d'ostracisme qui a réduit pendant de longues années à une ou deux unités le nombre de ses producteurs. Il n'a pas fermé ses portes parce qu'on cessait d'y frapper; on a cessé d'y frapper parce qu'il ne les ouvrait plus. Je sais que les prudents Fabius évitent les retraits désastreuses, mais la victoire leur préfère encore les Césars.

Me permettra-t-on de dire à quoi j'attribue la profonde révolution survenue dans les habitudes de la Comédie?... A l'exclusion des femmes du comité de la rue Richelieu. A l'époque dont je parle, elles y siégeaient en reines, ou tout au moins en camarades. Quel aréopage! Rachel, Mante, Desmousseaux, Volnys, Plessy, Anaïs, les Brohan, Nathalie, Judith... J'en passe, et des plus spirituelles, des plus charmantes, des plus belles! La grâce et l'esprit avaient élu domicile dans le vieux temple de la Comédie et y avaient apporté un tel ferment de sédition et de discorde que plusieurs administrateurs faillirent y laisser la raison, sinon la vie. C'est même cette cause qui fit probablement éliminer les femmes du comité par des ministres et des directeurs à bout de forces et de volonté. Mais comme elles rachetaient ces désastres particuliers par le souffle de fantaisie et de fécondité qu'elles répandaient autour d'elles!... Elles ont certainement accentué le mouvement littéraire qui se produisit alors à la Comédie-Française, et, si l'on faisait la balance des chutes et des succès, en tenant compte du nombre de pièces représentées, je ne crois pas que la différence serait grande entre la part du présent et celle du passé. La réception d'une pièce n'est pas seulement une affaire de critique, mais de sensation; il y a même des chances pour que la sensation soit moins souvent en défaut que le jugement, et c'est ce qui justifie la présence des femmes dans

un comité : elles sentent plus vivement que nous. La comédienne qui rit et qui pleure est plus près de la vérité que l'aristarque qui juge et qui disserte.

Mais à quoi bon des regrets inutiles ? Il faut prendre le temps comme il vient sans prétendre à reconstituer le passé. Aussi bien semble-t-il qu'un vent de rénovation ait soufflé sur le théâtre de Molière, qu'un courant de jeunesse soit venu le vivifier et qu'une ardeur inaccoutumée commence à secouer cette majestueuse torpeur qu'une prolongation de sagesse pontificale eût fini par changer en léthargie.

Nous vivons dans un temps où la part s'est faite à peu près égale entre les jeunes gens et leurs devanciers. Pourtant la poussée a été si vigoureuse que les rangs des anciens ont été rompus sur plus d'un point et qu'ils ont eu grand'peine à se maintenir à peu près dans leurs positions. Je ne parle pas des illustres, fortement retranchés dans d'impugnables citadelles et armés de façon à pouvoir lever tribut sur le pays d'alentour : à tout seigneur tout honneur ! Ceux que je veux dire sont les hobereaux de moindre importance, trop souvent obligés de défendre leurs modestes fiefs contre les batteurs d'estrade et les coureurs d'aventure.

Pour sortir de la métaphore, disons que la vie est plus dure aux vétérans qu'aux nouveaux. A ceux-ci l'on fait volontiers crédit ; on exige tout de ceux-là. La jeunesse, c'est l'inconnu, avec ses sur-

prises, ses élans, ses épanouissements possibles; la vieillesse, c'est ce qui est ressassé, rebattu, usé jusqu'à la corde. Un souffle révolutionnaire semble vouloir faire table rase de toute expérience qualifiée de routine et l'on prétend imposer comme œuvres d'art des études dont il serait impossible de trouver les modèles, ou des incohérences qui parcourent toute l'échelle de l'insanité, depuis les servilités grossières jusqu'aux fantaisies impalpables! Il est vrai que l'éternel bon sens du public se révolte quelquefois contre ces poétiques nouvelles qui confinent à l'acrobatie, et en fait justice par le rire ou les sifflets. Ces chutes mornes ou retentissantes sont comme la pierre de touche où s'évalue le talent des oubliés ou des disparus. Le public s'avise un jour que la mesure et le goût ne sont pas des mots vides de sens, et ses déceptions ramènent un peu de sa faveur à ceux qu'il avait délaissés.

Je ne prétends pas que ces frasques de certains irréguliers soient la monnaie courante de la littérature dramatique. Grâce au ciel, les principes constitutifs de notre art ont, aujourd'hui comme jadis, de nombreux adeptes; mais les esprits contournés, infatués, dévoyés, qui essayent de refaire la langue à leur image et qui oublient que les grandes originalités sont presque toujours sorties des grandes disciplines, secouent, avec des fiertés de Nemrod, le joug de la grammaire et de la prosodie et annoncent par des chants de triomphe les

puérilités qu'ils croient faire passer pour des traits de génie! Ces audaces-là, issues en réalité du charlatanisme ou de l'impuissance, sont pires que les sénilités! Il ne suffit pas, pour être un grand homme, de couper la queue de son chien; il faut encore être Alcibiade.

Ægra senectus!... dira-t-on; eh bien, non! ce n'est pas la vieillesse chagrine qui parle, car la vieillesse n'est pas de notre côté, mais du côté de ceux qui ont oublié le grand principe du maître, contenu dans ces trois mots : *Savoir, penser, rêver*. La vérité est qu'ils ne rêvent pas, qu'ils ne pensent guère et qu'ils ne savent rien. Ils alignent des mots, des mots, des mots, en tâchant le plus possible de les détourner de leur sens, et des phrases en se donnant pour but de violer la langue et de torturer la syntaxe!... Après quoi ils se regardent complaisamment dans un miroir, et s'éventent!

Alors pourquoi ne pas essayer du Volapük qui se prêterait peut-être merveilleusement aux exigences de la scène?... Mais je plaisante et j'oublie que le Volapük même est dépassé par l'idiome nouveau des Décadents!... car dans ce domaine de la folie il n'est pas d'insensé qui ne trouve bientôt son maître. Cette fois pourtant je crois que la nouvelle école a atteint du premier coup une hauteur qui ne saurait être dépassée. C'est l'apogée de l'art funambulesque!...

La naïveté étonnée avec laquelle les coryphées de cette algèbre grammaticale vous demandent pourquoi vous ne les comprenez pas est d'un co-

mique irrésistible ! Si, par fortune, un théâtre de bonne volonté accueillait jamais une de leurs élucubrations, il y aurait encore de beaux jours pour la gaieté française.

Soyez sûrs qu'ils ne reculeraient pas devant l'épreuve de la scène. Les inconscients n'en connaissent pas le danger qui fait parfois reculer les plus braves. Ceux qui doivent y triompher avec le plus d'éclat sont ceux-là mêmes qui s'en sont d'abord écartés avec le plus de défiance. Je me souviendrai toujours de la réponse que me fit jadis l'auteur de la *Dame aux Camélias*, pressé par moi d'aborder le théâtre. La voici textuellement : « C'est trop difficile ; je n'ose pas. » Cette modestie pourrait servir de leçon à quelques-uns de ceux qui ne trouvent pas cela difficile et qui osent ; seulement ils n'ont pas été, ne sont pas et ne seront jamais Dumas.

Pour revenir aux vrais jeunes, exempts de cette jeunesse *déliquescente* qui prend les allures de la décrépitude, ils se posent volontiers la question de savoir à quel moment commence leur maturité et quelle heure devra sonner leur retraite. Beaucoup qui sentent encore bouillonner en eux toutes les ardeurs de la jeunesse et qui ne s'avisent pas que leurs facultés ne sont plus au niveau de leurs ambitions peuvent se tromper dans cette appréciation délicate. Quelques-uns, plus sages, devancent les années et assignent à leurs travaux la limite où ils prétendent

s'arrêter. Ajoutons que cette sagesse est parfois en défaut et qu'ils se montrent assurément plus sévères pour eux-mêmes que ne le serait l'opinion. Mais l'exemple de l'archevêque de Grenade leur travaille le cerveau, et ils s'effarouchent à la pensée que le public pourrait bien venir un jour ou l'autre jouer vis-à-vis d'eux le rôle de Santillane et en user par trop cavalièrement avec leurs homélies. On écoute malaisément les conseils, disent-ils, quand on ne commence pas par se les donner.

Un de mes vieux amis, et des plus illustres, me contait que, se trouvant un jour, au temps de sa jeunesse, dans le cabinet directorial de la Comédie-Française, il entendit l'huissier de service annoncer M. Scribe. — « Ah ! » fit vivement l'administrateur d'alors ; « dites que je n'y suis pas !... » — Ce sans-façon vis-à-vis d'une des gloires de notre théâtre fit profondément réfléchir le jeune auteur, et il se jura à lui-même qu'il ne se ferait jamais éconduire ainsi par les administrateurs de l'avenir.

Il se tient malheureusement parole, et Dieu sait de combien d'œuvres admirables nous privera cette prudence exagérée qui n'est peut-être que le masque de sa nonchalance. J'accorde que pour les *arrivés* — usons de cet euphémisme pour ne pas employer le mot malsonnant de vieillards — les chutes sont plus dures que pour les arrivants ; car l'horizon est proche et ils n'ont pas toujours le

temps de s'en relever, mais encore ne devrait-on pas penser aux chutes possibles quand on n'a jamais eu de défaillances.

Ah ! si l'on était musicien !... notez qu'en parlant des musiciens je ne sors pas de mon sujet, car ils font partie de notre société à titre de compositeurs dramatiques et ce livre est plein de leurs triomphes ; — si l'on était musicien, dis-je, on n'aurait pas à se préoccuper de ces questions délicates. Ni adolescence, ni maturité, ni vieillesse !... Une jeunesse éternelle, l'eau de Jouvence dans la coupe d'Hébé, voilà leur lot !... Pour eux pas de limites, ni en deçà ni au delà ! Ils chantent, donc ils sont ! Et Mozart, léger d'hivers, coudoie Chérubini chargé de printemps, dans cette apothéose de la grâce et du génie ! Qui ne se souvient d'avoir vu le jeune Auber diriger à plus de quatre-vingts ans les répétitions du *Premier jour de bonheur* ? Quelle verdeur d'esprit et de corps !... croit-on vraiment que sans les hontes et les écœurements de la Commune, il se fût jamais décidé à mourir ?.. On lui avait déshonoré son Paris ; c'en était assez pour qu'il fût las de vivre. Et rappelons à ce propos qu'un autre jeune, son glorieux successeur, Ambroise Thomas, avec le courage et la présence d'esprit qui sont la dominante de son caractère, sut l'arracher aux hommages flétrissants du drapeau rouge dont on menaçait ses obsèques et réserver ses funérailles pour le jour qui put rassembler ses amis et ses admirateurs autour de son catafalque, dans Paris

quera toujours l'émotion naïve des délicats et l'enviable dédain des imbéciles.

Il est certain que la musique conserve... à moins qu'elle ne tue. — Avant de m'accuser de faire des emprunts à M. de la Palice, je prie le lecteur de vouloir bien me permettre de développer ma pensée. — Il y a deux musiques, celle du passé qui est hygiénique et favorable à la santé, et celle improprement dite de l'avenir qui est profondément délétère et peut amener les plus graves accidents.

Ces accidents sont-ils fatalement mortels? La question est pendante et s'agite encore entre les docteurs. On a pu constater que cette musique altère gravement les relations sociales, manifeste ses ravages par une tendance marquée à l'hypochondrie, oblitère les plus nobles facultés et rend promptement maniaques des gens qui paraissaient jouir jusque-là de la plénitude de leur intelligence, pervertit le sentiment de l'équilibre et de la proportion, développe, par la sensation douloureuse du son savamment calculée, les maladies du système nerveux, est en un mot un des agents les plus sûrs et les plus puissants de l'aliénation mentale. D'augustes exemples sont malheureusement là pour donner à mes paroles la confirmation des faits accomplis. On peut même en induire que cet art sauvage n'a pas été étranger à la pensée de certains assassinats ; mais ce qu'on ne peut encore affirmer avec certitude, c'est qu'il abrège nécessai-

ne peut s'y assouplir?... Allons! ne calomniez pas la jeunesse qui n'a rien à voir avec vos calculs, qui aime, qui croit, qui chante, sans faire un casse-tête chinois de ses chants, de ses croyances et de ses amours!... non, vous n'êtes pas jeunes! vous ne l'avez jamais été et ne le serez jamais!... Vous êtes simplement les vieux banquiers de la musique!... Et encore!... De vieux banquiers dont il faut se défier, car ils ne rendent pas la monnaie.

Du reste, soyons juste! à toutes les époques de l'art on voit se renouveler cet antagonisme des audaces téméraires et des prudentes routines. Il s'agit seulement de savoir si ces audaces auront un lendemain et si ces routines n'en doivent plus avoir.

Il est parfois hasardeux de se prononcer doctoralement sur des questions où l'hypothèse ne remplace pas l'expérience et dont la solution appartient à l'avenir.

Certes, je crois fermement qu'on manque à toutes les lois fondamentales de la musique dramatique en rejetant sans discernement les formules qui doivent en être la base et le couronnement, en adoptant ces mélopées sans forme et sans mesure qui ne sont plus que de la parole notée, et en proscrivant avec des sourires de pitié ce que nos pères appelaient misérablement la mélodie. Car, du moment qu'on réduit la déclamation lyrique à la traduction musicale du mot, dépouillée du contour mélodique, autant vaut la déclamation parlée qui n'a pas

l'homme de génie capable de donner un pendant à cette bergerie sans recourir à tous les cataclysmes du solfège et de l'instrumentation.

« Le tableau dans son cadre, non hors du cadre ; » ainsi pourrait se résumer l'esthétique de Gounod. Il est le produit même de notre esprit national, ne débordant jamais et toujours circonscrit par les limites que lui imposent sa volonté et les règles éternelles de l'art. *Faust*, dégagé des brouillards d'outre-Rhin, est l'expression la plus complète de cette bienfaisante influence du génie français.

Et puisque ce nom de *Faust* se rencontre sous ma plume, permettez-moi de m'y arrêter un moment et de vous dire deux mots de son histoire. C'est un chapitre de la vie des jeunes, et, si l'on veut bien oublier que je n'y suis pas étranger, on prendra peut-être quelque intérêt aux menues aventures qui préparèrent sa glorieuse destinée.

Je me souviendrai toujours de ma première rencontre avec Gounod ; c'était chez Augier, alors occupé à lui écrire le poème de *Sapho*. Après les saluts échangés, « Écoute ! » me dit Augier ; et, sur sa prière, Gounod se mit au piano et nous chanta sa touchante paraphrase du *Vieil habit* de Béranger.

La première fois qu'on entend un musicien, on se tient naturellement sur la défensive, on pressent un danger, on se défie!... Avec Gounod cette défiance instinctive se dissipe dès la seconde

avait peine à voir un opéra dans la comédie de salon qu'il en avait faite pour les dimensions restreintes du Gymnase. Il fallut mon opiniâtreté convaincue et la foi ardente de Gounod pour triompher de ses résistances. Enfin *Faust* se dégagea de tous ces nuages et M. Carvalho osa lui ouvrir les portes du Théâtre-Lyrique.

Eh bien, — ceci étonnera sans doute beaucoup de gens, — le succès fut douteux, contesté. Avec un autre directeur, avec une autre interprète, nous n'aurions certainement pas atteint les cinquante-sept représentations qui précédèrent la retraite de M. Carvalho et la fermeture du Théâtre-Lyrique.

Il fallut plusieurs années pour y ramener cette partition de *Faust* rajeunie par son tour d'Europe et rapportée triomphalement par M^{me} Carvalho dans un pan de sa robe.

C'est de cette reprise seulement qu'en data le succès; et cela est si vrai que, dans le principe, nous restâmes près d'un mois sans trouver un éditeur qui osât en risquer la publication. Nous allions nous-mêmes en assumer le travail et les frais, quand la foi vive d'un ami, Prosper Pascal, — et c'est pour rendre hommage à sa chère mémoire que je conte jusqu'au bout cette anecdote, — parvint à soulever la montagne qui, sous le nom de Choudens, hésitait bien légitimement à nous donner les dix mille francs dont se composait alors toute son épargne.

se frayer une route et de ne pas jeter leur attelage à travers champs. Encore les folles équipées valent-elles mieux que la vulgaire servilité qui enfermerait les jeunes esprits dans le moule du convenu et le gaufrage de l'imitation. Ce qu'il faut en effet leur demander avant toute chose, c'est de ne pas empiéter sur la vieillesse par l'usage du papier timbré substitué à l'amour des lettres et par le procédé prenant le pas sur l'inspiration.

Ces considérations me ramènent à mes prémisses, et je conclus par où j'ai commencé :

Soyez jeunes ! n'étouffez pas en vous les fécondes exubérances de votre âge ; laissez vivre votre cœur au profit de votre esprit ; n'attendez pas les cheveux blancs du *Marquillier* pour écrire les admirables stances à la *Marquise*... que d'ailleurs vous n'écrieriez peut-être pas, même dans la verdure de vos premières années. Il suffit pour amnistier les coquetteries d'une Duparc, qu'elles aient fait jaillir de telles flammes du cerveau d'un Corneille. C'est au cours de cette tendresse passionnée et jalouse que l'auteur du *Cid*, apportant sa collaboration à l'auteur du *Misanthrope*, plaçait dans la bouche d'Eros ces accents si pénétrants et si tendres :

.

L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
Votre habit de trop près vous touche,
Et, sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi qui m'effarouche
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés !

Voilà certes qui est plus jeune que beaucoup de prétendus beaux vers qu'on acclame aujourd'hui. Puisse cette inaltérable jeunesse courir dans vos veines ! Elle n'est mêlée d'aucun poison ; elle a toutes les hardiesses avec tous les respects ; elle tire enfin ses inépuisables forces de ce vieil adage : *Modus in rebus*, qui doit servir de règle à toutes les œuvres de l'esprit : en poésie, la mesure ; en art, la proportion.

Saint-Raphaël, 28 novembre 1886.

P.-J. BARBIER.

LES
ANNALES DU THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Jusqu'à la première représentation de *Patrie* de M. Paladilhe, qui ne viendra qu'à la fin de décembre, le *Cid* et *Sigurd*, qui dataient tous deux de la précédente année, se sont partagé, avec les ouvrages ordinaires du répertoire, les honneurs de l'affiche de l'Opéra pendant la plus grande partie de 1886. L'œuvre de M. Reyer conserve généralement ses premiers interprètes : M. Melchissédéc hérite seulement, le 15 janvier, du rôle de Gunther, créé par M. Lassalle. Dans le *Cid*, M^{me} Rose Caron prenait possession, le 5 février¹ du rôle de Chimène, aux

1. Le lendemain 6 février, avait lieu le premier des quatre bals masqués de la saison. L'orchestre de l'avant-foyer était dirigé par M. Edouard Broustet. Arban était à la tête du grand orchestre de la salle de danse.

lieu et place de M^{me} Fidès-Devriès, qui venait de faire ses adieux au public de l'Opéra. Sans ressembler à sa devancière, M^{me} Rose Caron obtenait un véritable succès comme chanteuse et comme tragédienne : cette substitution d'une Chimène à l'autre, qui constituait, pour la partition de M. Massenet, une seconde épreuve, s'accomplissait fort heureusement en face d'un public de jour en jour plus épris de l'ouvrage.

20 JANVIER. — Représentation de gala organisée par le Comité des fêtes du Commerce et de l'Industrie. — *Les Jumeaux de Bergame*, ballet-pantomime en un acte, d'après Florian, par MM. Charles Nutter et Louis Mérante, musique de M. Théodore de Lajarte ¹. — La première représentation de ce ballet avait eu lieu l'été précédent à Paramé. En passant de la scène d'un casino sur celle de l'Opéra, le ballet de M. Th. de Lajarte s'est nécessairement agrandi, ses personnages se sont multipliés,

1. DISTRIBUTION : Coraline, M^{lle} Julia Subra. — Arlequin aîné, M^{lle} Marie Sanlaville. — Arlequin cadet, M^{lle} Alice Biot. — Isabelle, M^{lle} Invernizzi. — Nérine, M^{lle} Ottolini. — Lélío, M. Vasquez. — Pantalon, M. Mérante. — Le notaire, M. Ajas.

Voici, d'ailleurs, à titre de document exact, le programme complet de cette soirée extraordinaire :

OUVERTURE. — Fanfare antique, par l'orchestre de Sax.

PROLOGUE EN VERS. — *Le Triomphe de Bacchus*, par Théodore de Banville, dit par Coquelin aîné.

THÉÂTRE GREC. — Scène d'*Agamemnon*, d'Eschyle, traduite en vers par M. Henri de Bornier. — Acteurs : MM. Martel, Albert Lambert, Grivollet et Villain. — Décors de MM. Rubé, Chaperon et Jambon. — Musique grecque reconstituée par M. Charles de Sivry. — Restitution de la tragédie antique, avec masques, accessoires, chœurs, coryphées, joueurs de flûte, captifs, esclaves, toute la figuration et tout l'appareil du temps.

et autour de la bouquetière Coraline, des deux arlequins jumeaux qui la courtisent, sont venus évoluer quatre grisettes, quatre pages, un char à deux chevaux surchargé de masques, des bouquetières, des foules. Coraline, à Paris comme à Parmé, épouse un des arlequins, un seul, et gagne le gros lot de la loterie, représenté par le n° 1669, délicate allusion du sort et des auteurs à l'année de la fondation de l'Opéra. La scène se passe à Bergame, c'est-à-dire sur le pont Neuf, au coin de la place Dauphine, avec la tour Saint-Jacques au fond du tableau, en un mot, dans le décor de *Tabarin*, ce qui a donné à MM. les abonnés l'illusion de croire qu'ils connaissaient Bergame. La musique de M. Lajarte est facile, peu compliquée, suffisamment dansante, sans prétention aucune : un bon petit quatuor avec quelques accords de cuivre plaqués en dessous. Cela suffit, d'ailleurs, pour mettre en relief la danse gracieuse, fine, spirituelle et légère de M^{lle} Subra, une enfant de la maison,

THÉÂTRE ROMAIN. — Scène des *Captifs*, de Plaute, arrangée par M. Truffier. — Acteurs : MM. de Féraudy, Pierre Laugier, Berr et Gauthier, prix du Conservatoire. — Décors de Carpezat.

• THÉÂTRE DU MOYEN-ÂGE (Clos Saint-Laurent). — *La Farce de Maître Pathelin*, adaptée par Edouard Fournier. — Acteurs : MM. Got, Pierre Laugier. — Décor de MM. Rubé, Chaperon et Jambon. — Restitution du théâtre en plein air sur les tréteaux, autour desquels se tient une fête foraine.

THÉÂTRE DU MARAIS. — Scène du *Cid*, de Corneille. — Acteurs. MM. Maubant, Mounet-Sully, Martel et Villain. — Restitution du Théâtre du Marais avec les chandelles et les seigneurs sur la scène. Costumes de la première représentation du *Cid*.

LA FARCE AU XVII^e SIÈCLE. — *L'illusion comique*, de Corneille : — Acteurs : M. Got (Le Matamore); M^{lle} Durand (Isabelle).

COMÉDIE-ITALIENNE. -- *Les Jumeaux de Bergame*.

comme on dit à l'Opéra, et une enfant qui fait honneur à la maison. Deux arlequins remplis d'humour et d'élasticité se la disputent. Ce sont M^{lles} Sanlaville et Alice Biot. Quatre ravissantes grisettes, M^{lles} Chabot, Désiré, Viollat et Gallait, évoluent au bras de quatre pages Louis XIII, M^{lles} Keller, Grangé, Marie Biot et Sacré. N'oublions pas la belle Invernizzi et M^{lle} Ottolini, qui étaient vraiment très décoratives.

Peu s'en fallut qu'on ne fît relâche à l'Opéra le 19 février. On devait jouer ce jour-là *Robert le Diable*. Vers midi, M^{lle} D'Ervilly fit prévenir ses directeurs qu'elle était enrouée et dans l'impossibilité de jouer Isabelle le soir. On songea aussitôt à la remplacer par M^{me} Lureau-Escalaïs, qui devait jouer Alice, et à remplacer M^{me} Lureau par M^{lle} Dufrane. Mais M^{lle} Dufrane était encore en congé. On se rabattit sur *Sigurd*. Mais M^{me} Caron était en permission à Douai, ainsi que M. Duc. On pensa à *Guillaume Tell*, mais M^{lle} Vidal était souffrante, et faute d'une Hedwige, il fallait renoncer à ce projet. Quoi, alors ? *Faust* ? Mais M. Sellier était en permission à Pornichet. *Rigoletto* ? M. Ibos était malade. De guerre lasse, on demanda à M^{me} Lureau-Escalaïs de jouer Alice et Isabelle tout à la fois. La gracieuse artiste accepta de bonne grâce. Et quand Alice et Isabelle se rencontrent ensemble au deuxième acte, on fit chanter Alice par une deuxième dugazon, M^{lle} Morel. M^{me} Lureau a été récompensée de cet acte de dévouement par un accueil très chaleureux du public. — Le 26 février, M. Duc chantait pour la première fois Raoul des

Huguenots avec une voix facile, un charme incontestable et une maëstria superbe. Le 27, M^{me} Bosman se faisait applaudir dans Marguerite de *Faust*. Le 1^{er} mars, on fêtait le cinquantième des *Huguenots*, représentés pour la première fois à l'Opéra le 29 février 1836. Le 19 mars, nouvel incident : les *Huguenots* avaient dans la même soirée deux Valentine : l'une petite et boulotte ; l'autre grande et maigre ¹. M^{lle} Dufranc, affichée, avait prié l'administration de la faire remplacer pour cause d'indisposition dûment constatée. Mais, personne ne se présentant pour prendre le rôle, elle avait dû s'habiller et, quoique fort enrrouée, chanter du mieux que cela lui était possible le second acte de l'opéra de Meyerbeer, qui, on le sait, appartient principalement à la reine de Navarre. M^{me} Rose Caron, qui devait, un jour ou l'autre, se montrer aux Parisiens dans Valentine, où elle avait obtenu de vifs succès à la Monnaie de Bruxelles, ne s'attendait certes pas à prendre ainsi le rôle à l'improviste. Prévenue trop tard, elle n'arrivait au théâtre que pour le troisième acte, où elle remplaçait sa camarade après une annonce fort bien accueillie du public. Si la voix avait paru un

1. C'est la seconde fois que pareil fait se produit. Déjà, en 1868, les *Huguenots* avaient eu dans la même soirée — un vendredi également — deux Nevers : M. Castelmarty, qui tenait le rôle, était subitement doublé par M. Caron. L'empereur assistait à la représentation, et comme il n'est pas dans l'usage de faire une annonce en présence du souverain, on juge de l'étonnement du public quand il vit ce grand gaillard de Castelmarty tout à coup remplacé par le tout petit Caron. La joie s'empara alors de toute la salle, en proie à un fou rire, qui fut, on le pense, amplement partagé par l'empereur lui-même.

peu faible dans le duo du troisième acte avec Marcel, il est juste de dire que dans le grand duo du quatrième, avec Raoul (M. Duc), la cantatrice se *relevait en tombant* d'une façon très dramatique, et pour son jeu vraiment pathétique, la seconde Valentine méritait alors d'être rappelée par la salle entière. Le 22 mars, M. Muratet, sortant de l'Opéra-Comique, où il était entré ceint des lauriers du Conservatoire, faisait ses débuts dans *Faust*. Chez M. Carvalho, cet artiste ne s'était présenté au public que dans *Lalla-Roukh*, où il n'avait obtenu qu'un succès relatif. Trouvera-t-il mieux la faveur du public à notre Académie de musique ? C'est une question à laquelle il n'était pas facile de répondre après cette première épreuve. M. Muratet est jeune : le temps lui permettra, sans doute, d'acquérir l'expérience qui lui fait défaut, et, en raison de certaines qualités, il y a lieu de ne pas se montrer trop sévère sur un premier début. La voix du nouveau ténor léger est d'une belle sonorité dans le médium et dans les notes hautes quand il chante de poitrine. Sourde dans le registre grave. elle a peu de son quand le chanteur emploie la voix de tête, et, dans ce cas, il n'en paraît pas absolument maître. Pourra-t-il en outre, supporter la fatigue d'un opéra ? Dans le trio du duel, on a pu deviner certaine lassitude. Il faut faire la part de « l'émotion inséparable » qui suffit, la plupart du temps, à expliquer bien des défaillances, et ces réserves faites, il convient de déclarer que M. Muratet a bien chanté le premier tableau : on avait alors bon espoir. L'inexpérience s'est traduite sur

la cavatine, et l'acte du jardin ne lui a pas été aussi favorable. Il faut attendre une seconde épreuve, et se garder de déclarer dès à présent, comme nous l'avons entendu dire ce soir, que M. Muratet a eu tort de quitter l'Opéra-Comique, où, à vue de pays, il aurait pu rendre plus de services, et se faire une place honorable à côté du *leader* de ce théâtre.

5 AVRIL. — Début dans *Sigurd* (rôle du grand prêtre) de M. Martapoura, baryton doué d'une jolie voix, et rentrée de M. Lassalle, dans le rôle de Gunther.

7 AVRIL. — Reprise de l'*Africaine* avec M. Gayarré et M^{lle} Richard¹. — L'ouvrage de Meyerbeer n'avait pas été donné depuis le départ de M^{me} Krauss. Et malgré nous, nous nous rappelions la superbe première posthume de l'*Africaine*, il y a vingt et un ans de cela, avec M^{me} Marie Sasse, Faure et Naudin, — tous trois couchés sur le testament du maître, — avec M^{lle} Marie Battu, Obin, Warot, Belval et David. Quel succès pour ces excellents artistes, dont le nom reste gravé d'une manière impérissable parmi les créateurs de l'ouvrage; quel effet, dès le premier acte, pour ce splendide portique de l'œuvre! Quel effet encore, au fameux unisson du cinquième, que la salle entière — et quelle salle! — redemanda à Georges Hainl! Naudin avait un fort accent italien, mais que sa voix était

1. DISTRIBUTION : Vasco de Gama, M. Gayarré. — Nélusko, M. Lassalle. — Don Pedro, M. Gresse. — Le grand brahmine, M. Plançon. — Le grand inquisiteur, M. Hourdin. — L'amiral, M. Bataille. — Sélika, M^{lle} Richard. — Inès, M^{me} Lureau-Escalais.

artiste pour notre première scène lyrique. Nos éloges étaient dus également à M^{me} Lureau-Escalais, qui savait faire admirablement valoir le rôle d'Inès, et à la direction qui, pour la circonstance, avait renouvelé en partie les costumes du ballet. Quelle merveille, encore une fois, que ce quatrième acte de *l'Africaine*!

16 AVRIL. — Le bal des artistes dramatiques a été lugubre.

Le 17 avril, l'Opéra donnait les *Huguenots* pour son avant-dernière représentation avant de fermer durant toute la semaine sainte. Pendant ces quelques jours la salle sera livrée à un corps de *balais*, de têtes de loup et de plumeaux, et, comme les peintures du foyer, elle sortira de sa poussière et de sa fumée de gaz plus resplendissante que jamais. Depuis qu'il est ouvert (il y a onze ans), l'Opéra n'avait pas été nettoyé. Il faut féliciter MM. Ritt et Gailhard d'avoir, comme les bonnes maîtresses de maison, fait, avant Pâques, tout remettre à propre et à neuf. Ah! si l'on pouvait étendre ce petit lessivage à quelques meubles de la figuration, le paysage y gagnerait; mais, hélas! un bon choriste, homme ou femme, est plus long à faire qu'un ténor. — M. Duc est toujours à la mode, et le public en délire applaudit ses *ut* dièzes du septuor et du grand duo du quatrième acte. Si, avec sa superbe voix, M. Duc avait la chaleur de Gayarré, il serait le roi des ténors. M^{me} Rose Caron prenait officiellement possession, ce soir-là, du rôle de Valentine, qu'elle joue très dramatiquement et qu'elle chante merveilleuse-

ment. Rappelée avec M. Gresse, l'excellent Marcel, après le duo du troisième acte, elle obtenait, en compagnie de M. Duc, un double rappel à l'issue du quatrième acte. Belle et bonne représentation, du reste, où M. Melchissédéc (le comte de Nevers), M^{lle} d'Ervilly (la reine de Navarre), et M^{lle} Hirsch, qui dansait pour la première fois le pas des cartes, avaient leur juste part d'applaudissements. Enfin, comme les *Huguenots* ne peuvent jamais se jouer sans incident, Valentine avait deux pères dans la même soirée ! C'est pour les personnes qui n'en ont pas du tout... M. Plançon, qui jouait Saint-Bris aux deux premiers actes, devait, pour cause d'enrouement, laisser son rôle au troisième, et se faire remplacer par M. Bataille, heureusement prévenu en temps utile. Sans l'annonce du brave M. Colleuille, le public n'eût pas été peu surpris de voir, pendant la première partie de la soirée, un Saint-Bris de haute et puissante taille, et pendant la seconde, un Saint-Bris gros et court : un nain à la place d'un géant !

17 MAI. — Reprise de *Henry VIII*¹. — Nous n'avons pas à porter ici un nouveau jugement sur l'opéra de M. Saint-Saëns que nous apprîmes dans l'un de nos précédents volumes. Représenté pour la première fois le 5 mars 1883, il avait été joué trente-cinq fois, non sans succès. La direction de l'Opéra pouvait certes faire à un

1. DISTRIBUTION : Henry VIII, M. Lassalle. — Don Gomez, M. Sellier. — Duc de Norfolk, M. Plançon. — Le légat, M. Hurdin. — Comte de Surrey, M. Sapin. — L'archevêque de Canterbury, M. Balleroy. — Catherine d'Aragon, M^{me} Caron. — Anne de Boleyn, M^{lle} Richard.

l'homme du talent de M. Saint-Saëns l'honneur de remettre au répertoire un ouvrage qui, comme *Henry VIII*, est, d'un bout à l'autre, du plus haut mérite musical. Est-il besoin de rappeler des pages de haute valeur, telles que le superbe finale du premier acte, où alternent si ingénieusement le *De Profundis* de Buckingham, le chant d'amour du monarque, le désespoir de la Reine et le chœur des courtisans; au second acte, le superbe duo d'amour entre Anne et le Roi, merveilleusement interprété par M. Lassalle et M^{lle} Richard; puis, le beau dialogue dramatique entre Anne et Catherine; le charmant ballet, écrit sur des thèmes populaires écossais et dansé en perfection par la spirituelle, vive et gracieuse M^{lle} Julia Subra, légère comme un papillon et mutine comme une fée; le très aimable menuet, au début du cinquième tableau, chez Anne, et enfin le quatuor tragique, violent d'allure et d'un grand effet vocal, qui sert de finale à l'ouvrage. M. Lassalle et M^{lle} Richard ont retrouvé le succès qui avait accueilli autrefois leurs belles créations d'Henry VIII et d'Anne de Boleyn. A M^{me} Rose Caron incombait la tâche de succéder, dans Catherine d'Aragon, à M^{me} Gabrielle Krauss, qu'elle n'avait, du reste, pu entendre dans *Henry VIII*, puisqu'elle ne connaissait même pas l'ouvrage, avant de se voir choisie par ses directeurs, vraiment prodigés de son talent, si goûté des abonnés. M^{me} Rose Caron s'est tirée à son honneur de cette rude épreuve; elle a joué et chanté très dramatiquement ce nouveau rôle, où elle a aussi bien réussi à se faire applaudir, après

la Krauss, qu'elle avait réussi dans *Chimène* du *Cid*, reprise à M^{me} Fidès-Devriès. Mais nous avouons ne pas bien saisir l'idée des directeurs qui, voyant une artiste aimée et fêtée par le public, la prodiguent, au risque de compromettre sa jolie voix, de surmener ses forces restreintes, et même de blaser ses admirateurs les plus enthousiastes. On lui distribue sans nécessité la *Juive* et *Henry VIII*, on lui fait doubler M^{lle} Dufrane dans *Valentine des Huguenots* ; mais, en revanche, on ne se presse pas de nous la faire entendre dans *Marguerite de Faust*, et on parle même de lui enlever son adorable création de *Sigurd*, en retirant du répertoire l'ouvrage lui-même...

26 MAI. — L'Opéra célébrait en même temps l'anniversaire de la naissance d'Halévy, né le 27 mai 1799, et la 500^e représentation de la *Juive* ¹, qui fut donnée le 23 février 1835, interprétée à l'origine par M^{lle} Falcon et par M^{me} Dorus-Gras, par Nourrit, Lafont et Levasseur. La *Juive* est regardée comme le chef-d'œuvre d'Halévy. C'est à partir de la première représentation de cet opéra qu'Halévy se place au premier rang des compositeurs dramatiques ; son œuvre capitale a fait le tour du monde : elle a eu presque autant de représentations que les *Huguenots* (793 : on célébrera bientôt la 800^e), *Guillaume Tell* (759) et *Robert le Diable* (705) ; car, à l'exemple de Meyerbeer et de Rossini, Halévy possédait au

1. DISTRIBUTION : Eléazar, M. Duc. — Brogni, M. Gresse. — Léopold, M. Bertin. — Ruggiero, M. Balleroy. — Rachel, M^{me} Rose Caron. — Eudoxie, M^{me} Lureau-Escalaïs.

plus haut degré le sentiment du drame et l'entente scénique, qualités indispensables pour qu'un opéra réussisse et se maintienne au théâtre. Il ne se laissait point séduire par le côté extérieur d'un sujet, par la couleur locale, par l'effet des masses ; il cherchait le côté humain, la passion, la vie. Il savait que les œuvres d'art qui ne frappent que l'imagination sans aller au cœur, sont des œuvres mort-nées. Là était sa force, et c'est par là qu'il survivra à bien des musiciens qui se croient au moins ses égaux, et qui ne lui viennent pas à la cheville. Halévy rend toujours la situation dramatique avec une rare énergie, et si tous les ouvrages sérieux et les ouvrages de genre qu'il a livrés successivement au public n'ont pas la même valeur et n'ont pas eu le même succès, ils n'en contiennent pas moins des beautés de premier ordre, et ont cette qualité essentielle d'intéresser constamment le spectateur. Quand MM. Ritt et Gai'hard eurent l'excellente idée de célébrer la 500^e de la *Juive*, ils songèrent au compositeur qui écrirait lui-même la musique de circonstance ; mais Ernest Guiraud, élève d'Halévy, était absent, et Massenet se refusait comme n'étant point élève du maître. Ils prièrent alors M. Edouard Blau, l'un des auteurs du *Cid*, d'écrire l'*Hommage à Halévy*, que nous avons applaudi ce soir-là et dont les paroles ont été très ingénieusement adaptées par M. Jules Cohen sur la musique de l'auteur de la *Juive*. Les deux premiers actes du célèbre ouvrage avaient été fort bien chantés par M^{mes} Rose Caron et Lureau-Escalaïs, par MM. Duc et Gresse,

plus en voix que jamais; mais c'est dans l'intermède lyrique que nous venons de dire que résidait l'intérêt de la soirée. La toile se relève donc, après le second entr'acte; au milieu de la scène se dresse le buste du maître, éclairé par la lumière électrique; au fond flottent des bannières sur lesquelles sont inscrits les titres de ses principales œuvres. De chaque côté de la scène sont groupés les artistes, dans les costumes de leurs rôles; à gauche, les basses : Lassalle, Bérardi, Gresse, Edouard de Reszké, Plançon, puis les seconds dessus : M^{mes} Richard, Bosman, Figuet, Vidal. A droite, les soprani : M^{mes} Rose Caron, Lurcau-Escalaïs, Dufranc, d'Ervilly, Ploux, Morel, et les ténors : MM. Duc, Sellier, Escalaïs, Jean de Reszké, Bertin, Muratet, Ibos, etc. Derrière le buste, les sujets de la danse. Dans toutes les mains, des palmes, des couronnes de laurier et de fleurs. Le coup d'œil est splendide. Les trompettes sonnent la marche de la *Reine de Chypre*, et M. Lassalle, dans le costume de Lusignan, déclame les belles strophes de M. Edouard Blau, que, dans son empressement à prendre la parole, un petit vieillard en habit noir (c'est le grand Duprez) veut interrompre avant la fin. C'est bientôt le tour de l'éminent artiste qui créa l'Infant de *Charles VI*, Guido de *Guido e Ginevra*, Gérard de la *Reine de Chypre*, et, qui, après Nourrit, chanta plus de cent fois Eléazar de la *Juive* :

Jeunes gens, sur vos fronts, c'est l'aube qui se lève;
Un chemin radieux à vos pas est tracé;

L'avenir vous sourit, doré par votre rêve !
Je ne suis pas jaloux ; car, moi, j'ai le passé !

(*Saisissant une couronne.*)

Gloire au génie ! A toi ! Le siècle dont nous sommes
De tes rythmes sacrés demeure inassouvi ;
D'autres, d'autres encor passeront... Mais les hommes
Ne désapprendront plus le grand nom d'Halévy !

Et toute la salle d'applaudir Duprez, plus ému
qu'on ne saurait le croire de se retrouver devant
une salle bondée de spectateurs, trente-six ans
après avoir quitté le théâtre. Puis, viennent
ces quatre vers de M. Blau, chantés par tous, sur
l'air de *Guido* :

Les fleurs seront fanées,
Le marbre périra ;
Mais bravant les années,
Son œuvre restera !

Les basses entonnent l'andante du célèbre duo
de la *Reine de Chypre*, très joliment approprié à
ces paroles nouvelles :

Il a passé le temps que rien n'arrête,
Il fuit, il va semant l'oubli ;
Mais il épargne et grandit et complète,
La majesté du grand rêve accompli.
Chaque soir le revêt d'une splendeur nouvelle,
Ajoutant un laurier à ceux des anciens jours.
Maître inspiré, ta gloire est éternelle,
Et dans nos cœurs ton nom vivra toujours.

Très grand a été l'effet du duo chanté par
toutes ces belles voix, auxquelles répondent les
ténors et les soprani. Enfin, les artistes et les
chœurs reprennent l'ensemble, et la toile baisse

sur d'unanimes acclamations. La direction de l'Opéra a décidément bien fait de célébrer Halévy. Nous y avons applaudi un bel hommage rendu à l'illustre compositeur, et gagné une fort bonne représentation de la *Juive*, où n'a pas même manqué un franc instant de gaieté quand, dans le divertissement, nous avons vu apparaître, en haut de la tour enchantée, une sorte de sultan dont les yeux miroitaient à la lumière comme une paire d'escarboucles. Le mime chargé de représenter le pacha en question avait, dans le trouble qui régnait sur la scène de l'Opéra, absolument oublié de retirer ses lunettes. — « Puisque je représente un Persan, disait-il, pour s'excuser, à l'excellent régisseur, M. Mayer, je puis bien avoir des yeux de lynx ! » C'est égal, on a bien ri dans la salle, et nous craignons fort que, du coup, le vieil artiste ne soit à jamais détrôné.

14 JUIN. — M^{lle} Leslino, de passage à Paris, chante le rôle de Valentine des *Huguenots*, aux lieu et place de M^{me} Rose Caron, indisposée.

27 AOUT. — M^{me} Rose Caron dans *Faust*. — La délicieuse Brunehilde de *Sigurd*, la remarquable Chimène du *Cid*, M^{me} Rose Caron nous a enfin été présentée dans *Faust*, non pas sur sa demande, comme l'ont dit les nouvellistes inexactement renseignés, mais sur l'ordre de ses directeurs, qui vraiment auraient pu se décider un an plus tôt à donner à leur sympathique pensionnaire cette légitime satisfaction. Ne savions-nous pas, nous autres gens du métier, que Marguerite de *Faust* était l'un des meilleurs rôles de l'éminente artiste,

à laquelle il avait valu, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, un succès sans précédent ? Elle l'avait chanté là-bas trente-cinq soirs, toujours applaudie, rappelée et fêtée ; elle l'a chanté ce soir pour la première fois à l'Opéra, et non sans émotion, car, si la représentation était curieuse pour le public et particulièrement intéressante pour les nombreux admirateurs de M^{me} Rose Caron, l'épreuve était grave et sérieuse pour l'artiste qui, dans la haute situation qu'elle s'est faite et au point où elle est maintenant arrivée à l'Opéra, ne pouvait se contenter d'un résultat douteux. Elle a paru, dès l'acte de la Kermesse, dans un costume que d'aucuns ont trouvé trop chargé et qui nous a semblé d'une réelle élégance en son exactitude parfaite ; elle a fort bien dit sa phrase : « Non, monsieur, je ne suis demoiselle, ni belle... » Mais ce n'était là qu'une phrase, et on l'attendait à l'acte du jardin, où la chanson du Roi de Thulé, l'air des Bijoux, le quatuor et le duo d'amour forment une série de morceaux célèbres et redoutables, après les souvenirs laissés par M^{mes} Carvalho, Patti, Nilsson et Fidès-Devriès, pour ne citer que ces quatre cantatrices. La nouvelle Marguerite a débité la romance avec un beau sentiment ; elle a faibli dans la valse des Bijoux, qui convient mieux à une chanteuse légère, puis elle s'est relevée dans le quatuor et surtout dans le duo final, qu'elle a dit merveilleusement. Mais c'est à la scène de l'église que son succès a été complet et incontesté. M^{me} Rose Caron ne sait pas sourire ; c'est, avant tout, une chanteuse drama-

tique paraissant réellement sentir ce qu'elle dit et le faisant ressentir à ceux qui l'écoutent et qui frémissent avec elle. Il faut donc la voir à l'acte de l'église, qu'elle joue en tragédienne ; il faut la voir à la scène de la mort de Valentin, où le baiser suprême qu'elle donne au cadavre de son frère est une vraie trouvaille ; il faut enfin l'entendre à l'acte de la prison, où, dans le fameux trio : « Anges purs, anges radieux, » elle a « empoigné » la salle entière et soulevé l'auditoire dans un enthousiasme général. Telle est la note de cette soirée, qui comptera parmi les plus intéressantes auxquelles il nous ait été donné d'assister depuis longtemps à l'Académie nationale de musique. M^{me} Rose Caron, qui imprime à tout ce qu'elle touche un charme étrange et une personnalité bien rare, en un monde comme celui de la scène, où tout paraît banal et déjà vu, M^{me} Rose Caron, disons-nous, est une Marguerite originale et vibrante. Il y a en elle toute la flamme de la vie et tout le feu de la passion. A combien d'artistes, au théâtre, pourrions-nous adresser le même éloge ? Il faut espérer que les directeurs de l'Opéra nous redonneront souvent le plaisir — qu'ils nous ont fait trop attendre — de voir dans *Faust* leur brillante étoile. M^{me} Rose Caron jouera encore Marguerite plus d'une fois, mieux entourée — souhaitons-le à M. Gounod, qui assistait à cette représentation — qu'elle ne l'était ce soir. Le début (puisque « début » il y a) de M^{me} Rose Caron eût été dignement encadré entre les deux frères de Reszké. Ce n'est, sans doute, que partie

remise. M. Plançon s'est fait justement applaudir dans le rôle de Méphistophélès, qu'il chante de sa plus belle voix. Mais quel Faust insuffisant que celui que nous donne M. Muratet, et quelle décadence depuis le jour où il obtenait, dans la classe de M. Archainbaud, le premier prix de chant ! D'où viennent ces sons rauques et criards de baryton-ténor ? Vite, un autre Faust, et aussi un autre Valentin ! M. Martapoura ne s'était pas même donné la peine d'apprendre son rôle : n'est-ce pas là un manque de respect à l'égard du public, absolument impardonnable de la part d'un artiste ? Tous nos compliments à M^{lle} Eva Sarcy, qui, à la place de M^{lle} Hirsch, en congé, dansait pour la première fois, dans le délicieux ballet de *Faust*, le pas du Miroir, dont elle s'est tirée à son honneur avec infiniment d'esprit, de charme et de légèreté. Voilà une ballerine à « pousser » vers l'emploi des Beugrand et des Subra.

30 AOUT. — Représentation en l'honneur du centenaire de M. Chevreul. — On joue le 2^e acte de *Guillaume Tell*, le 1^{er} tableau du 5^e acte de *Faust* et le 4^e acte de la *Juive*. M. Sylvain, de la Comédie-Française, dit des stances de M. Armand Silvestre, et la soirée se termine par le ballet des *Jumeaux de Bergame*.

22 SEPTEMBRE. — Début de M. Francisque Delmas, premier prix de chant et d'opéra aux dernier concours du Conservatoire, dans le rôle de Saint-Bris des *Huguenots*. — Ce rôle, à la vérité, ne comporte qu'une grande scène, celle de la Bénédiction des poignards. Jusqu'au quatrième acte,

on ne peut demander à l'artiste que la noblesse dans les attitudes, et, sous ce rapport, M. Delmas n'a rien laissé à désirer : il est parfait d'aisance et de bonne tenue. Quant au chanteur, il a été accueilli avec une faveur méritée. Sans doute, la voix a quelques notes courtes et manque un peu de profondeur et de velouté. Mais ce sont là défauts dont se corrigera le débutant. Cette première soirée a été bonne pour lui. Attendons, pour le juger définitivement. Ce n'est pas le lieu d'entamer une discussion approfondie sur l'interprétation en général. Que de choses il y aurait à dire, hélas ! Que de faiblesses ! Que d'inexactitudes ! Que de fautes quelquefois grossières ! Nous savons avec quel soin M. Gailhard s'occupe de la question artistique à l'Opéra. Aussi croyons-nous qu'il n'a pas encore eu le temps de reprendre en détail l'étude des ouvrages du répertoire ; sans quoi bien des erreurs commises, ce soir, auraient été évitées. Passons.

2 OCTOBRE. — Début de M^{me} Sarolta dans les *Huguenots*. — Il serait peut-être hasardeux de juger définitivement la nouvelle pensionnaire de l'Opéra sur une seule audition dans le rôle d'Urbain. On sait que le page des *Huguenots* n'a qu'un seul air au premier acte, et quelques répliques insignifiantes au second acte. Attendons donc M^{me} Sarolta à une seconde et plus concluante épreuve. S'il faut pourtant donner notre impression sur la soirée du 2 octobre, nous avouons qu'elle n'est pas absolument favorable. M^{me} Sarolta nous a paru avoir la voix fatiguée déjà et

de peu d'étendue. Ajoutons qu'elle n'a pas toujours chanté juste et que les vocalises manquent de netteté : la cantatrice a cru devoir intercaler dans certain passage des « cocottes » d'un goût douteux. Enfin, attendons...

18 OCTOBRE. — Première représentation des *Deux Pigeons*, ballet en deux actes et trois tableaux de MM. Henry Regnier et Louis Mérante, musique de M. André Messager ¹. — Vous connaissez (qui ne la connaît?) la très jolie fable de La Fontaine dont s'est inspiré le librettiste :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays...

Placez la scène... aux confins de la Thessalie, dans un pays voisin de celui où se passait l'action de *Namouna*, et figurez-vous Pépio, représenté par M^{lle} Sanlaville, pris d'un bel amour de voyages, au moment d'épouser Gourouli, c'est-à-dire M^{lle} Rosita Mauri. Voici Pépio courant après une bande de Tziganes, dont les czardas l'ont mis en train, et voilà Gourouli, la gentille colombe, se faisant brune, de blonde qu'elle était, pour prendre la place de la gitana qui a tourné la tête à son pigeon. Mais l'horizon se voile et les éclairs

1. DISTRIBUTION : Gourouli, M^{lle} Mauri. — Pépio, M^{lle} Sanlaville. — Gertrude, M^{lle} Montaubry. — Djali, M^{lle} Hirsch. — Reine des Tziganes, M^{lle} Monnier. — Zarifa, M. Pluque. — Franca-Trippa, M. de Soria. — Un Tzigane, M. L. Mérante. — Le capitaine, M. Ajas. — Un serviteur, M. Ponçot.

sillonnent la nue — on ne s'imagine pas comme l'éclair est bien imité, à l'Opéra, par un rayon de lumière électrique se reflétant sur une glace — la pluie tombe à torrents, et les bohémiens ont subitement disparu. Il faut rentrer au logis et revoir le colombier aux tuiles rouges avec les quatre pigeons blancs qui, plus sages que leurs frères, n'ont pas bougé depuis l'entr'acte. « Un livret sans prétention », nous disait lui-même l'aimable auteur, M. Henry Regnier, qui a trouvé dans la personne de M. André Messager, dédiant à M. Camille Saint-Saëns — témoignage d'admiration et de reconnaissance — la partition des *Deux Pigeons*, un musicien de bonne école en même temps qu'un agréable mélodiste. En vertu du proverbe qui prétend que « tout chemin mène à Rome », ce sont les ballets de *Fleur d'oranger*, des *Vins de France* et d'*Odeurs et Parfums*, représentés aux Folies-Bergère, qui ont mené M. Messager tout droit à l'Académie nationale de musique. Le jeune compositeur a eu le bon esprit de ne pas changer sa manière et de nous donner, à l'Opéra comme à l'établissement de la rue Richer, une partition limpide et disant clairement ce qu'elle veut dire. C'est, au premier acte, un pas de deux, pour M^{lles} Sanlaville et Mauri, d'un esprit et d'une finesse adorables, puis les czardas, que nous jouaient les orchestres tziganes, très habilement arrangées par le musicien, — et au deuxième acte, intéressant et varié, le divertissement, instrumenté de main d'ouvrier, comprenant une jolie valse pour M^{lle} Hirsch — M. Messager réussit fort

bien les valse — une délicieuse variation en *pizzicati*, où a triomphé M^{lle} Mauri, et la danse hongroise, dont l'orchestration, élégante et sonore, fait le plus grand honneur à l'auteur des *Deux Pigeons*. M^{lle} Rosita Mauri a été le charme de la soirée, et son *écho* — que dis-je? sa *variation* du second acte — est bien capable d'établir d'une façon relativement durable le succès de ce gentil ballet, trop court pour être ennuyeux un seul instant. L'éloge du talent de M^{lle} Mauri n'est plus à faire : il est impossible de danser avec plus de grâce légère et de crânerie mutine, et c'est vraiment, dans son genre, la perfection même. Ajoutons — ceci est à l'éloge de la direction et de ses excellents chefs de service — que le ballet est joliment monté et très heureusement réglé. L'Eden a eu cela de bon qu'il a forcé l'Opéra à se surveiller et à nous donner des ensembles dont on n'avait pas idée autrefois. Le corps de ballet de l'Académie nationale de musique et de danse a manœuvré, ce soir, d'une façon irréprochable.

22 OCTOBRE. — Reprise du *Freyschütz* ¹, pour la continuation des débuts de M. Delmas et de M^{me} Sarolta. — Il est toujours malaisé de composer le spectacle où doit entrer le ballet, — le ballet réclamé par les abonnés, mais qui ne peut, à lui tout seul, attirer le public à l'Opéra, et l'on ne sait quoi donner, aux lieu et place de l'éternelle

1. DISTRIBUTION : Agathe, M^{me} Rose Caron. — Annette, M^{me} Sarolta. — Max, M. Sellier. — Gaspard, M. Delmas. — Kouno, M. Bataille. — Kilian, M. Caron. — Ottokar, M. Sapin. — Samiel, M. Crépaux. — Hermite, M. Lafitte.

Favorite, désormais bien usée, et de *Rigoletto*, qui paraît succéder au *Trouvère*, longtemps employé en pareil cas ? Pourquoi ne monte-t-on pas de plus courts ouvrages, qui semblent faits pour la circonstance : *Fidelio*, de Beethoven, par exemple, où triomphait jadis M^{me} Krauss ; le *Vaisseau fantôme* de Wagner, où M. Delmas et M^{me} Rose Caron seraient fort bien placés et dont le décor final ferait certainement sensation ; l'*Enlèvement au sérail*, de Mozart ; *Euryanthe* ou *Obéron*, de Weber, alternant avec le *Freyschütz*, qui n'avait, du reste, point paru sur l'affiche depuis deux ans, et qu'on nous a rendu, ce soir, pour la continuation des débuts de M. Delmas et de M^{me} Sarolta. « Le public français comprend et apprécie aujourd'hui, dans son ensemble et ses détails, cette composition, qui, naguère encore, ne lui paraissait qu'une amusante excentricité. Il voit la raison des choses demeurées obscures pour lui jusqu'ici ; il reconnaît dans Weber la plus sévère unité de pensée, le sentiment le plus juste de l'expression, des convenances dramatiques, unis à une surabondance d'idées musicales mises en œuvre avec une réserve pleine de sagesse, à une imagination dont les ailes immenses n'emportent cependant jamais l'auteur hors des limites où finit l'idéal, où l'absurde commence. Il est difficile, en effet, en cherchant dans l'ancienne et la nouvelle école, de trouver une partition aussi irréprochable de tout point que celle du *Freyschütz*, aussi constamment intéressante d'un bout à l'autre, dont la mélodie ait plus de fraîcheur, dans les formes diverses

qu'il lui plaît de revêtir; dont les rythmes soient plus saisissants, les inventions harmoniques plus nombreuses, plus saillantes et l'emploi des masses de voix et des instruments plus énergique sans efforts, plus suave sans afféterie. Depuis le début de l'ouverture jusqu'au dernier accord final, il m'est impossible de trouver une mesure dont la suppression ou le changement me paraisse désirable. L'intelligence, l'imagination, le génie brillent de toutes parts avec une force de rayonnement dont les yeux d'aigle pourraient seuls n'être point fatigués. » Ainsi s'exprimait, en 1836, l'auteur des *Troyens*, mêlant à son enthousiaste dithyrambe en l'honneur de Weber une parole de douce flatterie pour ce public, qu'il ménageait si peu d'ordinaire. Le succès du *Freyschütz* avait fléchi cet irréconciliable. Et pourtant que de choses il y aurait à dire sur le livret de Kind, que Weber trouva par pur hasard! — On sait qu'en Allemagne l'offre et la demande des livrets entre auteurs et compositeurs se fait couramment à la quatrième page du journal. — Et s'il nous est encore permis de raisonner froidement sur un chef-d'œuvre tant et si justement admiré, nous pouvons bien avouer que c'est là une simple bergerie — et qui pis est — une bergerie incompréhensible. Qu'est-ce que ce diable de Gaspard, qui n'est pas le diable lui-même, mais qui obéit en sous-ordre à un diable plus puissant que lui? Qu'est-ce que toutes ces diableries-là? Pourquoi Max vend-il son âme à si bon marché, et pourquoi cette âme est-elle rachetée parce que Max a tiré un coup de fu-

sil en l'air; — coup bien singulier, qui blesse et qui tue en même temps deux personnes placées ainsi qu'il suit : Agathe dans la coulisse de gauche, Gaspard dans la coulisse de droite? En sorte que l'arme a envoyé sa charge de tous les côtés à la fois; ce qui ne s'est jamais vu, même avec les progrès de l'arquebuserie moderne... Mais nous plaisantons : ces négligences du librettiste Frédéric Kind sont trop peu de chose pour nuire à la magnificence générale de l'œuvre. Quelque naïf qu'il soit, le *Freyschütz* n'en reste pas moins l'expression d'une civilisation et d'une poésie particulières; il nous a bien trompés pendant quarante ans sur les sentiments de l'Allemagne; derrière les bergères de la Forêt Noire nous n'avons pas aperçu les uhlands. — Que tous ces gens sont enfiévrés d'idéal! pensions-nous. Comme ils excellent à cueillir les *vergiss mein nicht*, à regarder les étoiles, à chanter les ballades! Ils ne font rien autre; ce sont des personnages d'idylle, et ils ignoreraient l'usage de la poudre s'ils n'avaient l'idée de temps en temps de tuer un chamois!... Weber a entretenu l'erreur dans laquelle nous étions à ce sujet. Le monde dans lequel il nous transporte est, d'ailleurs, purement chimérique; c'est l'Allemagne telle qu'elle voudrait être, je suppose, mais non telle qu'elle est en réalité. On n'a jamais vu d'ondines dans le port de Kiel ni de sylphes dans le grand-duché de Nassau. Les lutins, les gnomes, les loups-garous, les larves, les chauves-souris, tout le matériel des apparitions et tout l'attirail des fantasmagories se retrouvent dans

l'antiquité aussi bien que dans les temps modernes. L'homme a toujours aimé la peur ; et c'est la sensation de la peur que Weber a exploitée en musique... A lui les sombres forêts collées aux flancs des montagnes, à lui les gorges sauvages où mugissent de clairs torrents ; à lui l'appel désespéré du cor et le déchaînement des violons ! Dans le domaine fantastique, Weber est roi ! Il flotte entre le secret amour du merveilleux et nous transporte, d'un coup de son archet, dans les sphères lointaines qu'habite Titania, que visite Obéron, que terrifie le Chasseur noir. Oserons-nous, après tant d'éloges consacrés par deux ou trois générations successives, formuler un petit — bien petit — reproche ? Pourquoi pas ?... Le maître, comme tous ceux de sa race, s'est plus préoccupé des ressources de l'instrumentation que des forces de l'organe vocal. Il a surmené celui-ci, comme s'il s'était agi d'une simple clarinette. Ainsi, que dire de l'air de Gaspard qui termine le premier acte ?... C'est un casse-cou, et l'acteur, obligé de se précipiter dans ce gouffre, y laisse souvent pied ou aile. Quelle voix sauterait aisément du *mi bémol* élevé au *fa dièze* situé à deux octaves — nous allions dire à deux étages — au-dessous ? A chaque instant, ce sont des heurts, des cabrioles, des bonds d'un registre à l'autre ; il faudrait que le rôle fût tenu par un Gaspard ténorisant, assisté d'un Gaspard enrôlé parmi les basses profondes. Le premier monterait au grenier, le second descendrait à la cave, — suivant les besoins du texte. M. Delmas s'est tiré, à son hon-

neur, d'une tâche qui n'était point facile : le chanteur est habile et le comédien plein d'aisance. Son succès a été au moins égal à celui qu'il avait obtenu dans Saint-Bris, des *Huguenots*. Voilà un artiste destiné à tenir l'un des premiers rangs à l'Opéra. Nous n'en dirons pas autant de M^{me} Sarolta, et nous ne voyons pas trop quelle nature de services est à même de rendre à notre Académie nationale de musique cette jolie poupée Huret : la voix est agréable, mais insuffisante, et la prononciation continue à être détestable. M^{me} Rose Caron, à laquelle on fait tout chanter, interprétait pour la première fois le rôle d'Agathe, du *Freyschütz*, qu'elle a dit avec toute son autorité et tout son talent, mais d'une voix légèrement fatiguée ; on le serait à moins, et à mener un pareil métier, il n'y a rien là d'étonnant.

8 NOVEMBRE. — Cinquantième représentation du *Cid*, de M. Massenet.

22 NOVEMBRE. — Début de M^{lle} Lucie D'Alvar dans Rachel de la *Juive*. — M^{lle} Lucie D'Alvar, autrefois M^{lle} Edet, est une ancienne élève du Conservatoire, classe de Monrose. Après avoir concouru sans succès dans *Phèdre*, en 1877, elle obtenait l'année suivante un deuxième accessit de tragédie, qu'elle partageait *ex æquo* avec M^{lle} Lerou. Elle avait joué la grande scène de jalousie d'Hermione avec Pyrrhus (4^e scène, acte IV d'*Andromaque*) en montrant, à vrai dire, beaucoup plus de dispositions pour la comédie que pour l'art tragique. Depuis lors, elle a travaillé le chant avec M. Giraudet, et peut-être engagée à l'Opéra

en vue de Dolorès de *Patrie*, que va créer la Krauss, elle a plus simplement débuté, ce soir, dans Rachel de la *Juive*. Elle s'y est fait remarquer par un emportement qui ne demande qu'à être modéré et réglé, et qui, avouons-le, n'a pas toujours été en rapport avec les résultats obtenus. C'est que la voix de M^{lle} D'Alvar a trahi quelque peu ses efforts : faible dans les notes graves et le médium, le son qu'elle émet n'est pas toujours sûr dans les notes élevées, qui sont cependant plus éclatantes. On dirait que la voix n'est pas encore assez posée et a besoin d'être assouplie. Lorsque la chanteuse veut bien se modérer, sa voix gagne singulièrement ; on a pu s'en rendre compte au second acte, pendant le trio final. Tout le passage : « Il n'est pas seul coupable » a été bien exécuté par M^{lle} D'Alvar ; ici la voix a été plus homogène et la qualité de son bien meilleure. Il faut citer encore le duo précédent : « Lorsqu'à lui je me suis donnée », qu'elle a rendu avec un excellent style ; mais on ne pourrait en dire autant de l'air : « Il va venir », où la chanteuse a, par contre, manqué de simplicité et de largeur ; tout ce récit a été trop entrecoupé. Telle qu'elle est actuellement, M^{lle} D'Alvar s'est montrée digne de l'Opéra, et doublant à l'occasion dans le dur emploi des Falcon, M^{me} Krauss et M^{me} Rose Caron, elle pourra rendre quelques services à la direction. Nous ne doutons point que le temps — que ne fait-il pas ?.. — ne développe les qualités que la débutante possède à l'état de germe. Nous ne saurions mettre à ces notes musicales le point final sans mentionner, en passant, le vif

succès de M. Duc et de M. Gresse : excellents tous deux dans Eléazar et dans Brogni, ils ont recueilli, tous les applaudissements qu'ils méritaient si bien. Mais M. Muratet dans Léopol?... Hélas!... Heureusement, le public de l'Opéra est bien élevé, sans quoi...

3 DÉCEMBRE. — M. Jean de Reszké prend possession du rôle de Vasco, de l'*Africaine*, qu'il chante avec succès.

16 DÉCEMBRE. — Répétition générale payante de *Patrie* au profit des inondés du Midi, produisant une recette de près de quatre-vingt-quinze mille francs. — La toile se lève sur le bivouac espagnol, près le marché de la Vieille-Boucherie, à Bruxelles, pittoresque décor de M. Poisson. Assez froid pour ce splendide premier acte, le public n'a réellement commencé à s'échauffer qu'à l'acte du ballet, et alors il ne s'est pas fait faute d'applaudir, dans le magnifique décor du palais du duc d'Albe (Robecchi et Amable *pinxerunt*), les ingénieuses entrées des nations débarquant d'un navire traîné par des chevaux marins, et les « renversements » de M^{lle} Torri, qui représente l'Espagne; il a même fait bisser le délicieux écho (une charmante valse pour clarinette et harpes), que danse si gracieusement M^{lle} Subra. L'empoignante scène de la dénonciation vaut à la Krauss les bravos que mérite l'admirable tragédienne. Le succès devient foudroyant à l'acte de l'Hôtel de Ville (un chef-d'œuvre signé Lavastre), dont la mise en scène est émouvante au delà du possible. La grande phrase de Rysoor : « C'est ici le

berceau de notre liberté », est superbement dite par Lassalle : on lui redemande son oraison funèbre du sonneur Jonas : « Pauvre martyr obscur », et on le rappelle chaleureusement à la chute du rideau.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Patrie*, opéra en cinq actes et six tableaux de MM. Victorien Sardou et Louis Gallet, musique de M. Paladilhe ¹.

— « La Patrie, disait Gambetta, pensons-y toujours, mais parlons-en le moins possible... » On en parle beaucoup au théâtre depuis quelque temps. Après *Egmont*, où la question patriotique joue un si grand rôle, voici *Patrie* à l'Opéra, quelques mois seulement après la reprise du drame de Victorien Sardou sur la scène de la Porte-Saint-Martin. On sait quel était le problème posé dans *Patrie* : « Quel est le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire à l'amour de sa patrie ? » A cette question, M. Sardou a répondu par la scène où le comte de Rysoor épargne l'amant de sa femme pour ne pas priver la cause de l'indépendance des Pays-Bas du bras d'un de ses plus vaillants chefs, Karloo Van der Nott. C'est la scène capitale de l'ouvrage. L'époux outragé immole son ressentiment ; la délivrance de son pays lui est plus chère que sa vengeance particulière. Le cas est beau, l'exemple presque surhumain, et M. Sardou l'a entouré de toutes les circonstances les plus propres à frapper

1. DISTRIBUTION : Le comte de Rysoor, M. Lassalle. — Karloo M. Duc. — Le duc d'Albe, M. E. de Reszké. — La Trémoille, M. Muratet. — Jonas, M. Bérardi — Noircarmes, M. Dubulle. — Rincon, M. Sentein. — Dolorès, M^{me} Krauss. — Rafaële, M^{me} Bosman.

fortement l'âme du spectateur. Il se dégage de ce mélange d'un revers domestique avec un généreux effort national, une impression de grandeur et de dévouement, qui a marqué la place de *Patrie* fort au-dessus des produits de la fabrication courante même la plus habile. Nous sommes au milieu du seizième siècle : le duc d'Albe gouverne pour Philippe II les Pays-Bas frémissants, et la domination étrangère, avant de succomber, se maintient par la terreur des bûchers, des gibets et des tortures. C'est l'époque et le milieu déjà traités par Goethe dans son *Egmont*. Mais l'écrivain français n'a rien emprunté au poète allemand. Son drame est bien à lui, et il y révéla au mois de mars 1869 une face inattendue de son talent. Des *Pattes de mouche* à *Patrie* il y avait loin, et l'homme qui avait si bien su continuer et renouveler l'art de Scribe se présentait dès lors comme le restaurateur du drame historique, tombé en désuétude depuis la disparition des grands panoramas de Dumas et de Maquet, auxquels il substituait une peinture plus concentrée et une facture plus serrée, aboutissant à une unité plus tragique. M. Victorien Sardou partage avec Victor Hugo l'insigne honneur d'avoir vu, de son vivant, un de ses drames transformé en opéra. *Patrie* eût inspiré l'auteur de *Rigoletto* et d'*Ernani*. M. Legouvé la revendiqua pour le plus cher de ses protégés, Paladilhe; M. Sardou n'avait rien à refuser à son aimable collègue de l'Académie française, il donna *Patrie*, qu'un habile librettiste, M. Louis Gallet, fut chargé de mettre en vers, d'après un scénario qui ne modifie que très légè-

rement la pièce originale. Il y a dans le *Crocodile*, du théâtre de la Porte Saint-Martin, un personnage appelé Péterberque, insupportable bavard, qui se dit avocat, et qui adresse à Richard Kolt un reproche qu'on ne saurait lui faire à lui-même : — « Que nous veut cet orateur, s'écrie-t-il, qui ne dit que ce qu'il faut dire? » « Dire ce qu'il faut dire » : voilà justement la principale qualité de M. Paladilhe. Le grand mérite du musicien est d'avoir fait une œuvre sincère et vivante, en écrivant pour *Patrie* la musique qui convenait à *Patrie* : rien de plus, rien de moins. Sa partition, un peu « simple » peut-être, au piano, se colle identiquement à la pièce représentée aux feux de la rampe, et comme les tremolos de M. Artus s'appliquaient aux pièces du boulevard, les belles sonorités de l'émouvant accompagnement de M. Paladilhe font ressortir la pièce et doublent l'attrait de l'ensemble du spectacle. Ce n'est certes pas là un drame lyrique dans l'acception nouvelle du mot, mais — le vieux jeu, si vous voulez — un mélodrame musical du plus vif intérêt et de la plus haute puissance. — Nous supposons *Patrie* suffisamment connue de vous par la représentation ou la lecture du drame. Il nous suffira d'indiquer les grandes lignes ou les principaux effets de la pièce donnée à l'Opéra. L'action s'engage devant le marché de la Vieille-Boucherie de Bruxelles, où les Espagnols ont établi leur bivouac. Au fond, une rue et des pignons couverts de neige. Sur le devant de la scène, un grand feu autour duquel boivent des soldats, servis par des ribaudes. Groupe d'officiers jouant aux dés. Tout le désordre

d'une ville occupée militairement. Les soldats, autour du feu, très bruyants, en proie à une ivresse qui s'accroît d'instant en instant. Des patrouilles vont et viennent au fond de la scène. Saisissante est l'impression de ce superbe décor, largement peint par M. Poisson. L'arrivée de Rysoor et du marquis de la Trémoille — l'ami du roi Charles de France; — puis, les tambours battant aux champs, et précédée d'une escorte de soldats, celle du grand prévôt Noircarmes et de ses acolytes Vargas et Delrio, qui installent leur tribunal au coin du feu; l'interrogatoire du sonneur Jonas — la chanson du sonneur a valu un *bis* à M. Bérardi, — l'entrée des prisonniers et la scène de violence et de terreur brusquement coupée par la venue, sur une musique douce, de la fille du duc d'Albe, doña Rafaële; l'*Ave Maria* chanté au moment où sonne l'*Angelus*; l'interrogatoire du comte de Rysoor, avec la déposition du capitaine espagnol qui lui sauve la vie, et sans le savoir, lui apprend en même temps son déshonneur; puis la retraite des fifres et des tambours: tous ces épisodes sont magistralement traités par le musicien et font du premier acte, conçu à la Meyerbeer, le meilleur de l'ouvrage avec le quatrième. Qui eût jamais dit que le charmant mélodiste — l'auteur de *Mandolinata*, pour tout dire, et de ce *Purgatoire* avec lequel M. Faure obtient de si vifs succès de concert, — qui eût pensé que M. Paladilhe, un musicien délicat, entre tous, mais un musicien de salon, se fût un jour élevé à une telle hauteur d'inspiration scénique qu'on pût justement le comparer au compositeur des *Huguenots*, l'un des

génies au théâtre ! Le second acte nous introduit chez le comte de Rysoor, dont la maison donne, par une grande baie à verrière, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que l'on voit éclairée par la lune. C'est dans cet intérieur flamand, riche et sévère, qu'apparaît pour la première fois Dolorès, et le public de l'Opéra ne manque pas de faire une entrée — ou, pour mieux dire, une *rentrée* à la Krauss. Il y a de bonnes parties dans ce duo d'amour, dont la « divine extase », fort bien chantée par M^{me} Krauss, a été surtout applaudie. Mais c'est à l'arrivée de Rysoor : « A toi d'abord, ô ma patrie ! », que commence véritablement l'intérêt de l'acte, et il faut entendre les reproches du comte, que Lassalle a formulés de sa plus belle voix de baryton. Disons, une fois pour toutes, que le rôle de Rysoor ne sera pour l'artiste qu'un triomphe allant *crescendo* jusqu'au superbe quatrième acte.

C'est un Fortuny, plein de chaleur et de couleur, que le tableau du palais du duc d'Albe, où se meut le ballet, si ingénieusement amené par le navire pavoisé des blasons des villes et des nations qui reconnaissent la souveraineté de l'Espagne. Remarquez, en passant, les costumes des pages cuirassés, noir et jaune, contrastant par leur note sombre avec le satin rose et blanc des invités, et au milieu de ballabilles peut-être plus dignes de l'Eden que de l'Opéra, applaudissez la grâce et la légèreté de M^{lle} Subra dans sa délicieuse valse pour clarinette solo avec contre-temps de harpe, et appréciez ensuite le charmant cachet archaïque donné par le musicien à la pavané, et

au madrigal, qu'a dit avec un goût exquis le ténor Muratet et qu'on aurait voulu entendre deux fois.

Nous sommes au troisième acte, dans le cabinet du duc d'Albe fort bien représenté au point de vue physique par M. Edouard de Reszké, qui, en revanche, ne nous a point paru le chanteur impeccable que nous connaissions. Est-ce la faute du compositeur, ou celle de l'artiste? Toujours est-il que, forçant sa voix pour atteindre les notes élevées, il pousse ses sons d'une façon traînarde et perd ainsi sa distinction habituelle. La scène de la dénonciation n'était certes pas aisée à traiter, et nous étions fort inquiets de savoir comment s'en pourrait tirer M. Paladilhe. Il est sorti en maître de cette tâche difficile, et selon nous cette page est, musicalement parlant, l'une des plus belles de la partition. C'est un tableau vraiment empoignant que celui de Dolorès se débattant aux pieds du duc d'Albe et de ses acolytes, qui lui arrachent les noms des conspirateurs : il y a là une phrase de douleur dont la répétition étreint forcément l'auditeur.

Le quatrième acte — nous l'avons dit plus haut — est le point culminant de l'intéressant ouvrage représenté ce soir sur notre première scène lyrique. C'est dans le splendide décor de M. Lavastre, l'intérieur de l'Hôtel de Ville, que se passent les épisodes émouvants de la conjuration des Flamands et de leur surprise par les troupes espagnoles. Que dire de cet acte, sinon qu'il est beau, admirablement beau d'un bout à l'autre, depuis l'entrée de Rysoor :

C'est ici le berceau de notre liberté...

.
Plus sinistre est la nuit, plus joyeuse est l'aurore!

jusqu'à l'ensemble final. Le sinistre effet des tambours espagnols, dont le son se rapproche et vient interrompre d'une façon si saisissante la joie des conjurés ; le superbe chœur : « Ne sonne pas, Jonas ! » et enfin l'adieu suprême de Rysoor au pauvre sonneur, l'humble martyr de la cause : tout cela est supérieurement réussi et de nature à placer M. Paladilhe à un rang fort élevé parmi ceux de nos musiciens français qui écrivent pour la scène. Si la musique de M. Paladilhe est on ne peut mieux appropriée au sujet en vue duquel elle a été composée, il faut avouer que, pièce et partition, *Patrie* a rencontré dans les artistes de l'Opéra des interprètes dignes d'elle. La voix de Lassalle est plus belle que jamais, et l'éminent baryton a maintenant une ampleur de style et de diction qu'on ne saurait trop louer. M^{me} Krauss, qui est rentrée à l'Opéra tout exprès pour y créer le rôle de Dolorès, est restée la grande tragédienne que l'on sait. La voix est fatiguée sans doute, mais quelle flamme ! M. Duc (Karloo) est un vaillant ténor donnant généreusement les notes qui enlèvent le public. M^{me} Bosman a toujours l'adorable voix applaudie dans l'Infante du *Cid*, et les plus petits rôles, ceux de Noircarmes, du capitaine espagnol et de l'officier d'honneur, sont excellemment tenus par MM. Dubulle, Sentein et Balleroy. De magnifiques décors, nous l'avons dit au courant de notre narration, et une mise en scène merveilleuse complè-

tent un spectacle plein de vie et d'intérêt. Il y aura là encore de beaux soirs pour notre Académie nationale de musique.

	Nombre d'actes	Date de la 1 ^{re} représentation	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Cid</i>	4 a. 10 t.		45
<i>Rigoletto</i>	4 a.		8
<i>Coppélia</i>	2 a.		2
<i>Guillaume Tell</i>	4 a. 5 t.		10
<i>Sigurd</i>	4 a. 9 t.		15
<i>La Juive</i>	5 a.		6
<i>Faust</i>	5 a. 9 t.		28
* <i>Les Jumeaux de Bergame</i> , bal- let.	1 a.	27 janvier.	2
<i>Robert le Diable</i>	5 a. 7 t.		10
<i>La Favorite</i>	4 a. 5 t.		8
<i>Les Huguenots</i>	5 a. 6 t.		23
<i>L'Africaine</i>	5 a. 6 t.		24
<i>Henry VIII</i>	4 a. 5 t.	17 mai.	5
<i>La Korrigane</i>	2 a.		2
* <i>Les Deux Pigeons</i> , ballet. . .	2 a. 3 t.	18 octobre.	11
<i>Le Freischütz</i>	3 a. 4 t.	22 octobre.	3
* <i>Patrie</i> , opéra	5 a. 6 t.	20 décembre.	6

COMÉDIE-FRANÇAISE

Le grand succès d'*Hamlet* avec M. Mounet-Sully, les premières représentations d'*Un Parisien* de M. Edmond Gondinet, de *Chamillac* de M. Octave Feuillet et de *Monsieur Scapin*, de M. Jean Richepin : tels sont les principaux événements qui composent, avec l'incident de M^{lle} Dudlay, la retraite de M. Delaunay et le départ de M. Coquelin, l'histoire de la Comédie-Française pendant l'année 1886. Mais procédons par ordre chronologique.

15 JANVIER. — 264^e anniversaire de la naissance de Molière. — Première représentation de *Molière en prison*, à-propos en vers de M. Ernest d'Hervilly ¹. — L'auteur nous montre Molière, à vingt-trois ans, en prison pour dettes au marchand de chandelles de l'*Illustre théâtre*. Mais Ragueneau, le pâtissier-poète qui fit partie plus tard de la

1. DISTRIBUTION : Molière, M. Le Bargy. — Ragueneau, M. de Féraudy. — Mascarat, M. Leloir. — Lucile, M^{lle} Marsy.

troupe de Molière, a juré de sauver son auteur favori :

S'il faut qu'un pâtissier — pardon du mot — pâtisse,
Ce sera son honneur d'avoir souffert pour toi !

Et le voilà prêtant sa veste blanche à Molière, qui va se sauver au nez de son geôlier Mascarat, endormi par l'ivresse, lorsque tombe de la poche du bonhomme l'ordre de mise en liberté, sous caution, du comédien. Le rideau baissé sur le dernier vers de la comédie, fort bien jouée par MM. Le Bargy, de Féraudy et Leloir, dans les rôles du jeune Molière, du pâtissier Ragueneau et de Mascarat, s'est relevé pour laisser voir sociétaires et pensionnaires groupés autour du buste du Maître, couronné de lauriers d'or resplendissant. Puis une jeune et aimable comédienne, celle-là même (M^{lle} Durand) qui venait de remplir le rôle de Lucile (la fille du geôlier Mascarat, éprise du jeune Molière), s'est détachée de la foule inclinée avec respect, tenant à la main des roses et des œillets, mêlés de laurier vert, et après avoir salué Molière, a déclamé des stances, dont voici les deux dernières strophes :

O notre Père ! O voix ! que rien n'aura fait taire !...
Oui, puisqu'en toi nos cœurs cruellement dupés,
(Tel ce géant vaincu, touchant du pied la terre)
Se retrem pant avec ton rire salutaire,
Nos lauriers, les plus beaux, n'ont pas été coupés !
Non ! tu vis, nous vivrons — car la France meurtrie
Reprend sa force et rit de ton rire indompté !...
Et moi, ton humble enfant, je t'apporte, attendrie,

Au nom de ta Maison, de l'Art, de la Patrie,
Les respects et les fleurs de la Postérité.

On a fort applaudi la pièce et les stances de M. d'Hervilly, et l'on avait pris grand plaisir à la représentation de l'*Avare*, admirablement rendu par les meilleurs artistes du Théâtre-Français. Got est excellent dans Maître Jacques, Delaunay délicieux dans Cléante, Coquelin cadet très plaisant dans La Flèche ; M^{mes} Barretta et Muller infiniment gracieuses dans Élise et dans Marianne ; M^{me} Pauline Granger enfin est une Frosine dont le naturel et la franche verve sont au-dessus de tout éloge. Quant à M. Laugier, qui continuait ses débuts dans le rôle d'Harpagon, il a dit d'une façon supérieure la grande scène de la cassette ; il a trouvé là des accents de douleur très vrais et très pathétiques qui ont enlevé la salle.

23 JANVIER. — Première représentation d'*Un Parisien*, comédie en trois actes de M. Edmond Gondinet ¹. — Brichanteau est un Parisien parisiennant — c'est du moins lui qui nous le dit — ne connaissant que son Paris bien-aimé, et regardant comme une jouissance suprême la vue qu'il a de ce Paris adorable et adoré, du haut de la fenêtre de son appartement donnant sur le boulevard. C'est là, en plein boulevard, qu'il a jadis

1. DISTRIBUTION : Brichanteau, M. Coquelin. — Savourette, M. Thiron — Gontran, M. Coquelin cadet. — Pontaubert, M. Garraud. — De Forgerolles, M. Boucher. — Geneviève, M^{lle} Reichenberg. — Léonide, M^{lle} Muller. — Embelline, M^{lle} Kalb. — M^{me} Pontaubert, M^{me} Céline Montaland.

A la fin de février, M^{me} Montaland était, pour raison de santé, remplacée dans le rôle de M^{me} Pontaubert par M^{lle} Lloyd.

recueilli, pour l'installer chez lui, une petite orpheline abandonnée, que son coupé avait failli écraser. Il l'a élevée comme une princesse et en a fait M^{lle} Geneviève, à laquelle il donne encore quatorze ans, bien qu'elle en ait déjà dix-sept. Geneviève est la maîtresse — en tout bien, tout honneur — de sa maison de célibataire endurci et l'ange de son gentil foyer. — Mais voilà qui est très invraisemblable ! allez-vous dire. Comment votre Parisien peut-il garder chez lui une jeune fille pure dont il ternit à plaisir la bonne renommée et qui doit terriblement le gêner ? Comment ?... Demandez-le à M. Gondinet, qui n'a pas craint de nous présenter cette hypothèse par trop hardie pour être acceptée sans protestation. Ce Parisien, dont le parisianisme consiste surtout à parler de Paris comme en pourrait parler un naïf provincial, et à fumer de délicieux cigares à la fenêtre, ce Parisien « à la Gondinet » est subitement troublé dans sa joie par la demande fort inattendue de son nouveau propriétaire, M. Savourette, qui, profitant de ce qu'il est à fin de bail, lui réclame son charmant appartement du boulevard. Quitter son cher boulevard ! Autant vaudrait mourir, et Brichanteau se laisse enterrer tout vif, c'est-à-dire enlever par des cousins de province, les Pontaubert, de Montauban, qui l'emmènent en plein Tarn-et-Garonne. C'est ainsi que le second acte de la comédie de M. Gondinet se passe en la *petite ville* de feu Picard, et que sa pièce entière pourrait prendre ce titre : *Un Parisien... en province*. M. et M^{me} Pontaubert ont conquis leur cou-

sin Brichanteau (un parent fortuné n'est jamais éloigné), et ne sont pas disposés à le lâcher. Le voilà pris dans leurs filets, le nigaud, et presque obligé d'épouser leur fille Léonide, qu'il a compromise sans le savoir, — les langues marchent vite, en province, — en se faisant innocemment donner, en une belle soirée d'été, une leçon d'astronomie par cette brillante élève du lycée de Toulouse. Mais Léonide, qui n'a d'yeux que pour un jeune savant en *us*, Gustave Planèse, n'aime pas plus Brichanteau que Brichanteau ne l'aime, et tout s'arrange — vous l'avez peut-être deviné! — par le mariage de Geneviève avec son protecteur. Très discrète et très touchante, si vous voulez, mais diablement banale et connue la pointe de sentiment qui termine doucement cette comédie, que nous avons vu jouer, entre autres titres, sous celui de *l'Amour d'une ingénue*. Ce n'est là ni une comédie d'intrigue ni une comédie de mœurs : M. Gondinet n'a, croyons-nous, pas visé aussi haut qu'on l'avait dit, et c'était lui rendre un fort mauvais service que de trop vanter d'avance une pièce aimable et dé cousue, aussi gaie que possible, fort amusante, mais dénuée de prétention. Son Parisien n'existe point : il n'a même pas essayé d'en esquisser le caractère. Mais il nous a donné un bien joli type de propriétaire, observé d'après nature, et la figure de M. Savourette restera comme une des meilleures créations de l'auteur et de son admirable interprète, M. Thiron. M. Savourette a, dans son rôle, plus de mots qu'il n'y en a dans tout le reste de l'ouvrage qui

en est pourtant bourré, et il faut voir de quelle superbe façon les débite l'excellent Thiron. Nous avons tous connu ce M. Savourette, qui a fait sa fortune dans les zincs d'art — les bustes politiques en dessus de pendule ont beaucoup donné — et qui prend texte de sa belle carrière de négociant enrichi pour demander à Brichanteau de le faire décorer. — « Vous aussi ! » s'écrie Brichanteau, que M^{me} Savourette occupait déjà au même emploi de solliciteur du temps de son premier mari, probablement aussi digne d'être trompé que le second. Le costume de M. Thiron, la perruque de M. Thiron, les « très bien » de M. Thiron au troisième acte sont épiques. M. Savourette, qui sait se faire respecter par ses inférieurs — par ses inférieurs, il entend ses locataires — a une façon à lui d'expliquer la découverte du portrait de sa femme chez Brichanteau. — « C'est bien simple, répond Brichanteau, c'était pour le montrer au ministre. — Est-ce l'usage ? demande Savourette. — Ça dépend des ministres ! » C'est encore ce Sganarelle gigantesque qui, prenant un instant la mouche de la jalousie, s'écrie monumentalement : « J'ai été trois fois sur le point de me battre : je suis prêt à recommencer... » M. Coquelin joue le rôle de Brichanteau, que d'aucuns auraient voulu voir donner à M. Fevre, et que, vingt ans auparavant, on eût distribué à ce pauvre Bressant — qui vient, nous le craignons, d'enterrer avec lui cette fleur d'élégance et de distinction plus rare qu'on ne croit au théâtre. M. Coquelin prête au rôle toute sa

verve narquoise, et, entre autres choses, a bien joliment débité, au troisième acte, son petit couplet sur la province, qu'on a fort applaudi. Il joue d'une façon tout à fait divertissante ses scènes à deux personnages avec son valet de chambre Gontran — un domestique invraisemblable, nous en convenons, mais qui ne peut ouvrir la bouche sans dire un mot spirituel : Coquelin cadet y est charmant d'un bout à l'autre, sans aucune réserve, et le public lui a fait un succès du meilleur aloi. — « Je ne suis pas comme Monsieur, dit Gontran. j'aime la province : je m'y sens supérieur. » — « Quand Monsieur me rend justice, dit encore ce Frontin d'aujourd'hui, c'est comme si Monsieur augmentait mes gages ! » J'en passe et des meilleurs...

Que pourrions-nous dire de M^{lle} Reichenberg dans ce rôle d'ingénue, assurément peu nouveau pour elle, sinon qu'elle y est parfaite, exquise comme toujours, la Geneviève idéale ? M^{me} Montaland nous semble cette fois avoir pris sa place au Théâtre-Français : elle y a joué avec beaucoup d'intelligence et de finesse le rôle de M^{me} Pontaubert, qui, rendu avec exagération, eût pu facilement tomber dans le grotesque. Sa fille Léonide, M^{lle} Muller, fait gracieusement parade de sa science acquise en son lycée de jeunes filles et répète d'une manière très amusante les tirades que lui ont apprises ses professeurs sur les maîtresses de nos rois et l'immersion de Vénus par Jupiter. Citons encore comme complétant agréablement l'ensemble : M^{lle} Kalb, à la-

quelle va si bien le bonnet de Montauban, et M. Garraud, un Pontaubert observé.

3 FÉVRIER. — Reprise de *l'Aventurière*. — M^{lle} Blanche Pierson jouait Clorinde, qui fut l'un des triomphes de M^{me} Arnould-Plessy, et M. Got, Annibal, où M. Coquelin est demeuré inimitable. La nouvelle sociétaire et le doyen de la Comédie-Française se montrent fort hésitants ce premier soir, où la représentation de l'œuvre de M. Augier est assez terne.

9 FÉVRIER. — Reprise d'*Au printemps*, comédie en un acte, en vers, de M. Laluyé¹.

L'incident Dudlay remplit tout le mois de février. Le Comité d'administration n'avait pas cru devoir renouveler pour dix ans le sociétariat de M^{lle} Adeline Dudlay et lui avait offert un engagement de pensionnaire équivalent, pécuniairement, à celui qu'elle avait comme sociétaire. La jeune tragédienne n'accepta pas. Le ministre lui donna gain de cause en notifiant au Comité d'administration l'arrêté qu'on trouvera ci-dessous². Im-

1. DISTRIBUTION : Thomassin, M. Garraud. — Frédéric, M. Boucher. — Rosine, M^{lle} Frémaux. — M^{me} d'Estourville, M^{me} Amel.

2. Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts :
Vu, etc...;

Considérant qu'il importe au maintien des traditions de la Comédie-Française d'assurer les représentations du répertoire tragique ;

Que c'est en vue de maintenir ces traditions qu'une subvention est accordée à la Société et que l'Etat s'est réservé le droit d'intervenir dans l'administration de ses affaires ;

Considérant qu'il n'existe actuellement à la Comédie-Française aucune autre artiste qui tienne les rôles remplis par M^{lle} Dudlay dans la tragédie ;

Considérant que la Société, en la nommant sociétaire il y a

médiatement MM. Got, Delaunay, Coquelin, Febvre, Worms, Mounet-Sully et Laroche, c'est-à-dire sept membres sur huit, donnaient leur démission de membres du Comité. MM. Delaunay et Coquelin annonçaient, de plus, leur intention de se retirer définitivement de la Comédie-Française. M. Jules Claretie présentait à M. René Goblet une liste de sept autres membres, choisis, bien entendu, parmi les sociétaires. Le ministre approuvait cette nouvelle liste, et l'administration de la Comédie-Française continuait à fonctionner comme par le passé ¹.

26 FÉVRIER. — Anniversaire de la naissance de Victor Hugo. — Deuxième acte du *Roi s'amuse*; quatrième et cinquième actes de *Ruy Blas*; première représentation de 1802, dialogue en prose

trois ans, a reconnu elle-même que M^{lle} Dudlay avait les qualités qui justifiaient ce titre; qu'il ne paraît pas qu'elle en soit moins digne aujourd'hui;

Arrête :

Article premier. — L'engagement qui lie à la Comédie-Française M^{lle} Adeline Dudlay en qualité de sociétaire est maintenu dans tous ses effets jusqu'au jour de son expiration, c'est-à-dire jusqu'en 1896.

Art. 2. — L'administrateur général est chargé, en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté et de le notifier à qui de droit.

Le 24 février 1886.

Signé : RENÉ GOBLET.

1. Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts signait, dans les premiers jours de mars, les deux arrêtés qui comportaient la reconstitution du comité d'administration et du comité de lecture. * Le comité d'administration se composera de MM. Maubant, qui était membre titulaire; Mounet-Sully, qui était membre suppléant de l'ancien comité, et de MM. Thiron,

de M. Ernest Renan¹; troisième acte d'*Hernani*. — On avait beaucoup — peut-être un peu trop — parlé du 1802, de M. Renan. La vérité, c'est que son « triomphe » de ce soir ne peut être regardé comme l'avènement d'un auteur dramatique. Le décor représente le Parc Monceau : ce sont, paraît-il, les Champs Elysées mythologiques, où un petit facteur du M. Granet d'alors apporte les lettres et imprimés de l'an 1802. *Atala, ou les Amours de deux sauvages dans le désert* : c'est le livre à la mode, signé de M. de Chateaubriand. On entend le canon de Marengo. Les défunts — ce sont Corneille, Racine et Boileau — puis Voltaire et Dide-

Barré, Coquelin cadet, Silvain, nouveaux membres, M. Prudhon sera membre suppléant. Dès le lendemain du jour où l'ancien comité envoya, par la lettre que rédigea M. Got, sa démission au ministre, l'administrateur se rendit compte que toutes les démarches qui seraient tentées tant par lui qu'au nom de l'administration auprès de la plupart des démissionnaires seraient inutiles et qu'il devait se préoccuper, par conséquent, de la formation d'un nouveau comité. M. Maubant, qui avait toujours voté pour le maintien de M^{lle} Dudlay à la Comédie-Française, M. Mounet-Sully, qui avait voté pour la transaction offerte par le ministère, acceptèrent tout de suite, ainsi que M. Thiron, d'en faire partie... Les autres acceptations suivirent de près et le nouveau comité fut formé : l'administrateur général, cependant, guidé par des motifs de convenance sur lesquels il n'est pas besoin d'insister, préféra attendre quelque temps pour le soumettre à l'approbation ministérielle. Les fonctions du nouveau comité dureront jusqu'à la fin de l'exercice, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} janvier 1887. Quant au comité de lecture, il sera, à l'avenir, et selon la lettre des règlements, composé de tous les sociétaires hommes. MM. Got, Delaunay, Coquelin, Worms, Febvre, par conséquent, avec leurs autres collègues. »

1. DISTRIBUTION : Corneille, M. Got. — Racine, M. Delaunay. — Boileau, M. Coquelin. — Diderot, M. Febvre. — Voltaire, M. Worms. — Un génie, M^{lle} Reichenberg.

rot, qui viennent de traverser le théâtre sans échanger une parole — s'accordent à déclarer que ce siècle doit être extraordinaire et qu'il faudra pour le chanter un poète éminent, un homme de leur valeur enfin, et l'idée de placer ce génie de notre siècle sous l'invocation de ces génies des siècles précédents est assurément piquante. Corneille en voudrait un qui fût grand; Racine, un qui fût tendre; Boileau, un qui fût profond et savant; Voltaire, un qui fût progressif; Diderot est d'avis que quatre poètes pour un siècle, c'est beaucoup. Survient le petit facteur qui leur annonce l'heureuse nouvelle : il est né, le poète de génie dont la lyre aura toutes les cordes, et l'on devine que c'est Victor Hugo : « Ce siècle avait deux ans... » La France, comme le proclame Corneille, qui n'avait encore rien dit, n'est-elle pas une terre généreuse qui ne s'endort jamais? Et la toile du fond, se relevant, nous montre, dans un rayon de lumière électrique, le buste de Victor Hugo autour duquel sont rangés les principaux personnages de ses œuvres. Le public a voulu voir deux fois le tableau, mais il a vainement réclamé la proclamation du nom de l'auteur. M. Renan a eu la modestie de se soustraire à cette ovation.

13 MARS. — Reprise de l'*Ecole des femmes*, pour le troisième début de M. Laugier. — Molière, dans son *Garcie de Navarre*, avait déjà tracé une peinture de la jalousie, mais de la jalousie sérieuse, dont les emportements, malgré la cause insuffisante qui les fait naître, n'ont rien de comique. Il ne tarda pas à comprendre le côté ridi-

cule de cette affreuse frénésie ; jaloux lui-même, il eut toujours quelque sympathie pour ce désordre de l'esprit, et dans le rôle d'Arnolphe, personnage qui ne devait exciter que le rire, il trouva presque le moyen d'attendrir. La pitié vous prend, en vérité, à voir ce malheureux Arnolphe atteint au cœur d'un véritable amour, et se jetant aux pieds d'Agnès en homme désespéré. Il y a, dans ce caractère, quelques traits de profonde tendresse qui font oublier la singularité plaisante du personnage, — un des plus redoutables et des plus difficiles du répertoire. — M. Laugier, qui n'a pas craint de s'attaquer à lui pour son troisième début, y a mis parfois un accent pathétique qui nous fait croire que sa vocation est peut-être plus vers le drame que vers la comédie. Il a rendu tout le rôle d'Arnolphe, sinon avec naturel — son âge ne le comporte pas encore — au moins avec une diction étudiée et correcte qui prouve en faveur de son intelligence. Quand le public a rappelé les artistes à l'issue de la représentation, nous avons vu M. Laugier serrer la main de son maître Delaunay. C'était là un juste témoignage de reconnaissance, en même temps qu'un hommage bien mérité à l'éminent comédien qui, lui faisant apprendre le rôle d'Arnolphe, avait voulu jouer à côté de son élève celui d'Horace. Et de quelle admirable façon ! C'est absolument merveilleux, et on ne pouvait trop engager les amateurs à l'y aller voir encore une fois avant qu'il ne quittât définitivement le théâtre. Horace de *l'Ecole des femmes* n'est-il pas, avec le *Menteur* et

Damis de la *Métromanie*, de Piron, un des rôles de l'ancien répertoire où l'éminent comédien restera vraiment inimitable? Si M. Delaunay a maintenu haut et ferme le drapeau de l'ancien comité, M. Silvain a dignement représenté le nouveau, dont il vient d'être nommé membre. Il a dit avec une joyeuse bonhomie le célèbre couplet de Chrysalde sur les plaisirs du « cocuage », qui lui a valu deux salves de bravos.

1^{er} AVRIL. — La dernière représentation de M. Delaunay, qui jouait Olivier de Jalin du *Demi-Monde*, avait attiré, ce soir, une affluence énorme. On a fait 8,101 francs de recette, c'est-à-dire un franc de plus que le maximum...

L'assistance, des plus choisies, a souvent rappelé et applaudi le toujours jeune premier, et, à la fin du spectacle, lui a fait une véritable ovation dont il gardera longtemps le souvenir. Ses camarades de la Comédie lui ont également fait fête et lui ont exprimé tous leurs regrets de le voir partir. Il était question, dans le foyer des artistes, de la représentation d'adieu au bénéfice de M. Delaunay, et dans laquelle le grand artiste reparaitra dans quelques-unes de ses principales créations. L'année 1886 se passera sans que cette représentation ait eu lieu.

9 AVRIL. — Première représentation de *Chamillac*, comédie en cinq actes, en prose, de M. Octave Feuillet¹. — « Surtout faites court, » nous a dit,

1. DISTRIBUTION : Chamillac, M. Coquelin. — Le général La Bartherie, M. F. Fevre. — Robert d'Illiers, M. Laroche. — La Bartherie, M. Coquelin cadet. — Lucien Gaillard, M. Joliet. —

cette année, notre aimable éditeur et excellent ami, M. Georges Charpentier, qui prétend que le public n'aime point les gros volumes. Souffrez donc que j'aille au plus pressé, et que, vous disant rapidement le sujet principal de la nouvelle œuvre de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* et du *Roman parisien*, nous accompagnions seulement ce court récit de quelques observations générales. Nous ne serions, du reste, pas le moins du monde embarrassé, s'il nous fallait assigner un rang à la comédie de M. Octave Feuillet, comparée à ses œuvres anciennes. Et de même que *Chamillac* est la dernière venue du dramaturge auquel nous devons *Dalila* et *Montjoye*, nous dirions nettement que c'est aussi la plus médiocre. L'exposition est longue, au point de durer deux actes entiers; les caractères, à commencer par celui de Chamillac, y sont mal dessinés; l'action y est languissante, et ne commençant, à dire vrai, qu'au milieu du troisième acte, ne devient réellement saisissante qu'au cinquième, où le mot de l'énigme nous est enfin donné. Nous ajouterons encore que l'auteur a abusé d'un procédé qui consiste « trois fois de suite », aux trois derniers actes, à faire dire par un troisième personnage le secret que le premier des trois pourrait nous révéler. Si maintenant on cherche l'idée que l'au-

Chanteloup, M. Roger. — Hugonnet, M. de Féraudy. — Maurice, M. H. Samary. — Carville, M. Grivollet. — Sophie Ledieu, M^{me} J. Samary. — Jeanne de Tryas, M^{lle} Bartet. — Clotilde, M^{lle} Tholer. — Baronne d'Aliper, M^{lle} Martin. — Comtesse de Vadres, M^{lle} Persoons.

M. Hamel, M^{lle} Perviani.

teur a voulu développer, il est bien difficile de la trouver. Nous voyons bien une succession de faits plus ou moins intéressants, plus ou moins invraisemblables, mais nous n'en devinons pas la signification. M^{me} de Tryas devait-elle épouser Chamillac, qui jadis a commis une infamie? Chamillac devait-il continuer l'œuvre de réhabilitation qu'il s'est imposée en épousant Sophie Leduc; Mystère et confusion ! Nous aimons mieux prendre la pièce pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour un roman à l'usage de la jeunesse, pour un chapitre de la Morale en actions, destiné à figurer avec avantage dans un compte rendu des prix Montyon, lu par M. Feuillet à ses collègues de l'Académie — et non pour une œuvre de théâtre digne de la grande scène de la Comédie-Française.

Chamillac donc est la coqueluche du faubourg Saint-Germain : toutes ces dames se le disputent — en tout bien tout honneur jusqu'à présent, — et c'est un grand jour pour le comité de la « Société d'assistance des pauvres honnêtes », que celui où Chamillac — M. de Chamillac, comme on dit dans le monde — est admis dans son sein. C'est le soir même de ce jour solennel qu'il se passe dans la famille La Bartherie un événement de nature à modifier bien des projets. Le jeune Maurice est à la veille d'être *affiché* à son cercle, et, par conséquent, déshonoré, pour une dette de jeu dont il ne s'est pas acquitté. Il lui faut payer le lendemain, à midi, 40,000 francs qu'il doit à Chamillac et les 30,000 francs qu'il doit à un autre membre du cercle. Or 70,000 francs ne se trouvent

pas, comme on dit, dans le pas d'un cheval. Maurice dit tout à sa sœur, une jeune et charmante veuve, M^{me} de Tryas, sur le point de se remarier avec le commandant Robert d'Illiers. M^{me} de Tryas jure de sauver son frère ; au lieu de se rendre au bal où elle est invitée, elle court à minuit chez Chamillac. Elle n'a, d'ailleurs, pas besoin de l'implorer longtemps. Chamillac a simplement voulu donner au jeune fou une leçon dont il se souviendra et qui le guérira à tout jamais de la funeste passion du jeu. Il a déjà remboursé lui-même l'autre créancier et se déclare prêt à accorder, en ce qui le concerne, tous les délais dont on aura besoin. M^{me} de Tryas, désormais rassurée, s'apprête à se retirer, quand survient le commandant Robert d'Illiers, demandant à sa fiancée l'explication de sa présence à cette heure de nuit chez Chamillac. Celui-ci se refuse à livrer un secret qui ne lui appartient pas, et se contente, pour toute réponse, d'avouer qu'il adore, platoniquement, la vertueuse M^{me} de Tryas. Un duel est inévitable... Il met Chamillac à deux doigts de la mort. M^{me} de Tryas a donné son congé définitif au fiancé qui n'a pas eu confiance en elle ; elle est prête à épouser, guéri et devenu libre, Chamillac, qui a toutes ses sympathies. Mais son père s'y oppose. Il y a, dit le général La Bartherie, un obstacle insurmontable à ce mariage. Chamillac aura le courage d'avouer lui-même à M^{me} de Tryas qu'étant jeune lieutenant sur la terre d'Afrique, il a jadis volé, pour payer une dette de jeu : le général lui a épargné la honte de passer en con-

seil de guerre, et personne que lui ne sait la faute commise, et amplement réparée depuis par Chamillac, usant au profit des malheureux coupables de la fortune qu'il a héritée de ses parents. Le général a pardonné ; M^{me} de Tryas en fait autant. Elle sera M^{me} Chamillac. Telle est, dépouillée des incidents et des personnages inutiles, l'action principale de la comédie « romanesque » de M. Octave Feuillet. Y avait-il, dans *Chamillac*, un sujet de pièce prêtant à une puissante étude psychologique ? En ce cas, il fallait un main plus jeune que celle de M. Feuillet, un tempérament d'écrivain de forte trempe et un audacieux. L'auteur de *M. de Camors* a jadis été cet écrivain, et personne ne l'oublie moins que nous ; mais il nous sera bien permis de dire ici que ce dernier ouvrage ne répondait pas aux espérances qu'on en avait conçues ; qu'il était peu spirituel, peu attachant, que le style en était de faible qualité et ne relevait guère cette trame invraisemblable et amphigourique. A part une charmante scène de marivaudage, fort bien jouée, au second acte, par M^{lle} Tholer, — oh ! la jolie vipère ! — et par M. Laroche, et qui, pour employer l'expression même de M. Feuillet, a causé, dans la salle, un véritable frémissement de plaisir, où est, dans cette pièce, le côté « Comédie-Française » ? Et que signifie, dans ce grand roman, le petit roman de Sophie Ledieu, l'ex-danseuse de l'Opéra « lâchée » par son protecteur, et devenant la femme légitime du peintre Hugonnet pour permettre à Chamillac, qui lui avait promis le mariage, d'é-

pouser la grande dame de ses rêves? Les deux ménages se fréquenteront certainement, car M^{me} de Tryas n'a pas de meilleure amie que l'ancienne fille entretenue... Nous aimions assez le premier acte, où, dans l'atelier du peintre subitement envahi par les visites importunes — il y a là un amusant trait d'observation — l'auteur avait saisi le prétexte de nous présenter la plupart de ses personnages. Mais la séance d'administration de la Société de bienfaisance n'a pas produit l'effet sur lequel tout le monde comptait, au théâtre, jusqu'au jour de la répétition générale. Nous avons trouvé long et pénible le défilé des mendiants, du reste, assez bien vêtus, qui viennent à l'appel du comité. Mais si nous glissons sur l'inutilité des scènes accessoires, nous ne devons pas dissimuler le gros défaut de la pièce : le peu de clarté du principal personnage. Quel est ce Chamillac qui fait la pluie et le beau temps au noble faubourg? Et pourquoi l'auteur a-t-il tant tardé à éclairer les spectateurs à son endroit? En le voyant si dur à l'égard de son jeune débiteur, on se prend à le détester, et c'est un tort. Nous comprenons que l'auteur ait fait du récit du cinquième acte le gros, — très gros — intérêt de sa pièce, *Chamillac*, ou le *Secret du général*; — mais ce que nous n'admettons pas, c'est que, négligeant de mettre le public dans la confidence, il lui soit permis de se méprendre sur le caractère du personnage. Trois sociétaires, paraît-il, s'étaient pourtant disputé le rôle de Chamillac, auquel ils eussent prêté l'inappréciable concours de

leurs qualités personnelles. Febvre, qui a su nous offrir un nouveau type de général tout à fait différent de celui d'*Antoinette Rigaud*, eût imprimé à M. de Chamillac une élégance et une distinction à la Bressant. Worms, dont la voix pénétrante eût tiré les larmes de toutes les spectatrices au récit du cinquième acte, a fait, avec une abnégation moins rare qu'on ne pense chez les artistes de cette haute valeur, répéter la pièce et le rôle qu'il aurait pu jouer lui-même. Il était échu à Coquelin, auquel il convenait peut-être moins bien — physiquement surtout — qu'à ses deux éminents camarades, et l'intelligent et brillant comédien l'avait composé et joué avec un art infini, à tel point qu'il pouvait être regardé comme une de ses plus vaillantes créations. Que dire de M^{lle} Bartet, sinon qu'elle était la perfection même, dans le rôle de Jeanne de Tryas : la distinction, la mesure, la sobriété, le charme et l'esprit, elle avait, réunies en elle, toutes ces qualités, qui en faisaient une de nos premières comédiennes de Paris. Le rôle de Sophie Leduc, presque tout en drame, ne seyait guère à M^{me} Jeanne Samary, la gaieté même. Et la preuve, c'est qu'elle n'a eu de véritable succès que dans sa dernière scène, où elle vient annoncer son mariage avec Hugonnet à son ex-fiancé Chamillac. M. Féraudy, qui lui donnait la réplique, jouait avec beaucoup de naturel le rôle du peintre. M. Henri Samary a paru beaucoup moins bien placé dans celui du jeune Maurice, dont il a exagéré le côté dramatique : à lui comme à sa sœur convient la gaieté, innée dans

la famille. Il y a de l'Henri Monnier et du Balzac dans le personnage du député La Bartherie : M. Coquelin cadet lui a donné, avec la chevelure, les favoris et le pince-nez de M. Floquet, le faux-col de Garnier-Pagès. Son entrée a été saluée d'une longue ovation ; ses discours emphatiques et prudhommesques ont soulevé d'universels éclats de rire. C'est là de la fine et spirituelle caricature.

20 AVRIL. — Remise au répertoire des *Fourchambault*, de M. Emile Augier.

7 MAI. — Reprise de la *Coupe enchantée*, comédie en un acte, en prose, de La Fontaine et Champmeslé¹. — M. Gustave Worms dans le *Misanthrope*. — La *Coupe enchantée* est la seule comédie de La Fontaine qui soit restée au répertoire, et encore ne l'avions-nous pas vue depuis douze ou quatorze ans au moins. Nous nous souvenons, entre autres représentations, d'une interprétation dans laquelle figuraient : Monrose pour le rôle de Josselin, Barré pour celui de Bertrand, Eugène Provost dans Thibaut, M^{lle} Bonval dans Perrette, M^{lle} Tordeus dans Lélie, qu'a joué Delaunay lui-même et ensuite M^{lle} Lloyd ; enfin M^{lle} Ponsin dans Lucinde, où nous avons vu plus tard M^{lle} Tholer. Vous connaissez le sujet de la comédie. C'est une coupe, dit Josselin, qui est entre les mains du seigneur de ce château : quand elle est pleine de

1. DISTRIBUTION : Thibaut, M. Coquelin cadet. — Tobie, M. Joliet. — Griffon, M. Villain. — Josselin, M. Leloir. — Anselme, M. Clerh. — Bertrand, M. Laugier. — Lélie, M^{lle} Durand. — Perrette, M^{lle} Kalb. — Lucinde, M^{lle} Muller.

vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidèle, il n'en perd pas une goutte; mais si elle est infidèle, tout le vin se répand à terre. » Et la coupe verse chaque fois qu'on y boit... Seul, le paysan Thibaut, plus sage que les autres, refuse prudemment de tenter l'épreuve; aussi sa femme l'en félicite-t-elle : « La coupe n'aurait rien dit... mais tu as bien fait! » A cette bonne gaularie se mêle l'histoire romanesque du jeune homme que son père prétend élever dans l'ignorance du beau sexe. Le jeune homme rencontre une jeune fille et dame nature l'instruit à l'instant de ce qu'on voulait lui cacher. La grivoise comédie de La Fontaine et Champmeslé a fait, ce soir, beaucoup d'effet, un effet tel qu'au beau milieu de la pièce on a vu plusieurs groupes de familles se diriger vers les portes : on rentrait les jeunes filles. On a vu même — chose plus étrange — un grand jeune homme blond, sans doute élevé dans les austères principes du père de Lélie, se voiler d'abord le visage de son journal, puis se lever et quitter le parterre, le rouge sur la figure... Ce qui s'est passé ce soir nous prouve que l'éducation littéraire du public a besoin d'être complétée. On était venu pour le *Misanthrope*, et nombre de spectateurs ignoraient absolument la *Coupe enchantée* de La Fontaine ! Coquelin cadet a obtenu dans le bout de rôle du paysan Thibaut l'un des plus grands succès de sa carrière. Le fait est qu'il est impossible de le jouer avec un naturel plus parfait et un comique plus exquis. Les autres personnages sont fort bien interprétés, surtout par M. Leloir, ad-

l'anniversaire de la mort de Victor Hugo, où sont lus des fragments inédits de la *Fin de Satan*, poème inédit de Victor Hugo.

24 MAI. — Reprise du *Fruit défendu*, comédie en trois actes, en vers, de M. Camille Doucet¹. — En reprenant, à près de trente ans de distance, l'une des plus jolies pièces de M. Camille Doucet, M. Jules Claretie a remis sa carte à l'affable secrétaire perpétuel de l'Académie française. Tout a une fin en ce monde : quand M. Claretie se sera démis de ses délicates fonctions d'administrateur général de la Comédie-Française, il entrera tout droit à l'Académie. Ce n'est certes pas nous qui le blâmerons de commencer dès aujourd'hui ses visites de rigueur. — Le *Fruit défendu* ! Nous voilà, de par M. Doucet, transportés au paradis terrestre. La pièce ne ment pas au titre : aussitôt le rideau levé, trois Eves, trois sœurs, apparaissent aux regards éblouis du public : Claire, Marguerite et Jeanne, vues de dos. Toutes trois sont vêtues à la dernière mode des paradis parisiens : robes de neige, fleurettes d'oranger dans les cheveux, fleurettes d'innocence sur les joues, petits souliers de satin trottant sur le parquet comme des souris blanches. Les deux premières se marient le jour même : Marguerite épouse un campagnard qui troque son château de Brunoy contre un hôtel en plein Paris.

1. DISTRIBUTION : Desrosiers, *M. Coquelin cadet*. — De Varenne, *M. Baillet*. — Jalabert, *M. de Féraudy*. — Léon Desrosiers, *M. Le Bargy*. — Jeanne, *M^{lle} Reichenberg*. — Claire, *M^{lle} Marsy*. — Marguerite, *M^{lle} Durand*. — Fanny, *M^{lle} Kalb*. — Marianne, *M^{me} Jamaux*.

Claire abandonne sa main à un joli viveur, qui l'emmène aux champs. Partie carrée, comme on voit. Reste une troisième Ève, mignonne et fluette; à celle-ci on se contente de désigner dans l'horizon un petit cousin qui est, lui assure-t-on, du bois excellent dont on fait les maris. Le second acte nous montre les deux jeunes couples occupés à contempler le disque de leur lune de miel, qui à travers les arbres d'un parc, qui à travers les lustres d'un bal. A ce moment, le public voit reparaître la silhouette du cousin indiqué dans le premier acte, cousin cosmopolite qui déjeune à Paris et dîne à Brunoy, cousin « perfide », baisant la main de Marguerite et apportant des roses à Claire. L'« infâme » s'appelle Léon; il n'a que vingt ans; il n'a pas encore passé sa thèse; les maris — tous les mêmes — n'en font aucun cas. Pourtant ce Léon est la cheville ouvrière de la pièce. Il tourne autour de ses cousines avec tant de madrigaux sur les lèvres que le campagnard et l'ancien viveur s'aviseront d'en prendre ombre, — l'un pour l'autre. — Retournons à Paris, dit à Claire M. de Varenne, le joli viveur. — Reprenons le chemin de Brunoy, dit à Marguerite Jalabert, l'homme des champs. Mais les femmes, qu'on n'a pas consultées lors de leur premier déplacement, s'insurgent, se trouvent bien où elles sont, et hissent leur volonté à la hauteur de celle de leurs maris. Ce sera le point culminant, la situation principale de la comédie. Le petit cousin n'aime Claire, le petit cousin n'adore Marguerite que parce que Marguerite et Claire sont mariées.

Elles représentent à ses yeux le fruit défendu. — La nature humaine est ainsi faite que, pour beaucoup d'amoureux, le principal attrait d'une femme c'est son mari. — C'est alors que, pour éloigner le danger imminent qui menace ses deux gendres et ses deux nièces, un oncle surgit, produisant ou plutôt reproduisant Jeanne, blonde, elle aussi, comme une marmelade d'abricots. Cet oncle, serpent bienfaisant, annonce au Léon tentateur qu'un obstacle éternel, qu'un abîme infranchissable s'opposent à son union avec Jeanne. Quel est cet obstacle ? Quel est cet abîme ? Ce sont, bien entendu, les mots sur lesquels s'est abaissé le rideau du second acte. Nous vous dirions qu'au troisième et dernier acte, on s'assassine, on s'égorge, on se mange le nez, que vous ne nous croiriez pas, et vous auriez raison. L'oncle, qui n'a que le tort de ressembler un tantinet aux oncles de Bouilly et de Berquin, simule une petite comédie dans la comédie de M. Camille Doucet ; il dit à son coquin de neveu : — 'Tu n'auras pas Jeanne ! afin que le coquin de neveu réplique naturellement : — J'aurai Jeanne ! Et il a Jeanne. Le mariage s'opère alors, au grand contentement des maris de Claire et de Marguerite, qui étaient dans leurs très petites bottes depuis la découverte du « sentiment » de Léon pour leurs femmes. Ne badinons pas ! Cette comédie, toute brodée d'esprit et d'observations fines, à cette légèreté de trame que demandent les pièces contemporaines en vers. Une idée délicate, exprimée en langage choisi, ne doit pas être bousculée par un tumulte d'événements qui entrent et sor-

tent sans crier gare. Il eût été facile, avec le thème du *Fruit défendu*, de composer un drame violent ou une comédie d'un sarcasme amer. M. Camille Doucet a préféré faire une pièce aimable, claire et tendre de ton, écrite avec goût, en vers d'une familiarité élégante qui marchent, mais qui pourraient voler, s'ils le voulaient, malgré l'embarras que cause au vers l'habit noir moderne. — Le *Fruit défendu* était interprété par la jeune troupe. Coquelin cadet se montrait excellent de bonhomie narquoise dans l'oncle Desrosiers, créé par Provost. MM. de Féraudy et Baillet jouaient les deux maris (Régner et Bressanten 1857) avec la légère nuance de comique que comporte la situation, mais sans trop la marquer. Quant à M. Le Bargy, il nous apprenait à tous — et nous étions bien heureux de le savoir — que M. Delaunay n'avait pas, comme le bruit en avait couru, quitté sa chère Comédie-Française. Il était jeune, vif, amoureux, plein de chaleur et de distinction : son jeu avait déjà de l'ampleur, sa mise seule restait un peu étriquée. M^{lles} Reichenberg, Durand et Marsy faisaient assaut de grâce, comme si elles voulaient justifier « le Petit Léon » de son triple amour. Pour nous, nous ne regrettons point que la Comédie-Française ait songé, une fois par hasard, à faire plaisir à un aimable académicien, qui, lui, a su faire plaisir à tant de monde, tout en n'étant point banal, même dans la banalité. La représentation de ce *Fruit défendu*, qu'auraient pu signer Andrieux et Colin d'Harleville, Demoustiers et Alexandre Duval, les honnêtes prédécesseurs de

M. Camille Doucet, établit aujourd'hui un contraste des plus curieux avec les pièces réalistes actuellement à la mode.

6 JUIN. — 280^e anniversaire de la naissance de Corneille. — *Visite à Corneille*, poème de M. Emile Blémont; troisième acte de *Psyché*. — Le Théâtre-Français n'était généralement pas embarrassé pour célébrer l'anniversaire de Corneille. A une de ses tragédies : le *Cid*, *Horace* ou *Cinna*, il joignait le *Menteur*. La retraite de M. Delaunay l'obligeait, cette année, à changer ses douces habitudes. Après le *Cid*, qui a valu de sincères applaudissements à M. Mounet-Sully et à M^{lle} Dudlay, à MM. Silvain et Maubant, la toile s'est relevée, et tandis que les interprètes de Corneille, qui n'avaient point encore quitté leurs costumes, étaient groupés autour du buste du célèbre tragique, une jeune femme « vêtue à la mode du dernier printemps », M^{lle} Bartet, s'est avancée sur la scène et a demandé, elle aussi, la Parisienne de nos jours, à couronner le maître. L'*Épître* de M. Emile Blémont a été dite d'une façon très fine par la charmante M^{me} de Tryas de Chamillac; mais ce n'est pas là son seul mérite. Les vers de M. Emile Blémont valent d'être cités, et nous regrettons de ne pouvoir vous en donner ici quelques passages : la péroraison surtout, que M^{lle} Bartet a fait applaudir de la nombreuse assemblée réunie pour la circonstance au premier Théâtre-Français. Toujours pour remplacer le *Menteur*, auquel il manquait... le *Menteur*, M. Claretie a eu l'idée de faire jouer le troisième acte de *Psyché*, en attendant la reprise de la pièce tout entière.

Elle a déjà eu lieu, il y a plus d'une vingtaine d'années, cette restauration projetée, et en dépit d'un grand déploiement de mise en scène, elle n'a obtenu qu'un médiocre succès. Outre l'ouverture et les entr'actes de Lulli, M. Jules Cohen avait écrit des chœurs nouveaux, chantés par les élèves du Conservatoire; un divertissement, également inédit, était dansé par les artistes de l'Opéra. M. Maubant faisait alors le roi, M. Worms Cléomène, M^{lle} Fix l'Amour, et M^{lle} Favart Psyché. — On sait que l'auteur de *Cinna* écrivit à l'âge de soixante-cinq ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre. Elle était dite admirablement, ce soir-là, par M^{lle} Reichenberg, répondant à M^{lle} Durand.

22 JUIN. — Reprise de *Zaïre*¹ et première représentation de la *Sortie de Saint-Cyr*, comédie en un acte, en prose, de M. Eugène Verconsin². — M. Mounet-Sully, admirablement costumé, est superbe de prestance et vraiment inspiré, par moments, dans Orosmane. Il a puissamment rugi le cinquième acte, qui lui a valu de sincères applaudissements. Il serait excellent dans Othello. M^{lle} Gabrielle Tholer recueillait pour la circonstance l'héritage de Sarah Bernhardt, car on n'avait

1. DISTRIBUTION : Lusignan, M. Maubant. — Orosmane, M. Mounet-Sully. — Nérestan, M. Laroche. — Chatillon, M. Martel. — Corasmin, M. Viltain. — Un esclave, M. Falconnier. — Mélidor, M. Hamel. — Zaïre, M^{lle} Tholer. — Fatime, M^{lle} Martin.

2. DISTRIBUTION. — Claude, M. Got. — Le colonel Montlouis, M. Martel. — Pierre, M. Roger. — George, M. H. Samary. — D'Auberive, M. Gravellet. — Renée, M^{lle} Reichenberg.

pas joué *Zaïre* au Théâtre-Français depuis la fugue célèbre de la grande artiste. Elle y est gracieuse et jolie au possible, mais maniérée comme une coquette et parlant si bas, si bas qu'on ne l'entendait plus. Citons Maubant, un Lusignan plein de conviction, et nommons M. Martel, qui a fort bien dit le fameux récit de Châtillon. La célèbre tragédie de Voltaire était suivie de la première représentation d'une petite comédie d'été : *La Sortie de Saint-Cyr*, longtemps répétée sous le titre de la *Leçon d'armes*, et dont l'auteur est M. Eugène Verconsin. Qui ne connaît M. Verconsin, l'écrivain d'*A la porte* et d'*En wagon*, des *Rêves de Marguerite* et des *Curiosités de Jeanne* ? M. Verconsin n'a-t-il pas donné son nom à un genre de pièces qu'on appelle des « verconsinades » : saynètes de paravent à deux ou plusieurs personnages, petites comédies de ville et de campagne, « faciles à jouer en voyage », et habituées, de longue date déjà, à faire le bonheur des châteaux et des salons, avant d'être, comme cette fois, destinées à illustrer (?) le riche répertoire du Théâtre-Français. Il s'agit, dans cette *Sortie de Saint-Cyr*, d'un jeune sous-lieutenant qui, le lendemain du jour où il a quitté l'Ecole, doit se battre en duel, pour un motif puéril, avec son meilleur ami. Ajoutez à cela que Georges a une petite sœur, et que cette petite sœur a un faible pour l'adversaire de son frerot, dont elle a fait connaissance au bal du général. La pièce roule sur les angoisses d'un brave domestique de famille, cousin du Noël de la *Joie fait peur* — le

brosseur du colonel — qui, mis dans le secret par M. Georges, se tient à quatre pour ne rien dire à M^{lle} Renée, — jusqu'au moment où tout s'arrange (en avez-vous douté, ô lecteurs des contes pour les enfants de M^{me} Guizot et de M^{me} Ulliac-Trémadeur?), et où tout se termine par une embrassade générale. — On vous donnera ça en prix, jeunes élèves, si vous êtes bien sages. M. Verconsin n'a pas à se plaindre de son interprétation : le rôle de Renée est confié aux mains de M^{lle} Reichenberg, dont le tact rare et l'adresse infinie sont passés en proverbe au Théâtre-Français : n'est-ce pas toujours l'idéale ingénue de seize ans? Quant au personnage de Claude, le vieux troupier, il est admirablement joué par M. Got. Ravi de voir M^{lle} Reichenberg croiser le fer avec M. Got, et, sauf votre respect, « boutonner et reboutonner » son doyen, le public a fait le meilleur accueil à l'aimable blquette, qui nous montre les deux saint-cyriens en pantalon rouge à bande bleue sous les jeunes traits de MM. Henri Samary et Grivollet, le colonel Montlouis sous les traits plus accentués de l'honnête M. Martel, et le Théâtre Français sous un jour bénin, bénin, comme celui d'un joli petit théâtre de société.

30 JUIN. — Reprise des *Fâcheux*, comédie en trois actes, en vers, de Molière ¹, et début de M^{lle} Kesly

1. DISTRIBUTION : Dorante, M. Coquelin. — Alcippe, M. Prudhon. — Eraste, M. Boucher. — Lisandre, M. Truffier. — Caritidès, M. Leloir. — La Montagne, M. de Féraudy. — Ormin, M. Clerh. — La Rivière, M. Falconnier. — Alcandre, M. Hamel. — Philinte, M. Grivollet. — Damis, M. P. Laugier. — Orante, M^{lle} E. Broisat. — Orphise, M^{lle} Frémaux. — Climène, M^{lle} Marsy.

dans le *Malade imaginaire*. — Les *Fâcheux* n'avaient pas été donnés depuis une vingtaine d'années. Dans l'avertissement mis en tête de la première édition de cette comédie-ballet jouée à Vaux en 1661, Molière assure que la pièce a été « conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours », et il rejette adroitement les fautes qui peuvent s'y trouver sur le peu de temps qu'on lui accorda pour cette composition, l'ouvrage ayant été commandé par le roi à l'occasion des superbes fêtes que le surintendant Fouquet donna à Louis XIV, la veille de sa disgrâce, dans son château de Vaux. Molière, à ce qu'il paraît, n'était pas de l'avis d'Alceste, qui prétend que « le temps ne fait rien à l'affaire ». Cet avertissement est curieux en ce qu'il annonce l'intention qu'avait le poète de faire imprimer des remarques sur ses pièces. Quel malheur que nous ayons été privés de ce cours théâtral, qui aurait mieux valu à coup sûr que les préceptes d'Aristote ! Il faut regretter aussi que l'auteur des chefs-d'œuvre de notre scène comique n'ait pas eu le temps de mieux arranger un sujet aussi bien trouvé que celui des *Fâcheux* et de composer, ainsi qu'il le disait lui-même, une « comédie en cinq actes bien fournis ». Louis XIV, en cette circonstance, nous semble le premier fâcheux. Cette comédie appartient au genre des pièces qu'on appelle à tiroirs, c'est-à-dire pièces à scènes détachées qu'un nœud léger a réunies. Il s'agit pour Eraste, tout simplement, de ne pas manquer au rendez-vous que lui a assigné sa maîtresse, et il se trouve assassiné de fâcheux qui le retardent et

les plaisirs les plus innocents. Si Colombet s'ennuie à mourir, c'est qu'on lui donne pour spectacle unique les pompes de l'Eglise, et pour toute musique, l'orgue et le plain-chant; si, jeune mari, il ne se tient point éveillé, à quatre pas de sa jolie compagne, c'est la faute de leur entourage. Pauvre Colombet ! lui, la franchise même, on le fait tourner au tartufe, et les grandes gaietés dont son cœur est plein, il va les déverser secrètement dans les salons d'une jeune veuve, à laquelle il cache son état social. Il faut le voir, pendant que sa famille le croit à la campagne, jeter le froc aux orties et reprendre sa vie de garçon ! Folie entraînante, troublée bientôt par l'apparition de M^{me} d'Aigueperse et d'Ursule, venant quêter pour l'œuvre chez M^{me} de Nohan ! Vous savez ce que fait, dit-on, le diable dans un bénitier : ainsi se démène, au milieu de la fête, la vieille bigote qui s'échappe en entraînant Ursule, tout émue d'un bon mouvement qu'elle vient d'avoir, et dont le résultat a été de pallier la vive escapade de son mari. César, l'ami de Colombet, a donné ce bon conseil à la jeune femme, et César, qui jusqu'ici a suivi les événements, va les diriger. « Voulez-vous, dit-il à Ursule, que votre mari ne parte plus pour cette campagne *intra muros*, où vous l'avez trouvé au milieu des fleurs artificielles ? Couvrez-en votre front, caché aujourd'hui sous une coiffe de béguine, et faites de sa maison si triste un gracieux séjour ; parez-vous décemment, mais sans bégueulisme, comme l'était hier M^{me} de Nohan ; dansez... M^{me} de Nohan danse... Le saint roi David dansait bien de-

commune. Le *Mari à la campagne* fut représenté jadis avec un grand ensemble de talents; contentons-nous de citer Regnier et Provost, les créateurs de Colombet et de M. Mathieu. Le souvenir du passé ne devrait que prêter des forces aux artistes d'aujourd'hui. M. Féraudy a repris des mains de Coquelin aîné — on est en train de se partager l'héritage d'Alexandre — le rôle de Colombet, que Coquelin jouait avec beaucoup de gaieté et de succès. Il s'y montre bon comédien, et n'aurait pas besoin de semer le dialogue d'éclats de rire à la Réval — Réval de l'Alcazar d'été — pour arriver à des effets amusants. Sa gaieté manque peut-être de naturel, mais ses ahurissements ne tournent jamais à la charge, et son émotion, en vue de sa chère dévote convertie, ne le fait pas sortir du caractère comique de son personnage. Il a surtout bien dit le couplet final, qui lui a valu une salve d'applaudissements fort méritée.

19 AOÛT. — Reprise du *Luthier de Crémone*, de M. François Coppée.

13 SEPTEMBRE ¹. — *Andromaque* et les *Plaideurs*;

1. La « question Coquelin » est l'unique préoccupation du moment. On sait qu'après vingt ans de services, les sociétaires peuvent donner leur démission et faire valoir leurs droits à la retraite. Outre cette retraite, les sociétaires qui, sur la répartition annuelle des bénéfices, laissent une certaine part, placée au Mont-de-Piété, reprennent ce capital, dit fonds social, en se retirant. M. Coquelin aurait de la sorte droit à une retraite de 6,200 francs et à un capital de 200,000 francs. Mais les précautions prises par le décret de Moscou pour qu'une demande de retraite soit mûrement réfléchie n'indiquent-elles pas qu'on a voulu conserver les sociétaires le plus longtemps possible, et que les conditions de leur part ont été réglées pour le seul cas

ment, comme on l'a dit, parce qu'elle a mis au service du rôle sa grande expérience, et, jusqu'à un certain point, une autorité incontestable. C'est surtout parce qu'elle a établi le personnage simplement, naturellement, sans se soucier outre mesure des traditions d'école, en oubliant ce qu'imposent les professeurs pour ne se souvenir que de ce que donne l'éducation théâtrale. Elle a détaillé les scènes touchantes d'Andromaque avec une telle sûreté de diction et un tel charme, qu'elle a mérité d'être rappelée par la salle après le troi-

établir une concurrence au Théâtre-Français, tout en profitant des avantages exceptionnels que cette scène accorde à ses artistes? C'est ce que ne pense pas l'administration. Elle s'est souvenue qu'il y a quelques années, ce sont des raisons analogues qui ont déterminé M. Got à rester au théâtre. Elle a sous les yeux l'exemple de M. Delaunay, qui ne songe pas à jouer sur d'autres scènes, et, finalement, elle estime que le départ de M. Coquelin ne pourrait avoir lieu qu'à la condition qu'il abandonnât retraite et capital. Tel était l'état de cette question, restait celle du congé de quatre mois que M. Coquelin avait la ferme intention de prendre alors et qui n'allait pas non plus sans contestations. M. Coquelin s'appuie sur ce qu'il a, plusieurs années de suite, laissé s'accumuler ses congés, mais on lui répond par le paragraphe 11 de l'article 2 du décret du 30 avril 1850, ainsi conçu : « L'administrateur du Théâtre-Français est chargé de donner des congés en se conformant, pour leur répartition, aux dispositions du règlement et sans pouvoir en accorder « plus de six mois » à l'avance, ni pour des époques périodiques. » D'où il résulterait pour un artiste l'impossibilité de se faire « reporter » à un ou deux ans, ce qui rend caduque la théorie de l'accumulation. — Telles sont, en résumé, les objections formulées par l'administration aux diverses demandes de M. Coquelin.

Voici maintenant, les répliques de M. Coquelin interviewé :

« Je quitterai la Comédie-Française le 1^{er} décembre. J'en ai le droit; j'ai vingt-six ans de services. J'ai accompli les formalités imposées dans les délais voulus. Personne ne peut m'empêcher de mettre ce projet à exécution.

sième acte. Les deux derniers, qui appartiennent à Hermione, ont été, pour M^{lle} Dudlay, l'objet d'un succès des plus flatteurs. Nous ne jurerions pas que nous ayons parfaitement entendu tout ce qu'a dit, ce soir la farouche fiancée de Pyrrhus, mais nous trouverions injuste de ne pas constater le triomphe que lui a valu la rare énergie avec laquelle elle a enlevé la fin de ce terrible rôle. M. Dupont-Vernon succédait à M. Mounet-Sully dans

« L'administration dit qu'elle ne peut me liquider ma retraite parce que je suis en pleine santé d'une part, et que, de l'autre, j'ai annoncé l'intention de jouer sur d'autres scènes parisiennes.

« Ce dernier fait, je le nie formellement. Je mets l'administration au défi de me montrer un engagement que j'aie signé avec l'un des directeurs parisiens.

« Quant à jouer à l'étranger, les règlements de la Comédie Française me le permettent, attendu qu'ils ne portent d'interdiction que pour un rayon de trente lieues.

« J'attends donc très patiemment la notification des mesures administratives, car je suis persuadé que, si l'affaire est soumise à un tribunal de commerce, comme cela ne peut manquer d'arriver, j'obtiendrai gain de cause.

« On me reproche de vouloir porter sur d'autres scènes la notoriété que je tiens de ma situation de sociétaire du Théâtre-Français. Mais n'ai-je pas moi-même contribué à l'éclat de cette dernière scène ?

« Qu'on se rappelle que M^{me} Sarah Bernhardt a quitté la Comédie-Française après neuf ans de services seulement, laissant le théâtre en désarroi, et on ne l'a condamnée qu'à 100,000 francs de dommages-intérêts. Et moi qui ai vingt-six ans de services non interrompus, l'administration voudrait m'enlever mon fonds social, 200,000 francs, ma retraite de 6,000 et quelques centaines de francs, ou 150,000 francs de capital, soit en tout 350,000 francs. C'est inadmissible.

« Encore une fois, j'attends les résolutions de la Comédie-Française et de l'administration sans m'en préoccuper autrement. Je quitterai la Comédie-Française le 1^{er} décembre. Voilà le seul et unique fait à retenir jusqu'à présent. »

à la Galipaux. Le début de ce soir n'est pas fait encore pour nous tirer de notre embarras. Disons pourtant que M. Berr, qui a joué sans grand éclat le rôle de l'Intimé, possède une voix d'un excellent timbre ; son jeu est très correct, son comique est de bon aloi. La personnalité viendra sans doute plus tard : attendons. Le gros succès de l'interprétation des *Plaideurs* n'a pas été à l'élève, mais au maître, M. Got, qui, vu la circonstance, jouait, pour la première fois, dit-on, le rôle de Perrin Dandin. Il s'est montré d'une fantaisie étincelante et charmante ; M. Barré est d'un naturel exquis dans Chicaneau ; Petit-Jean reste un des bons rôles M. Coquelin cadet, et M^{lle} Reichenberg est toujours une délicieuse Isabelle. Quant au rôle de la comtesse, il n'a pas gagné de passer des mains de M^{lle} Jouassain dans celles de M^{lle} Fayolle. La nouvelle Pimbèsche manque d'autorité et n'est point comique le moins du monde. Il ne sera décidément pas facile de remplacer la première.

22 SEPTEMBRE. — Début de M^{lle} Du Minil dans *Denise*. — Aux derniers concours du Conservatoire, M^{lle} Du Minil avait obtenu un second prix de tragédie et le premier prix de comédie. Consultons nos notes : « M^{lle} Du Minil est une petite personne blonde, très jeune encore (elle n'a pas dix-huit ans), élève de Delaunay, point jolie, mais à la physionomie intelligente, qui, après avoir donné beaucoup de répliques, a joué pour son propre compte, en tragédie, plusieurs scènes d'*Andromaque*, non certes sans passion, mais avec une voix encore mal formée à l'expression dra-

matique, et en comédie, la grande scène de l'*Etrangère*, qui ouvrait le concours, et lui a valu un énorme succès. Elle dit juste, et a bien le sentiment exact des situations où elle se trouve placée. Sous les traits de la duchesse de Septmonts, elle a merveilleusement traduit l'indignation que lui inspire le triste personnage au sort duquel l'a liée l'imprudente vanité de papa Moriceau, M^{lle} Du Minil est déjà une élève faite. Sera-ce une comédienne d'avenir? Peut-être... » Le rôle de Denise est difficile, écrasant, surtout pour une débutante. La grâce langoureuse et sévère, la diction si juste et si large de M^{lle} Bartet convenaient à merveille au personnage. Elle y mettait toute son âme, comme tout son art. Le désespoir, l'indignation, les alternatives d'attendrissement et de révolte par où passe Denise, dans la grande scène du troisième acte, étaient rendus par M^{lle} Bartet avec la plus forte et la plus poignante vérité. Son succès fut triomphal. C'était bien là la Denise idéale et irrésistible qu'il fallait à l'auteur pour donner raison à sa thèse. Le véhément amour du comte André de Bardannes pour M^{lle} Brissot se comprend moins avec M^{lle} Du Minil, qui n'a pas la distinction, le « je ne sais quoi » de la devancière, et qui, défauts plus graves, manque de tendresse et de charme. M^{lle} Du Minil a de l'expérience et même déjà de l'autorité; mais elle est sèche et froide, sans aucune émotion communicative, et ne peut revendiquer qu'une bien faible partie des larmes que Denise a fait couler ce soir comme au premier jour. L'interprétation de la belle pièce de M. Alexan-

M. Paul Meurice ¹. — Le Théâtre-Français a fait une grande joie aux lettrés — et au public un vrai plaisir — en reprenant l'*Hamlet* de Shakespeare, dans la belle et poétique traduction de M. Paul Meurice et d'Alexandre Dumas. L'effet a été immense et le succès de première incontestable. Que dire encore sur *Hamlet* qui n'ait point été dit déjà et bien dit? Il nous semble qu'un écrivain théâtral qui se respecte ne saurait, sans être exposé à se couvrir de ridicule, entreprendre de discussion sur l'œuvre de Shakespeare. Nous avons assez souvent, pour notre part, — plus loin encore, à propos de la représentation, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, du drame de MM. Samson et Cressonnois — fait nos réflexions sur *Hamlet*, pour n'y plus revenir ici, et nous ne nous occuperons, si vous le voulez bien, que de la manière dont il est rendu au Théâtre-Français. Goethe, dans *Wilhem Meister*, a fait de ce caractère complexe une analyse savante que tous les auteurs doivent lire et méditer, et le jeu de M. Mounet-Sully nous prouve qu'il s'est pénétré de ces pages d'une si haute critique. Hamlet est un jeune prince à qui tout souriait, une belle âme ouverte à

1. DISTRIBUTION : Polonius, M. Got. — Le Spectre, M. Maubant. — Hamlet, M. Mounet-Sully. — 1^{er} Fossoyeur, M. Coquelin cadet. — Le Roi, M. Silvain. — Francisco, M. Joliet. — Un Comédien, M. Dupont-Vernon. — 2^{me} Fossoyeur, M. Roger. — Guildenstern, M. Villain. — Osrice, M. Truffier. — Horatio, M. Baillet. — Rosencrantz, M. Leloir. — Laerte, M. Raphaël Duflos. — Lucianus, M. Falconnier. — Bernardo, M. Hamel. — Marcellus, M. Grivollet. — Un Prêtre, M. Pierre Laugier. — Ophélie, M^{lle} Reichenberg. — Le Prologue, M^{lle} Martin. — La Reine, M^{me} Agar. — Baptista, M^{lle} Hadamard.

hasard dans l'assaut d'armes où le frère d'Ophélie le blesse d'un fleuret empoisonné qu'il lui arrache à son tour pour le plonger au cœur de Claudius. Quant à la reine, elle meurt pour avoir bu par mégarde la coupe préparée pour son fils, au cas où Laërte aurait manqué son coup. L'ombre du vieux roi doit être satisfaite. Le théâtre est jonché de cadavres comme un champ de bataille. Cette vengeance incertaine, que la volonté ne dirige pas, a fait en chemin bien des victimes : Polonius, piqué comme un rat derrière la tapisserie ; la pauvre Ophélie, folle et noyée ; Laërte, la reine, et Hamlet lui-même, — avant d'arriver à Claudius ! Hamlet, un Oreste dans le brouillard, éclairé à demi par un rayon de lune. Combien le héros grec est plus direct que le prince danois : c'est que l'un est dirigé par la fatalité antique, et l'autre par la conscience moderne, avec ses hésitations et ses troubles.

Depuis la première représentation au Théâtre-Historique — en 1847 — de l'*Hamlet* traduit par Alexandre Dumas et M. Paul Meurice, le public a fait des progrès, et l'on a pu risquer au Théâtre-Français plusieurs scènes qui, jadis, eussent soulevé d'inintelligents murmures. Les traducteurs, on leur doit cette justice, n'ont jamais trahi ni altéré le style de Shakespeare. Ils n'ont pas substitué leur pensée à la pensée du maître, mais ils avaient été obligés à des suppressions, à des lacunes ; quelques détails scabreux ou violemment bizarres avaient dû disparaître. Tout n'est pas rétabli, sans doute, mais on ne saurait, dans

tions sur le néant de la vie, dans une pose dessinée d'après Delacroix. Des représentations pareilles durent avoir lieu du temps de Shakespeare, lorsque des troupes ambulantes allaient jouer dans les comtés d'Angleterre les pièces du grand poète. Il n'en va pas de même à Paris, et la Comédie-Française a su donner à Shakespeare des interprètes et un cadre dignes de lui.

Après Rouvière, de regrettable mémoire, M^{lle} Judith voulut, un jour, interpréter, sur la scène de la Gaîté, le personnage d'Hamlet. On la loua pour la hardiesse de ses efforts et comme il convient de louer toute comédienne qui cherche à s'élever. Mais l'idée d'un Hamlet travesti n'était pas heureuse. Hamlet n'a rien de féminin : sa folie, feinte ou réelle, a des réveils de lion et des colères d'ouragan. Son irrésolution même est virile : c'est le scepticisme d'un philosophe, et non la mollesse d'une femmelette. L'ironie profonde, le désespoir réfléchi, la rudesse du ton, toutes les notes mâles du rôle prenaient un accent équivoque en passant par une voix d'actrice. Malgré son talent très réel, M^{lle} Judith n'avait donc pu nous montrer un Hamlet sérieux. La tentative de M. Mounet-Sully était autrement heureuse, et ce fut pour lui un triomphe égal à celui qu'il remporta le soir où il joua l'*OEdipe-Roi*, de M. Jules Lacroix : Shakespeare, comme Sophocle, a porté bonheur à l'éminent tragédien, qui s'est montré cette fois comédien consommé, car il n'a pas moins bien réussi — ceci est à noter — les parties ironiques et railleuses que les parties vio-

Mme Agar est une superbe reine Gertrude ; elle donne grand air à cette Clytemnestre du Nord, qui a pour Egisthe Claudius. Mlle Reichenberg, blonde comme les blés, prête à Ophélie sa grâce mélancolique et son ingénuité idéale. M. Got rend d'une façon très curieuse la physionomie penaude et stupide de Polonius, ce Machiavel jocrisse, victime de ses ruses. M. Maubant est un spectre superbe, mais M. Silvain a encore une fois manqué sa création de Claudius, comme il avait déjà manqué dernièrement le Pyrrhus de Racine : c'est à croire qu'il ne doit pas sortir de l'emploi des raisonneurs. M. Laugier, au contraire, jouera la tragédie un jour ou l'autre, et la jouera fort bien : on l'a vu à la façon dont il a dit les quelques vers du prêtre à l'enterrement d'Ophélie. M. Coquelin cadet doit être satisfait de sa soirée : il est parvenu à faire rire dans le rôle sinistre du fossoyeur, auquel il a donné une tête qu'il faut voir, et il a ajouté à la musique d'Ambroise Thomas, comme aux intentions de Shakespeare, en risquant une note de tête — en tyrolienne — que nous n'attendions guère au refrain d'un de ses couplets. Les autres : MM. Truffier (Osric), Baillet (Horatio), Leloir (Rosencrantz), Mlle Hadamard et M. Dupont-Vernon, à l'acte du théâtre, ont fait de leur mieux. Ce mieux n'est pas l'ennemi du bien ; au contraire. Les costumes dessinés par M. Bianchini, et les décors de Lavastre sont superbes ou charmants. La mise en scène est admirablement réussie. D'aucuns pensaient cependant — peut-être avec raison — que le cercueil d'Ophélie gagnerait à passer du premier

feu de la rampe. M. Richepin est désormais admis : il est de la maison — de la grande maison, s'il vous plaît, et sans vouloir attacher plus d'importance qu'il ne faut au présent prélude, nous comptons sur l'auteur de *Nana-Sahib* comme sur l'un de ceux qui doivent honorer le glorieux Théâtre-Français.

A Bologne, vingt-cinq ans après les *Fourberies de Scapin* : telle est l'époque à laquelle se passe l'action de *Monsieur Scapin*. Scapin est retiré des affaires, devenu bourgeois, Géronte à son tour, celui qui donnait à Géronte, enveloppé dans son sac, la célèbre volée que vous savez. Cette idée de la vieillesse des valets de comédie, qui fait le fond du sujet de *Monsieur Scapin*. n'est assurément pas nouvelle, et nous la trouvons dans un petit acte en vers, de M. Louis Gallet, *Crispin battu*, représenté une seule fois à Paris, sur la scène du Cercle international, avec une distribution qui vaut la peine d'être rappelée : Coquelin aîné, Coquelin cadet, Davrigny, M^{mes} Hortense Damain et Volsy. Du reste, pas d'autre ressemblance entre le *Crispin battu* d'il y a sept ans, et le *Monsieur Scapin* de ce soir. Mettez, en revanche, toutes les allusions que vous voudrez à ce petit discours que fait l'ancien valet de Léandre à Dorine, devenue, elle aussi, M^{me} Scapin. Que de Scapins de 1886 pourraient en dire autant à leur Dorine !

.... Nous avons (Mon Dieu ! par quel moyen ?

C'est notre affaire) acquis de l'argent et du bien.

Sachons donc nous montrer dignes de la fortune,

Oublier du vieux temps la mémoire importune,

Tous ces jours hasardeux au lendemain peu sûr,
Et Naples, dont j'ai trop connu les flots d'azur.
Nous sommes à Bologne, ayant pignon sur rue,
Et bonne renommée. Or, pour qu'elle soit crue,
Prends toi-même le pli d'y croire. Est-ce compris?
Hausse jusques à moi tes vulgaires esprits!
Je ne suis plus valet, et tu n'es plus suivante
Dis-moi donc comme il sied, de façon triomphante :
Monsieur Scapin ! Oui, gros comme le bras entier,
Avec tous les égards que mérite un rentier.

A quoi Dorine répond :

Eh bien ! monsieur Scapin, veux-tu que je te dise?
Ton appétit d'honneur tourne à la gourmandise,
Et je crains fort pour toi quelque indigestion
A trop prendre de la considération.

.
Ah ! que je t'aimais mieux jouant ton ancien rôle,
Aventueux et pauvre, et maigre comme un clou,
Mais plus fin qu'un renard et plus hardi qu'un loup,
Quand tu m'apparaissais le bonnet sur l'oreille,
Et drapé fièrement dans ta cape, pareille
Au ciel rayé de feu par le soleil couchant !

— Peste ! quel souvenir ? s'écrie Scapin :

.... L'argument est touchant.
Et cependant, ma mie, il ne me touche guère.
Bah ! Tout cela, vois-tu, c'était parfait naguère.
Etre vêtu d'azur et d'or comme un lézard,
Vivre à la belle étoile et manger par hasard.
C'était donc le bon temps ? Oui, dans notre jeunesse.
Dien me garde aujourd'hui que ce bon temps renaisse !
Il me faut désormais par jour mes trois repas,
Et, quand je suis devant, qu'on ne me trouble pas.
Le bon temps, c'est celui des digestions calmes.
J'ai su me faire un lit de lauriers et de palmes,

Dis-tu. Laisse-moi donc y dormir. C'est si bon !
Je ne veux point finir, aventurier barbon,
A tendre mon vieux casque ainsi qu'un Bélisaire,
Et puisque j'ai vaincu la faim et la misère,
Je n'ai plus qu'à vieillir, tranquille, gras et doux,
Comme Cincinnatus quand il plantait ses choux.

Scapin a une fille, Suzette, que, dans sa manie de bourgeoisie et dans son orgueil de rentier, il veut marier à Antoine, fils du notaire Barnabé. Suzette n'aime pas plus Antoine Barnabé que l'Angélique de Molière n'aime Thomas Diafoirus ; elle a donné son cœur à Léandre, c'est-à-dire au jeune et beau musicien Florisel, qui, parlant à M^{me} Dorine, s'exprime on ne peut mieux :

Qu'importent maintenant les anciens maux soufferts,
Et les hasards, et la misère, et tant d'alarmes,
Mon enfance orpheline, et ma jeunesse en larmes ?
Ah ! tous ces mauvais jours à jamais révolus,
En ce jour radieux je ne m'en souviens plus.
Se souvient-on des flots soulevés par l'orage,
Quand on arrive au port échappé du naufrage,
Et qu'on y voit sa nef pavoisée à l'abri ?
Se souvient-on du ciel par l'hiver assombri,
Quand la brise d'avril au ciel est revenue,
Et que le gai soleil va redorer la nue,
Réveiller les oiseaux dans les fleurs du buisson,
Et vous remplir le cœur de sa jeune chanson ?

Florisel a fort heureusement pour valet un futur Scapin, que les lauriers du grand Scapin empêchent de dormir, et qui, poussé par la force des circonstances, se voit forcé de déclarer la guerre à celui qu'il révère :

... Je sais, monsieur, quel homme surhumain
J'ai l'honneur d'attaquer, et pour cette bataille
Je tâche à me hausser jusques à votre taille.
Oui, monsieur, oui, je sais que vous êtes celui
Sur qui l'apothéose aux rayons d'or a lui,
Le maître incomparable, impérissable, immense.
En qui la fourberie et finit et commence;
Et je tremble en pensant que moi, vil galopin,
J'appelle sur le pré Scapin, le grand Scapin!

SCAPIN, se rengorgeant.

Quoi ! maraud...

TRISTAN

Songez donc ! Pour moi, quelle épouvante
D'affronter en ce jour, face à face et vivante,
Cette figure auguste aux éclairs radieux,
Que nous imaginons déjà parmi les Dieux !
Oui, les Dieux ! Car j'entraîs ici comme en un temple !
Et demeure étonné, lorsque je vous contemple,
A vous trouver de chair et non pas de métal,
Moi qui vous vois en bronze et sur un piédestal,

SCAPIN, très orgueilleux.

Comment ! Tu connais donc... ?

TRISTAN

Toutes vos aventures.

Je suis le premier-né de ces races futures
Pour qui l'on vous chanta comme un héros vainqueur ;
Et vos exploits, monsieur, je les apprends par cœur.
Le livre peut brûler ! J'en suis un exemplaire.
Vous plairait-il d'ouïr le Turc et la galère,
Ou Sylvestre, ou le sac et les coups de bâton.. ?

SCAPIN, se rengorgeant de plus en plus.

Tais-toi !

TRISTAN

Mais savez-vous que moi, pauvre avorton,
Je n'ai qu'une espérance, un rêve dans ma vie :
C'est de vous imiter !... Oh ! de loin. Mon envie

Ne va point jusqu'à vous égaler, vous, non pas !
Mais baiser seulement la trace de vos pas,
Et de ce fulgurant éclat qui vous décore
Être un reflet, un clair de lune, moins encore !
Rappeler votre gloire, un peu, très peu, si peu,
Juste assez pour qu'un jour, quand Tristan sera feu,
On lui grave sur son monument funéraire,
Qu'il vous ressemblait comme un frère..., un petit frère.

Coquelin cadet parlant ainsi à Coquelin aîné :
l'allusion était transparente et vous pouvez penser si elle fut saisie au vol et vivement applaudie. Bornons là nos citations : elles suffiront à vous donner l'idée de cette langue pittoresque et vigoureuse qui a fait la joie des spectateurs de cette première représentation. Malheureusement, les vers bien frappés ne constituent pas une pièce de théâtre, et nous avons déjà dit que les deux derniers actes ne valaient pas le premier, qui faisait présager un très grand succès. La lutte s'engage entre le jeune et le vieux Scapin. Barnabé a fait un faux, lequel est entre les mains de la courtisane Rafa, flanquée de son frère le spadassin Esplandias, comme dans l'*Aventurière*, dona Clorinde est escortée de don Annibal. Scapin se déguise en commissaire et met en fuite Esplandias et Rafa. Tristan vient à son tour et, travesti en commissaire, fait signer à Scapin le contrat de Florisel et de Suzette, comme, dans les *Plaideurs*, Chicaneau a signé par surprise un consentement au mariage de sa fille Isabelle avec son amoureux Léandre.

— Patron, dit Tristan, c'est vous qui m'avez enseigné :

L'élève à vos conseils n'a fait que se soumettre.
C'est vous qui triomphez de vous-même, ô grand maître !

SCAPIN

Non, non, rengaine tes compliments superflus.
Je ne triomphe pas du tout. Mais toi non plus.
Il n'est ni patron, va, ni grand maître qui tienne,
Ce qui faisait ma force, et ce qui fait la tienne',
(Montrant Suzette et Florisel.)
C'est ça, c'est d'être avec le printemps, la beauté.
En mettant de pareils atouts de son côté,
Le dernier des Scapins bat le roi des Gérontes.
Nos bons tours, mon génie et ma gloire, des contes !
Les vrais triomphateurs, mon ami, les voici.
Et tant que durera le monde, c'est ainsi ;
Car on perd à coup sûr, si bien qu'on s'y connaisse,
Quand on a contre soi l'amour et la jeunesse.

Le fond n'est rien, comme vous voyez, dans *Monsieur Scapin*, mais la forme est tout.

Quant à l'interprétation, elle était simplement merveilleuse, et nous aurons tout dit quand nous aurons constaté que les deux Coquelin, le cadet comme l'aîné, étaient parfaits chacun dans leur rôle ; que M. Delaunay n'a jamais été plus charmant que ne le fut M. Le Bargy dans *Florisel* ; que M^{lle} Muller a fait à juste titre la conquête du public séduit par la grâce spirituelle et la malice de la délicieuse Suzette ; que M^{me} Montaland nous a donné une superbe M^{me} Dorine et que M. Truffier, admirablement grimé, a été un Barnabé très réussi. Moins bien partagés, M^{mes} Jeanne Samary et Fayolle, MM. Laugier et Grivollet, s'étaient acquittés avec talent de leurs bouts de rôle et avaient

contribué à la perfection d'un ensemble bien digne de la Comédie-Française.

N'osant jouer la *Parisienne*, ladite Comédie avait emprunté à l'œuvre de M. Henry Becque une pièce en un acte, les *Honnêtes Femmes*, primitivement jouée au Gymnase, où elle fut donnée pour contraster avec la *Navette*, et reprise ensuite à la Renaissance, où elle faisait précisément affiche avec cette œuvre de haute valeur qui s'appelle la *Parisienne*. Les *Honnêtes Femmes* ne sont qu'une aimable blquette, un petit acte tout ce qu'il y a de plus vertueux. Un monsieur vient faire une visite à une dame, sa voisine de campagne. Il est célibataire, elle est mariée : il risque une déclaration ! L'honnête femme, bonne mère de famille et bonne ménagère, remet vivement à sa place l'impertinent et le congédie. Puis elle se ravise, le rappelle. Pourquoi ? C'est qu'une jeune fille vient d'arriver qui doit passer quelque temps auprès de M^{me} Chevalier. Celle-ci démontre à son adorateur que ce qui l'a séduit en elle, c'est son honnêteté, la placidité et la régularité de sa vie, le ménage, les bébés, et que tous ces bonheurs, il les connaîtrait en épousant la jeune fille qui est là. Le célibataire se laisse convaincre, et il épouse. Il y a là une bonne et saine langue, d'excellents traits d'observation, de jolis mots : « Je vous ai peut-être vu dans votre ménage, mais jamais dans le mien... » dit l'honnête femme à celui qui voulait être son amant. Très finement traitée aussi la scène de la jeune fille. — « Comment trouves-tu ce monsieur ? » lui demande M^{me} Chevalier. — « Il est marié ? » interroge Geneviève.

véritable bilan très étudié de la situation de notre première scène littéraire à la fin de l'année 1886 ¹. Les bénéfices de la Comédie-Française auront, cette année-là, dépassé 410,000 francs, sur lesquels l'administrateur général, d'accord avec le Comité, a décidé de faire, au profit de la réserve, une retenue de 10 pour cent. C'est donc 367,000 francs que se partageront les sociétaires, soit 20,000 francs par sociétaire à part entière. En 1884, le partage avait été de 20,000 francs, mais on n'avait rien mis à la réserve, pas plus qu'en 1885.

1. La part pour chaque sociétaire à part entière s'élèvera, en 1886 comme en 1884, à 20,000 francs, avec cette différence que M. Jules Claretie a fait voter par le comité qu'on retiendrait tous les ans, à l'avenir, ce qu'on n'avait fait ni en 1885 ni en 1884, 10 0/0 sur les bénéfices, c'est-à-dire que cette année, avant de faire le partage, l'administrateur a tenu à mettre en réserve ces 10 0/0, plus 10,000 francs pour annuités de réparations d'immeubles, soit 51,000 francs. Cette somme ira grossir le fonds de réserve.

Il est nécessaire, en effet, d'assurer l'avenir, et l'on peut prévoir le temps où cinq sociétaires seulement, en prenant leur retraite, emporteront plus de 900,000 francs de fonds sociaux. Avec les pensions qu'on aura à leur servir, la Comédie aura 70,000 livres de rente de moins à son actif.

L'administrateur appelle l'attention du ministre et du comité sur cette question des pensions, sur le nombre des pensionnaires, dont le chapitre grossit chaque année au budget. Ce budget des pensionnaires, qui n'était que de 130,000 francs en 1878, dépasse 200,000 francs aujourd'hui. C'est une différence de 80,000 francs. Il est trop élevé.

Les décors et costumes d'*Hamlet*, et surtout les frais mensuels d'une pièce que le théâtre n'a pu donner que trois fois par semaine, ont également grossi le total des dépenses. Mais c'est là une œuvre qui fait honneur à la Comédie.

Au total, le capital du théâtre a grossi de 50,000 francs, et les sociétaires se partagent, après une année particulièrement laborieuse, la même somme qu'en 1884.

	Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
--	---	--

RÉPERTOIRE MODERNE

<i>La Pluie et le beau Temps</i> , comédie	1	2	
<i>Mademoiselle de Belle-Isle</i> , co- médie	5	5	
<i>L'Héritière</i> , comédie.	1	28	
<i>Socrate et sa femme</i> , comédie en vers.	1	30	
<i>Antoinette Rigaud</i> , comédie. .	3	23	
<i>Le Supplice d'une femme</i> , drame.	3	6	
<i>Le Gendre de M. Poirier</i> , co- médie	4	8	
<i>Jean Baudry</i> , comédie	4	2	
<i>Il ne faut jurer de rien</i> , comé- die.	3	12	
<i>Molière en prison</i> , comédie. .	1	5	15 janvier.
<i>Denise</i> , comédie.	4	13	
<i>Le Pour et le Contre</i> , comédie.	1	3	
<i>Hernani</i> , drame en vers. . . .	5	5	
<i>Chez l'Aocat</i> , comédie. . . .	1	3	
* <i>Un Parisien</i> , comédie. . . .	3	61	23 janvier.
<i>L'Étincelle</i> , comédie.	1	2	
<i>Le Bougeoir</i> , comédie. . . .	1	3	
<i>Le Demi-Monde</i> , comédie. . .	5	5	
<i>L'Ami Fritz</i> , comédie. . . .	3	4	
<i>Il faut qu'une porte soit ou- verte ou fermée</i> , comédie. .	1	18	
<i>L'Été de la Saint-Martin</i> , co- médie	1	3	
<i>Volte-face</i> , comédie en vers. .	1	4	
<i>On ne badine pas avec l'amour</i> , drame	3	1	
<i>Une Rupture</i> , comédie	1	14	
<i>L'Aventurière</i> , comédie en vers.	4	15	3 février.
<i>Le Post-Scriptum</i> , comédie. .	1	13.	
<i>Les Ouvriers</i> , comédie en vers.	1	9	
<i>Au Printemps</i> , comédie en vers.	1	12	9 février.
<i>Les Caprices de Marianne</i> , drame	3	3	
<i>Le Mariage de Victorine</i> , co- médie	3	6	
<i>La Cigale chez les Fourmis</i> , co- médie	1	9	
<i>Le Village</i> , comédie.	1	3	
* <i>1802</i> , dialogue en prose. .		2	26 février.

	Nombre 1 ^{re} représentation d'actes.	Date de la représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Testament de César Girodot</i> , comédie.	3		4
<i>Le Dernier Quartier</i> , comédie en vers	2		13
<i>Le Monde où l'on s'ennuie</i> , comédie	3		20
* <i>Chamillac</i> , comédie	5	9 avril.	52
<i>Mademoiselle de la Seiglière</i> , comédie	4		10
<i>Les Fourchambault</i> , comédie.	5		4
<i>Ruy-Blas</i> , drame en vers.	5		8
* <i>Le Fruit défendu</i> , comédie en vers	3	24 mai.	15
<i>Le Feu au couvent</i> , comédie.	1		1
<i>Visite à Corneille</i> , à-propos en vers		6 juin.	1
* <i>La Sortie de Saint-Cyr</i> , comédie	1	24 juin.	15
<i>Les deux Ménages</i> , comédie.	2	6 juillet.	9
<i>Bataille de dames</i> , comédie.	3		5
<i>Le Chandelier</i> , comédie.	3		4
<i>Le Mari à la campagne</i> , comédie	3	30 juillet.	10
<i>Le Luthier de Crémone</i> , comédie en vers	1	19 août.	5
<i>La joie fait peur</i> , comédie.	1		1
<i>Gringoire</i> , comédie en vers.	1		5
* <i>Hamlet</i> , drame en vers.	5	28 septembre.	42
* <i>Les Honnêtes Femmes</i> , comédie.	1	27 octobre.	20
* <i>Monsieur Scapin</i> , comédie en vers	3	27 octobre.	18
* <i>Les Larmes de Racine</i> , poésie.		21 décembre.	2
<i>A Racine</i> , poésie.		21 décembre.	2
<i>Un Mari qui pleure</i> , comédie.	1	28 décembre.	3

Le 26 février, on a joué le deuxième acte du *Roi s'amuse*, le quatrième et le cinquième acte de *Ruy Blas* et le troisième acte d'*Hernani*.

Zaïre et la *Coupe enchantée* faisaient les frais de la matinée gratuite du 14 Juillet.

	Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
--	--	---

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

<i>Les Femmes savantes</i> , comédie.	5	3
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie.	3	9
<i>Le Mariage forcé</i> , comédie.	1	9
<i>Tartufe</i> , comédie.	5	7
<i>Les Précieuses ridicules</i> , comédie.	1	9
<i>Le menteur</i> , comédie.	5	3
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie.	2	7
<i>L'Avare</i> , comédie.	5	11
<i>Le Mariage de Figaro</i> , comédie.	5	2
<i>Le Cid</i> , tragédie.	5	2
<i>Britannicus</i> , tragédie.	5	1
<i>Sgznarelle</i> , comédie.	3	4
<i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i> , comédie.	3	9
<i>L'Ecole des femmes</i> , comédie.	5	9
<i>Polyeucte</i> , tragédie.	5	3
<i>Le Misanthrope</i> , comédie.	5	5
* <i>La Coupe enchantée</i> , comédie.	1	8
<i>Phèdre</i> , tragédie.	5	2
* <i>Zaïre</i> , tragédie.	5	4
* <i>Les Fâcheux</i> , comédie.	3	5
<i>Cinna</i> , tragédie.	5	1
<i>Le Légataire universel</i> , comédie.	5	6
<i>Horace</i> , tragédie.	5	4
<i>Andromaque</i> , tragédie.	5	11
<i>Les Plaideurs</i> , comédie.	3	10

Le 6 juin on a donné le troisième acte de *Psyché*.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

L'année 1886 s'ouvre, comme la précédente, par le succès de *Roméo et Juliette*, alors chanté par M. Talazac et M^{lle} Heilbron. Pauvre Heilbron, dont nous trouverons le nom inscrit, hélas ! à la liste nécrologique du présent volume ! Les *Contes d'Hoffmann*, avec M^{lle} Isaac et le ténor Lubert, servent de lendemain à la belle partition de M. Gounod.

19 JANVIER. — Reprise de *Zampa*, opéra-comique en trois actes de Mélesville, musique d'Hérold¹. — On n'avait pas joué l'ouvrage depuis trois ans. La dernière reprise date du 28 janvier 1883. Stéphane, qui vient de mourir, rentrait alors à la salle Favart par le rôle de Zampa, aujourd'hui confié à M. Maurel : on sait qu'il peut être chanté

1. DISTRIBUTION : Zampa, M. Victor Maurel. — Alphonse, M. Mouliérat. — Daniel, M. Grivot. — Dandolo, M. Barnolt. — Un corsaire, M. Troy. — Camille, M^{lle} Emma Calvé. — Rita, M^{lle} Esther Chevalier.

par laquelle il évoque le fantôme d'Alice aux moments tragiques de l'ouvrage, n'ait de la puissance et de la solennité. Étrange chose ! tout le monde admire *Zampa*, et cependant jamais l'œuvre d'Hérolf n'a eu chez nous un de ces succès qui marquent. A cette partition si riche, si variée, si complète, encore qu'un peu démodée par endroits — nous l'avons dit — le public de l'Opéra-Comique a toujours préféré le *Pré aux Clercs* et sa délicieuse musique. En Allemagne, c'est le *Pré aux Clercs* qu'on néglige, et *Zampa* qu'on ne se lasse jamais d'applaudir et qu'on remonte partout à côté de *Joseph*, de Méhul, et de tant d'autres chefs-d'œuvre de notre belle école française, parfaitement dédaignés ici, et dont la génération nouvelle a besoin d'aller apprendre l'existence à l'étranger. C'est ainsi que *Carmen*, qui n'avait pu s'implanter au répertoire de l'Opéra-Comique, nous est revenue d'Allemagne, d'Angleterre et de Belgique. — De l'avis général, M. Maurel a, cette fois, pris sa revanche de l'*Étoile du Nord*, le rôle de baryton-Martin lui convenant mieux, à tous égards, que celui de basse chantante. Ce n'est point à dire que le nouveau *Zampa* n'ait point obligé l'orchestre à de nombreuses transpositions et à des *ralentando* souvent exagérés. Mais, s'il nous a donné, au premier acte, une *Vague écumante* un peu bien calme, il s'est noblement relevé au second, où il a détaillé avec une rare perfection le fameux air : « Il faut céder à mes lois », et dit les couplets : « Douce jouvencelle » d'une façon charmante. M^{lle} Emma Calvé a pour elle sa jolie voix et sa

M^{lle} Armande est sauvée — mais par un autre : le jeune Raoul de La Roche-Ferté, à qui elle a juste le temps de dire sa reconnaissance. Voilà celui qu'elle aimerait ! Malheureusement, il part à l'instant pour la Louisiane, rejoindre un oncle à héritage, et quand on est ruiné, comme il l'est, c'est le cas ou jamais d'avoir un oncle en Amérique. Pas veinard, d'ailleurs, le jeune marquis de La Roche-Ferté : son oncle est mort en léguant toute sa fortune à un de ses anciens amis, De la Gardette, père d'Hector. Raoul, qui a fait le voyage « pour des prunes », revient en France plus pauvre que Job, et bien décidé à en finir avec la vie. Une seule chose le chagrine, c'est qu'il n'a pas payé ses dettes : on est gentilhomme ou on ne l'est pas. Un hasard — tout est hasard, au théâtre comme comme dans la vie ! — fait qu'il se rencontre avec Hector, dégoûté de l'existence, lui aussi, parce que M. de La Gardette, son père, qui trouvait naguère M^{lle} Bernard assez riche pour redorer son blason, la trouve maintenant trop roturière pour son fils dix fois millionnaire. « Arrangeons-nous, dit Hector, je paye vos dettes et vous vous mariez, *pour un jour*, avec celle qu'on me refuse. Vous vous tuerez après la noce, et j'épouserai, cette fois sans déroger, la marquise votre veuve. » Marché conclu ! La présentation se fait sur-le-champ et le mariage suit. Ah ! M. d'Ennery mène rondement les choses... Mais — c'est ici l'*ingéniosité* du dénouement — dans son mari improvisé, M^{lle} Armande a reconnu son sauveur et ne dissimule point la joie qu'elle éprouve. — « Vous l'ai-

son ménestrel sur l'air : *Une fièvre brûlante*, et qu'il l'entonne à son tour, la grande émotion nous saisit ; car ici le chant devient action et la musique rend pleinement une situation palpitante. » L'ouvrage de Grétry était, ce soir-là, littéralement acclamé. Il était, d'ailleurs, chanté par de vrais artistes. M. Bouvet a fait admirablement valoir le fameux air « O Richard, ô mon roi » qui contient la plus belle faute de français qui se puisse rencontrer : « L'univers t'abandonne.. Sur la terre, il n'est que moi qui s'intéresse à ta personne. » Ne vous en déplaise, ô Sedaine ! il faudrait ici « qui m'intéresse ». Si M. Bouvet est un Blondel absolument complet, M. Talazac est un superbe Richard, et il enlève l'air du second acte, dans le style du morceau, de sa magnifique voix de ténor. Après Talazac et Bouvet, nous citerons M^{lle} Patoret, qui dit le rôle de Laurette avec une voix charmante et supérieurement juste.

Le Roi l'a dit, de MM. Gondinet et Léo Delibes, fort bien interprété par MM. Fugère, Grivot, Barnolt, Isnardon, Gourdon, MM^{mes} Chevalier, Degrandi, Pierron, Patoret (succédant à M^{lle} Merguiller), Félix (aux lieu et place de M^{me} Molé-Truffier) ; *Philémon et Baucis* ; *Joseph*, avec M. Talazac et M^{lle} Simonnet ; *Roméo et Juliette* (cette fois avec M^{lle} Isaac ; *Haydée*, précédé du *Portrait* : tels sont les divers spectacles de l'abonnement en février et en mars.

26 MARS. — Reprise du *Domino noir* : M^{lle} Adèle Isaac rechante le rôle d'Angèle, qui lui vaut un très vif succès ; on applaudit, à côté d'elle, la gen-

menant, d'après l'oracle d'Apollon auquel il a demandé la fortune, le premier aveugle qu'il a rencontré en chemin. D'où sort-il si sale ?

De chez un vieux coquin qui, depuis qu'il est né,
N'a pas changé de linge et ne s'est pas baigné !

Cet aveugle cache sous son manteau troué la divinité éblouissante qui fascine les dieux et les hommes. C'est Plutus, le dieu de la richesse, ou plutôt la Richesse elle-même, comme son nom l'indique. Ce n'est pas la faute de Plutus s'il gaspille si sottement ses dons. Il était né clairvoyant et bien résolu à ne les distribuer qu'aux bons et aux sages ; mais Jupiter, par jalousie des gens de bien, l'a frappé de cécité. Au lieu d'être une Providence, Plutus n'est plus qu'un Hasard. Aussi Chrémyle et Carion, et tous les amis de Chrémyle accourus au bruit du dieu sonore devenu son hôte, proposent-ils à Plutus de lui rendre la vue et lui démontrent-ils en chœur qu'il est le roi des dieux et des hommes. Cependant la Pauvreté survient, grave et triste, dans sa robe de bure, et elle rappelle tous ces insensés qui la maudissent au joug du travail. La dure pauvreté rend les hommes robustes, plus heureux et meilleurs. — Ne me repoussez pas, dit-elle, car c'est moi qui vous livre le secret enchanté de vivre content de peu, content de soi. — Tais-toi, répond le chœur, va-t'en, sorcière ! Reprends ton chemin, emporte avec toi ta misère, nous serons tous riches demain... Le second acte nous mène au palais de Chrémyle. Le dieu, conduit dans le temple d'Esculape, a recou-

19 AVRIL. — Reprise du *Songe d'une nuit d'été*, opéra-comique en trois actes de Rosier et de Leuven, musique de M. Ambroise Thomas ¹. — Le poème, qu'il est de mode de tourner en ridicule, a du moins le mérite de n'être pas jeté dans le moule banal des livrets d'opéra-comique. A quoi bon s'étonner de ce mélange de fantaisie et d'histoire, de personnages réels et de créations imaginaires, de quelques confusions de dates et de quelques anachronismes de dialogue? — Qu'importe, après tout, le plus ou moins de vraisemblance dans un ouvrage de ce genre, pourvu que le compositeur y trouve un cadre approprié à son talent et des situations musicales dont il puisse faire son profit ! Le *Songe d'une nuit d'été* est resté, à trente-six ans de date, une des meilleures partitions de l'auteur d'*Hamlet* et de *Mignon*. L'œuvre charmante de M. Ambroise Thomas n'avait peut-être jamais rencontré une interprétation de premier ordre aussi complète. M. Maurel est un Shakespeare idéal et nous sommes heureux de déclarer ici qu'il trouve enfin son premier grand succès. Le voilà donc débarrassé de ses exagérations de gestes, qu'il avait prises à l'étranger, et qui n'étaient point de mise sur une scène parisienne. L'acteur est devenu sobre et distingué. Quant au chanteur, il a été simplement exquis. Dans un rôle autrement

1. DISTRIBUTION : William Shakespeare, M. Maurel. — Sir John Falstaff, M. Taskin. — Lord Latimer, M. Mouliérat. — Jérémey, M. Dulin. — Elisabeth, M^{lle} Adèle Isaac. — Miss Olivia, M^{lle} Castagné. — Nelly, M^{lle} Esposito.

Partition nouvelle éditée par M. Heugel.

— Le « drame » se passe en Hollande, au temps de Guillaume d'Orange, qui assiège Amsterdam. Sous les ordres d'Ambros, ancien corsaire, les habitants résistent au stathouder, et jurent de supporter jusqu'au bout le siège de leur ville. Mais vous pensez bien que, sur cette action guerrière, se greffe un épisode d'amour. Ambros a recueilli Nella, la fille de son amiral, mort au champ d'honneur, et c'est seulement quand le capitaine Hendrick vient lui demander sa main, qu'il s'aperçoit qu'il l'aime... L'amour ne se reconnaît pas autrement au théâtre. Hendrick lui rappelle qu'il lui a jadis sauvé la vie en lui payant ses dettes de jeu : Ambros se sacrifiera, et pour que Nella renonce d'elle-même à lui, il se remet à boire, comme autrefois. Quand Nella viendra, avant le combat, pour recevoir l'anneau nuptial de la main de son fiancé, elle trouvera Ambros ivre-mort, et comme un malheur n'arrive jamais seul, elle apprend de la bouche du mousse Adrian que les patriotes sont trahis. Désespérant de rien tirer d'Ambros et voulant à tout prix sauver son pays, Nella n'a pas d'autre ressource que d'aller trouver Hendrick. Elle jure d'épouser celui qui délivrera la ville. Le dieu des ivrognes est aussi, paraît-il, celui des amoureux, car, au moyen de son orgie simulée, Ambros a découvert le complot, et, prévenant les traîtres, il a pu donner à temps le signal des inondations. Amsterdam est délivré : Nella sera sa

— Un soldat, *M. Cambot*. — Un officier, *M. Teste*. — Nella, *M^{me} Salla*. — Adrian, *M^{lle} Castagné*.

Partition éditée par M. Heugel.

viata ? Combien de fois ne l'avons-nous pas entendue, chantée par la Patti, puis, sous le nom de *Violetta*, par M^{lle} Nilsson ! M^{lle} Heilbron eût établi le rôle à l'Opéra-Comique. Il échoit aujourd'hui à M^{me} Salla, et puisque nous n'avons plus de Théâtre-Lyrique, ce n'est pas nous qui blâmerons M. Carvalho de mettre à son répertoire l'émouvant ouvrage de Verdi. La partition, tout italienne, de la *Traviata* a retrouvé à l'Opéra-Comique le succès qui l'avait toujours accueillie. M. Talazac a rencontré dans cette partition de demi-caractère l'occasion de placer ces effets de demi-teinte auxquels il sait assouplir sa puissante voix de ténor. M^{me} Salla, qui avait fait applaudir dans *Maître Ambros* des qualités lyriques de premier ordre, a, de nouveau, enthousiasmé les auditeurs par la fougue de son jeu et la richesse de son organe. En effet, M^{me} Salla est une artiste qui se livre tout entière sans compter, et à laquelle il faudrait plutôt conseiller de se ménager. Elle a été l'objet de nombreux rappels qui ne sont point d'usage à l'Opéra-Comique, et qui s'expliquent cependant par la sincérité de son beau talent. M. Bouvet, dont la partie est moins importante par l'étendue, s'est fait bisser dans le second air du deuxième acte, qu'il a dit avec infiniment d'âme et de style. Enfin,

générale. Cela n'avait pas empêché les grandes toilettes de s'étaler comme aux représentations d'abonnement. Jamais, au contraire, la salle n'avait été plus brillante et les toilettes si admirées. Et c'est devant un public étincelant qu'était donnée pour la première fois à l'Opéra-Comique la célèbre partition de Verdi.

descend pas. Il le chante du moins avec goût et le joue avec intelligence. M. Bertin est heureusement revenu de l'Opéra, où il aurait bien fait peut-être de ne pas aller, pour tenir à l'Opéra-Comique un emploi demeuré vacant. Il a repris avec succès son *Corentin le cornemuseux*. M. Mouliérat a fort bien dit les couplets du faucheur, et M. Fournets a hérité de ceux du chasseur : *Le jour est levé*, où il n'a point fait oublier son prédécesseur. M. Belhomme chantait avec style, phrasant sa mélodie et l'accentuant correctement : une correction professorale ; sa voix, admirablement timbrée, sonnait comme le grand cor à la Dampierre, au milieu duquel disparaissait sa petite personne. Les honneurs de la soirée ont été pour l'orchestre de M. Danbé, excellent pendant les trois actes de l'ouvrage, et pour M^{lle} Blanche Deschamps, qui a donné de l'accent et de la chaleur au bout de rôle de Janic. La belle voix de la cantatrice, — une des plus belles voix qui existent, — a obtenu les honneurs du *bis* dans cet air italien, assez plat, qui doit appartenir à la jeunesse de Meyerbeer, mais que le compositeur, — qui savait toujours admirablement ce qu'il faisait, — se fût bien gardé d'introduire aussi brutalement dans sa partition.

8 OCTOBRE. — L'affiche annonçait *Mignon*, avec M^{lle} Simonnet dans le rôle de Mignon. Mais, M^{lle} Simonnet ayant fait prévenir dans l'après-midi l'administration qu'elle était souffrante et ne pourrait chanter le soir, M^{lle} Chevalier a bravement accepté de remplacer au pied levé sa camarade. M^{lle} Chevalier n'avait chanté qu'une seule fois, à

déjà dans son art, a fait applaudir une voix joliment timbrée, heureusement flexible dans les vocalises, d'une tendresse ravissante dans les parties sentimentales, et qui, peu étendue encore, se développera certainement à la scène. Elle a dit avec beaucoup d'entrain et même de gaieté le rôle de Marie de la *Fille du Régiment* — une des meilleures que nous ayons vues depuis longtemps. La scène de la leçon du second acte lui a valu notamment une ovation des plus flatteuses. Il est juste d'ajouter que M^{lle} Salambiani avait le rare bonheur d'être admirablement entourée, que dis-je, soutenue par des artistes de véritable talent, et quand on a pour partenaire un Sulpice comme celui que nous a représenté M. Taskin, dont la bonne humeur se communiquait à toute la salle, il est impossible de ne point s'animer et de ne pas prendre flamme à un tel foyer. M. Taskin a conquis du premier coup ses galons de vieux sergent. Quant à M^{lle} Pierron et à M. Mouliérat, on sait qu'ils se sont tout à fait incarnés dans les rôles de la marquise et de Tonio : la marquise est toujours des plus séduisantes, en dépit du grand âge auquel elle voudrait nous faire croire, et M. Mouliérat se fait constamment bisser la romance du second acte qu'il dit avec infiniment de charme et de goût.

3 NOVEMBRE. — Début de M^{lle} Warnots dans le *Barbier de Séville*. — Les débuts se succèdent à l'Opéra-Comique. Après la prise de possession, par M^{lle} Salambiani, du rôle de Marie de la *Fille du Régiment*, voici l'apparition, moins heureuse, de M^{lle} Warnots dans Rosine du *Barbier de Séville*.

comique en un acte, d'Ernest Dubreuil et M. William Busnach, musique de M. Paul Puget¹. — *Juge et partie* — ou mieux, *La femme juge et partie*, de Montfleury — fut donnée il y a quelques années, à l'Athénée, dans une soirée extraordinaire, réduite en deux actes par Gustave Bertrand et présentée au public par une conférence intéressante de M. Francisque Sarcey. *La Femme juge et partie* est de 1669. Il y a vraiment des années heureuses entre toutes. Songez que, dans cette même année, on donnait, le 5 février, *Tartuffe* au Palais-Royal; le 2 mars, la *Femme juge et partie* à l'Hôtel de Bourgogne; le 15 novembre, *M. de Pourceaugnac* au Palais-Royal, et dans le même mois, à l'Hôtel de Bourgogne, une version nouvelle du *Festin de Pierre*, légende dont le succès était prodigieux en ce temps-là; une tragédie de Thomas Corneille, la *Mort d'Annibal*, et enfin, le 15 décembre, *Britannicus*. Songez que l'année précédente (1668) avait vu les premières représentations d'*Amphitryon* de *George Dandin*, de l'*Avare*, au théâtre de Molière; des *Plaideurs* de Racine, sur la scène des grands comédiens, sans parler des pièces oubliées aujourd'hui, mais qui furent très goûtées à l'époque : *Laodice*, de Corneille; une tragédie de Quinault et des pièces de Raymond Poisson, de Hauteroche, de Rosincourt. La chose paraîtra sans doute peu croyable : le succès de la *Femme juge et partie* balançait celui de *Tartuffe*. Le nombre

1. DISTRIBUTION : Zadig, M. Herbert. — Pamphilio, M. Soulacroix. — Célia, M^{lle} Simonnet.

tard Augustine Brohan en compagnie de Samson. Autrefois Julia avait eu pour interprètes : M^{lle} Dennebaut, puis M^{me} Quinault, puis M^{lle} Dangeville. Bernadille avait été rendu par Raymond Poisson, Prévile et plus tard par Dugazon, dont c'était un des meilleurs rôles. La réduction d'Onésyme Leroy. était pourtant une chose manquée, et après celle de Gustave Bertrand, que l'on trouva faite avec beaucoup de goût, l'adaptation de M. Jules Adenis est fort heureuse. La musique de M. Missa (mention honorable au concours du prix de Rome) est franche et sonore, pleine de gaieté et d'entrain, sans pourtant verser dans la vulgarité. Outre le petit entr'acte symphonique, qui a été redemandé, les couplets de Julia, ceux de Bernadille, la quintette et la scène du jugement sont tous morceaux vifs, alertes, admirablement scéniques. Il est vrai de dire que l'interprétation est de premier ordre. M. Fugère et M^{lle} Chevalier y font assaut de verve comique et de talent original. Nous tenions depuis longtemps M. Fugère pour un artiste hors ligne, et nous affirmons que M^{lle} Chevalier est actuellement la première comédienne de l'Opéra-Comique, la seule qui ait été capable d'enlever avec cette fantaisie et ce brio le rôle de Julia, qui restera l'une de ses plus charmantes créations. Enfin, voilà donc une œuvre couronnée au concours Cressent qui va demeurer au répertoire de la salle Favart. Nous avons le regret de ne pouvoir en dire autant du *Signal*, dont la première représentation précédait, sur l'affiche, celle de *Juge et partie*. Livret obscur et musique redondante. —

Pays-Bas pour secouer le joug des Espagnols, Egmont voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie. Le duc d'Albe, ennemi personnel du comte, abusant des pouvoirs extraordinaires dont Philippe II l'avait investi, emprisonna d'Egmont, et au mépris de sollicitations pressantes des chevaliers de la Toison d'Or, des Etats de Brabant, de l'empereur Maximilien, des villes libres de l'Allemagne, de la duchesse de Parme elle-même, gouvernante des Pays-Bas, lui fit trancher la tête à Bruxelles en 1568, après une détention de neuf mois. Sa mort fut suivie d'une révolte générale et de trente années de guerre, qui ravirent pour jamais les sept Provinces-Unies à la maison d'Autriche. Rappelons ici, en passant, que la conduite du noble chef des *gueux de terre*, durant les troubles des Pays-Bas, a été diversement jugée. Les suppliques récemment découvertes qu'il adressa, pour sauver ses jours, au roi Philippe II, l'opresseur de son pays — entre autres celle qu'il écrivit le 5 juin 1568, le lendemain du jour où il fut condamné à « être exécuté par l'épée, et sa tête mise en lieu public et haut afin qu'elle soit vue de tous » — montrent malheureusement peu de dignité, et sembleraient indiquer qu'il n'était guère à la hauteur du beau rôle de libérateur de sa patrie. Quoi qu'il en soit, la mort du comte d'Eg-

sac. — Vansen, artiste flamand, *M. Cambot.* — Jetter, *M. Michard.* — Un héraut, *M. Balanqué.* — Un inquisiteur, *M. Troy.* — Un moine, *M. Teste.* — Claire, *M^{lle} Adèle Isaac.* — Marguerite de Parme, *M^{lle} Deschamps.* — Un page, *M^{lle} Nardi.*

Partition éditée chez Grus.

laissé trop facilement séduire et de n'avoir aucun remords de sa faute. Mais cette faute est pour elle une félicité et une gloire ; elle n'en a pas la moindre conscience ; elle est déshonorée et candide. Lorsque sa mère, qui n'a pas su la garder, lui dit, prise d'un remords tardif : « N'est-ce pas assez de douleur pour moi que mon unique enfant soit une fille perdue ? » Claire se redresse et s'écrie : « Perdue ! l'amante d'Egmont, une fille perdue ?... » Quelle princesse n'envierait pas à la pauvre Claire la place qu'elle a dans son cœur ! Oh ! ma mère, ma mère, autrefois vous ne parliez pas ainsi ! Chère maman, soyez bonne ! Le peuple, et ce qu'il pense, les voisines, et ce qu'elles murmurent !... Cette chambre, cette petite maison, est le paradis terrestre depuis que l'amour d'Egmont y demeure. » — Ne vous récriez pas, la passion, en art, n'est pas tenue d'être morale, il suffit qu'elle soit sympathique et franche. Ici la sincérité vous pénètre ; on se sent en présence d'une âme toute nue, qui se montre dans sa grâce et dans sa faiblesse. Coupable ou irresponsable, Claire est avant tout vraie, et il y a plus de joie dans le monde poétique pour une petite pécheresse souillée mais vivante que pour mille héroïnes sans tache qui n'ont jamais existé. Dans la pièce qu'on nous a jouée, ce soir, à l'Opéra-Comique, Claire ne connaît pas plus Egmont, qu'elle appelle « Henri » tout court, que Rachel, dans la *Juive*, ne connaît le prince Léopold, que Gilda dans *Rigoletto* ne connaît le duc de Mantoue. L'arrivée du père, Brackenbourg, surprenant sa fille en tête à tête avec son amou-

sans oublier surtout de prendre à chaque école ce qu'elle a de bon. En somme, la partition d'*Egmont* est l'indice de remarquables efforts. L'imagination : voilà ce qui manque encore à ce musicien de tempérament dramatique. N'est-il pas curieux et pénible en même temps de remarquer que le gros effet d'une soirée consacrée à une œuvre de cette importance consiste dans une pavane en sourdine, écrite au pied levé, pour distraire un peu l'attention des auditeurs en éclairant le troisième acte d'une pièce uniformément sombre ? Le petit ballet adorablement mis en scène, a été bissé à l'unanimité. Il est, d'ailleurs, juste de constater que l'ouvrage, abandonné par l'Opéra et recueilli par l'Opéra-Comique, a été monté par M. Carvalho avec un goût des plus purs et interprété par sa troupe avec une conscience admirable et un talent d'ordre supérieur. Ne sont-ce pas, en effet, tous des *étoiles* que M. Talazac, qui, entre autres morceaux, a si délicieusement interprété sa cantilène du dernier acte ; que M^{lle} Isaac, — un vrai Memling — dont la voix n'a jamais été plus pure et plus tendre ; que M. Taskin, qui a su donner tant d'ampleur au personnage effacé du père ; que M. Soulacroix, qui a fort bien dit sa phrase d'honneur du troisième acte ; que M^{lle} Deschamps, qui prête à Marguerite de Parme sa belle voix de mezzo, — l'une des plus belles que nous connaissons ; — que M. Fournets, enfin, aussi terrible qu'il peut l'être en duc d'Albe ?

9 DÉCEMBRE. — Inauguration des jeudis d'abonnement. M. Maurel chante pour la dernière fois

Zampa. Le samedi 11 décembre, on donnait aux abonnés la seconde représentation d'*Egmont* devant une salle comble. *La Fille du Régiment* et le *Barbier de Séville*; *Juge et Partie* et la *Traviata* composaient le spectacle du 23 et du 25 décembre, jeudi et samedi de l'abonnement.

L'année musicale du théâtre national de l'Opéra-Comique se trouve réunie dans le tableau qui suit :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
<i>Les Contes d'Hoffmann</i> , opéra fantastique	4		15
<i>Roméo et Juliette</i> , drame lyrique.	5		23
<i>Lalla-Roukh</i> , opéra-comique. .	3		6
<i>Le Barbier de Séville</i> , op.-c.	4		26
<i>Carmen</i> , opéra-comique . . .	4		41
<i>La Fille du Régiment</i> , op.-c.	2		19
<i>Joli-Gilles</i> , opéra-comique. . .	2		10
<i>La Dame Blanche</i> , opéra-com.	3		7
<i>Lakmé</i> , opéra-comique. . . .	3		13
<i>Le Pré aux Clercs</i> , op.-comique.	3		17
<i>Les Noces de Jeannette</i> , op.-c.	1		12
<i>Zampa</i> , opéra-comique. . . .	3	19 janvier.	42
<i>Le Nouveau Seigneur du village</i> , opéra-comique. . . .	1	24 janvier.	44
* <i>Le Mari d'un Jour</i> , op.-com.	3	4 février.	3
<i>Richard Cœur de Lion</i> , op.-c.	3		24
<i>Haydée</i> , opéra-comique. . . .	3		9
<i>Le Roi l'a dit</i> , opéra-comique.	3		5
<i>Fra Diavolo</i> , opéra-comique.	3		7
<i>Philemon et Baucis</i> , opéro-c.	2		5
<i>Joseph</i> , opéra-comique. . . .	3	27 février.	5
<i>Le Maître de Chapelle</i> , op.-c.	1		7
<i>Les Rendez-vous bourgeois</i> , op.-c.	1		4
<i>L'Amour médecin</i> , opéra-com.	3		11
<i>Les Diamants de la Couronne</i> , opéra-comique.	3		3
<i>Le Portrait</i> , opéra-comique. .	2		1
<i>Le Domino noir</i> , opéra-comique.	3		7
* <i>Plutus</i> , opéra-comique. . .	3	31 mars.	8
<i>La Flûte enchantée</i> , op.-com.	4		7

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise	Nombre de représentations pend. l'année.
<i>Le Sourd ou l'Auberge pleine,</i> opéra-comique	3	19 avril. 10 avril.	3
<i>Le Songe d'une nuit d'été,</i> op.-c.	3		29
<i>Les Dragons de Villars,</i> op.-c.	3		1
* <i>Maître Ambros,</i> opéra-com.	3	6 mai.	6
<i>Le Médecin malgré lui,</i> op.-c.	3	15 mai.	5
<i>Les Noces de Figaro,</i> op.-com.	4	29 mai.	5
* <i>La Traviata,</i> opéra.	4	12 juin.	15
<i>Mignon,</i> opéra-comique.	3		26
<i>Le Pardon de Ploërmel,</i> op.-c.	3	28 septembre.	5
<i>Le Postillon de Lonjumeau,</i> opéra-comique.	3		6
<i>Le Chalet,</i> opéra-comique.	1		6
* <i>Juge et Partie,</i> opéra-com.	2	17 novembre.	10
* <i>Le Signal,</i> opéra-comique.	1	17 novembre.	3
* <i>Egmont,</i> drame lyrique.	4	6 décembre.	10

C'est *La Dame Blanche* qui faisait les frais de la matinée gratuite du 14 Juillet.

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS)

Les *Jacobites* de M. Coppée remplissent le mois de janvier. Le 15, à propos du 264^e anniversaire de la naissance de Molière, MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm débudent au Second Théâtre-Français sous l'invocation de notre grand auteur comique par un acte écrit en bonne et saine prose, la *Première du Misanthrope*¹. Molière est marié, et sa femme, qui vient d'obtenir un grand succès dans le rôle de Célimène, est très fort courtisée par les comtes de Guiche et de Richelieu. Molière-Alceste ne rit pas, car il ne peut se guérir de son amour pour l'infidèle. Chapelle tente de réconcilier le mari et la femme. Autant vaudrait marier le

1. DISTRIBUTION : Molière, M. Albert Lambert. — Le comte de Guiche, M. Amaury. — Chapelle, M. Rebel. — La Fontaine, M. Boudier. — Le duc de Richelieu, M. Rameau. — Boileau-Despréaux, M. Jahan. — La Thorillière, M. Duparc. — M^{lle} Molière, M^{lle} Nancy Martel.

Jacobites. Le public l'attendait, prêt à la dévorer ; elle ne devait pas compter sur ses bons petits camarades pour se mettre en travers : ne s'agissait-il pas de lui faire payer son premier succès — facile, disait-on — et la grosse, la trop grosse réclame qu'avait suscitée la revendication du Théâtre-Français, alléché par la vogue de la jeune lauréate ? M^{lle} Weber a paru, et n'a point, cette fois, vaincu du premier coup. Elle a toujours son beau masque tragique, à la Rachel ; mais a-t-elle trop hâtivement préparé ce rôle d'Hermione, ou les vers de Racine lui ont-ils été moins favorables que ceux de M. François Coppée ? Toujours est-il que, sans avoir absolument échoué, elle n'a pas complètement réussi non plus. C'est le travail d'une bonne élève bien stylée, — on dirait même que M^{lle} Rousseil a passé par là — enguirlandant ses périodes et prenant des temps. Elle a récité correctement, ainsi qu'on le fait au Conservatoire, une leçon bien apprise, mais elle n'est pas une seule fois sortie de l'ordinaire tradition, à tel point qu'on pût dire : « Il y a là une grande tragédienne ! » Elle n'a rien gâté, mais — style d'argot théâtral — elle n'a rien cassé non plus. M^{lle} Hadamard s'est fait vivement applaudir dans Andromaque, et a magnifiquement dit, entre autres passages, la fameuse tirade du troisième acte :

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants....

Mais le grand succès a été pour M. Paul Mounet, qui a su tirer la couverture, — le peplum — à lui et relever le sexe fort, en cette soirée donnée

Les aigles de César, ivres de ses combats,
Je n'ai pas devant moi mené de tels soldats !
— Ils sont jeunes ! parfois leur jeunesse épouvante ;
Ils ignorent ! pour eux la Fortune est savante !

Tout cet enthousiasme de la déesse donne bien la mesure de la poésie de M^{lle} Simone Arnaud : du mouvement, une certaine flamme qui précipite les mots et les images dans une couleur pourprée et vive, mais point de lyrisme et une poésie souvent défectueuse. Enfin, ajoute la Victoire :

C'est la légende des épées,
C'est le récit des épopées,
Que la guerre, au rouge fuseau,
Dévide autour de son berceau !
Et de l'effrayante phalange,
Devant qui l'on crie et se range,
Les figures vont le hanter !

La Poésie n'a pas le temps de s'étonner, car sa compagne lui explique pourquoi et comment elle sera hantée : un poète, en effet, va naître qui chantera ce siècle deux fois grand : « Hugo, voilà le nom dont le destin te nomme, voilà celui qui sera plus qu'un homme ! » — Écoute ! dit la Poésie à son tour, écoute : ce poète que tu m'annonces sera plus grand encore que « le siècle deux fois grand » ; écoute sa voix qui chante les mondes, les murmures des flots et des torrents, les ruisseaux, les blés, la palpitation des gouffres, les ramures et les cieux étoilés, le chaos sombre, l'homme ignorant et sublime ! (Pourquoi sublime ?) Ce poète est un redresseur d'abus, un affranchisseur d'âmes,

Beau Léandre, comédie en un acte, en vers, de M. Théodore de Banville et de Siraudin ¹. — On rapporte que Téniers, voulant profiter de son vivant de la plus-value que les œuvres de tout artiste célèbre acquièrent au lendemain de son décès, se fit passer pour mort, et que la vente publique, organisée par sa veuve, dépassa toutes leurs espérances. Les auteurs de *David Téniers* ont attribué l'idée du stratagème, non à Téniers lui-même, mais à M^{me} Téniers n° 2, une jeune et jolie femme, qui aime à la fois son mari et la toilette, et qui veut sortir de la misère, tout en vengeant le grand peintre du dédain de ses compatriotes. Téniers a disparu, et l'on a fait courir le bruit de sa mort dans un naufrage. Mais le malheureux, qui a le tort d'être jaloux, a lu à Amsterdam, où il se cachait, un article d'une gazette d'Anvers qui lui fait croire que M^{me} Téniers n° 2 le trompe avec un certain baron français. Il accourt sous un déguisement, résolu à se venger. Sa femme le reconnaît, excite un moment sa jalousie pour s'en venger, et finalement se moque du baron, — qui a cru un moment triompher de sa vertu, — du juif Samuel, leur créancier, — à qui elle fait acheter fort cher un lot de kermesses, du bourgmestre Van Beverninck, dont le fils, Cornélis, élève et admirateur de Téniers, va épouser Henriette, la fille de son maître,

— Le Crieur public, M. Fréville. — Jérôme, M. Duard. — Cornélis, M. Monvel, — M^{me} Téniers, M^{me} Régis. — Henriette, M^{lle} Réal.

1. DISTRIBUTION : Léandre, M. Amaury. — Orgon, M. Cornaglia. — Colombine, M^{lle} Cerny.

se réclament les uns aux autres les mêmes cent écus que Léandre a promis à Orgon, qu'Orgon a promis à Colombine, que Colombine a promis à Léandre, et sur lesquels ces trois fourbes ont eu la naïveté de faire fond. M^{me} Cerny de Choudens est ravissante sous son costume bleu et blanc : Cornaglia pue comme il convient l'avarice et la sordidité dans son vieux pourpoint en ruines, et Amaury n'a qu'un défaut, celui d'avaler la moitié des vers de l'incomparable rimeur Théodore de Banville... Repas de millionnaire. s'il en fut !

22 MARS. — Première représentation du *Modèle*, comédie en un acte, en vers, de M. Pierre Barbier ¹, et reprise de *Zaïre*. — Le Second Théâtre-Français a bien fait de remonter *Zaïre*, puisque le premier ne l'a pas donnée depuis le départ de Sarah Bernhardt. Cette reprise a valu un succès des plus vifs et des plus mérités à M. Paul Mounet, plein de feu et de passion dans le rôle d'Orosmane. M^{lle} Caristie Martel a de la grâce et du charme sous les traits de Zaïre : un peu plus de force et de conviction, et tout ira pour le mieux. M. Pierre Barbier met en scène le célèbre sculpteur Puget, le protégé de Fouquet. Pas plus que David Téniers, dont nous parlions plus haut, Pierre Puget ne roule sur l'or, et sa femme est contrainte de vendre ses bijoux pour permettre à l'artiste de payer le marbre de sa statue : une Vénus d'après nature, nous voulons dire d'après une

1. DISTRIBUTION : Pierre Puget, M. A. Lambert. — Le duc, M. Monvel. — Louise, M^{lle} Hadamard. — Julia, M^{lle} Nancy Martel

bleaux d'après Shakespeare, adaptée par M. Paul Meurice, musique de Mendelssohn ¹. — Qu'est-ce, dans l'œuvre immense de Shakespeare, que la *Tempête*, *Troïlus et Crescida*, les *Gentilhommes de Vérone*, les *Joyeuses Commères de Windsor*, le *Conte d'hiver* et le *Songe d'une nuit d'été*? C'est la fantaisie, ou, comme l'a dit Victor Hugo, l'arabesque. Du reste, ajoute l'auteur de *William Shakespeare*, il ne faut pas laisser envahir le drame par l'arabesque. C'est précisément le défaut du *Songe d'une nuit d'été*, où le drame n'est rien, où « l'arabesque » est tout. Ce sont là de ces œuvres exquises à lire, auxquelles les planches n'ajoutent rien — au contraire. Pourquoi vouloir transporter à la scène le divin *Spectacle dans un fauteuil*? Nous comprenons que l'entreprise ait tenté un lettré et un admirateur de Shakespeare, comme est M. Paul Meurice, l'excellent traducteur d'*Hamlet* (en préparation alors au Théâtre-Français); nous ne sommes point surpris qu'il ait rencontré dans M. Porel un directeur artiste, disposé à monter luxueusement la fantaisie shakespearienne. Mais

1. DISTRIBUTION : Obéron, roi des génies, M. Paul Mounet. — Titania, reine des fées, M^{lle} Weber. — Puck, lutin, M^{lle} Cerny. — Première fée, M^{lle} Leclercq. — Deuxième fée, M^{lle} Levasseur. — Thésée, duc d'Athènes, M. Rebel. — Hippolyte, reine des Amazones, M^{lle} Nancy Martel. — Egée, M. Cornaglia. — Hermia, sa fille, M^{lle} Antonia Laurent. — Hélène, M^{lle} Lainé. — Lysandre M. Amaury. — Démétrius, M. Monvel. — Bottom, tisserand, M. Saint-Germain. — Lecoing, charpentier, M. Sujol. — Groin, chaudronnier, M. Fréville. — Etriqué, menuisier, M. Boudier. — Lafamine, tailleur, M. Vandenne. — Flute, raccomodeur de soufflets, M. Duard. — Le Clair de lune, M. Taldy. — Le Mur, M. Lalanne.

dement prosaïque. C'est ainsi que le rôle du nain Obéron ne convient nullement à la forte taille du tragédien Paul Mounet, et que, sous la perruque blonde de Titania, M^{lle} Weber n'a pas retrouvé son succès des *Jacobites*. Que dire de M^{lle} Antonia Laurent, sinon qu'elle s'est acquittée le mieux possible du rôle si ingrat de la belle Hermia ! Que dire de M^{lle} Nancy Martel, si ce n'est qu'elle n'a guère pu tirer qu'un effet de jambe de son personnage de la reine des Amazones, joliment costumé par Eugène Lacoste ! Reste la musique, que nous savons tous par cœur, nous autres habitués des grands concerts symphoniques. Mendelssohn la composa pour la traduction allemande du drame de Shakespeare (*Ein Sommernachtstraum*) ; l'ouverture inspirée par ce sujet était écrite dès 1829 ; mais le reste de la partition ne fut terminé que longtemps après, pendant le séjour de Mendelssohn à Berlin, comme directeur général de la chapelle du roi de Prusse. Tout est bien dans cet ouvrage : les pièces instrumentales des entr'actes, la partie mélodramatique des scènes, la chanson avec le chœur des femmes, la marche, tout est plein de verve, de fantaisie et d'élégance, et pour notre part, nous avons été ravi de voir, pour une fois, l'adjonction de la pièce à la musique que nous connaissions si bien. M. Guiraud a même orchestré, pour la circonstance, deux romances sans paroles : la *Fileuse* et la *Chanson du Printemps*, qui ont servi d'airs de danse ; car l'Odéon a, pour la circonstance, un corps de ballet ! Sous la direction habile et convaincue de M. Colonne, le

choses à apprendre ; M. Monvel devra particulièrement surveiller sa diction embrouillée à force d'être précipitée. L'intérêt de la soirée était dans la reprise de *l'Illusion comique*, dont Corneille a dit lui-même dans une de ces étranges dédicaces : « Voici un étrange monstre que je vous dédie. « Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois « suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie ; et tout cela cousu ensemble, fait une comédie. » Il est certain que *l'Illusion* est une pièce bizarre, et que le personnage de Matamore « capitaine gascon », put seul la conserver au théâtre : il y a là-dedans trois hommes amoureux de la fille de Géronte, et l'auteur en tue un et met l'autre en péril de mort pour le simple amusement de sa propre fantaisie, si bien que l'on a pu écrire que *l'Illusion* pouvait être regardée comme un sommeil de l'auteur après la tragédie de Médée. L'excuse de Corneille, c'est la pièce qui succéda triomphalement à *l'Illusion comique* : le *Cid*. Il y a, dans ce « monstre » des vers qui produisirent un grand effet en 1636, et qui sont bien caractéristiques encore aujourd'hui :

A présent, le théâtre

Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;

Et ce que votre temps voyait avec mépris

Est aujourd'hui l'amour de tous les beaux esprits.

La tirade comprend une trentaine de vers dont quelques-uns ne sont pas assez connus et dont nous voulons retenir ceux-ci :

quatre seconds prix de comédie, nous avons la meilleure opinion de M^{lle} Suzanne Bertrand, qui avait montré, dans la *Nérine* de Banville, de la malice et de l'espièglerie. Elle a joué Charlotte d'une façon charmante. Il y a évidemment des qualités de finesse et de naturel en cette jeune comédienne, que M. Porel a fort bien fait d'engager. M^{lle} Antonia Laurent, une délicieuse Elvire, M. Paul Mounet, très pathétique dans le rôle du Pauvre, et le brave Talien qui, pour sa rentrée à ce théâtre, représentait le père de Don Juan, complétaient un ensemble dont le directeur de l'Odéon méritait d'être félicité. Le 8 septembre, débuts de MM. Degeorge, Laroche, Gerval, dans *Horace* et dans la *Fausse Agnès* de Destouches. Le 10, autres débuts : M^{lles} Lhéritier, Leturc, Nory et M. Laroche dans les *Femmes savantes* et dans la *Partie de chasse de Henri IV* de Collé. Le 12, *Louis XI*, pour la rentrée de M. Talien et les débuts de M^{lle} Leturc. Le 14, le *Jeu de l'amour et du hasard* et *Britannicus*, puis les débuts de M^{lle} Panot, de M^{me} Dorlia, et de MM. Degeorge, Laroche et Médony. Le 15, l'*Honneur et l'Argent* de Ponsard, pour les débuts de M^{lle} Panot et de M. Laroche. Le 20, l'*Épreuve* de Marivaux, avec M^{lle} Suzanne Bertrand. Le 26 septembre, enfin, la *Vie de Bohême*. Les interprètes sont demeurés ceux de la dernière reprise, dont nous avons parlé plus haut. Le vaudeville (car c'est un vrai vaudeville) est joué, comme il doit l'être, à la bonne franquette et sans prétention. La partie gaie produit toujours énormément d'effet sur le public, et celui de ce soir dimanche

rôle. Elle se l'est incorporé. Elle l'a dans toute sa personne. Elle l'a mis dans sa voix, avec les inflexions les plus délicates, les plus naturelles et les plus vraies. Elle a mérité d'être rappelée après sa grande scène avec M^{me} de Rouvres : « Je veux mon amant ! » qu'elle a rendue de façon fort énergique. La mort de Mimi, comme celle de Marguerite Gautier, n'a jamais cessé de faire couler les larmes. M^{lle} Panot s'est promis d'en rouvrir la source, et de se tailler un succès dans un rôle qui semblait la propriété exclusive de M^{lle} Hadamard. Elle s'est tenu parole, et l'épreuve dont nous parlons nous prouve que la jeune débutante est une actrice de sang — un sang qui ne mentira pas, nous l'espérons.

14 OCTOBRE. — Première représentation des *Fils de Jahel*, drame en cinq actes et en vers, dont un prologue, de M^{lle} Simone Arnaud¹. — Mathathias est ce chef juif, le premier de la race des Asmonéens, qui fit en mourant reconnaître par ses fils, Jean, Simon, Eléazar et Jonathas, leur frère Judas comme général des troupes. Judas battit à plusieurs reprises et avec des forces très inégales Apollonius, Nicanor, Gorgias et Lysias, généraux d'An-

1. DISTRIBUTION : Antiochus, M. Paul Mounet. — Lysias, M. Albert Lambert. — Judas, M. Rebel. — Ruben, M. Jahan. — Un messenger, M. Duparc. — Simon, M. Taldy. — Jonathas, M. Monvel. — Un statuaire, M. Degeorge. — Jean, M. Laroche. — Eurysthé, M. Calmettes. — Eléazar, M. Gerval. — Un officier, M. Médony. — Un garde, M. Dalier. — Jahel, M^{me} Favart. — Myrrha, M^{lle} Baréty. — Eryx, M^{lle} Leturc.

Chant : M^{mes} Levasseur, Bertrand, Elieze, Garnier, Mélodia Mercédès.

déroulés sur ses épaules, est une belle et séduisante Orientale, dont le charme est indéniable. Quel dommage que le ramage ne réponde pas au plumage et que la voix de cette artiste de bonne volonté soit toujours si désagréable ! La pièce est richement et artistiquement mise en scène. Les costumes sont beaux, et le décor du second acte devant Jérusalem, avec son lever de soleil, est une véritable merveille. On connaît la superbe partition que *Judas Machabée* inspira jadis à Haendel. M. Bourgault-Ducoudray a écrit pour les *Fils de Jahel* une scène musicale absolument réussie. — Première littéraire intéressante, mais succès nul. Les *Fils de Jahel* n'auront que quinze représentations et céderont la place, dès le 30 octobre, à l'*Arlésienne*, avec M^{me} Favart, dans le rôle de Rose Mamaï, et l'orchestre et les chœurs de M. Colonne.

18 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Renée Mauperin*, pièce en trois actes tirée du roman de MM. de Goncourt par M. Henry Céard⁽¹⁾, et de *Maître Corbeau*, comédie en deux actes de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Ordonneau⁽²⁾. — Elle est exquise, la Renée du roman,

1. DISTRIBUTION : M. Mauperin, M. Cornaglia. — Denoizel, M. Dumény. — Docteur Barousse, M. Jahan. — Henri Mauperin, M. Laroche. — Villacourt, M. Calmettes. — Un domestique, M. Dalier. — M^{me} Mauperin, M^{me} Samary. — M^{me} Courjot, M^{lle} A. Laurent. — Renée Mauperin, M^{lle} Cerny. — Noémie Bourjot, M. Lainé.

2. DISTRIBUTION : Robert Martinel, M. Amaury. — Giraudier, M. Colombey. — Primard, M. Fréville. — Désormeaux, M. Randal. — Pierre, M. Lalanne. — Lucile, M^{lle} A. Leturc. — Suzanne, M^{lle} Lhéritier. — M^{me} Gantois, M^{lle} Nory.

Céard. Son premier acte, rempli de mots — les mots du livre, d'ailleurs — est une exposition très habile. Le second, aussi « réduit » que possible à l'issue de la répétition générale, nous a moins plu. Le troisième, au contraire, est, théâtralement parlant, fort bien fait, et s'il n'est pas absolument neuf, il a produit une bonne impression devant un public de première admirablement disposé d'ailleurs. Le gros — trop gros — changement de M. Céard est d'avoir fait Renée amoureuse *in extremis* de Denoisel, le Desgenais de l'histoire, qui, dans le livre, reste un pur camarade. L'ami Denoisel est donc rajeuni pour les besoins de la cause, et Renée, mourant dans les bras de Denoisel en lui disant qu'elle l'aimait, est peut-être plus sympathique, mais elle est assurément plus banale. M^{lle} Cerny meurt vite et bien : c'est un fait. Elle a du charme et de l'intelligence évidemment. Mais ce n'est pas tout que d'avoir beaucoup d'amis dans la salle et de savoir répéter correctement la leçon apprise par le professeur (et il n'en est certes pas de meilleur, en la circonstance, que M. Porel), il faut encore avoir de la voix et une ombre de sentiment. M^{lle} Cerny n'a pas de naturel et la force lui manque, quand la situation l'exige. Elle nous a joué Renée Mauperin « en levant la jambe », comme elle avait joué Musette de la *Vie de Bohème* et Puck du *Songé d'une nuit d'Été*. Ce n'est pas là ce qu'on appelle « composer un rôle ». M. Dumény a consciencieusement travaillé celui de Denoisel, et s'en est tiré à son honneur, en le jouant avec beaucoup de discrétion et de gaieté — une gaieté

femmes auxquelles il est accusé d'avoir fait la cour à la fois. Le fin renard se tire de ce mauvais pas et épouse Lucile, à qui son papa donne cinquante mille francs de plus qu'il n'avait dit tout d'abord. « Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. » Cette leçon vaut bien un acte sans doute : les spectateurs de l'Odéon en ont, sans trop se plaindre, supporté deux ; mais c'eût été folie de vouloir leur en faire avaler trois. Avec le tact qui le caractérise et la connaissance qu'il a du public, M. Porel a donc bien fait de réduire à une plus simple expression l'honnête et morale comédie des deux vaudevillistes admis à l'insigne honneur d'écrire pour le Second Théâtre-Français.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de *La Bourse et la Vie*¹, comédie en un acte de M. François Mons. — M. Adolphe Dupuis dans *Tartufe*. — On racontait que M. le directeur de l'Odéon s'était fait légèrement tirer l'oreille pour donner à la fin de la saison précédente la petite comédie de M. Mons, qu'il voulait jouer, sans convocation de la critique, un soir de représentation populaire à prix réduits. M. Mons se rebiffa : il désirait, lui, la présence de la critique et nous avons vu le moment où le procès allait être porté devant la commission des auteurs dramatiques — ces auteurs dramatiques dont M. Mons défend si brave-

1. DISTRIBUTION : Enguerrand, *M. Rebel*. — Piéto, *M. Kéraval*. — Latranché, *M. Matrat*. — L'Exempt, *M. Jahan*. — Valério, *M. Calmettes*. — Dame Aurore, *M^{me} Raucourt*. — Simiane, *M^{lle} Leturc*.

plaindre de personne — pas même de la critique. — Le gros attrait de la soirée du 10 décembre était dans la tentative de M. Adolphe Dupuis (du Vaudeville), se montrant pour la première fois à Paris dans le rôle de Tartufe, qu'il a sans doute joué souvent à Saint-Pétersbourg. M. Dupuis s'y prend évidemment un peu tard pour débiter dans le répertoire classique et ce ne peut être là qu'un essai, une preuve curieuse donnée par l'excellent comédien. Nous devons avouer ici que l'essai n'a pas été fort heureux et que la preuve n'a point été des plus concluantes. Pourtant, sans « chercher midi à quatorze heures », M. Dupuis a apporté dans l'interprétation du personnage ses grandes qualités, qui sont, comme on sait, le naturel et la vérité. Après Leroux, Geffroy, Lafontaine, Bressant, Febvre, Dupont-Vernon, Dumaine, Chelles, etc., que nous avons vus dans Tartufe (nous y verrons un jour Coquelin), M. Dupuis a joué le rôle simplement, avec beaucoup de tact et de goût. Il a très clairement exposé son cas et fort nettement présenté le personnage sous ses trois aspects différents, montrant on ne peut mieux, dans la première scène, la concupiscence et l'ardent désir de posséder une aussi belle femme qu'Elmire :

Que fait là votre main ?

— Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse...

se démasquant admirablement avec le vers qu'il a merveilleusement dit :

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez ?

— Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose...

loué une salle, improvisé une troupe, monté son drame et surveillé les répétitions à lui seul. On devait applaudir à cet acte de « self-government » dramatique. M. Becque avait la foi ; avec cette foi, il avait soulevé une montagne de difficultés et d'obstacles. Il méritait de réussir, rien que pour avoir tenté un si grand effort. « L'arrêt du public » est rendu, écrivait alors Paul de Saint-Victor ; il « est favorable à l'auteur, mais il ne condamne » pas le théâtre qui l'a repoussé. L'Odéon était « rigoureusement dans son droit en refusant de » jouer cette pièce mal faite, heurtée, rocailleuse « où de grosses fautes d'écoliers s'épatent au mi- » lieu de scènes excellentes. Elle serait tombée « peut-être sur une scène régulière, malgré tout » le talent qu'elle révèle ; elle a réussi sur un « théâtre rouvert au milieu de sa fermeture, avec » effraction de hardiesse et de volonté. Son para- » chute a été l'audace de l'aéronaute, la lançant « intrépidement au hasard sans direction et sans » point d'appui. Quoi qu'il en soit, M. Becque a » gagné sa cause ; son nom est sorti de l'obscurité ; » il a fait un pas vers la renommée. Avant de re- » fuser ses pièces, les directeurs désormais regar- » deront à deux fois... »

Si, après avoir fait jouer *Michel Pauper* à la Porte-Saint-Martin, dans les conditions que nous venons de rappeler, l'auteur de *Sardanapale* (Théâtre-Lyrique, 1867) et de *l'Enfant prodigue* (Vaudeville, 1868) fut en effet un peu plus connu qu'auparavant, les directeurs ne se gênèrent pourtant pas pour lui refuser ses pièces. Aucun d'eux

La pièce est très bien jouée. La verve fiévreuse et romantique de Paul Mounet sied merveilleusement au rôle de Michel Pauper, jadis créé par Taillade : il a eu des fureurs superbes, des élans qui ont enlevé la salle. Et quel accent pénétrant et doux il donne à l'épithalame de sa nuit de noces ! On lui eût redemandé cette mélodie amoureuse comme on redemandait, aux Italiens d'autrefois, la sérénade du ténor. M. Dumény a fort intelligemment composé le rôle si antipathique et si difficile de M. de Rivailles : c'est bien là la physionomie hâlée de l'homme de cheval, la tenue et le ton bourru de l'ancien officier d'Afrique. Il est excellent en tout point. M. Talien a de l'autorité et détaille avec un fini scrupuleux la physionomie d'alchimiste du baron Holwech. C'est un portrait hollandais prenant souffle et vie. M^{lle} Weber, qui disait pour la première fois de la prose ne s'est pas suffisamment dé faite de l'habitude tragique ; tous les côtés vigoureux du rôle sont bien rendus, et le quatrième acte lui a notamment valu des applaudissements. Il lui faudra soigner sa voix, qui paraît malade, et acquérir la tendresse qui manque encore à son talent trop anguleux. M^{me} Favart est parfaite de douleur et de dignité maternelle dans le rôle de la mère d'Hélène, et M. Albert Lambert interprète avec un véritable talent le personnage fort ingrat de M. de la Roseraie.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Chez de Champmeslé*¹, à propos en un acte, en vers, de

1. DISTRIBUTION : Racine, M. Rebel. — La Fontaine, M. Kerval. — Champmeslé, M. Calmetten.

ple! — le drame d'il y a vntgt ans eût pu produire encore aujourd'hui un bel effet; mais, comme les morts de la ballade, les pièces « vont vite » à l'Odéon: il a fallu monter le *Lion amoureux* en dix jours, et le présenter à la critique et au public de première alors que, loin d'être prêt, il n'était même pas su. Surmené, épuisé, fourbu par les répétitions qui se poursuivaient en même temps que les représentations de *Michel Pauper*, M. Paul Mounet, toujours sur la brèche, s'est tiré aussi bien qu'il le pouvait, en des conditions aussi défavorables, du rôle de Humbert, brillamment créé jadis par Bressant. Il y a mis de la chaleur, de la conviction, de l'emportement, et quand la voix, comme la mémoire, ne lui faisait pas défaut, on a pu lui adresser le compliment de Shakespeare : « Bien rugi, lion! » Trop jeune sans doute pour représenter une veuve (quel joli défaut!), M^{lle} Alice Panot a paru charmante dans le personnage de la marquise qui, certes, n'est pas sans difficulté. Elle y est d'une décence absolue et d'une grâce exquise en sa simplicité; elle dit tout le rôle avec une rare justesse et joue avec infiniment d'intelligence et de sensibilité. Bref, elle a obtenu le véritable succès de la soirée; nous sommes ravis, pour notre part, qu'elle n'ait point trahi, dans une tâche aussi ardue, les espérances que nous avions mises en son talent plein de promesses. M. Amaury a laissé tomber le rôle de Vaugris, où triomphait Delaunay, et le Hoche de M. Rebel n'est qu'un fantoche. M. Duard dans le petit couplet de « l'incoyable », et M^{lle} Rachel Boyer, avec son cri de « Vive la

nation! », sont les seuls qui soient parvenus à tirer une minute le public de sa torpeur glaciale; car le thermomètre marquait certainement plusieurs degrés au-dessous de zéro le premier soir. Rien ne s'opposera, d'ailleurs, à ce que la pièce puisse se relever de cet échec, et réaliser, pendant les premiers jours de l'année 1887, quelques unes de ces recettes dont l'Odéon avait si grand besoin.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Les Jacobites</i> , drame en vers. . .	5		31
<i>Le Barbier de Séville</i> , comédie. . .	5		3
<i>La Fausse Agnès</i> , comédie. . .	3		3
<i>Cinna</i> , tragédie.	5		3
<i>Le Voyage à Dieppe</i> , comédie. . .	3		2
<i>Le Misanthrope</i> , comédie en vers	5		2
* <i>La Première du Misanthrope</i> , comédie.	1	15 janvier.	16 2
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie. . .	3		6
<i>Tartuffe</i> , comédie en vers. . .	5		2
<i>Les Folies amoureuses</i> , comédie en vers.	3		2
<i>Venceslas</i> , tragédie.	5		1
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie en vers.	2		27
<i>Un Fils de Famille</i> , comédie- vaudeville.	3	2 février.	70
<i>Andromaque</i> , tragédie.	5		5
<i>L'Ecole des Bourgeois</i> , comédie. . .	3		4
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie. . .	3		11
* <i>David Teniers</i> , comédie en vers	1	1 ^{er} mars	25
* <i>Le Beau Léandre</i> , comédie en vers	1	1 ^{er} mars.	37
<i>Le Célibataire et l'Homme marié</i> , comédie.		1 ^{er} mars.	2 4
1802		3 mars.	2
<i>Le Mariage de Figaro</i> , comédie. . .	5		2
<i>Les Menechmes</i> , comédie en vers	5		2
<i>Zaïre</i> , tragédie.	5	22 mars.	1
<i>Le Modèle</i> , comédie en vers. . .	1	22 mars.	12
* <i>Le Songe d'une nuit d'été</i> , féerie, prose et vers.	3a. 8t.	14 avril.	30
<i>Horace</i> , tragédie.	5		5
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , com. . .	3		3
<i>Sganarelle</i> , comédie en vers. . .	1		2
<i>L'Epreuve</i> , comédie.	1		1
<i>Les Fausses Confidences</i> , com. . .	3		2
<i>Phèdre</i> , tragédie.	5		2
<i>Le menteur</i> , comédie.	5		2
<i>La Vie de Bohème</i> , pièce.	5	16 mai.	42
<i>L'Arlésienne</i> , pièce.	5		14
<i>Louis XI</i> , tragédie.	5		4
<i>La Lettre du Cardinal</i> , à-propos, . .	1	6 juin.	9

DRAMATIQUE

ience avec la quinzième re-
to¹ qui se jouera jusqu'au
le lendemain par le *Roman*
œuvre ², la pièce de MM. Al-
lphe Belot reparait sur l'af-
de la place, quelques jours
de reprise de *Fromont jeune*
nes auteurs ³. — Au moment

s de février, M^{me} Jane Hading avait
e de Sapho à M^{lle} Jeanne Malvan.
e, M. Landrol. — Maxime Odiot,
M. Lagrange. — De Bévallon, M. De-
M. Bertal. — Vauberger, M. Libert.
Malvan. — M^{me} Aubry, M^{lle} Grivot.
que, M^{lle} Antonelli (debut). — Christine, M^{me} Darlaud.
in, M^{lle} Drigny. — M^{me} Vauberger, M^{lle} Gennetier.
tion : Frantz Risler, M. Damala — Risler, M. Lan-
ges Fromont, M. Romain. — Planus, M. Baynard. —
Lagrange. — M. Chèbe, M. Libert. — Firmin,
- Sidonie, M^{me} Rosa Bruck — Claire, M^{lle} J. Malvan
be, M^{me} Grivot. — Désirée, M^{lle} Laine. — T
— Miss Dobson, A^{lle} Rose Lion.

		<div> Date de la 1^{re} représentation ou de la reprise. </div>	<div> Nombre de représentations pour l'année. </div>
<i>L'Illusion comique</i> , comédie en vers	3	6 juin.	2
<i>Polyeucte</i> , tragédie	5		1
<i>Charles VII chez ses grands vassaux</i> , tragédie	5		9
<i>Strophes à M. Cherreul</i>		30 août.	
<i>Don Juan</i> , comédie	5		5
<i>Les Femmes savantes</i> , comédie en vers	5		4
<i>La Partie de chasse de Henri IV</i> , comédie	5	10 septembre.	10
<i>Britannicus</i> , tragédie	5		4
<i>Le jeu de l'Amour et du Hasard</i> , comédie	3		2
<i>L'Honneur et l'Argent</i> , comédie en vers	5	15 septembre.	20
<i>Les Fils de Jaël</i> , drame en vers	5	14 octobre.	16
<i>L'Ecole des Femmes</i> , comédie en vers	5		1
<i>La Critique de l'Ecole des Femmes</i> , comédie	1		1
* <i>Maître Corbeau</i> , comédie	2	18 novembre.	18
* <i>Renée Mauperin</i> , pièce	3	18 novembre.	20
<i>Valérie</i> , comédie	3		4
* <i>La Bourse ou la Vie</i> , com. en vers	1	10 décembre.	2
* <i>Michel Pauper</i> , drame	5	15 décembre.	13
<i>Les Plaideurs</i> , com. en vers	3		1
* <i>Chez la Champmeslé</i> , à-propos	1	21 décembre.	1
* <i>Le Lion amoureux</i> , drame en vers	5	31 décembre.	1

GYMNASÉ DRAMATIQUE

L'année 1886 commence avec la quinzième représentation de *Sapho*¹ qui se jouera jusqu'au 24 février. Remplacée le lendemain par le *Roman d'un jeune homme pauvre*², la pièce de MM. Alphonse Daudet et Adolphe Belot reparaît sur l'affiche le 6 mars et cède la place, quelques jours après (11 mars), à une reprise de *Fromont jeune et Risler aîné*, des mêmes auteurs³. — Au moment

1. Dans les premiers jours de février, M^{me} Jane Hading avait cédé momentanément le rôle de Sapho à M^{lle} Jeanne Malvau.

2. DISTRIBUTION : Laroque, *M. Landrol*. — Maxime Odier, *M. Duquesne*. — Laubepin, *M. Lagrange*. — De Bévallan, *M. Demey*. — Gaston de Lussac, *M. Bertal*. — Vanberger, *M. Libert*. — Marguerite, *M^{lle} Jeanne Malvau*. — M^{me} Aubry, *M^{lle} Grivot*. — M^{me} Laroque, *M^{lle} Antonelli* (début). — Christine, *M^{me} Darlaud*. — M^{lle} Héloûin, *M^{lle} Derigny*. — M^{me} Vauberger, *M^{lle} Gennetier*.

3. DISTRIBUTION : Frantz Risler, *M. Damala*. — Risler, *M. Landrol*. — Georges Fromont, *M. Romain*. — Planus, *M. Raynard*. — Delobelle, *M. Lagrange*. — M. Chèbe, *M. Libert*. — Firmin, *M. Martin*. — Sidonie, *M^{lle} Rosa Bruck*. — Claire, *M^{lle} J. Malvau*. — M^{me} Chèbe, *M^{me} Grivot*. — Désirée, *M^{lle} Lainé*. — Toby, *M^{lle} Netty*. — Miss Dobson, *M^{lle} Rose Lion*.

où fut représentée pour la première fois au Vaudeville la pièce de MM. Daudet et Belot, « Fromont jeune et Risler aîné » étaient déjà de vieilles connaissances. Qui n'avait lu ce délicieux roman d'Alphonse Daudet, où l'observation fine et pénétrante et l'exquise sensibilité d'un Dickens s'allient avec une délicatesse d'analyse et une sobriété de pinceau que n'a pas toujours connues le conteur anglais ? Quelle vérité et quelle vie dans tout ce petit monde, pauvre ou riche, qui gravite autour des cheminées fumantes de la grande fabrique du Marais ! Comment le théâtre pouvait-il essayer de faire tenir dans le cadre étroit de ses cinq actes réglementaires tous les développements de cette navrante histoire qui nous avait arraché tour à tour de si bons sourires, de si franches larmes ? Allait-on retrouver sur la scène, telle qu'on l'avait rêvée, cette petite Chèbe, aux traits chiffonnés, coquette et sournoise, devenue, de par la grâce d'un amour aussi touchant que ridicule, la belle M^{me} Risler aîné ? Et cette pauvre petite Désirée, si aimante et si vaillante, cette boiteuse qui est le charme et la poésie du livre, étions-nous appelés de nouveau à frémir de son muet désespoir, à maudire malgré nous l'impitoyable romancier qui la fait si tristement mourir ? *Fromont jeune et Risler aîné*, au théâtre, est un de ces drames intimes et bourgeois, où le comique se mêle au pathétique, et qui doit « bien finir », sous peine de condamner les spectateurs, et surtout les spectatrices sensibles aux regrets les plus douloureux. L'action se compose de cinq péripéties, que l'on

pourrait énumérer comme suit : Sidonie épouse Risler aîné et, du même coup, Fromont jeune : toute la raison sociale. — Fromont jeune et Risler aîné donnent à Sidonie une maison de campagne. — Sidonie se moque de Risler jeune. — Sidonie est chassée. — Vengeance manquée de Sidonie. — Comme on le voit, Sidonie envahit et remplit tout le drame. C'est la froide perversité de cette femme débauchée sans passion, de cette petite bourgeoise à l'âme de cabotine, avide des fanfreluches et des cliquetis du luxe, plus que de la richesse même, méchante d'instinct, rendue plus méchante encore par l'éducation et par les circonstances; c'est l'impudeur capricieuse et presque inexplicable, si elle n'était purement vénielle, de cette damnée petite ouvrière transformée en cocodette du haut commerce, qui prépare les situations terribles des deux derniers actes, et met en pleine lumière l'héroïsme admirable des deux êtres dont elle a causé le malheur et la honte. Les derniers actes sont, en effet, d'une rare puissance dramatique. La force de la situation suffit à soutenir tout l'édifice, dont la solidité semblait un peu douteuse; l'œuvre a trouvé ses véritables bases, et nous sommes ici dans le réel le plus saisissant, dans l'irréprochable vérité. Le mouvement de Risler, enfin éclairé sur la conduite de sa femme, se précipitant sur elle et lui arrachant ses bracelets, ses diamants, ses parures, et s'écriant : « Nous sommes des voleurs ! Restituons ! restituons ! » est certainement de la plus grande beauté et du meilleur aloi. Le spectre de la faillite, en effet,

s'est dressé tout à coup au milieu de cette prospérité apparente, et ce sont les désordres causés par M^{me} Risler qui l'ont appelé. Risler est grand, d'une grandeur épique, lorsque, l'exécution accomplie, la misérable Sidonie chassée, il reprend son sang-froid et ne songe plus qu'à sauver l'honneur de la maison en faisant face aux terribles exigences de la situation. Là est le grand drame, et c'est là que se trouve la grande moralité de l'œuvre. Et le dénouement ? Les *Pattes de mouche* de M. Sardou y sont bien pour quelque chose. On se rappelle les voyages infinis de ce fameux petit papier, cause de tant d'inquiétudes. La lettre d'amour extorquée au pauvre Franz voyage aussi ; elle arrive à Risler dans une enveloppe parfumée ; c'est la vengeance de Sidonie. Lira-t-il ? Ne lira-t-il pas ? Un nouveau désastre moral va-t-il fondre encore sur l'infortuné ? Après la trahison de la femme, va-t-il apprendre la trahison du frère ? C'est Désirée qui joue ici le rôle providentiel. Au moment où Risler a décacheté le billet, quand tout le monde éperdu attend que la bombe éclate : « Mais c'est ma lettre, s'écrie la boiteuse, c'est la lettre que Frantz m'a écrite ! » Et pour preuve, elle la récite d'un bout à l'autre sans en passer un mot. Voilà pourquoi la petite Désirée sera M^{me} Risler jeune, et pourquoi Risler aîné aura encore des jours heureux. Mais ceux qui voudront connaître la vraie fin de l'histoire, l'issue fatale du drame, iront la chercher dans le roman. En dépit d'une terminaison médiocre, les deux derniers actes ont autrefois tout sauvé, tout conquis, et c'est sur eux

que repose encore le succès de cette reprise. Le personnage odieux de Sidonie Chèbe, qui rappelle M^{me} Marnesse de Balzac, M^{me} Bovary de Flaubert, fut créé au Vaudeville par M^{lle} Pierson. — (Nous l'avons vu, *Annales* 1876, page 424.) Il est échu, cette fois, à une brune excitante, M^{lle} Rosa Bruck, qui nous vient du Conservatoire en passant par le Théâtre-Français. La jeune artiste en a esquissé la silhouette d'un dessin très juste : c'est bien ainsi qu'on se figure la fille du peuple, ambitieuse, envieuse et perverse. Elle a commencé par travailler dans les perles fausses et est devenue perle fausse elle-même. Elle est d'un assez bel « orient », mais sertie dans du chrysocale et agrémentée d'enjolivures « canaille ». M^{lle} Lainé, encore une échappée du Conservatoire et de l'Odéon, s'est fait applaudir sous les traits douloureux et fins de la petite Désirée. M^{lle} Jeanne Malvau dit avec goût et distinction ; mais Claire Fromont n'a que des bouts de scène ; elle est sacrifiée dans la pièce comme dans son ménage. M^{me} Grivot est d'un naturel parfait dans M^{me} Chèbe. Le bon et naïf Risler aîné, qui, devenu le mari de Sidonie, ne s'aperçoit pas des trahisons, des coquineries de sa femme, ne se doute pas des dépenses que son associé Fromont jeune fait pour elle, rappelle l'honnête et aveugle mari des *Lionnes pauvres*. On s'attend à son désespoir, à sa fureur quand la vérité lui sera révélée. Sans y mettre la bonhomie et le naturel de feu Parade, M. Landrol a joué avec sa conscience et son autorité habituelles ce rôle assez malaisé qui lui a valu de sincères bravos. M. Raynard a su

faire une figure du vieux Planus, le terre-neuve fidèle et bourru attaché à la caisse de la maison Fromont, et M. Lagrange n'a pas mal saisi le côté caricatural du personnage de Delobelle, assez peu nécessaire à l'action d'ailleurs, mais qui est un chef-d'œuvre d'observation morale. Il y a tant de Delobelle, non pas seulement au théâtre, mais dans tous les mondes !

30 MARS. — Reprise de *Serge Panine*, pièce en cinq actes de M. Georges Ohnet¹. — *Serge Panine* fut le premier grand succès de « l'heureux auteur » du *Maître de Forges*. C'est l'histoire d'une mère. Le sujet est ancien. On pouvait le croire épuisé. M. Georges Ohnet, dans son livre, le traita de telle sorte qu'il sut le rajeunir. M^{me} Desvarennès n'est point une femme ordinaire. Elle a travaillé dur dans sa jeunesse : elle avait épousé un simple garçon boulanger. Devenue veuve — par son intelligence, par son activité infatigable, elle est arrivée à fonder peu à peu une des premières maisons de commerçants en farines en France. L'ancienne boulangère a des écus, beaucoup d'écus. Elle donne plusieurs millions de dot à Micheline, sa fille unique. Comment cette maîtresse femme, qui, d'ailleurs, méprise et hait la noblesse, consent-elle à accorder la main de cette enfant chérie à

1. DISTRIBUTION : Serge Panine, M. Damala. — Cayrol, M. Landrol. — Pierre Delarue, M. Romain. — Herzog, M. Lagrange. — Savinien, M. Pierre Achard. — Maréchal, M. Demey. — La Brède, M. Sirdley. — M^{me} Desvarennès, M^{me} Pasca. — Jeanne, M^{lle} Rosa Bruck. — Micheline, M^{lle} Jeanne Malvau. — Suzanne, M^{lle} Pierval.

un prince polonais du nom de Serge Panine ? Le roman, avec ses développements complets, nous le faisait admirablement comprendre ; l'action précipitée du drame nous en donne forcément une explication insuffisante. M^{me} Desvarennas aime sa fille ; elle a pour elle cette faiblesse extrême qui est le propre des âmes fortes, lorsque leur cuirasse est entamée. Son idée, à elle, esprit raisonnable, aurait été de la donner à Pierre Delarue, fils de ses œuvres, homme de conduite et de devoir ; les jeunes gens, élevés ensemble, n'ont-ils pas été fiancés dès l'enfance ? Mais Micheline s'est laissé séduire par les dehors brillants du gentilhomme slave. Pour ne pas lui causer de chagrin, la mère consent à faire sciemment une sottise ; Pierre Delarue consent également à se sacrifier ; il rend à celle qu'il aime la promesse qu'il en a reçue et la met lui-même entre les bras du Polonais. L'obtention de ce double consentement comportait, dans le livre, de jolis détails. A la scène, cela paraît brusque. Voilà Micheline devenue princesse Panine. Elle ne tarde pas à s'en repentir. Le prince la ruine et, ce qui est pire, il la trompe avec Jeanne de Cernay, que M^{me} Desvarennas avait adoptée avant la naissance de sa propre fille, et qui a épousé, par raison, le banquier Cayrol. Alors la mère se retrouve femme de combat ; elle lutte contre son gendre avec l'énergie de sa nature. Elle commence par dénoncer à Cayrol l'intrigue de sa femme, espérant qu'il tuera les deux coupables. Le mari, moins farouche que la belle-mère, recule au moment de frapper l'épouse qu'il

oublier la délicieuse ahurie qui s'appelle M^{lle} Netty. Une bonne, une très bonne soirée.

Le Gymnase avait terminé sa saison dans les premiers jours du mois de juin avec le *Bonheur conjugal*. Il inaugurerait la suivante, le 26 août, par la première représentation d'une pièce en un acte, la *Miniature* de MM. Ernest Depré et Charles Clairville, qu'avaient déjà applaudie, deux ans auparavant, les membres et les invités du cercle Volney, où les deux jeunes vaudevillistes faisaient leurs premières armes. Le grand public nous a paru confirmer le jugement porté jadis par les amis : la *Miniature* est ce qu'on appelle une aimable blucette, dont l'intrigue tient en quelques mots. Il s'agit d'un jeune homme coupable de refuser, sur le vu d'un portrait peu réussi, la main d'une veuve, qu'il croit légèrement âgée. La dame, vexée, jure de se venger, et, voyez où la coquetterie l'amène, elle réussit à se faire passer pour sa propre fille, une fille qui n'a jamais existé, et voilà comment, en s'imaginant épouser la fille, le jeune homme, puni, épouse la mère. Mais la pénitence est douce : c'est le cas de le dire, en regardant M^{lle} Depoix, charmante en son costume Directoire. M^{lle} Depoix, la Esméralda de naguère au théâtre des Nations, n'est pas seulement jolie à voir habillée à la mode d'autrefois, elle se montre fort bonne comédienne dans le double rôle de la mère et de la fille, et nous devons à la vérité d'ajouter qu'elle est secondée avec beaucoup d'intelligence par MM. Pierre Achard et Montbars, l'ancien Montbars du *Petit Ludovic*. Déjà bien disposé par le gentil badinage

très bien nombre de pièces de Duvert et Lauzanne, dont le style n'est pas sans rapport avec celui de M. Valabrègue, et si nous étions le directeur du Gymnase, nous lui ferions reprendre, entre temps, quelques-uns des rôles du joyeux répertoire d'Arnal. — Emporté par la vérité de la situation, M. Romain, lui-même, dégèle quelque peu, au milieu de toute cette gaieté, dans l'emploi du mari exaspéré. M^{lle} Magnier a toujours sa verve un peu commune, mais absolument de mise en la circonstance, et M^{lle} Netty, la gentille femme de chambre ahurie du petit appartement de la rue Vivienne, est encore bien amusante. MM. Landrol et M^{me} Grivot sont restés les excellents comédiens que l'on sait, et ont contribué, pour leur part, au succès très franc de cette reprise.

7 OCTOBRE. — Reprise de *Froufrou*, pièce en cinq actes de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy¹. — La dernière reprise de *Froufrou* date de trois ans. Elle eut lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avec M^{me} Sarah Bernhardt, dans le rôle de Froufrou, M. Marais, dans celui de M. de Sartorys, M. Lafontaine, dans Brigard, etc. M^{me} Jane Hading, qui avait joué *Froufrou* en tournée, tant en province qu'à l'étranger, a

1. DISTRIBUTION : Henri de Sartorys, M. Damala. — Brigard, M. Lagrange. — Baron de Cambri, M. Landrol. — De Valréas, M. Romain. — Pitou, M. Numès. — Un valet, M. Bourgeotte. — Froufrou, M^{me} Jane Hading. — Baronne de Cambri, M^{lle} Marie Magnier. — Louise, M^{lle} Rosa Bruck. — Pauline, M^{lle} Pierval. — Zanetto, M^{lle} Cheirel. — Georges, Petite Desmet. — La gouvernante, M^{lle} Gennetier.

désiré, elle aussi, se montrer aux Parisiens dans l'inimitable création de Desclée, et le directeur du Gymnase, qui n'a rien à refuser à M^{me} Koning, a repris *Froufrou*. Nous n'avons point à raconter ici une pièce que tout le monde connaît. Les auteurs ont incarné dans ce rôle, ou plutôt dans cette étude, la Parisienne d'il y a vingt ans, avec ses frivolités et sa nervosité. À vrai dire, « Froufrou » est ce que nous appelons un paquet de nerfs. La vie fiévreuse de Paris, du Paris des dernières années de l'Empire, le tourbillon dans lequel on vit, les émotions du turf, les nuits passées dans le monde, les entraînements de la vie du dehors, l'absence d'une éducation qui prépare une jeune fille à la vie de famille, tout cela a fait de la Parisienne une femme exceptionnelle, qui n'a plus le temps de réfléchir; un être sans raison, une créature constamment surmenée et qui parvient à une telle irritation du système nerveux qu'elle n'agit plus que par les nerfs. On a récemment inventé pour cet état maladif le terme scientifique de *névrose*, qui dit tout. Froufrou, c'est l'étude de la *névrose* chez la femme mondaine, coureuse de courses, actrice de salon, pour qui le mariage n'est, en somme, que la conquête de la liberté, et pour qui la famille n'est qu'un point de repos entre deux fêtes, quand on est à bout de forces et qu'il devient impossible de passer une soirée au coin du feu; c'est l'étude de la Parisienne surmenée, enfiévrée, et qui, dans le milieu exact, perd à peu près la notion des choses jusqu'à ce qu'elle perde elle-même l'équilibre. Chez ces femmes, le

siège de la volonté n'est pas dans la cervelle, comme la science l'indique, mais dans les nerfs. Si la névrose dont elles souffrent les abandonne un instant, elles se retrouvent ; si la névrose les envahit, elles sont capables de tout. Dans *Froufrou*, l'adultère, trop rebattu dans le théâtre contemporain, se présentait sous une forme nouvelle : Froufrou ne se donne ni par curiosité, ni par caprice, ni par une de ces passions profondes qui font désertier le foyer malgré la *respectability* de l'époux et la tendresse de l'enfant. Froufrou sera fidèle au mari tant qu'elle aura sa raison ; elle n'est pas vicieuse du tout ; Froufrou n'est pas davantage une mauvaise mère dans le sens strict du mot ; elle élève son enfant comme elle a été élevée elle-même, quand les plaisirs mondains lui laissent le temps de se retrouver. Les auteurs n'ont pas eu besoin de nous imposer de longues tirades sur cette éducation moderne de la Parisienne ; on la devine par le père de Froufrou, par le mondain Brigard, qui n'a pas plus une notion exacte de l'austérité du chef de famille que sa fille ne se doute, à proprement parler, des devoirs réels de la mère. Brigard est père de loin en loin, quand il n'a pas autre chose à faire, et Froufrou redevient épouse quand le monde lui en laisse le temps. On a beaucoup discuté *Froufrou*. Il y a deux pièces bien distinctes dans cette œuvre ; la première, en trois actes, qui parut, en son temps, étonnante de verve, d'acuité, de désinvolture, de grâce parisienne et moderne ; l'autre, larmoyante et banale. C'est peut-être cette partie mélodrama-

mœurs, que ce portrait du vieux viveur, si bien joué jadis par Ravel? Point de dignité, partant, point de respect, — « Je m'en vais en Bohême ! » dit-il à sa fille. Et la fille, qui songe à la vie dissipée de ce père prodigue, fait un jeu de mots et se met à rire. Le père accompagne à Prague une danseuse sifflée à Paris. Il revient pour faire répéter *Indiana et Charlemagne* à sa fille, qui jouera en débardeur. Avec quel art toutes ces scènes, cruelles au fond, ont été traitées, enlevées par les auteurs de *Froufrou* ! Aimée Desclée, à peu près inconnue la veille et devenue étoile le lendemain de la première soirée de *Froufrou*, déploya, dans Gilberte, un talent souple, gracieux, dramatique, passionné. Elle était l'esprit et la grâce mêmes. On ne pouvait être à la fois ni plus artiste ni plus femme. Elle ne jouait point la comédie, elle la vivait. La diction était charmante ; tout était simple en elle (c'était aussi une de ses qualités), simple et vrai. A cette séduction se joignait l'énergie, à cet esprit s'ajoutait la vaillance. Dans la scène entre les deux sœurs, M^{lle} Desclée avait un superbe : *Garde tout !* qui est resté célèbre. M^{me} Jane Hading, qui nous a déjà donné plus d'une preuve d'un véritable talent, n'avait certes pas besoin pour asseoir sa réputation de nous jouer *Froufrou* après Desclée et après Sarah Bernhardt. Elle nous a paru manquer essentiellement des qualités nécessaires pour interpréter toute la première partie du rôle. Elle n'a pas de gaieté, pas de souplesse, elle n'est pas réellement évaporée, pas assez joyeuse. On sent l'effort sous son rire qui ne

il est animé. M. Damala est un amoureux. Pujol était un grand premier rôle. Mais, au quatrième acte, le jeune artiste reprend ses avantages. Son entrée, très bien faite, a été saluée d'une belle salve d'applaudissements, et il a joué avec une mâle énergie la scène dramatique du mari venant à Venise venger l'honneur de son nom sur l'amant de Froufrou. Celui-ci était très correctement représenté par M. Romain. — Le 31 octobre avait lieu la Première représentation de *Pieux Mensonges*, comédie en un acte de M. Julien Berr de Turique, jouée par M^{lles} Josset et Marguerite Achard, MM. Rey, Borel et Torin, et fort bien accueillie du public.

15 NOVEMBRE. — Reprise du *Panache*, comédie en trois actes de M. Edmond Gondinet¹. — Le théâtre du Palais-Royal a représenté, comme un grand succès, il y a de cela onze ans, et a longtemps gardé à son répertoire, cette comédie restée d'une actualité palpitante. Le *Panache* est une vive et mordante satire dont les modèles se sont multipliés et sont devenus légion. Le héros, Pontérisson, qui aspire à la préfecture, est maintenant un type banal. Ce sera un honneur pour M. Gondinet de l'avoir prévu, deviné et dépeint, sans que la moindre retouche soit jugée nécessaire à ce portrait frappant. C'est une amusante parodie des pro-

1. DISTRIBUTION : Oscar de Villecresne, M. Noblet. — Pontérisson, M. Landrol. — Alaric de Fauquemberghes, M. Lagrange. — Borromée, M. Numès. — Birochet, M. Montbars. — Lucrèce, M^{lle} M. Magnier. — Aménaïde, M^{me} Desclausas. — Cadissette, M^{lle} Depoir. — Mélie, M^{lle} Darlaud. — Manda, M^{lle} Josset. — Fanchette, M^{lle} A. Pastelot.

mie majestueuse, se tenant à quatre pour ne pas découvrir son incognito. Borromée le suit, flamboyant neuf dans la livrée de ses rêves : il était domestique d'un simple rentier ; le voilà laquais d'un gros fonctionnaire ! Aussi ne peut-il garder le secret de sa promotion : « C'est le nouveau préfet ! » chuchote-t-il à l'oreille de l'hôtesse ahurie, et voilà toute l'auberge en l'air pour fêter M. le préfet : le bruit de son arrivée se répand dans la ville ; les lampions s'allument, les orphéons se rassemblent, les pompiers se mettent sous les armes, les jeunes filles vêtues de blanc lui offrent des bouquets, la fanfare fait rage... Pontérisson rayonne. Puis, se gonflant de plus en plus, il s'intéresse au sort de chacun, prend bonne note des réclamations qui sont faites, songe à déterrer un grand homme dans le passé du département pour fêter son centenaire, et adresse à ses administrés les questions d'usage de tout fonctionnaire en tournée. Tout cela est vif, gai, léger de ton, d'allures ; la satire est tempérée par la belle humeur ; les traits ne visent qu'à coup sûr ; les allusions éclatent sans blesser personne. On rit du meilleur des rires. Geoffroy était épique dans le rôle de ce brave homme qui s' imagine qu'on l'a nommé préfet de Montbrison, et qui devance l'arrêté ministériel pour se rendre compte des besoins de son département : il avait des gestes, des intonations, des costumes, des réflexions ineffables. Pour succéder à Geoffroy, admirable de bonhomie et de suffisance, il aurait fallu un Thiron, tout au moins un Daubray. Nous n'avons eu que Landrol, qui est

a le droit de mettre sur sa porte et sur ses cartes les trois lettres fatidiques D. M. P., et le second, d'une fantaisie charmante, conduit le public aux péripéties les plus folles, aux intérieurs les moins explorés, aux traits de mœurs les plus bizarres qui soient au monde. La famille Betting — tous acrobates, écuyers ou dompteurs — avec son puritanisme anglican, est certainement une des créations les plus drôles du théâtre contemporain, et elle permet aux auteurs d'exercer leur verve satirique aux dépens de bonshommes croqués sur le vif, tels que Serquigny, l'homme du monde, Serquigny, l'amateur qui a la rage de composer de la musique, qui fait la symphonie des clowns : « Miousic! Miousic! » et qui glisse sur le piano des jeunes filles sa célèbre polka *Ours à la neige!* A côté de Serquigny, il y a le domestique pincé, gourmé, qui sert de factotum aux illustrations médicales, et qui, non content des profits que sa charge lui procure, s'avise encore de donner, dans l'anti-chambre, des consultations au rabais. On a dit que le substantif de la « Doctoresse » avait été créé par Jean-Jacques Rousseau : c'est possible; mais le type de la femme qui a passé les examens, qui a conquis le diplôme et qui veille avec sollicitude et orgueil sur l'humanité souffrante est absolument contemporain, et il a été saisi avec infiniment de verve par les auteurs; c'est ce qui fait l'originalité de leur œuvre, et c'est ce qui affirme sa viabilité et son succès. L'interprétation est presque la même qu'à la création : nous avons retrouvé M^{lle} Magnier, doctoresse jusque dans les plis

de son costume et dans la pose de sa toque ; M. Noblet, l'époux qui coquette, qui flirte, qui fait les comptes avec la cuisinière et courtise les dompteuses du cirque ; M^{mes} Desclauzas et Darlaud, si charmantes en acrobates vertueuses ; MM. Lagrange et Numès, si exacts et si cocasses à la fois. Seul, le personnage de Julie, la soubrette-gavroche si habilement esquissée par M^{lle} Netty, a changé de titulaire, c'est une jeune fille que nous n'avons fait qu'apercevoir aux derniers concours du Conservatoire, M^{lle} de Beerska (Bari, sur l'affiche), à qui on l'a confié. Il serait malséant de juger M^{lle} Bari sur un début peut-être mal préparé ; dès à présent, on peut croire qu'elle se tirera d'affaire, grâce à une pétulance et à une minauderie qui, pour être juvéniles, ne sont point déplaisantes.

Le 8 décembre, à la *Doctoresse* succède une nouvelle reprise du *Bonheur conjugal*, qui lui-même cédera la place, le 24 décembre, à l'éternel *Maître de Forges*, où M^{lle} Rosa Bruck jouera pour la première fois le rôle d'Athénaïs.

		Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Bigoudis</i> , comédie.	1		26
<i>Sapho</i> , pièce.	5		69
* <i>Entre amis</i> , comédie. . . .	1	17 janvier.	147
<i>Le Roman d'un jeune homme pauvre</i> , pièce.	5		10
<i>Fromont jeune et Risler aîné</i> , pièce.	5	11 mars.	20
<i>Serge Panine</i> , comédie. . . .	5	30 mars.	21
* <i>Le Bonheur conjugal</i> , coméd.	3	20 avril.	111
<i>Les Deux Veuves</i> , comédie. . .	1		28
* <i>La Miniature</i> , comédie. . .	1	26 août.	88
<i>Froufrou</i> , pièce.	5	7 octobre.	44
* <i>Les Pieux Mensonges</i> , comédie.	1	31 octobre.	69
<i>Le Panache</i> , comédie.	3	15 novembre.	16
<i>La Doctoresse</i> , comédie. . . .	3		10
<i>Le Maître de Forges</i> , comédie .	5		9

VAUDEVILLE

La dernière représentation de *Georgette*, de M. Victorien Sardou, avait eu lieu le 31 janvier. Le 1^{er} février, on joue pour la première fois (au Vaudeville) le *Voyage de M. Perrichon*, de M. Eugène Labiche et d'Edouard Martin¹. — C'est la troisième étape — la quatrième sera le Théâtre-Français — de la comédie créée au Gymnase par Geoffroy, il y a vingt-cinq ans, et reprise à l'Odéon, il y a quelques années, par Montbars et par Pradeau. Le public ne se doute guère assurément — et il ne peut guère se douter, en effet — quand on lui sert une pièce de théâtre, des transformations

1. DISTRIBUTION : Perrichon, M. Jolly. — Majorin, M. Boisselot. — Commandant Mathieu, M. A. Michel. — Daniel, M. Corbin. — Armand, M. Garraud fils. — Jean, M. Roche. — Joseph, M. Peutat. — L'aubergiste, M. Moisson. — Madame Perrichon, M^{me} D. Grassot. — Henriette, M^{lle} Vrignault.

Le spectacle commençait par les *Deux Timides*, joués par MM. Mayer et Peutat, M^{lles} Dharcourt et Micali.

sans nombre qu'elle a subies avant d'arriver jusqu'à lui. Car bien souvent ces transformations sont le résultat du hasard, d'un rien; et telle idée qui en est la base et le point de départ évident n'est qu'un simple accessoire qui, peu à peu, est devenu le principal. Ainsi, pour une pièce dont la donnée est aussi nette que celle du *Voyage de M. Perrichon*, il est presque impossible de ne pas se figurer que les auteurs sont partis de cet axiome si carré et si profondément humain : « On aime les gens pour les services qu'on leur rend, et on les exècre pour les services qu'on leur doit. » Il est presque impossible de ne pas s'imaginer que là était la base d'opération, que là était le poisson, et que le reste n'a été que la sauce à laquelle ils l'ont accommodé. En bien! c'est précisément le contraire qui a eu lieu. Dans le principe, le poisson, c'était, paraît-il, le voyage d'un bourgeois de Paris dans les Alpes, les aventures qui lui arrivent en route, les tribulations qui lui surviennent, et particulièrement cette phrase malsonnante que Perrichon écrit sur un livre d'auberge et qu'il est ensuite forcé d'aller effacer de sa main. Un collaborateur de M. Labiche nous a conté l'histoire du *Voyage de M. Perrichon*. En cherchant des aventures, ou plutôt des mésaventures, les auteurs trouvent un jour l'incident de Perrichon tombant dans un glacier, et sauvé par un jeune homme auquel il est d'abord très reconnaissant du service qu'il lui a rendu, mais qu'il prend bientôt en grippe à cause même dudit service, dont le souvenir finit par l'humilier, par l'irriter, par l'exaspérer. —

« Bonne situation ! a dû s'écrier Edouard Martin, pleine de comique et de vérité. Piquant condiment qui va joliment relever notre sauce ! » Mais avec un auteur qui possède le théâtre comme Labiche, qui a le talent, le *vis comica*, dont le ciel l'a doué — si heureusement pour nous — les choses ne pouvaient en rester là. En effet, le théâtre, le bon, le vrai, le seul, c'est : la situation. Et la situation, c'est : l'opposition, le contraste, la contre-partie. Or, la scène de Perrichon, sauvé — et horripilé peu à peu par son sauveur, — devait nécessairement, fatalement, amener, par contre, la situation de Perrichon sauvant quelqu'un à son tour, se prenant à adorer son sauvé, de tout le prestige que ce sauvetage répand sur sa glorieuse personne ; et, alors, la sauce allait infailliblement devenir le poisson. C'est ce qui est arrivé. Et voilà comment le *Voyage de M. Perrichon* qui, dans l'origine, ne devait fournir qu'une série d'aventures, plus ou moins réjouissantes, qui ne devait être qu'un bon et joyeux vaudeville de plus, est devenu une des comédies les plus vraies, les plus fortes que nous possédions. Il ne faudrait pourtant pas conclure de cette histoire que le hasard ait tout fait dans cette occasion. D'abord, les hasards de ce genre ne lui-sent pas pour tout le monde. Puis les Labiche seuls ou ses pareils — et ils sont rares — sont capables de les saisir au vol et d'en tirer pareil parti. Donnez le plus beau lièvre à un cuisinier ignorant, cela vous avancera bien si ce marmiton ne sait pas le faire cuire à point et l'assaisonner comme il faut. Le succès de cette reprise a été

complet. La pièce n'a pas vieilli. C'est que le théâtre de M. Labiche, quelque *contemporain* qu'il soit, n'est pas du théâtre d'actualité. Presque toujours, chez lui, les observations de détails, piquantes et vives, les traits de caractère, observés autour de lui, sont reliés et dominés par une observation générale sur le cœur humain qui n'a pas de date. Jolly ne vaut pas Geoffroy — Geoffroy, c'était Perrichon des pieds à la tête — mais s'il n'a pas la rondeur, la bonhomie, le ventre, la sottise et la solennité de M. Prudhomme, il n'en est pas moins excellent par des qualités de finesse, de malice et de naïveté, tout ensemble, qui portent admirablement sur le public. M. Jolly a compris son personnage avec un talent qui le met au premier rang des acteurs comiques, qui, presque partout, se bornent à être bouffons. Au premier acte, son agitation a quelque chose d'affecté, d'apprêté, où l'on sent l'acquis du comédien, et il a joué le dernier avec un art achevé. M. Boisselot nous a ravis dans son interprétation de Majorin, l'ami envieux et grincheux, auquel il a donné un gilet épique et un toupet à la Daumier tout à fait réussi. Le reste de l'interprétation est un peu pâle, mais la pièce est si jolie !

3 AVRIL. — Reprise du *Club*, comédie en trois actes de MM. Edmond Gondinet et Félix Cohen ¹, précédé

1. DISTRIBUTION : Le baron de Morannes, M. A. Dupuis. — Abel de Born, M. Dieudonné. — De Pibrac, M. Jolly. — La Grézette, M. Boisselot. — De Mauves, M. Montigny. — Le marquis de Lubersac, M. A. Michel. — Maxime Chambois, M. Peutat. — Gervasson, M. Corbin. — Auberoche, M. Garraud fils. — Le doc-

de la première représentation à ce théâtre des *Grandes Demoiselles*, comédie en un acte de M. Edmond Gondinet¹. — On a revu le *Club* avec infiniment de plaisir : cette comédie n'a pas vieilli depuis le jour de la première représentation. Il y a pourtant huit ans déjà que, sur un canevas de M. Félix Cohen, M. Gondinet broda ces trois actes d'un esprit si alerte et si fin. La pièce, en tant qu'« intrigue », n'est presque rien, mais qu'importe ? Ce temps-ci a inventé une chose inconnue aux siècles passés : le « théâtre ». Il n'est pas rare d'entendre dire, en parlant d'une comédie ou d'un drame : « Cela est fort bien, soit, mais *ce n'est pas du théâtre !* » A ce compte-là, le répertoire de Bouchardy serait du « théâtre », et les comédies de Molière n'en seraient pas. Molière cherchait surtout à peindre des caractères, et se moquait bien de la « pièce » qui n'était que le prétexte et non le but. Le « drame » imaginé par MM. Gondinet et Cohen, dans le *Club*, n'est aussi qu'un prétexte. Le but était de peindre les mœurs d'un cercle et de noter

teur, M. Garnier. — Charly, M. Mayer. — Wilfrid, M. Mangin. — Joseph, M. Roche. — Baptiste, M. Moisson. — Jeanne de Mauves, M^{lle} Legault. — Agathe de Pibrac, M^{lle} Réjane. — M^{me} de Morannes, M^{lle} J. de Cléry. — Geneviève, M^{lle} Dharcourt. — Berthe, M^{lle} M. Caron. — Adrienne, M^{lle} Vrignault. — Miss Addah, M^{lle} Mica. — Lydie, M^{lle} Dianj. — Alice, M^{lle} Aimé.

1. DISTRIBUTION : Labayen, M. A. Michel. — Hugues de Mérindol, M. Corbin. — Martial, M. Roche. — Béatrix, M^{me} Grassot. — M^{lle} Aubry, M^{lle} de Cléry. — Rose, M^{lle} Dharcourt. — Berthe, M^{lle} Vrignault. — Henriette, M^{lle} Mica. — Diane, M^{lle} Marcelle Jullien. — Valentine, M^{lle} Arnault. — Claire, M^{lle} Kerda. — Charlotte, M^{lle} Hilaire. — Franchette, M^{lle} Cécile Caron. — Jeannette, M^{lle} Scellier. — Max, M^{lle} Marg. Caron. — Urbain, M^{lle} Lacroix.

encore un peu jeune pour son rôle de femme jalouse est très comique et pleine de verve. M. Jolly est fort drôle, Dieudonné n'a jamais eu plus d'esprit et de belle humeur que dans son rôle de Desgenais, non sans le savoir, mais sans le montrer. Il faut voir Boisselot en homme affairé, la mine fureteuse, le sourire éternel, partout courant ; il a fait un type du vieux La Grézette, et Michel a donné une physionomie très vraie à un autre viveur en cheveux blancs. Adolphe Dupuis est tout simplement parfait dans le personnage d'un mari trompé qui porte haut la trahison de sa femme et n'en prend point le deuil. C'est M^{lle} de Cléry qui représente cette déclassée. Le rôle est difficile ; elle a su le sauver. Bref, tout le monde a contribué au succès de cette reprise, qui n'a pas été douteux un seul instant le premier soir, et a fourni au théâtre une quarantaine de bonnes représentations.

11 MAI. — Premières représentations de *Allo ! Allo !* comédie en un acte de M. Louis Valdagne ¹, et de la *Veuve de Damoclès*, comédie en trois actes de MM. Victor Bernard et Paul Bilhaud ². — Elle est d'un raide... qui rappelle — moins l'esprit — la *Visite de Noces*, de M. Alexandre Dumas fils, et,

1. DISTRIBUTION : Gontran Desrieux, M. Dieudonné. — Roger de Frémicourt, M. Montigny. — Blanche de Frémicourt, M^{lle} Réjane.

2. DISTRIBUTION : Patinot, M. Jolly. — Montignac, M. Michel. — Gaston, M. Corbin. — Le docteur, M. Mayer. — Amédée, M. Peutat. — Pierre, M. Pellerin. — Hélène Parisot, M^{lle} M. Legault. — Louise, M^{lle} Vrignault. — Julie, M^{lle} Hilaire. — Justine, M^{lle} Lacroix.

— moins ses mots à l'emporte-pièce, — la *Navette* de M. Henry Becque, la comédie *Allo! Allo!* qu'un débutant, le jeune secrétaire de notre ami l'éditeur Paul Ollendorff a donnée ce soir sous le pseudonyme de Louis Valdagne. C'est, si vous voulez, un article de la *Vie Parisienne*, une scène de mœurs, de mauvaises mœurs, s'entend, — croquée d'après nature. Roger, honteux d'avoir quitté sa femme au bout de quelques mois de mariage, est parti pour l'Amérique en donnant à son meilleur ami Gontran, la « mission délicate » de veiller sur elle. Gontran remplit sa mission en conscience, il console Blanche autant qu'il le peut, et devient son amant. Roger revient d'Amérique au beau milieu de cette liaison qu'il ne connaît pas, bien entendu. Il en a assez de la petite fête : il aime toujours sa femme, et supplie Gontran de le réconcilier avec elle. « Drin, drin, drin! » c'est le téléphone. — « Allo! Allo! » C'est Blanche qui demande son petit homme. Vous jugez de l'embarras de Gontran qui a justement près de lui le mari de sa maîtresse. — « Chut! taisez-vous, malheureuse! lui téléphone-t-il : votre mari est là! » Et Blanche accourt pour savoir ce que cela veut dire. Gontran croit devoir lui conter toute la vérité : son mari l'aime toujours et demande son pardon. Blanche est charmée; voilà bien le cœur des femmes... en supposant qu'elles aient un cœur! — « Drin! drin! drin! » c'est encore le téléphone! — « Allo! allo! » c'est le mari qui, de la cabine publique de la rue Lafayette demande des nouvelles de sa femme. Et voilà que Blanche lui répond

elle-même par le téléphone, et que dans le téléphone, s'opère très drôlement, ma foi ! la réconciliation du mari et de la femme. Gontran, — un cynique, celui-là, renvoie lui-même à son mari cette Blanche qui fut sa maîtresse, et qui, vous l'avouerez, est une simple horizontale du grand monde. Quel monde que celui de M. Valdagne ! Le monde de Dumas tout au plus. N'importe. La donnée est choquante, mais vraie, et si la pièce est des plus risquées, elle est en tout cas fort délicatement faite et fort ingénieusement tirée de l'actualité : tout ce qui se dit dans le téléphone est réellement amusant. Et *Allo ! Allo !* est délicieusement joué par M^{lle} Réjane, — oh ! l'intelligente comédienne ! — fort bien secondée par M. Dieudonné, qui donne à Gontran une bonne allure de sceptique. — Le premier acte de la *Veuve de Damoclès* nous avait aussi beaucoup divertis. Le titre indique suffisamment le sujet de la comédie de MM. Victor Bernard et Paul Bilhaud. Gaston, l'ami de Patinot, est du dernier bien avec M^{me} Patinot, — c'est toujours la même pièce et cette similitude n'a pas laissé de faire du tort à la seconde. M^{me} Patinot mettra tout en œuvre pour faire manquer à Gaston le mariage qu'on projette pour lui. N'a-t-il pas promis de l'épouser si jamais elle devenait veuve ?... L'intention me suffit ! » dit la jeune femme. — A moi aussi ! » répond-il. Mais voilà que, justement, traîne sur la table du salon une ordonnance où Gaston croit lire, pour Patinot, l'indice d'une maladie grave. Gaston n'en dort pas : Patinot peut mourir. Bigre ! il ne faut pas

vement la jeune fille dont il avait demandé la main ! Tout s'arrangera cependant pour le mieux, grâce à l'autre fiancé, Amédée, qui arrive fort à point pour qu'on lui mette tout sur le dos. Quand la toile se baissera, on pourrait croire Gaston enfin délivré de sa « veuve de Damoclès ». Il y a des longueurs et des invraisemblances à remuer à la pelle dans ce vaudeville un peu vieillot ; trop de monologues aussi : nous en avons compté jusqu'à cinq, rien que dans le premier acte. Mais les mots heureux abondent et la gaieté ne manque pas ; l'épisode de la ceinture, au premier acte, — décidément le plus réussi des trois, — celui des corbeilles de mariage, au dernier, sont infiniment drôles. La pièce est fort bien jouée par Jolly, un Patinot des plus comiques ; par M^{lle} Legault, une charmante M^{me} Patinot, ainsi que par MM. Corbin et Michel. Telle quelle, elle a encore bien des motifs pour faire rire les honnêtes gens. Il ne s'agit que de les faire venir... La direction y renonce, et remplace, quelques jours après (18 mai) la *Veuve de Damoclès* par *Clara Soleil*. C'était alors la 145^e représentation de la comédie de M. Gondinet et de Pierre de Civrac. *Clara Soleil* cède elle-même bientôt la place au *Voyage de M. Perrichon*, avec lequel se fermeront, le 15 juin, les portes du théâtre.

2 SEPTEMBRE. — Représentations de la troupe américaine de M. Augustin Daly : *A woman's won't* (Le « Je ne veux pas » d'une femme), pièce en un acte ; *Love on crutches* (L'Amour boiteux), comédie en trois actes de M. Augustin Daly. —

refusent successivement de répéter la femme de chambre, la jeune mariée et la belle-mère. C'est puéril, mais amusant, et la pièce a été fort lestement enlevée par M. James Lewis, le Thiron de la troupe; par M^{me} Gilbert, qui nous a rappelé l'excellente M^{me} Alexis; par les deux jeunes époux : M. Otis Skinner et M^{lle} Virginia Dreher; et les deux domestiques : M. William Gilbert et M^{lle} May Irwin. Nous avons été beaucoup moins satisfaits de la seconde pièce, *Love on crutches* (l'Amour boiteux), pièce en trois actes de M. Daly, audacieusement tirée, nous dit-on, d'une comédie allemande de M. Henrich Strobitzer, intitulée : *Ihre Ideale*, qui n'est pas sans analogie avec le *Chemin le plus court*, de notre Alphonse Karr. M. Sydney Austin, « homme de lettres à ses moments perdus, » a publié, sous le pseudonyme de Marius, un roman intitulé *Tinsel* (*Clinquant*). Le livre a eu l'heur de passionner une femme du monde qui signe Diana, et correspond avec Marius, par l'intermédiaire du docteur Epenetus Quattles, que le personnage appelle « messenger d'amour ». Or, Diana et M^{me} Austin ne font qu'une seule et même personne : les deux époux, assez mal ensemble, s'écrivent sans le savoir, se donnent rendez-vous et, s'apercevant enfin de leur méprise, finissent par se réconcilier. Vous avez touché du doigt la pauvreté de l'intrigue, que ne rachètent guère les détails absolument enfantins. M. John Drew, qui joue le rôle de Sydney Austin, et miss Ada Rehan, la Sarah Bernhardt de la troupe, qui joue le rôle de M^{me} Austin, « l'idéal de la femme

incomprise, » ne nous ont pas enlevé le moins du monde. Nous persistons à croire que les acteurs qu'on nous a présentés ce soir sont moins bons dans le sérieux que dans le comique. La *Daly's company* est-elle, d'ailleurs la meilleure troupe d'artistes dramatiques américains? En tout cas, elle est la première qui vienne nous visiter, non sans être passée par l'Angleterre et par l'Allemagne. Si au théâtre *Wallner* de Berlin, comme au *Strand théâtre* de Londres, on s'est contenté de pièces de la valeur de *Love on crutches*, cela prouve que les étrangers ne sont pas fort difficiles en art dramatique. Le 3 septembre, *A woman's won't* (le « Je ne veux pas » d'une femme) était accompagné de *Night Off* (Une soirée de première). Le 4 septembre, on donnait *Nancy and company* (Nancy et C^{ie}) et *The country Gierl* (La villageoise).

20 SEPTEMBRE. — Réouverture : première représentation de *Gerfaut*, pièce en quatre actes de M. Émile Moreau ¹. — *Gerfaut* passe pour le plus célèbre roman de Charles de Bernard. C'est une étude passionnelle, écrite dans un style assez terne, l'histoire d'un amour longtemps platonique, qui, au moment où il va cesser de l'être, se dénoue par une catastrophe. Les personnages de

1. DISTRIBUTION : Gerfaut, M. P. Berton. — Mertens, M. Dieu-donné. — Travertin, M. Boisselot. — Le comte d'Arnheim, M. Montigny. — L'abbé Renaud, M. Courtès. — Le docteur Duhommet, M. Mayer. — Rastelet, M. Roche. — Mirbelles, M. Mangin. — Puce, M. Moisson. — Germain, M. Vaillant. — Suzanne d'Arnheim, M^{lle} Brandès. — Denise, M^{lle} Dinelli. — La marquise, M^{lle} Marni. — Geneviève, M^{lle} Vrignault. — Annette, M^{lle} Scellier.

premier plan sont les trois personnages chers à Charles de Bernard, ainsi qu'à bien d'autres romanciers : le mari, la femme et l'amant. L'intrigue en a été fort bien résumée par M. Gramont : « Octave de Gerfaut est un littérateur célèbre, homme du monde en même temps. Il s'est épris d'une jeune femme, la baronne Clémence de Bergenheim, rencontrée en Suisse, puis revue à Paris. Clémence ne tarde pas à disparaître pour échapper aux assiduités de Gerfaut. Le gentilhomme de lettres, très fêru d'elle, la cherche et la retrouve dans les Vosges, où Clémence s'est réfugiée auprès de son mari. A peine arrivé, Gerfaut sauve la vie de M^{lle} Aline de Bergenheim, sœur du baron. Grâce à cette aventure providentielle, le brillant littérateur et un sien ami, le rapin Marillac, son caudataire habituel, deviennent, en dépit de Clémence, les hôtes du château. Une fois l'écrivain installé dans la place, la lutte s'engage entre lui, qui veut être aimé, et Clémence, qui n'aime point son mari, mais qui ne veut pas faillir. Tous deux recourent aux ruses diverses, aux marches et contremarches habituelles de la stratégie amoureuse. Gerfaut provoque M^{me} de Bergenheim de toutes les façons possibles : quand il voit l'insuccès des déclarations brûlantes, il joue vis-à-vis d'elle l'indifférence, la froideur, et se met en frais d'amabilité pour Aline, l'espiègle sœur du baron. Clémence ne tarde pas à s'abandonner à son amour pour Gerfaut. Elle lui offre une passion mystique, une tendresse dégagée des terrestres fanges. Gerfaut s'y résigne provisoire-

M. Émile Moreau a, depuis lors, publié deux œuvres, *Manfred* et *Matapan*, qui, dans un genre différent, sont celles d'un véritable lettré, dont les idées sont neuves et la forme souvent exquise. Il va sans dire que le jeune dramaturge a considérablement modifié le roman de Charles de Bernard pour le transporter au théâtre. Avec des romans excellents on a souvent fait d'assez misérables pièces. Rien ne s'oppose à ce qu'on tire un drame poignant d'un livre où les défauts abondent. Ce bonheur est-il arrivé à l'adaptateur de *Gerfaut*? C'est ce que nous avons mission de vous dire à cette place. L'exposition n'est point mal faite, et l'arrivée de Gerfaut chez le comte d'Arnheim est habilement présentée. On y voit Suzanne se trahir par le cri qu'elle jette au moment où son mari, sans penser à mal, lève son fusil sur Gerfaut. Le bavardage de l'ami Mertens en état d'ivresse achève de convaincre le comte, qui surprend Gerfaut en tête-à-tête nocturne avec sa femme, juste au moment où, congédié par elle, le littérateur jurait de la respecter et de la fuir. C'est, entre parenthèses, une vraie trouvaille que l'entrée du mari courant d'abord au balcon pour faire croire à son gardé qu'il vient de tirer sur lui : « Tu voulais donc me tuer, animal? c'était moi qui sortais de la chambre de ma femme... » Simplement traitée, la scène des deux hommes est superbe, et vraiment poignant le départ pour la chasse au sanglier qui sera le prétexte d'un duel à mort. Dans le roman, c'est le mari — une vraie brute — qui est tué. Dans la pièce, c'est Gerfaut

— et le dramaturge en a fait un odieux personnage — qui reçoit en plein front la balle du mari, devenu subitement très sympathique à sa femme. Celle-ci s'est aperçue que Gerfaut n'était point sincère et ne cherchait en elle qu'une étude de caractère; elle s'est alors rejetée dans l'amour de son mari, et tout porte à croire que, selon la formule consacrée, M. et M^{me} d'Arnheim auront, cette fois, beaucoup d'enfants. M. Émile Moreau a cru donner satisfaction à la morale et renvoyer le public satisfait par la mort de ce misérable Gerfaut. A mon humble avis, il s'est trompé; point n'était besoin de donner une figure si piteuse au disciple de Schopenhauer, et quand bien même il aurait fait Gerfaut encore plus déplaisant, la punition de la femme eût été cruelle, mais la morale autrement plus forte en tuant le mari, qui, en somme, a le beau rôle en toute cette histoire. Ce rôle a fort bien servi M. Montigny: il l'a composé avec art et nerveusement joué, comme il était écrit. M. Pierre Berton, infiniment plus mal partagé, a moins bien réussi dans Gerfaut. A côté de la monotonie de la leçon apprise, M^{lle} Brandès a parfois d'heureux mouvements. Elle a été fort bien secondée au dernier acte — celui qui a produit le plus d'effet — par l'excellent Courtès, débutant au Vaudeville dans la charmante création du curé de campagne. Ce curé appartient en propre à M. Émile Moreau, comme aussi le notaire Travertin, que joue fort drôlement M. Boisselot. M. Dieu-donné a du naturel et de l'entrain dans le rôle du rapin Mertens (le Marillac du roman), et du côté

des femmes, M^{mes} Dinelli, Marni, Vrignault, Scellier, tiennent mieux que convenablement les rôles secondaires de la pièce de réouverture : une pièce assurément intéressante et une réouverture assez heureuse.

9 NOVEMBRE. — Première représentation d'*Un Conseil judiciaire*, comédie en trois actes de MM. Jules Moinaux et Alexandre Bisson ¹. — Enfoncés, les faiseurs de théories, qui prétendent que, pour avoir un succès au théâtre, il faut, surtout et avant tout, une pièce ! Il n'y a pas l'ombre de pièce dans *Un Conseil judiciaire*, et ces trois actes sont pourtant bien amusants : on a donc ri toute la soirée au Vaudeville ; on y rira longtemps. Une pochade, diraient les peintres, mais une pochade bien réussie. La toile se lève sur une salle du Palais de Justice, un jour d'audience du tribunal civil : voilà les magistrats, le greffier, le ministère public, les avocats en robe, les huissiers, les gardes municipaux, tout y est fort exactement reproduit ; nous avons même reconnu M^e Laguerre venant demander la remise à huitaine d'une des causes inscrites au rôle du jour. Parmi les affaires qui vont être retenues pour être plaidées à l'au-

1. DISTRIBUTION : Pagevin, M. Jolly. — Boisrobin, M. Dieu-donné. — Courvalois, M. Boisselot. — Olivier, M. Corbin. — Tubeuf, M. Courtès. — Raoul, M. Garraud. — Le président du tribunal, M. Mayer. — Mathieu, M. Peutat. — Grimblot, M. Roche. — Basoche, M. Mangin. — Le greffier, M. Pellerin. — Un garçon de bureau, M. Vaillant. — Le substitut, M. Dion. — Un garde, M. Petit. — Premier juge, M. Cottet. — Deuxième juge, M. Aimé. — Pauline, M^{me} Jane May. — Madame Pagevin, M^{me} D. Grassot. — Madame de Strade, M^{lle} Darly. — Une dame, M^{lle} Hilaire. — Julie, M^{lle} Bonnaud.

dience, se trouve celle de M. Thomery contre M^{me} Thomery : un mari qui adore sa jeune femme et qui, par prudence, demande qu'on lui nomme un conseil judiciaire, afin d'arrêter ses folles dépenses ; en moins de deux ans, la petite prodigue a dévoré quatre cent vingt-sept mille francs : il est temps d'arrêter les frais. — « Ne m'éreintez pas trop ! » dit le mari à M^e Boisrobin. — « Comme avocat, c'est un devoir ; comme ami, c'est un plaisir ! » lui répond le jeune membre du barreau, dont la doctrine consiste à chercher le bonheur dans le ménage — des autres, bien différent de son confrère Pagevin, marié à une femme qui a dix ans de plus que lui et qui passe pour très rigide, et pour cause, sur l'article de la morale conjugale. Le plaidoyer de M^e Pagevin est un chef-d'œuvre de gaité prudhommesque : il faut l'entendre citer un écrivain du siècle dernier que ses travaux ont rendu notoire : Voltaire ; il faut l'entendre conter l'histoire des huit cents petits poissons rouges, pour lesquels M^{me} Thomery a fait construire un bassin de marbre d'une vingtaine de mille francs. — « On ne pouvait pourtant pas les mettre dans un local ! » fait le père de M^{me} Thomery, qui, tout à l'heure, va se faire expulser par le président pour ses interruptions. — Il faut ouïr M^e Pagevin dans son histoire du perroquet de quarante francs acheté par M^{me} Thomery et à la personne duquel on a attaché, pour lui apprendre à parler les langues étrangères, un professeur spécial aux appointements de quinze cents francs. De là les dettes de la petite prodigue... — « Mais si l'on

payait ses dettes, ça ne serait pas la peine d'en faire », répond M^e Boisrobin, dont la réplique est si molle, que sa cliente est condamnée et légalement pourvue d'un conseil judiciaire. C'est M^e Pagevin qui est nommé ! Le premier acte, où le procès est si joliment mis en scène, n'est, pour ainsi dire, pas une charge de l'audience ; il en est la photographie d'après nature. « Comme c'est ça ! » disaient les habitués du Palais. *C'était ça*, en effet, et cela prouve le juste esprit d'observation de l'auteur des *Tribunaux comiques*, M. Jules Moinaux, qui connaît mieux que personne le sujet dont il parle et qui a vu maintes fois les scènes qu'il a représentées, copiées sur le vif. La part de M. Bisson nous semble plus large au second acte, tout rempli de traits spirituels et de mots de situation qui ont, plus d'une fois, emporté les bravos des spectateurs légitimement divertis. Ce second acte nous représente l'étude de M^e Pagevin, auquel son domestique vient dire ingénument : « Monsieur, il y a là trois de vos *noceurs* ! » — « Dis au moins *prodigues* ! » répond M^e Pagevin. Pas si innocent que cela, d'ailleurs, le valet de chambre en question, payé trente francs par mois par la jalouse M^{me} Pagevin pour filer et surveiller son maître. — « Madame m'a promis de me doubler, si j'arrive à pincer Monsieur. » — « Je t'en donne cinquante ! » — « Pour faire pincer Madame ? » — « Pour ne rien dire. » — « Faudra-t-il continuer à recevoir les trente francs de Madame ? » — « Interroge ta conscience et fais ce qu'elle t'ordonnera de faire. » — « Je l'ai interrogée : je les recevrai ! » Pagevin

silhouette qui convient au major Tubeuf, dont la modeste pension — il a aussi un conseil judiciaire — ne suffit guère à ses dépenses de première nécessité. — « Ma maîtresse me coûte, à elle seule, 300 francs par mois. — « Prenez-en une de 150 ! » lui répond Pagevin, qui est évidemment un homme d'un autre temps. Citons encore M. Dieudonné, cette fois assez mal partagé, et M. Peutat qui fait drôlement le domestique payé des deux côtés. La pièce est gaiement enlevée. — Encore un coup, c'est un succès mérité de tout point, qui terminera fort heureusement l'année, au théâtre de la Chaussée d'Antin.

Date de la ; Nombre de
Nombre 1^{re} représentation représentations
d'actes. ou de la reprise pour l'année.

<i>Georgette</i> , comédie.	4		36
<i>Les Deux Timides</i> , comédie. .	1	1 ^{er} février.	68
<i>Le Voyage de M. Perrichon</i> , com.	4	1 ^{er} février.	90
<i>Au pied du mur</i> , comédie. . .	1		1
<i>Les Grandes Demoiselles</i> , com.	1	3 avril.	40
<i>Le Club</i> , comédie.	3	3 avril.	40
<i>Un Mari malgré lui</i> , comédie.	1	10 mai.	42
* <i>Allo! Allo!</i> comédie. . . .	1	10 mai.	35
* <i>La Veuve de Damoclès</i> , com.	3	10 mai.	10
<i>Clara Soleil</i> , comédie.	3	21 mai.	5
* <i>Gerfaut</i> , comédie.	4	20 septembre.	51
<i>Une Fille d'Eve</i> , comédie. . .	1	9 novembre.	26
* <i>Un Conseil judiciaire</i> , com.	3	9 novembre.	61
<i>Un Maître en service</i> , comédie.	1	23 novembre.	11
* <i>Au bord du précipice</i> , com.	1	6 décembre.	10
* <i>Le Bracelet</i> , comédie. . . .	1	13 décembre.	7

PALAIS-ROYAL

Au *Train de plaisir*, qui fait les frais des premiers jours de l'an, succède un spectacle coupé, composé de la *Veuve au Camélia*, de *Prête-moi ta femme* et de la *Fille à Georgette*¹. Nous constatons que la grande critique, assez indulgente en général pour la *Georgette* de M. Sardou, s'est montré sévère — sévère, mais injuste — pour la parodie qu'on nous a donnée, le 6 janvier, sous la signature de Valbidor : Valabrègue, Billault et d'Orgeval. Pour nous, la plaisanterie nous a paru de bonne guerre, et nous devons dire que la *Fille à Georgette* a franchement diverti le public, comme une joyeuse farce qu'elle est. Que peut-on demander de plus à une parodie ? On se souvient

1. DISTRIBUTION : Le commandant, M. Milher. — Le régisseur, M. René Luguët. — Lord Carlington, M. Hyacinthe. — Le vicomte, M. Raimond. — Le docteur, M. Pellerin. — La comtesse, M^{lle} Descorval. — Georgette, M^{me} Mathilde. — Paula, M^{lle} Lavigne. — La bonne, M^{lle} Derville.

qu'à l'inverse de M^{me} Benoiton, qui était toujours sortie, lord Carlington, le mari gâteux de Georgette, ne sort jamais : il reste à la cantonade, c'est-à-dire à l'étage au-dessus, jouant avec des soldats de plomb comme un enfant qu'il est redevenu, et taquinant la bonne, après avoir, toute sa vie, taquiné la dame de pique. M. Sardou nous avait caché le lord et *pair* (pas de Paula, disent les parodistes) ; M. Valbidor nous le montre en la personne d'Hyacinthe, coiffé et affublé d'une blouse de bébé. On a ri de l'idée, qui n'est, en somme, pas plus mauvaise qu'une autre, et on a fait un succès au vieux gaga représenté par Hyacinthe. M^{me} Mathilde s'est chargée de nous rappeler M^{lle} Tessandier, l'excitante Bordelaise, plaçant à tout propos ses refrains de café-concert (c'est Jojotte qui reparait), et aussi drôle que possible dans son duo de la *Grâce de Dieu* avec M^{lle} Lavigne, qui, elle, nous donne une imitation très réussie de la mimique — nous allions dire de la gymnastique — de M^{lle} Brandès. Dans le major Chaud-dans-l'œil, interprété par Milher, nous retrouvons Clavel, qui dit tout, par la raison qu'il a juré de ne rien dire, et qui se tire d'embarras en donnant raison à l'un et à l'autre de ses interlocuteurs : le canotier Raimond et la comtesse Descorval. En dépit des lettres de M. Sardou et de ses corrections à l'usage de la province, la pièce du Vaudeville manquait de dénouement. La parodie du Palais-Royal en a trois : un pour Paris, un pour la province et un pour l'étranger. Georgette se retire à Asnières, et la comtesse part pour l'Angleterre :

rien n'empêche plus désormais le vicomte d'épouser sa Paula... Ah! ah! ah! chante-t-on sur l'air connu. Encore une fois, tout cela est très gai, et on a beaucoup ri : c'est assurément tout ce que voulaient les auteurs de la *Fille à Georgette*.

27 JANVIER. — Première représentation de *Trop de vertu!* comédie en trois actes de MM. Alfred et Maurice Hennequin ¹. — Céleste Simonot a épousé Edgar Pastouret, marchand d'huiles. Mari terre-à-terre, femme poétique : celle-ci est toujours dans les nuages; celui-là le nez fourré dans ses livres de commerce. D'où, la crise — la crise de *Divorçons*, si vous voulez. Car la Céleste de MM. Hennequin père et fils a plus d'un trait de ressemblance avec la Cyprienne de MM. Sardou et de Najac. Des Charmettes, le premier commis de Pastouret, n'est guère plus avancé qu'Adhémar, l'amant de M^{me} des Prunelles : il n'en est encore qu'à lire à la patronne le *Vallon* de Lamartine et les *Stances à la Malibran* d'Alfred de Musset. « Prouvez-moi que mon mari est infidèle... comme les autres, lui dit Céleste, et je suis à vous! » Cette alléchante promesse met la puce à l'oreille de Des Charmettes. Le marchand d'huiles est trop vertueux — cela ne lui semble pas naturel — il le file, et découvre qu'au lieu de se rendre tous les jours, comme il le dit, à la Bourse de commerce, Pastouret va tout simplement passer ses après-midi rue de Turin,

1. DISTRIBUTION : Pastouret, M. Daubray. — Molinvaux, M. Calvin. — Simonot, M. Pellerin. — Des Charmettes, M. Maudru. — Céleste, M^{lle} Lavigne. — Athénaïs, M^{me} Mathilde. — Clarisse, M^{lle} Descorval. — Catherine, M^{lle} Verley.

A *Trop de vertu* ! on ajoute tout d'abord les *Petites Voisines* ; puis ce spectacle fait place à une reprise de la *Boule* ¹ qui, mieux encore qu'une nouveauté mal venue, réussit tant bien que mal à tenir l'affiche pendant le mois de février.

3 MARS. — Première représentation de *Bigame*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Paul Bilhaud et Albert Barré ². — La légende rapporte qu'irrités par une longue suite d'insuccès — était-ce donc la faute du public s'ils avaient, dans leur choix ou dans leurs distributions, la main aussi malheureuse ? — les « aimables et intelligents » directeurs du Palais-Royal étaient devenus grincheux — au point de se mettre aussi mal avec la presse qu'avec leurs propres artistes, et de rebutter par de grosses impolitesse les journalistes les plus bienveillants ; affolés et maladroits — au point de vouloir donner les pièces, alors qu'elles n'étaient point sues, et au risque de les faire tomber à plat. C'est ainsi que *Bigame* aurait passé huit jours trop tôt, sous le vain prétexte que la *Boule*, qui,

1. DISTRIBUTION : Paturel, M. Milher. — Martineau, M. Pellerin. — Camusot, M. Luguet. — La Musardiére, M. Calvin. — Cornillon, M. Maudru. — Prosper, M. Hurteaux. — Modeste, M. Raimond. — Régisseur, M. Monval. — Broquin, M. Garon. — Piétro, M. Bouchet. — Facteur, M. Sanson. — Concierge, M. Barlet. — Domestique, M. Ferdinand. — Mariette, M^{lle} Davray. — Albertine, M^{lle} Berge. — Ursule, M^{lle} Elven. — Rosalie, M^{lle} Verley. — Pichard, M^{lle} Augier. — Auguste, M^{lle} Yvonne. — Nina, M^{lle} J. Simon.

2. DISTRIBUTION : Colardin, M. Daubray. — Fernand, M. Calvin. — Grinchon, M. Pellerin. — Saturnin, M. Raimond. — Raidillon, M. Luguet. — Marcel, M. Maudru. — Papillon, M. Monval. — Sophie, M^{me} Mathilde. — Julia, M^{lle} Dinelli. — Léonie, M^{lle} Berthou. — Javotte, M^{lle} Elven.

Dieu merci, avait roulé autant qu'elle le pouvait, était désormais impuissante à faire plus longtemps recette... Nous ne croyons pas aux légendes, et nous n'avons pas, fort heureusement, à nous occuper ici de ces questions de boutique et de ces querelles d'arrière-boutique. L'annaliste sérieux n'ajoute foi à aucun « potin » d'aucune sorte, et se réserve seulement le plaisir de constater que si, revenant encore une fois au Palais-Royal, les spectateurs « avaient de la méfiance », ils ont été, ce soir, fort étonnés d'y trouver un imbroglia comique, écrit de verve par deux jeunes auteurs, et dont le dialogue, plein de bonne humeur et de gaieté, a enlevé, surtout au second acte, les rires de toute la salle. — Ne vous est-il pas maintes fois arrivé, en voyage ou aux bains de mer, de rencontrer des couples *douteux* ? Mariet femme, amant et maîtresse : vous ne saviez au juste, et vous n'en saurez peut-être jamais rien... Pour s'épargner les ennuis que suscitent toujours ces situations irrégulières, Fernand Girardot présente Julia comme M^{me} Girardot à un certain Colardin, qu'il rencontre sur la plage de Cabourg. Deux ans après, Fernand retrouve Colardin, qui, naturellement, lui demande comment va sa femme. — « Elle est morte ! » répond Fernand, désirant couper court à toute explication ; puis, passant pour veuf aux yeux de M^{me} et de M^{lle} Léonie Colardin, il devient amoureux de la jeune fille, demande sa main et l'obtient. Le mariage se célèbre. Julia survient ! Colardin l'aperçoit et s'écrie : « La première femme de mon gendre vivante ! Alors il

est bigame!... » Puis il met Sophie et son neveu Saturnin au courant de la situation, et tous trois s'ingénient à chercher un moyen d'empêcher Fernand de partir avec Léonie. Le mari, agacé, réclame sa femme. — « Votre femme? la voilà! » répond Colardin, qui lui amène Julia. Le malheureux comprend tout et veut donner des éclaircissements : on refuse de le croire. Julia se tait, car elle s'est mariée — pour de bon — à Grinchon, un cousin de Colardin. Son mutisme confirme Colardin dans ses idées : Fernand est bigame! Et comme on propose au mari récidiviste de s'empoisonner, pour arranger tout, entre Raidillon, juge de paix suppléant, qui vient l'arrêter sur la plainte de Saturnin, le cousin de Léonie. Tous défilent, au troisième acte, chez le juge de paix, qui n'y comprend rien. « Amène-moi ma femme! » a écrit Fernand à un de ses amis. Il lui amène Léonie, et pendant qu'elle est avec son mari, Julia avoue à Colardin qu'elle n'était pas la femme de Fernand, mais sa maîtresse... Grinchon lui-même est persuadé que la demoiselle de Cabourg n'était pas Julia, mais sa sœur! Voilà, *grosso modo*, la donnée, un peu menue, de la pièce de MM. Paul Bilhaud et Albert Barré. Elle n'est certes pas aussi amusante que la simple cause de Lecouty, le célèbre bigame d'Alfortville, qui a réjoui Paris en l'an 1886. Quel sublime vaudeville vaudrait, en effet, cette désopilante page arrachée à la *Gazette des Tribunaux*! Mais si le bigame du Palais-Royal n'est qu'un faux bigame, et si l'aventure de Fernand Girardot est un peu banale pour être mise

à la scène et y remplir trois actes, la représentation n'en est pas moins pleine de drôleries, et nous avons raison de faire fond sur l'avenir théâtral de M. Paul Billhaud et de son collaborateur Albert Barré, les deux auteurs de *J'attends Ernest*. Ils savent écrire pour la scène et « font gai ». Nous les retrouverons plus tard triomphant complètement avec une donnée plus corsée, et nous estimons que c'est assez pour cette fois qu'ils aient fait rire et même beaucoup rire un public généralement défiant, et pour cause. Il y a des trouvailles de mots du meilleur comique. Entre autres, celui de la belle-mère, qui n'est encore au courant de rien. — « Mes enfants, s'écrie Colardin, il nous arrive quelque chose d'épouvantable ! » — « Je suis trop décolletée ? » demande pudiquement M^{me} Colardin. Très bouffonne est la scène des quatre hommes : « Fais-toi justice toi-même ! » et très cocasses aussi les explications que viennent, au troisième acte, donner tous les personnages, les uns après les autres, au suppléant du juge de paix, qui ne sait pas le premier mot de l'affaire et ne songe qu'à repasser le solo de basson qu'il doit jouer le soir chez le percepteur. Daubray était particulièrement bien amusant dans le récit extravagant de ses angoisses, et nous félicitons le charmant comédien d'avoir enfin trouvé un rôle de ganache bien dans ses cordes. Il était simplement exquis dans ses ahurissements et dans ses emportements. Pellerin nous donnait un excellent type de campagnard pris sur nature. Calvin et Raymond étaient fort comiques dans les rôles du mari et de Saturnin, le

traditionnel cousin navré de voir sa cousine en épouser un autre. Luguet, remplaçant Hyacinthe au dernier moment, était aussi ahuri qu'il le fallait en son rôle de juge de paix. M^{lle} Berthou était une bien jolie mariée; M^{lle} Dinelli une fine et élégante Julia, et M^{me} Mathilde se montrait fort plaisante dans le bout de rôle de la belle-mère. C'était un succès, somme toute, et un succès de jeunes auteurs, auquel nous applaudissions de grand cœur. *Bigame*, escorté de la *Dame aux Giroflées* et d'*Une Femme, un Melon et un Horloger*, tiendra l'affiche pendant cinquante et quelques jours.

22 AVRIL. — Première représentation de la *Perche*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Jules Prével et Gaston Marot¹. — Disons, en quelques mots, le sujet de la pièce. Trois amis de collège, Barentin, Paimpol et Coffinot, — Daubray, Calvin et Pellerin, — ont signé entre eux un pacte d'après lequel ils s'engagent, quelle que soit la situation critique dans laquelle ils puissent se trouver, à se tendre mutuellement la perche. Or, voici d'une part Coffinot qui, dans une discussion, se laisse aller à gifler un certain marquis de Rio-Tinto (représenté par M. Milher), consul de la Grenadine du Nord (Amérique du Sud), un homme influent, le seul qui puisse lui faire obtenir une concession

1, DISTRIBUTION : Barentin, M. Daubray. — Paimpol, M. Calvin. — Coffinot, M. Pellerin. — Rio-Tinto, M. Milher. — Jack Sterling, M. Hurteaux. — Georges de Pontournant, M. Samson. — Baptiste, M. Renard. — Rebecca Burnett, M^{lle} Lavigne. — Baronne de Sainte-Veloutine, M^{lle} Davray. — M^{me} Barentin, M^{lle} Dunoyer. — Louise, M^{lle} Elven. — Lucile, M^{lle} Debray. — Julie, M^{lle} Ver-

s'entremêlent de façon à former un imbroglio très compliqué, — trop compliqué, disaient quelques-uns. Il n'en est pas moins vrai qu'en dépit d'un second acte un peu lourd, et malgré la fatigue que pouvait éprouver le spectateur à débrouiller cet écheveau si bien emmêlé, on a ri d'un bout à l'autre de la soirée. L'acte d'exposition est excellent, et le troisième, qui semble ne pas tenir à la pièce, est d'une bonne gaîté. M^{lle} Alice Lavigne y chantait bien drôlement une chanson anglaise qu'on lui redemandait. Sa création de miss Rebecca était une jolie revanche de sa mésaventure de *Trop de vertu* ! où on l'avait maladroitement obligée à jouer « un rôle de pièce », qui ne lui convenait aucunement. En comédienne intelligente, M^{lle} Lavigne — dont on commençait à trouver le comique monotone — a su, ce soir, renouveler sa manière et nous donner une Américaine vraiment étudiée d'après nature ; le costume et l'accent, tout y est. La grosse charge a, cette fois, fait place à la vérité la mieux observée. Elle a eu, et c'était justice, le succès de la soirée. Moins bien partagés qu'elle, M. Daubray, toujours drôle ; M. Milher, qui nous donnait un type amusant, sinon nouveau, du marquis exotique de Rio-Tinto ; MM. Calvin et Pellerin, ont, eux aussi, été applaudis comme d'excellents artistes qu'ils sont. M^{lle} Davray ne fait pas mentir son nom d'Hermosa : elle est belle comme le jour. M^{lle} Dunoyer a toujours sa superbe voix de soubrette, mais elle se trompe de *voie* en persistant à jouer les duègnes comiques, qui appartiennent en propre à M^{lle} Ma-

thilde. — C'est avec la *Perche* que le Palais-Royal terminera sa saison le 31 mai.

7 SEPTEMBRE. — Première représentation de la *Brigue Dondaine*, revue en cinq actes, dont un prologue, de MM. Paul Ferrier, Gaston Jollivet, Charles Clairville et Ernest Depré¹. — Une revue en septembre, au début de la saison théâtrale, voilà qui est assurément du nouveau, ou tout au moins du « renouveau » : le cas s'était déjà présenté, il y a quelques années, à ce même théâtre du Palais-Royal. La *Brigue Dondaine* est la réunion de deux revues jouées avec succès, l'hiver dernier, au Cercle des Mirlitons et au Cercle Volney. La vogue de *Pêle-Mêle Gazette*, venant après celle d'*Au clair de la lune*, aux Menus-Plaisirs, a-

1. DISTRIBUTION : Baron Bonnichon, *M. Dailly*. — Un monsieur, *M. Calvin*. — Un spectateur, *M. Milher*. — L'agent, *M. Pellerin*. — Le régisseur, *M. Luguet*. — Riffard, *M. Hyacinthe*. — Guy, *M. Numa*. — Le dragon, *M. Garon*. — Premier marchand, *M. Victorin*. — Gaston, *M. Maudru*. — Le lûgame, *M. Hurteur*. — Ramonois, *M. Monval*. — Moutounnet, *M. Bouchet*. — Roger de Morey, *M. Florval*. — Un jeune étudiant, *M. de Berg*. — Un employé, *M. Renard*. — Gontran, *M. Sanson*. — Justin, *M. Ferdinand*. — Flachat, *M. Greffier*. — Le douanier, *M. Armand*. — Un électricien, *M. Adrien*. — Krao, *M^{lle} Alice Lavigne*. — Liline, *M^{lle} Mathilde*. — La Brigue Dondaine, *M^{lle} Dezoder*. — Victoire, *M^{lle} Bergé*. — La doctoresse, *M^{lle} Berthou*. — Les champions, *M^{lle} Descorval*. — Le volapük, *M^{lle} Elven*. — Le banc d'huîtres, *M^{lle} Marie Leroux*. — La première bonne, *M^{lle} Behr*. — Les pommes de terre, *M^{lle} Darrille*. — Anaïs (des Variétés), *M^{lle} E. Andrée*. — Toto, *M^{lle} Sagnier*. — M^{me} Canard, *M^{lle} Augier*. — La Tour Eiffel, *M^{lle} Charlotte Bié*. — La poudre-coton, *M^{lle} L. Gaudel*. — Gugusse, *M^{lle} Debray*. — Deuxième bonne, *M^{lle} Darcey*. — Polyte, *M^{lle} Renaud*. — Mimile, *M^{lle} Clem*. — L'abbaye de Thélème, *M^{lle} Jane Simon*. — Quatrième bonne, *M^{lle} Viider*. — Dodolphe, *M^{lle} Elise Derieux*. — Totole, *M^{lle} Francine Derieux*. — Ernestine, *M^{lle} Blanche Gerny*.

t-elle tourné la tête aux directeurs parisiens, qui, tous maintenant, voudraient jouer des revues, — ou les cartons du Palais-Royal se trouveraient-ils, en réalité, fort dépourvus de pièces jouables? Peu importe le motif pour lequel on nous a donné le spectacle de ce soir... L'essentiel était qu'il fût amusant. Il l'est. Grâce à des actrices de verve et de ressource, comme M^{mes} Mathilde et Lavigne, et conduite par le joyeux Dailly, un compère idéal, peu gêné pour s'entretenir avec le public et fort habile à lui communiquer son gros rire, la *Brigue Dondaine*, allégée de quelques inutilités, agrémentée au contraire, au jour le jour, de quelques nouveautés de date plus récente, la *Brigue Dondaine* avait, en somme, tout ce qu'il fallait pour tenir assez longtemps l'affiche du Palais-Royal. Et, maintenant que nous avons constaté le succès, bornons-nous à piquer, dans ces notes, les passages qui ont obtenu, ce soir, les applaudissements les mieux nourris. C'est d'abord la scène de la tour Eiffel, représentée par une jeune élève de Maubant, que nous avons remarquée aux derniers concours du Conservatoire dans *Bélise des Femmes savantes*, M^{lle} Charlotte Bié, qui a de la physionomie et de la voix. — « J'ai six cents mètres! » dit la tour du Champ-de-Mars. — « Six cents maîtres! » fait Dailly; la France les a et n'en est pas plus fière pour ça!... » Très amusante aussi la scène de Mathilde, en bébé gras médaillé au concours, emportant à bras tendus sa petite nourrice représentée par M^{lle} Bergé. Celle-ci est tellement gentille que, partout où elle va, on l'embrasse. —

« Enfin, dit-elle, je suis allée chez le ministre de l'intérieur. » — « Vous a-t-il aussi embrassée, celui-là? » — « Il n'a pas eu le temps; il s'en allait... » Voilà pour la satire politique. Pas méchante, n'est-ce pas? Comment, dans une revue de l'année, n'a-t-il pas été une seule fois question de Celui dont tout le monde parle en 1886, du général Boulanger, sur lequel il y avait tant à dire, pas plus que du prince Alexandre de Battenberg et de la curieuse révolution d'opérette qui l'a fait descendre du trône de Bulgarie?... La censure aurait-elle passé par là?... Bien inutilement, à notre avis. Venons aux gros effets, et citons tout d'abord la chanson de café-concert, genre Bonnaire, écrite par M. Serpette, et dite d'une si drôle de façon par M^{lle} Lavigne. On lui a fait trisser *Bastill-Madeleine*; nous avons rarement vu quelque chose de plus idiot et de plus amusant. Ce succès colossal a été partagé par le boléro de M. Raoul Pugno, chanté avec infiniment d'esprit par l'étonnante Mathilde, et suivi de son ébouriffant pas espagnol. Après avoir triomphé séparément, M^{mes} Mathilde (Carmen) et Lavigne (Krao) ont triomphé ensemble avec le duo tyrolien de la *Laïque*, qu'elles chantaient dans la salle même, l'une en face de l'autre, au balcon. C'est là de la belle et bonne bouffonnerie. Le Faucolta, spirituellement rendu par Milher; la parodie de *Martyre* et celle de *Patrie* venant à l'Opéra; l'imitation (un peu connue, n'est-il pas vrai?) de M^{me} Chaumont par M^{lle} Ellen-Andrée; le joli rappel à la Doctoresse, si joliment figurée par M^{lle} Berthou, et, par-dessus tout, nous

l'avons dit, la verve de Dailly, très suffisamment secondé par M^{lle} Dezoder, une commère qui chantait juste : voilà plus qu'il n'en fallait pour dérider le public, que ne gênera plus la proverbiale chaleur de la salle : la lumière électrique, nouvellement installée, a paru tout à fait charmante à l'œil et n'a pas peu contribué au succès général de cette aimable soirée de réouverture.

Le 15 octobre, les auteurs de la *Brigue Dondaine* introduisent dans leur revue la parodie d'*Adam et Ève*. Ève, c'est M^{lle} Berthou, aussi jolie et aussi déshabillée que possible ; Adam, c'est M. Sanson ; Satan est représenté par M. Bouchet, et tous trois imitent fort drôlement MM. Brasseur père et fils et M^{me} Théo. Cette addition à l'acte du théâtre a produit le meilleur effet. M^{me} Mathilde, indisposée, avait dû céder son rôle à M^{lle} Dunoyer ; M^{lle} Descorval avait repassé son *Chat noir* à une très jolie femme, M^{lle} Desrieux, et obtenu dans le pas et le boléro de la Carmencita un succès mérité. La *Brigue Dondaine* est suivie de quelques représentations de la *Cagnotte* (18 novembre-1^{er} décembre).

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Gotte*, comédie en quatre actes de M. Henri Meilhac¹. — *Gotte* — disons tout de suite que c'est M^{lle} Lavigne

1. DISTRIBUTION : Courtebec, M. Daubray. — Lahirel, M. Pellierin. — Alfred des Esquimaux, M. Numa. — Verduron, M. Victorin. — Gaston, M. Sanson. — Un facteur, M. Renard. — Un garçon épicier, M. Rocher. — Marceline, M^{lle} Raphaëlle Sisos. — Sophie, M^{me} Mathilde. — Gotte, M^{lle} Lavigne. — Léonie, M^{lle} Marie Lécour. — Armande, M^{lle} Clem. — Heuriette, M^{lle} A. Renaud. — Clarisse, M^{lle} Gaudet. — Petit porteur, M^{lle} Derieux. — Une Normande, M^{lle} Hortense.

— est le nom d'une bonne qui aime son maître : on voit souvent des maîtres qui aiment leur servante, pourquoi une fois ne verrait-on pas une domestique amoureuse de son bourgeois? Celui-ci — c'est Courtebec, joué par Daubray — demeure d'ailleurs bien indifférent à la folle passion qu'il a inspirée à sa cuisinière; il reste fidèle à sa femme à sa « bonne vieille », comme il l'appelle, avec laquelle il vit, depuis vingt ans, en excellente intelligence et lui passant son incorrigible travers : celui d'être joueuse comme les cartes et de rêver d'une grande fortune qui lui viendrait par le baccarat. — « Jcuer, dit M^{me} Courtebec (Mathilde), c'est, à nous autres honnêtes femmes, notre seul moyen de gagner de l'argent... » Courtebec est plus modeste en ses ambitions : « Bonne humeur quand même, bonne nourriture! » Voilà sa devise. La grosse somme, après laquelle courent tant de ménages, la grosse somme arrive, mais elle est pour Gotte, qui n'en sait rien, et les Courtebec, qui apprennent la nouvelle par une lettre de notaire, adressée à leur cuisinière, trouvent que les dix-huit millions dont elle hérite seraient bien mieux en leurs mains que dans celle de Gotte. — « Comment feraient des honnêtes gens en présence d'une telle situation? » se demandent M. et M^{me} Courtebec, et voilà ces braves bourgeois subitement hallucinés — Courtebec écoutant sa femme, comme le prince écossais prêtait l'oreille aux suggestions de lady Macheth — les voilà cherchant une façon « honnête » de s'emparer de la fortune de leur cuisinière, indigne, selon eux, d'un

tel bonheur. Les Courtebec cherchent, et ne se coucheront pas avant d'avoir trouvé. En attendant, ils accablent leur bonne de prévenances — sans aller trop loin pourtant, de peur qu'elle s'aperçoive de quelque chose — ils la saluent quand elle leur apporte le potage, la reconduisent lorsqu'elle retourne à sa cuisine. — Nous inaugurons une nouvelle manière, dit M^{me} Courtebec, nous trouvons qu'on n'est pas assez poli avec les domestiques. » — « Pas possible ! Ils ont un grain ! » s'écrie Gotte, qui se laisse faire et s'asseoit à la table de ses maîtres, servie par eux. Elle ne se doute pas, la malheureuse, des infâmes machinations tramées contre elle. Un instant — un instant seulement — M. et M^{me} Courtebec ont eu l'idée de se débarrasser d'elle, après lui avoir fait signer sous couleur de réciprocité, une donation complète de tout ce qu'elle possède. Puis renonçant bientôt à ce moyen comme trop dangereux, Courtebec, afin d'avoir un prétexte d'avantager la future héritière, songe à se jeter à l'eau et à se faire sauver la vie par sa domestique. — « Mais si on ne me ramène pas ? » fait-il. — « Eh bien ! je serai veuve, dit M^{me} Courtebec, et je l'adopterai. » Courtebec trouve l'invention mauvaise. — « Ma femme est une brave femme, pense-t-il, et ne me refusera pas la première chose que je lui demande depuis que nous sommes mariés ; je divorce donc, et j'épouse Gotte. J'aurai comme cela les dix-huit millions, et ferai à ma bonne vieille une pension aussi petite qu'elle voudra. » C'est sur cette étonnante résolution, ins-

pirée, d'ailleurs, par une bonne bouteille de chambertin, que se termine le troisième acte. Quand la toile se relève sur le quatrième, tout le monde est dégrisé : revirement complet. Courtebec demande pardon à sa femme d'avoir voulu divorcer ; M^{me} Courtebec demande pardon à son mari de lui avoir conseillé une infamie ; Gotte, elle-même, demande pardon d'avoir aimé son maître. Ce dernier revirement est de trop et nous semble bien inutile. Quoi qu'il en soit, les Courtebec apprennent à Gotte le formidable héritage qu'elle vient de faire. — « Deux mille francs à manger par jour ! s'écrie-t-elle. Quelle noce ! » Et la voilà rendant immédiatement son tablier et courant le village — nous sommes à Truc-sur-Mer — pour acheter tout ce qu'elle peut au compte de M. et M^{me} Courtebec, qui payeront en attendant qu'elle touche ses dix-huit millions. Mais elle ne touchera rien du tout : le notaire s'est trompé en mettant sous l'enveloppe de la cuisinière la nouvelle de l'héritage. — « Je n'ai pas de parents ! » avoue Gotte, — et sous l'enveloppe de M^{me} Lahirel, décachetée par son mari, une lettre d'amour adressée à la bonne. Qu'est-ce que M^{me} Lahirel ? Une charmante jeune femme de vingt ans, mariée à un homme de cinquante abominablement jaloux, et repoussant quand même les avances de tous ses adorateurs. Il faut entendre la délicieuse façon dont M^{me} Lahirel explique sa morale à M. Alfred des Esquimaux, plus entreprenant que les autres. Il faut voir comment, sur le point de succomber, un jour que son mari était devenu plus insupportable que jamais, elle

résiste à l'homme qui — preuve d'amour — vient de lui montrer les horreurs de l'adultère. Très amusant et très vrai, le mari, qui se croyait si bien trompé, et qui, désabusé, ne saurait ajouter foi à son bonheur : — « Non, dit-il, je ne puis pas m'y faire. » Il est bien joli, le rôle de ce mari jaloux, et bien finement esquissé, le personnage de l'honnête femme délicieusement rendu par M^{lle} Raphaëlle Sisos. Mais toute cette partie est trop délicate et trop fine pour se greffer sur la plus grosse et la plus forte trame des Courtebec songeant — comiquement, il est vrai — à dépouiller leur bonne. Il est possible que cela fasse contraste ; mais cela fait aussi disparate, et même incohérence. Tel est, selon nous, le principal défaut de cette comédie bourrée d'esprit (jamais M. Meilhac n'en eut de meilleur et de plus franc) et remplie d'une observation psychologique curieuse et profonde, sur un sujet qui, comme celui du *Prix Martin*, de MM. Augier et Labiche, était pénible, voire même odieux. Pour jouer une si difficile partie, M. Meilhac avait fort heureusement un trio comique de premier ordre : l'excellent Daubray, qui a rendu dans la perfection la scène d'ivresse de Courtebec mettant un pied dans le crime ; l'étourdissante Mathilde, qui lui donne si joyeusement la réplique, et la désopilante Lavigne : il faut voir Gotte faire de l'œil à son maître, lui donner des coups de pied sous la table et lui dire en rendant ses comptes : « Ah ! monsieur ! j'y mettrais plutôt du mien ! » Pour les raisons que nous venons d'énumérer, cette comédie aura-t-elle

le succès que nous souhaitons tous à M. Meilhac et au Palais-Royal ? — Nous ne vous le dirons que dans notre prochain volume de 1887 ; — mais nous donnerions beaucoup pour l'avoir écrite.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Train de Plaisir</i> , vaudeville,	4		24
<i>Mal aux cheveux</i> , comédie . . .	1		20
<i>La Veuve au Camélia</i> , vaudev.	1		2
* <i>La Fille à Georgette</i> , parodie.	1	6 janvier.	23
<i>Prête-moi ta Femme</i> , comédie.	2		2
<i>Le Baudet perdu</i> , vaudeville.	1		16
<i>J'attends Ernest</i> , comédie . . .	1		8
* <i>Trop de Vertu !</i> comédie . . .	3	27 janvier.	8
<i>Les Petites Voisines</i> , comédie . .	3		4
<i>Le Propriétaire à la porte</i> , vaudeville	1		26
<i>La Boule</i> , comédie	4	4 février.	27
* <i>Bigame</i> , vaudeville	3	3 mars.	56
<i>La Famille Guignol</i> , vaudeville.	1	3 mars.	13
<i>Un jour de première</i> , vaudeville.	1	6 mars.	3
<i>Le Bouillon de la Mariée</i> , vaud.	1		3
<i>Un Hercule et une jolie Femme</i> , vaudeville	1		3
<i>La Dame aux Giroflées</i> , vaudev.	1		34
<i>Une Femme, un Melon et un Horloger</i> , vaudeville . . .	1		24
* <i>La Perche</i> , comédie-vaudev.	3	22 avril.	39
<i>Mon Collègue</i> , vaudeville . . .	1		37
<i>Bobinette</i> , comédie	1		2
* <i>La Brigue Dondaine</i> , revue.	5	7 septembre.	77
<i>Le Bibelot</i> , vaudeville	1		75
<i>La Cagnotte</i> , vaudeville . . .	5		26
<i>Le Fétiche</i> , vaudeville	1		45
* <i>Gotte</i> , comédie	4	2 décembre.	33

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Le succès des *Brigands*, crânement interprétés par Dupuis, Baron, Léonce et M^{lle} Blanche Montthy, avait bien commencé l'année. Le 30 janvier, la toile se levait sur la première représentation des *Demoiselles Clochart*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Henri Meilhac¹. — Au dire de Clochart, — un marchand de charbon en gros, qui se croit de l'envergure et s'estime supérieur à la plupart de ses semblables, — les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui rampent (c'est le plus grand nombre) et ceux qui planent... Aux premiers, une seule existence suffit amplement. Les

1. DISTRIBUTION : Clochart, M. Dupuis. — Baladier, M. Léonce. — Pluribus, M. Baron. — Paul, M. Lassouche. — Hippolyte, M. Numa. — Edouard du Grapin, M. E. Didier. — Dominique, M. Ed. Georges. — 1^{er} employé, M. Angely. — Un agent, M. Dumésnil. — Un voyageur, M. Herissie. — 2^e employé, M. Thiéry. — Le secrétaire, M. Justin. — Le député, M. Lamy. — Un monsieur, M. Florent. — Gabrielle, Claquette, M^{lle} Réjane. — La comtesse, M^{me} Jane May. — Marietta, M^{lle} R. Maurel. — M^{me} Simpson, M^{lle} Chassaing.

mons mieux vous dire que le premier acte avait paru charmant, et qu'il y avait encore, dans les deux autres actes de cette pièce impossible et innarrable, plus d'une scène amusante et des mots comiques, comme s'il en pleuvait. Nous citerons, entre autres parties plaisantes, la conversation de Clochart et de sa fille se plaignant des infidélités du comte à son père, qui lui répond simplement : « Je parlerai à ton mari... je lui dirai de prendre ses précautions. » Puis la réception de M^{lle} Gabrielle par l'ami Pluribus, qui, fort troublé à l'idée de passer pour Clochart, commet impairs sur impairs et demande à rester cinq minutes dans les généralités... Les mots abondent, nous l'avons dit, et cela ne vous étonnera point, la pièce étant signée du nom de Meilhac. Clochart est sur le point de marier une de ses filles et doit se rendre à la présentation. — « Le parrain du fiancé ne peut bouger, » dit-il. — « Il a la goutte ? » demande Pluribus. — « Non : il est concierge ! » Quelques silhouettes de revue par-ci par-là : telle, la physionomie du propriétaire embêté par le conseil municipal, qui finit par le ruiner complètement à force de grever son immeuble de nouveaux impôts; celle du commissaire « vivant à une époque de grande indulgence » qui se contente de saluer poliment, en lui souhaitant « bien du plaisir », le monsieur qu'il devait arrêter comme complice d'adultère. Très amusante encore la scène de l'acheteur, à l'étalage de librairie de la gare du chemin de fer, qui demande le roman nouveau : *Pourriture*. Quel dommage que tout cela soit si

décousu, et que cette pièce des *Demoiselles Clochart* ne se tiennne pas mieux que ne se tenait, au Gymnase, la spirituelle *Ronde du Commissaire*, du même auteur, en collaboration, avouée cette fois, avec M. Philippe Gille. M. Baron est bien cocasse dans l'ami Pluribus. M. Dupuis parlait trop bas, ce premier soir, et ne savait pas assez bien son rôle. M^{lle} Réjane jouait avec infiniment d'intelligence le double rôle de la téléphoniste, raide et concentrée, et de Claquette, la gamine tout en dehors. M^{me} Jane May était fine et charmante dans le personnage de la petite comtesse, malheureusement indigne de son vrai talent de comédienne. Léonce se montrait plaisant, comme d'habitude, dans celui du concierge de grande maison qui a des domestiques; Lassouche, du dernier *bécarre* dans le rôle du fils qui renonce définitivement à la haute noce. Numa, le jeune dompteur à la mèche; Didier (le marquis Edouard du Gratin) et M^{lle} Chassaing, une fort adroite et fort jolie M^{me} Simpson, dont les traits et le rire rappelaient M^{me} Judic, complétaient, selon le cliché traditionnel, un bon ensemble.

23 FÉVRIER. — Première représentation du *Fiacre 117*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Emile de Najac et Albert Millaud¹. — La donnée de l'amusante comédie représentée ce soir re-

1. DISTRIBUTION : Vaucresson, M. Baron. — Jean, M. Lassouche. — Troussellet, M. Montrouge. — Arthur de Vlansec, M. E. Didier. — De Portenville, M. Barral. — Benjamin, M. Ed. Georges. — Oscar, M. Justin. — Coquet, M. Thierry. — Un municipal, M. Lamy. — Anaïs, M^{me} Cécile Chaumont. — Adèle, M^{lle} Crouzet. — Cécile, M^{lle} Buisson.

pose sur une pure fantaisie. Le fiacre 117 est machiné de telle sorte, qu'au moyen d'un truc avertisseur, le cocher est minutieusement informé de tout ce qui se passe d'anormal à l'intérieur de sa boîte roulante. Croyez-vous sérieusement qu'il faille tant de fils et de sonneries électriques, et que messieurs les cochers ne sachent pas exactement, sans qu'ils aient besoin d'y regarder, ce qui se fait derrière les glaces de leurs voitures? — Et puis les stores n'ont-ils pas été précisément inventés pour être baissés, si l'envie vous prend de vous garantir contre les rayons du soleil ou les regards plus gênants encore des passants indiscrets, — et dès lors que vous avez loué une voiture à l'heure, n'êtes-vous pas *chez vous*, libre d'y faire ce que bon vous semble, aussi bien que dans une chambre d'hôtel qui n'est pas davantage sur la voie publique?... Mais le préfet de police ne raisonne point ainsi, paraît-il — les mœurs sont bien changées depuis ce matin — il vient de donner, à propos de cette sorte de délits prévus par la loi, de très sévères instructions à ses commissaires. Entrant à merveille dans les vues de la dernière circulaire de M. le préfet, Lassouche, le parfait cocher, a juré de pincer dans son Urbaine le plus grand nombre possible de couples trop pressés de jouir des douceurs du tête-à-tête... Et le voici amenant au commissaire (l'excellent Montrouge) une petite dame qu'il a surprise en train de flirter trop amoureusement avec son compagnon de voiture. Les agents ont cru mettre la main sur une cocotte de profession : c'est une femme du

saura jamais. Plutôt que de laisser condamner son amie qui lui a révélé les charmes d'un mari qu'elle méconnaissait, et au risque de se réconcilier avec l'homme qui, jusqu'alors, la faisait rire même dans les moments les plus intimes, Anaïs veut bien confirmer, avec preuves à l'appui (elle substitue son porte-cartes à celui d'Adèle), les termes mêmes du procès-verbal dressé par l'officier de police judiciaire. C'était bien avec elle que se trouvait M. Vaucresson, à l'instant où les agents ont eu l'audace d'ouvrir la portière du fiacre 117, dans lequel ils remontent ensemble en quittant l'audience. Méfiez-vous : ça sonne ! — Tel est le sujet, égrillard sans doute, mais fort divertissant, d'une exilarante comédie, qui n'est pas sans ressemblance avec *Divorçons* — et à laquelle il était déjà permis de prédire un aussi long succès. L'entrée de Baron, au premier acte, avait eu le don de mettre la salle en joie. Il fallait le voir ouvrant les bras et s'écriant avec fierté au moment où les agents vont l'enfermer dans le petit local où il attendra l'heure de comparaître devant le commissaire de police : « Ma conscience est calme ; j'ai fait mon devoir d'homme ! » Très amusant encore en son : « Conte-moi ça, » ou quand il supplie sa femme au second acte : « Remettons-nous ensemble... Anaïs... voyons... » Impayable enfin dans son récit du dernier acte : « C'était un soir de printemps : elle lisait du Zola... » Nul comédien à Paris n'a, en ce moment, autant que Baron l'oreille du public. La pièce est bien faite, et le public est parti de rire quand il a compris que le mari allait être pris pour

le complice de sa femme. Ajoutons qu'outre les mots salés dont elle est bondée (jamais censure n'a été plus indulgente), elle contient plus d'un trait de bonne comédie. Tel celui-ci : « Si je n'étais pas votre mari ! — Vous voudriez l'être ? — Mais je le suis ! » Telle encore la scène où les quatre délinquants apparaissent tous quatre le nez dans le Code, où ils lisent avec stupeur les pénalités de l'article 330. Charmant aussi le mot du mari voulant à toute force que Vaucresson lui dise le nom de sa maîtresse : « Je le lui demanderai comme un service personnel. » Et l'exclamation du même Portenville, avocat de M^{me} Vaucresson, qui vient encore une fois de gifler son mari : « Ces gens-là ne s'entendent donc qu'en fiacre ! » Mentionnons encore la façon dont le commissaire de police rédige le procès-verbal du délit, constaté par l'un au parc Monceau, par l'autre au rond-point des Champs-Élysées : « Je mets : faubourg Saint-Honoré. C'est entre les deux ! » M^{me} Céline Chaumont joue M^{me} Vaucresson comme elle jouait Cyprienne de *Divorçons*, avec tous ses défauts et toutes ses qualités, celles-ci, du reste, l'emportant de beaucoup sur ceux-là ; maniérée sans doute et parfois exagérée dans ses intonations, plus cocotte que femme du monde, mais toujours fine, lançant le mot, ou le sous-entendant, avec un vrai talent de comédienne. A Montrouge et à Lassouche, que nous avons déjà cités avec éloges dans le commissaire de police et dans le cocher du fameux fiacre, ajoutons les noms de M. Barral, qui a très comiquement caricaturé l'avocat Portenville, et de la jolie M^{lle} Crouzet,

qui a bien dit les quelques mots du rôle d'Adèle.

La clôture de la saison s'était effectuée le 31 mai avec le *Fiacre 117*, dont la 100^e représentation avait eu lieu deux jours auparavant ¹. La réouverture du théâtre, que sa toilette d'été venait de faire tout frais et pimpant, a lieu, le 30 août, devant une salle où la chaleur a, comme de juste piqué de nombreux vides. Il est vrai d'ajouter que chacun des spectateurs présents paraissait, à lui tout seul, s'amuser comme quatre. Le *Fiacre 117* avait obtenu l'un des plus grands succès — et on les comptait — de la dernière saison théâtrale. La reprise de ce soir produit énormément d'effet. Le principal rôle de femme, qui est aussi le principal rôle de la pièce, celui d'Anaïs, créé l'hiver précédent par M^{me} Céline Chaumont, est repris aujourd'hui par M^{lle} Marcelle Lender, qui nous revient de Russie après avoir passé par le Gymnase, où elle fut assez peu remarquée. M^{lle} Lender est une fort jolie femme, dont le visage ressemble à M^{lle} Gabrielle Châlon, de la Scala, et dont la voix, parlée, rappelle celle d'une charmante cantatrice, M^{lle} Hélène Chevrier, qui se fit, il y a quelques années, applaudir à l'Opéra-Comique. Ses progrès, comme comédienne, nous ont paru évidents; de plus, elle a eu pour elle, du premier coup, tous ceux qu'agace le jeu nerveux et maniéré de

1. Le spectacle est ce soir-là offert gratuitement à une « délégation » en tenue des cochers de l'Urbaine, qui assistent au spectacle, habillés tout exprès de neuf par la Compagnie, et font, comme de juste, un vif succès à Lassouche, leur collègue du 117.

dans ses rôles à succès. L'idée n'était pas mauvaise, et pendant quelques semaines le théâtre ne désemplit point. Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui surtout, où l'élément étranger et provincial fait la majorité des salles de spectacle? M^{me} Judic est revenue, « bien revenue » du nouveau monde, très contente de retrouver son bien-aimé Paris et son cher théâtre. Le public a paru fort satisfait, lui aussi, de revoir son étoile favorite, à laquelle il a fait fête. Ce n'est pas encore, bien entendu, le monde des premières, mais c'est un public qui paie comptant, en bravos comme en argent.

Les représentations de M^{me} Judic se continuent le 15 octobre avec *Niniche*. Déjà reprise au mois de mars de la précédente année, la pièce de MM. Albert Millaud et Alfred Hennequin (M. Emile de Najac est toujours resté dans la coulisse) a valu ce soir une ovation triomphale au trio Dupuis-Baron-Lassouche — et des applaudissements sincères à l'étoile rentrante. Viennent ensuite la *Femme à Papa* (26 octobre) et *Mam'zelle Nitouche* (5 novembre).

20 NOVEMBRE. — Reprise de la *Belle Hélène*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach ¹.

1. DISTRIBUTION : Paris, M. Dupuis. — Agamemnon, M. Christian. — Ménélas, M. Léonce. — Calchas, M. Baron. — Achille, M. A. Guyon. — Ajax 1^{er}, M. Daniel-Bac. — Ajax II, M. Germain. — Eutyclès, M. Lamy. — Philocôme, M. Thiéry. — Un esclave, M. Millaux. — Hélène, M^{me} Judic. — Oreste, M^{lle} Ribe. — Lœna, M^{lle} Declères. — Parthœnis, M^{lle} Crouzet. — Bacchis, M^{lle} Folleville.

— Après un silence de dix ans, voici que reparait sur l'affiche cette bouffonnerie épique qui fut le premier grand succès d'Offenbach après *Orphée aux Enfers*, et qui donna à l'opérette un essor inattendu. Si grande prise qu'ait le temps sur ces sortes de pièces, celle-ci n'a pas trop perdu, grâce à l'esprit des auteurs qui perce sous leur parodie ultra-burlesque des dieux et des héros de l'antiquité, grâce aussi à la partition qui peut compter parmi les meilleures du genre et qui renferme aussi de charmants morceaux dans la gamme tempérée. Le succès de l'ouvrage a été très vif. Mais on n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que ferait un public nouveau à l'interprétation nouvelle. Où sont, en effet, les célèbres cascadeurs qui semblaient devoir emporter avec eux toute la jeunesse et toute la verdure de cette œuvre façonnée à leur taille et coulée dans le moule de leurs qualités et de leurs défauts ? Où est Grenier, le Calchas inimitable ? Où est Couder, l'immortel Agamemnon ? Où est Kopp, le Ménélas rêvé ? — Tous trois, hélas ! sont morts depuis longtemps... Où est la voix fraîche, perlée et prestigieuse de Dupuis ?... Le public a répondu sans réplique à ces points d'interrogation inquiétants. Il a reconnu Baron, Christian, Léonce pour les héritiers légitimes de Grenier, de Couder et de Kopp. Il a fait un énorme succès au trio du dernier acte, où les excellents bouffons n'ont pas craint de pousser la folie jusqu'à ses dernières limites. Quant à Dupuis, qui ne fait plus guère aujourd'hui qu'esquisser les morceaux qu'il chantait autrefois, le public, tou-

jours bienveillant, a jugé qu'il rachetait par une mimique étonnante, par un art exquis et par des habiletés sans pareilles, les défaillances d'une voix quelque peu compromise... au champ d'honneur. Si M^{me} Judic n'a pas la verve de Schneider et ne tient pas la scène comme faisait l'illustre créatrice du personnage, elle détaille certaines parties, interprète certains couplets avec une finesse, avec une retenue qui a bien son prix. Elle a apporté dans ce rôle d'Hélène sa grâce caressante et mignarde, l'attrait de ses beaux yeux, le charme de sa jolie petite voix et l'art avec lequel elle la manie. Elle n'a pas sans doute la « canaillerie » élégante et spirituelle d'Hortense Schneider, mais elle a de ces petits airs friponneaux qui lui vont si bien, et de ces petites rélicences contournées où se cache, en se laissant voir, nous ne savons quelle pointe de volupté. C'était tout autre chose, ce n'était pas mieux. — Bonne reprise, qui termine dignement l'année 1886.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Tout pour les Dames</i> , comédie.	1		28
<i>Les Brigands</i> , opéra-bouffe. .	3		38
<i>Le Copiste</i> , comédie.	1		24
* <i>Les Demoiselles Clochart</i> , comédie-vaudeville.	3	30 janvier.	24
<i>Châlet à vendre</i> , vaudeville. .	1		129
* <i>Le Fiacre 117</i> , comédie. . .	3	23 février.	150
<i>C'est la faute au Ministère</i> , comédie.	1		183
<i>On demande un secrétaire</i> , com.	1	27 mai.	5
<i>Le Chapeau de paille d'Italie</i> , comédie-vaudeville.	5		65
<i>Le Renard bleu</i> , comédie. . .	1		32
<i>Lili</i> , comédie mêlée de chant.	3		13
<i>Niniche</i> , com. mêlée de chant.	3		17
<i>La Femme à Papa</i> , comédie mêlée de chant	3		7
<i>Mam'zelle Nitouche</i> , comédie mêlée de chant.	4		15
<i>La Belle Hélène</i> , operette. . .		20 novembre.	42
<i>Quelle émotion!</i> vaudeville. . .	1		1
<i>Les Saltimbanques</i> , vaudeville.	3		9

PORTE-SAINTE-MARTIN

Hamlet et *Fédora*, pour M^{me} Sarah Bernhardt, *Patrie!* et la *Tour de Nesle*, pour M^{lle} Tessandier, sont, avec le *Crocodile*, les cinq ouvrages — dont trois de M. Victorien Sardou — qui remplissent l'année 1886¹. *Marion De Lorme*, qui date de l'année précédente, s'était donnée jusqu'au 21 février².

27 FÉVRIER. — Première représentation d'*Hamlet*, adaptation nouvelle en vers du drame de Shakespeare, en cinq actes et onze tableaux, par MM. Lucien Cressonnois et Charles Samson³. — « Ce

1. Le théâtre n'a pas fermé ses portes pendant l'été, où l'on a continué à jouer *Patrie!* et il n'y a pas eu d'autre clôture que les relâches nécessitées par les répétitions générales de chacune de ces pièces.

2. Dans les derniers jours de janvier, M^{me} Sarah Bernhardt, indisposée, est remplacée, dans le rôle de Marion De Lorme, par M^{lle} Baréty. La jolie pensionnaire de l'Odéon se tire à son honneur de la lourde tâche qui lui incombe.

3. DISTRIBUTION : *Hamlet*, M. Philippe Garnier. — *Laërte*, M. Volny. — *Le spectre*, M. Henri Luguet. — *Polonius*, M. Léon Noël. — *Le roi*, M. Cosset. — *Guildenstern*, M. Angélo. —

« drame est sévère, dit Victor Hugo, Le vrai y
 « doute. Le sincère y ment. Rien de plus vaste,
 « rien de plus subtil. L'homme y est monde, le
 « monde y est zéro. Hamlet, même en pleine vie,
 « n'est pas sûr d'être. Dans cette tragédie, qui est
 « en même temps une philosophie, tout flotte,
 « hésite, attermoie, chancelle, se décompose, se
 « disperse et se dissipe; la pensée est nuage, la
 « volonté est vapeur, la résolution est crépuscule;
 « l'action souffle à chaque instant en sens inverse,
 « la rose des vents gouverne l'homme. Œuvre
 « troublante et vertigineuse où de toute chose on
 « voit le fond, où il n'existe pour la pensée d'autre
 « va-et-vient que du roi tué à Yorick enterré, et
 « où, ce qu'il y a de plus réel, c'est la royauté re-
 « présentée par un fantôme et la gaieté représen-
 « tée par une tête de mort. — Hamlet est le chef-
 « d'œuvre de la tragédie-rêve. » — L'originalité
 du caractère d'Hamlet est tellement puissante que
 plusieurs critiques ont prétendu que Shakespeare
 lui-même n'avait pas eu conscience de son admi-
 rable création. Les incertitudes de ce rêveur mis
 comme malgré lui aux prises avec une grande
 action dont l'énergie fait reculer sa faiblesse, leur
 ont paru l'œuvre d'une fantaisie qui ne savait ni

Horatio, *M. Rosny*. — 1^{er} comédien, *M. Bouyer*. — 2^e comédien,
M. Piron. — Rosenkrantz, *M. Joliet*. — Marcellus, *M. Théfer*. —
 Bernardo, *M. Watrin*. — 1^{er} fossoyeur, *M. Lacroix*. — 2^e fos-
 soyeur, *M. Riva*. — Un prêtre, *M. Faille*. — Reynaldo, *M. Jégu*. —
 Cornélis, *M. Delisle*. — Un messenger, *M. Mallet*. — Voltimaud,
M. Cartereau. — Un gentilhomme, *M. Beson*. — 3^e comédien,
M. Gaspard. — Ophélie, *M^{me} Sarah Bernhardt*. — La reine,
M^{lle} Antonia Laurent. — Une comédienne, *M^{lle} Jeanne Delorme*.

se connaître ni se gouverner. La lecture attentive du drame, que nous avons faite ce soir avant de voir jouer l'adaptation nouvelle de MM. Samson et Cressonnois, inspire une opinion tout opposée. L'auteur d'*Hamlet* a bien une idée nette et claire de son héros; il a bien voulu représenter une de ces natures rêveuses et spéculatives en qui le développement intellectuel affaiblit la volonté. L'action n'est pas seulement paralysée, chez lui, par la tendance au rêve, mais aussi par la sensibilité excessive d'une nature aimable et douce. Destiné au trône qu'il doit occuper sans secousse et sans lutte, le jeune Hamlet, au retour de Wittenberg, où ses premières années ont été consumées dans de nobles études, apprend la mort imprévue d'un père pour qui son adoration ne connaît pas de bornes; il voit avec une peine profonde le second mariage de sa mère, dont l'union avec un autre que son père lui paraît un sacrilège, et c'est à cette âme profondément troublée que le destin impose, par la voix des morts, un fardeau devant lequel hésiterait le caractère le plus énergique et le mieux trempé pour l'action. Tous les sentiments doux et sacrés sont flétris dans son cœur par les révélations de la tombe. Sa mère n'est plus qu'un assassin; l'amour qu'il nourrissait pour le bonheur de sa vie entière devient un obstacle à son funèbre devoir, et le père même de celle qu'il aimait doit expier l'appui que sa basse complaisance prête au fratricide. Le noble prince, type de franchise et de loyauté, doit s'entourer de feintes et de mensonges. Il lui faut affecter la folie pour dissimuler sa vengeance,

d'avoir purifié son âme. Ici, c'est surtout encore à son insu la faiblesse et la bonté de sa nature qui l'emportent, et non pas le calcul du meurtrier méditant le coup dont sa victime doit le plus souffrir. On pourrait craindre qu'un caractère si finement analysé — qu'il semble plutôt une étude philosophique qu'un être réel — n'eût qu'une existence d'abstraction ; il n'en est rien. Telle est la puissance de Shakespeare que le rêveur et fantastique Hamlet n'a pas moins de vie que tous les autres grands personnages créés par le poète, et M. Villemain a eu raison de dire qu'« il devient sous sa plume un être réel dont l'empreinte ne s'efface plus ». C'est en 1769 que Ducis fit représenter la tragédie d'*Hamlet* qui a longtemps joui de la faveur publique. Mais les beaux vers de Ducis (car il y en a dans sa pièce) ne peuvent à nos yeux excuser l'imitateur français d'avoir détruit, dans le drame de Shakespeare, la couleur historique, l'intérêt national, la portée philosophique, l'originalité et la vie. Louable est le travail de MM. Samson et Cressonnois. Leur nouvelle traduction en vers, généralement faciles et coulants, souvent même très joliment frappés, respecte du mieux qu'elle peut l'œuvre de Shakespeare, qu'elle suit, scène par scène, jusqu'à la fin du drame anglais avec la mort de Laërte (après celle de Polonius et d'Ophélie), du Roi, de la Reine et d'Hamlet. En tout : six cadavres. C'est à cette dernière scène que la moralité du drame éclate dans toute son horreur. Hamlet étant décidément incapable d'accomplir sa tâche, la Fatalité s'en charge et l'exécute à sa place.

Elle lui bande les yeux et le précipite dans de sanglants quipropos. N'ayant pas été justicier, il sera bourreau. Un carnage confus et inique remplacera le sacrifice expiatoire que demandait le Fantôme. « La Némésis qui le possède a pris sa démence, dit Paul de Saint-Victor, elle entre dans l'action, comme s'enfonçait dans la mêlée ce vieux roi de Bohême aveugle du moyen âge qui frappait de sa masse d'armes à droite et à gauche, devant et derrière, assommant également amis et ennemis. Les fleurets s'échangent comme d'eux-mêmes, les coupes de poison s'égarent en chemin, interceptées par une main invisible. On dirait que la Mort joue au colin-maillard dans la salle, elle foudroie par zigzags, elle frappe par déviations. Hamlet se mêle au massacre sans le diriger; il châtie sans préméditation et sans réflexion. C'est presque par hasard que le coupable se trouve compris dans l'hécatombe qu'il immole à tâtons sur le tombeau de son père. » M. Philippe Garnier, blond comme le créateur du rôle, le fameux Burbage, a supporté sans faiblir ce personnage écrasant. On lui a reproché de parler souvent trop bas et surtout trop vite; mais le rôle est si long, qu'on ne saurait lui en vouloir de « déblayer » un peu. Ce qui est plus grave, c'est que sa voix devient rauque, quand il l'élève. Il n'en est pas moins vrai qu'il a produit un grand effet dans la scène avec sa mère, traversée par le fantôme du roi et après laquelle il a mérité d'être rappelé deux fois avec sa partenaire, M^{lle} Antonia Laurent, fort belle dans le rôle de la reine. M^{me} Sarah Bernhardt a fait preuve d'abné-

gation en décidant M. Duquesnel à monter, avant son départ pour l'Amérique, un ouvrage où, le rôle principal appartenant à Hamlet, elle n'a, elle-même, qu'une partie effacée. Elle a dit de sa « voix d'or », heureusement revenue, les romances de la « Saint-Valentin » et du « Petit oiseau du bon Dieu », qui, dans la version de MM. Cressonnois et Samson, remplacent les chansons érotiques d'Ophélie, à la fameuse scène de la folie. M. Léon Noël est plein de naturel en Polonius, et M. Volny plein de chaleur en Laërte. MM. Henri Luguet et Cosset tiennent très correctement leurs rôles de roi mort et vivant. Les costumes du quatorzième siècle et les décors étaient très beaux; la mise en scène fort soignée, et le tableau du cimetière, avec l'enterrement d'Ophélie, méritait réellement d'être vu.

29 MARS. — Reprise de *Fédora*, drame en quatre actes de M. Victorien Sardou¹. — Au moment où le public sortait ce soir de la Porte-Saint-Martin, une dame cherchait dans une baignoire son éventail qu'elle avait laissé tomber. « Que vous êtes longue ! lui disait-on, vous n'en finissez pas. » — « Je ne sais pas ce que je fais, dit-elle : j'ai mal aux nerfs. » Combien de spectateurs de *Fédora* auraient pu répondre de même ! C'est, en effet,

1. DISTRIBUTION : Loris, M. Pierre Berton. — Syriex, M. Angélo. — Gretch, M. Léon Noël. — Ronvel, M. Paul Reney. — Boroff, M. Rosny. — Tchileff, M. Gardel. — Désiré, M. Joliet. — Loreck, M. Faille. — Le Portier, M. Piron. — Cyrille, M. Albin. — Basile, M. Delisle. — *Fédora*, M^{me} Sarah Bernhardt. — Olga, M^{lle} Mary Vallier. — Dimitri, M^{lle} Durand. — Baronne Okar, M^{lle} Jeanne Delorme. — De Tournis, M^{lle} Blanche Boulanger.

de M. Sardou a sept lignes, et neuf fois des points suspensifs l'entrecoupent. Pas littéraire, si l'on veut, puisque ce n'est pas fait pour être lu, mais théâtral incontestablement, et produisant de l'autre côté de la rampe un effet saisissant. — *Fédora*, fort applaudie, ce soir, avec sa merveilleuse interprète, est une œuvre pathétique, habile, amusante, curieuse, entraînante, mais non, comme on a osé le dire, « un chef-d'œuvre » dans le sens absolu du terme. Ce n'est pas davantage ce que M. Sardou a fait de mieux ; espérons que le spirituel académicien ne nous en voudra pas si nous cherchons des termes de comparaison dans son propre bagage littéraire. Oui, nous le savons bien, les auteurs ont toujours une faiblesse quelconque pour leurs derniers nés ; ils vont répétant partout : « Je n'ai rien fait de mieux ! » Mais la critique a été inventée précisément pour atténuer et pour rabattre ces sortes de prétentions-là ; elle n'a aucune mission ici-bas, si ce n'est de remettre les choses en leurs lieux et places, de se défier des engouements irréfléchis et des bavardages de coulisse, de calmer les panégyristes bruyants, de venir en aide au talent méconnu et de représenter la modération au milieu des louanges trop excessives et des blâmes trop amers. Voilà bien des attributions que nous donnons à la critique, penserez-vous, sans doute, mais si elle ne les remplit point, elle ne sert plus à rien, il faut la détruire. Quel est le devoir de la critique ? C'est de dire à M. Sardou : — « *Fédora* n'est pas votre plus beau titre de gloire. Vous avez fait une meilleure comédie le jour où vous avez écrit *Nos Intimes* ;

vous avez fait un meilleur drame le jour où vous avez écrit *Patrie!* » Et ce que nous soutenons en ce moment est si vrai, que *Patrie!* et *Nos Intimes* sont incontestablement les pièces de Sardou qui ont le mieux résisté à l'action du temps. Comme elles n'ont pas cherché l'actualité, elles demeurent plus que jamais actuelles ; il y aura toujours des maris trompés qui soupçonneront leurs femmes ; il y aura toujours aussi des peuples opprimés qui se révolteront contre leurs oppresseurs ; voilà pourquoi les deux pièces en question seront d'une actualité, pour ainsi dire, éternelle. Quant à *Fédora*, si nous mettons cette pièce au-dessous de celles que nous venons de nommer, nous la plaçons en revanche, au point de vue du mouvement, de l'intérêt, de la structure et de la charpente, très au-dessus de *Georgette* et de *Théodora*, dans l'entre-deux, comme on voit.

Si nous consentions, comme l'ont fait certains amis maladroits, à rabaisser M. Sardou au rôle d'amuseur, nous avouerions qu'il ne nous a jamais amusés davantage, quoique son sujet soit bien terrible. Mais M. Sardou, n'en déplaise aux détestables flatteurs, dont les pavés sont toujours gros, a prouvé qu'il valait mieux qu'un simple montreur de lanterne magique, et qu'il savait s'élever jusqu'à la philosophie. Dans *Fédora*, la philosophie manque ; il reste l'amusement, qui grandit d'heure en heure, et qui se transforme en émotion, grâce à la perfection obtenue dans les détails et grâce à l'inattendu des péripéties qui se succèdent sans se ressembler. On sait que l'inter-

prétation repose presque exclusivement sur les deux principaux interprètes. C'est dommage que l'organe merveilleux, que « la voix d'or » de M^{me} Sarah Bernhardt — admirablement revenue aujourd'hui — n'ait point, dans *Fédora*, l'occasion de se développer. De la première à la dernière scène, la princesse Romazoff est dans un état perpétuel de fièvre qui ne prête guère aux modulations de sirène. Les paroles d'amour elles-mêmes sont mêlées d'agitation fébrile. C'est par l'expression et par le geste qu'elle s'empare du public, le domine, l'émeut et le tient palpitant. Son jeu muet est plus admirable encore que son jeu parlé. Toutes les impressions se peignent sur son visage, elle a des frissons et des tremblements nerveux d'un réalisme saisissant. En un mot, elle *vit* son rôle. Elle ne semble pas s'apercevoir qu'un public la regarde, et celui-ci peut oublier qu'il est en présence d'une actrice; il croit voir une femme ressentant vraiment les sentiments qu'elle exprime. Jamais M^{me} Sarah Bernhardt n'a mieux joué; mais aussi jamais elle n'a trouvé un rôle qui fût autant dans son diapason. Elle tient de Dorval plus que de Rachel, et l'on sait que M^{me} Dorval fut, elle aussi, une grande artiste. Elle a eu, à de certains moments, des intonations que nous n'hésitons pas à qualifier d'admirables, par exemple, lorsque, écoutant le récit du meurtre de Wladimir, elle dit à Loris, exaspérée et jalouse : — « Oui, c'est cela... tue-les... tue-les! » Elle croit vraiment assister à l'assassinat; nous le croyons avec elle. Il était à craindre que le public lassé, trou-

lieu la dernière représentation de M^{me} Sarah Bernhardt dans *Fédora*.

21 AVRIL. — Reprise de *Patrie!* drame en cinq actes et huit tableaux de M. Victorien Sardou¹. — Avant la fin de la précédente année, nous devions avoir à l'Opéra (voir plus haut) la *Patrie!* de MM. Sardou et Paladilhe. Pour terminer dignement la saison (le succès la prolongera jusque par delà l'été) nous avons eu, ce soir, sur le théâtre où il fut primitivement créé, une éclatante reprise du célèbre drame du maître. *Patrie!* a marqué un pas considérable dans la carrière de M. Sardou. Le futur auteur de la *Haine* n'avait encore jamais rien fait, rien conçu de plus élevé; jamais il n'avait encore atteint cette hauteur de l'art. Dans *Patrie!* M. Sardou a presque négligé d'être adroit, et l'on sait s'il peut l'être avec facilité; il n'a regardé que les grands côtés et les grandes lignes de la chose; il a obéi avec fermeté à la logique des caractères; il a eu la conviction et la sincérité; il a tiré ses plus vigoureux effets des entrailles mêmes du sujet et a poussé l'action jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, sans recourir à ces moyens factices que lui eût indiqués sans peine l'habileté de son

1. DISTRIBUTION: Comte de Rysoor, M. Dumaine. — Karloo Van der Nott, M. Marais. — La Trémouille, M. Volny. — Duc d'Albe, M. Cosset. — Jonas, M. Léon Noël. — Noircarmes, M. Bouyer. — Vargas, M. Riva. — Miguel, M. Rosny. — Rincon, M. Gardel. — Maître Alberti, M. Faille. — Galena, M. Emile Petit. — Del Rio, M. Herbert. — Prince d'Orange, M. Perrier. — Dolorès, M^{lle} Tessandier. — Rafaële, M^{lle} Réal. — Sarah Mathisoon, M^{lle} Schmidt. — Gudule, M^{lle} Marie Durand. — Une Ribaude, M^{lle} Boulanger. — Joshua, M^{lle} Fortin.

expérience; il a ainsi rencontré un triomphe qui le dégagait et mettait en une place plus élevée l'ingénieux auteur des *Pattes de mouche*.

Pour bien comprendre *Patrie!* et le sentiment qui l'anime, comme un sang généreux anime et fait vivre un corps plein de jeunesse, il faut se transporter en idée dans le pays et à l'époque où se passe le drame. C'est l'heure terrible où les Pays-Bas ont couru aux armes pour sauver ce qui restait de leurs villes et de leurs campagnes. C'est l'époque de toutes les violences, de toutes les cruautés, de toutes les menaces, de toutes les rancunes. On se hait et on se tue; massacres et pillages vont de compagnie. Dans les villes et dans les plaines marchent des bandes d'Italiens, d'Allemands, d'Espagnols, qui, enseignes au vent, clairons en tête, promènent la hache et l'arquebuse du Hainaut à la Zélande. Dans les bois, sur les canaux, parmi les bruyères et les ravins, à l'ombre des villages dévastés, sous les ruines que chaque jour amoncelle, rampe, se glisse et s'éparpille l'insurrection. Le fer et le feu l'extirpent, elle renaît; le sang qu'on verse la nourrit; sans cesse on croit qu'elle est morte, et toujours on la retrouve vivante; elle a un chef, elle a une nation, elle est une et elle est multiple; elle est celui-ci et celui-là, elle est tout le monde. Cependant, le bras qui frappe est à Bruxelles, la pensée qui dirige, à Madrid. Si le duc d'Albe était le glaive de l'Espagne, Philippe II en était le cœur. Quand le drame commence, le comte de Horn et le comte d'Egmont — d'Aiguemont, disent les dépêches de

l'ambassadeur de France — ont perdu la tête sur l'échafaud ; le prince d'Orange, mieux avisé, s'est réfugié dans les provinces soulevées de la Hollande ; il est l'espoir et l'idole du peuple. Dans les campagnes, on guerroye ; dans les villes, on conspire. On est en 1570. Nous voyons la vieille halle des bouchers transformée en lieu de campement par les lansquenets et les reîtres. Trois membres du Conseil des Troubles se sont assis autour d'une table, en plein vent, près du feu : Vargas, le secrétaire du duc, Delrio et Noircarmes, qui portent le casque et l'épée. Ils ont devant eux la liste des prisonniers ramassés dans la ville, et ils expédient les jugements. Un mot les résume tous : la mort. Autour d'eux, la troupe des soudards et de leurs familles applaudit. Le conseil est pressé d'aller souper et il fait vite. Le vieillard va à l'échafaud, l'enfant à la potence, la femme au bûcher. Rien ne trouve grâce devant sa férocité, ni la misère du pauvre, ni les sanglots de l'adolescent, ni les imprécations de la mère qui vient d'assister au massacre et au déshonneur de sa couvée. Parmi les prisonniers qu'on amène devant ces délégués du Conseil des Troubles, il y a deux hommes, le comte de Rysoor et le marquis de la Trémouille, un Flamand et un Français. L'un est accusé d'avoir quitté nuitamment la ville au mépris des lois ; l'autre a été pris dans un combat. Pour le comte de Rysoor, il y va de la tête ; pour le marquis, d'une rançon de cent mille écus d'or. Tous deux, d'ailleurs, sont calvinistes. Mais on n'envoie pas à l'échafaud un homme dont la vie représente une

pas plus loin. Le nom de cet amant qu'elle adore, le comte ne le saura pas. Mais, si elle reste muette, M. de Rysoor cherchera cet homme, et quand il l'aura découvert, il le tuera. Ce mot est comme un coup de fouet qui frappe un cheval sauvage. Tout à l'heure, il était là, cet amant pour lequel Dolorès est enflammée d'un amour irrésistible ; c'est Karloo van der Noot, l'ami (il en est encore et il en sera toujours ainsi), le compagnon de M. de Rysoor ; elle le tenait dans ses bras, elle pressait contre ses lèvres cette tête adorée, et il mourrait, lui ! Non, non, mille fois non ! Et soudain Dolorès s'élance sur les pas de M. de Rysoor, que la cloche de minuit appelle au prêche ; elle le suit, pénètre son secret, et se hâte de courir chez le duc d'Albe, dont elle force la porte, et qu'elle instruit du plan de bataille des conjurés qu'elle a surpris dans les fossés de la porte de Louvain, en armes, et ayant à leur tête Guillaume de Nassau. Elle croit que c'est tout ; mais il faut encore qu'elle parle et livre aux vengeances du duc d'Albe les noms des conspirateurs. Effarée, toute tremblante et renversée sous les mains du terrible gouverneur, elle en confesse trois ou quatre, les principaux, et parmi eux le nom de son mari ! Le quatrième acte est resté le plus émouvant, le plus beau, ce nous semble, de ce drame puissant. Les conjurés sont réunis dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, le comte de Rysoor est à leur tête avec Karloo, et les chefs des métiers, brasseurs et tanneurs, les drapiers et les tisserands sont à leur poste. Karloo a obtenu, en

sa qualité de capitaine des arquebusiers, que les chaînes qui fermaient les rues fussent abattues pour qu'il pût passer outre avec les armes dont sa compagnie a reçu ordre de se dépouiller. Des charrettes en sont pleines. De ce côté-là point d'obstacle. La ville dort, et Guillaume veille en dehors des murailles avec six mille hommes. Il faut donner le signal; les conjurés se dispersent dans toutes les directions. Le comte de Rysoor est seul avec Karloo, qui a dû laisser son épée chez le duc d'Albe. M. de Rysoor lui en présente une, et c'est alors que, dans la main tendue du jeune homme, il découvre la cicatrice rouge laissée par le tranchant de l'épée du capitaine espagnol. Ainsi, celui qui le trahissait, le voilà; c'est son ami, presque un fils. Il lève le fer, et Karloo ouvrant les bras, à genoux, lui montre sa poitrine. Après ce qu'il a fait, il a soif de la mort. — Qu'il eût été facile alors de tomber dans la chose banale! Mais non! le drame rebondit. — Derrière le mari, il y a l'homme qui a voué sa vie à la délivrance de sa patrie. Tout pour le salut des Flandres! Karloo l'a trompé, mais Karloo est un fidèle et brave soldat, on touche à l'heure suprême où la délivrance peut être conquise; la patrie n'a pas trop de tous ses enfants; le comte ne frappe donc point l'ami parjure, mais il lui crie: « Prends ce fer et combats! » Le mot est « cornélien », a-t-on dit jadis. Hélas! ce superbe dévouement ne peut rien contre la trahison de Dolorès. Les troupes espagnoles entourent l'Hôtel de Ville, y pénètrent par toutes les issues et fondent sur les conjurés. Les

arquebuses font leur œuvre; taillés en pièces, ils succombent; leurs chefs sont pris ! Mais ce n'est pas encore assez pour le duc d'Albe; il a les goudons, il veut le saumon. Un signal peut lui livrer le prince d'Orange; le carillonneur est là, parmi les prisonniers; qu'il tire donc la corde et qu'il sonne !... M. de Rysoor et Karloo le supplient, mais, pressé par la pointe des épées, pâle, effaré, le pauvre homme monte les degrés du beffroi. Soudain on entend le son des cloches. O bonheur ! ce n'est pas le carillon qui devait appeler Guillaume, c'est le glas funèbre qui doit lui crier : Va, fuis, sauve-toi, tout est fini, tout est perdu ! Dix balles punissent le brave carillonneur de son héroïque fidélité, et ceux qui lui survivent se découvrent devant le cadavre sanglant de l'humble serviteur qui a fait don de sa vie au pays. — Tout cela est sobrement dit, énergiquement fait, et tout cela par la grandeur du sentiment et la pureté idéale des régions où le drame entraîne les esprits, produit toujours un immense effet. Le comte de Rysoor et Karloo ont été pris les armes à la main; tous deux sont condamnés; mais Dolorès, qui, dans une scène saisissante, s'aperçoit qu'en voulant sauver celui qu'elle aime, elle l'a poussé vers la mort, fait si bien que, grâce à l'intervention de la fille du duc d'Albe, qu'elle intéresse à sa cause, un sauf-conduit est accordé à Karloo. Vainement celui-ci veut-il mourir. Le comte, qui lui a pardonné, lui impose l'obligation de vivre pour punir le traître inconnu qui les a vendus et a rejeté la patrie dans l'esclavage. Le

reste se devine. Tout entière à son amour, et ne rêvant plus que bonheur et liberté, Dolorès accueille son amant avec des transports de joie. Rien ne les séparera plus ; elle est à lui pour la vie. C'est en vain qu'il lui rappelle cette noble victime qui a scellé sa croyance de son sang ; elle est toute à sa passion. Mais un hasard tout à coup, un mot, un cri révèlent à Karloo l'épouvantable secret : celle qui les a perdus, celle par qui tant de bûchers s'allument, elle est là, devant lui, et un instant il avait eu la pensée de l'emporter dans ses bras ! Des cris retentissent, des flammes lui sent, le glas des agonies sonne ; par la fenêtre ouverte, il voit ses amis qui vont mourir et l'appellent Judas ; il frappe Dolorès du même poignard avec lequel le comte de Rysoor s'est tué, et s'élance parmi les bourreaux pour avoir sa part des bûchers où ses frères expirent. On a applaudi comme au premier jour ce beau drame, qu'échauffe et que fait palpiter un souffle puissant de vie. C'est l'œuvre par laquelle M. Victorien Sardou s'est rapproché le plus du grand art et celle qui a le mieux mérité son réel succès. Un mot sacré a porté bonheur à M. Sardou. *Patrie !* a été pour lui cette terre d'où le lutteur antique tirait de nouvelles forces aussitôt qu'il l'avait touchée, et comme on l'a pu dire d'un autre, dans d'autres circonstances :

Et pour l'avoir aimée, il en devient plus grand

Il faut rendre à M. Raphaël Félix cette justice posthume qu'il avait fort bien monté *Patrie !* à

l'origine. La mise en scène et l'interprétation sont, cette fois encore, à la hauteur de l'œuvre. Le superbe drame de M. Sardou a été présenté à la génération actuelle avec un soin intelligent, une vérité de couleur et d'ajustements, une habileté de détails, une variété et une richesse de décors, qui font le plus grand honneur au goût de M. Duquesnel et aux peintres chargés de faire revivre aujourd'hui le Bruxelles de 1570. Quelle passion, quelle véhémence, quelle colère, quels cris soudains chez M^{lle} Tessandier, qui, au risque de changer désavantageusement sa physionomie, s'est faite Espagnole des pieds à la tête, avec tous les délires et toutes les amertumes de l'amour ! Comme elle est sauvage dans sa dénonciation, implacable et hautaine dans sa lutte avec le duc d'Albe ! Et qu'elle sait bien mourir de la main de celui qu'elle aime !... Si émue d'abord que sa voix ne sortait pas de sa gorge desséchée, elle s'est heureusement remise et a joué avec tant de vérité et d'énergie dramatique que, pour bien lui prouver son enthousiaste admiration, la salle l'a rappelée trois fois après le troisième acte. On sait que Dumaine a fait un personnage vivant du comte de Rysoor, une sorte d'incarnation. Il lui a donné un caractère de fierté, une ampleur magistrale, une autorité, qui lui ont valu son grand succès d'autrefois. Il a la hauteur superbe du devoir fait homme, toute la flamme de l'exaltation patriotique, tout l'enthousiasme du martyr. Ce calviniste flamand, d'une physionomie à la fois austère et passionnée, reste, à notre sens, la plus belle création de l'ar-

les ordres, beaux esprits dignes du nom, et imbéciles s'en parant sans titres; on l'a représentée sur les grandes scènes parisiennes, dans les théâtres les plus intimes de la province et jusque sur les tréteaux de la foire; quelques artistes éminents, au milieu d'une armée de mauvais cabotins, aussi dépourvus de talent que de ressources matérielles, lui ont servi d'interprètes; certaines de ses phrases sont restées dans la mémoire des hommes comme des modèles de cocasserie et d'emphase; jamais pièce ne fut plus maltraitée, écorchée, honnie et vilipendée; elle est vieille, elle a des rides, elle est usée — et pourtant la vie court encore dans ses veines et à la chasse au public, aux applaudissements et aux recettes, elle est en état de laisser loin derrière elle beaucoup de productions d'hier, ennemiées dès le berceau par le scepticisme de leurs auteurs. Ce qui fait la puissance de ce vieux drame, c'est la bonne foi avec lequel il est écrit. Les auteurs y ont apporté une conviction qu'on chercherait en vain chez leurs successeurs. Pour entraîner la foule, les écrivains modernes ne croient pas assez eux-mêmes à l'émotion produite par les grandes phrases et les grands sentiments. Qui doute de soi ne saurait se faire suivre. Combien, en ce moment, existe-t-il de dramaturges, en dehors de M. d'Ennery, qui, au fond du cœur, ne trouvent pas le drame ridicule? Ils craignent de faire rire, et cette crainte les empêche de faire pleurer. Il faut croire que « c'est arrivé » pour oser se lancer à corps perdu comme ont fait Dumas et Gaillardet, jeunes alors, dans un pareil entraînement d'invraisemblances.

M. Victorien Sardou; musique de scène de M. Massenet ¹. — *Nihil novi sub sole*, dit le proverbe : rien n'est nouveau en ce monde. C'est ainsi que l'idée du *Crocodile* se trouve dans une comédie en trois actes qui fut longtemps jouée en Angleterre et dont l'auteur n'était autre que feu Tom Taylor, l'ancien critique du *Times* et l'adaptateur, lui aussi, de nombreuses pièces de toute provenance. Celle-ci avait pour titre *The Overland Route*, et fut donnée pour la première fois à Londres en 1860. Les deux premiers actes se passent à bord d'un steamer, le *Simoun*, qui fait naufrage à la fin du second acte. Au troisième, tous les personnages sont réunis sur une île déserte. C'est une comédie, avec des quiproquos et des personnages comiques. Le héros de la pièce est un jeune médecin pauvre, mais intelligent, courageux et adroit, qui confond les fâcheux et sauve la vie à la jeune première, qu'il épouse à la fin. — Ce

1. DISTRIBUTION : Richard Kolt, M. Marais. — Jemmy, M. Pierre Berton. — Chevrillac, M. Cooper. — Péterbecque, M. Francis. — Soubraka, M. Léon Noël. — Bertholin, M. Rosny. — Risdaël, M. Paul Reney. — Coppernick, M. Bertall. — Boghart, M. Cosset. — Gouverneur de Batavia, M. Bouyer. — Roubion, M. Gardel. — Montès, M. Riva. — Strapoulos, M. Herbert. — Boulton, M. Perrier. — Absalon, M. Deschamps. — Stirler, M. Trousseau. — Sullivan, M. Boudier. — Caprioni, M. Mallet. — Sida, M. Jégu. — Maître d'hôtel, M. Gaspard. — Aide de camp, M. Delisle. — Intendant du bord, M. Besson. — Un premier maître, M. Samson. — Ti-Ki-Li, M. Camus. — Niko, nègre, X... — Liliane, M^{lle} Maria Legault. — Olivia, M^{lle} Barety. — Miss Chipsick, M^{lle} A. Leriche. — M^{me} Jordaëns, M^{lle} Claudia. — Gabrielle, M^{lle} Jeanne Delorme. — Nono-Miki, M^{lle} Lacroix. — Susannah, M^{lle} Cheirel. — Mira, M^{lle} Marie Durand. — M^{me} Stirler, M^{lle} Boulanger.

n'est pas ici le lieu de rechercher si l'œuvre nouvelle ne présente pas des analogies plus complètes avec la pièce anglaise. Peu importe, d'ailleurs : il va sans dire que si, comme c'est probable, M. Sardou a connu *The Overland Route*, il n'a pas manqué d'en faire une pièce tout autre, et nous n'avons à nous occuper ici que de celle qu'on nous a jouée à la Porte-Saint-Martin, sous ce titre : *Le Crocodile*. Pièce bizarre, multiple et amphibie, qui ne comporte pas moins d'une trentaine de personnages, qui tous ont un rôle plus ou moins développé, plus ou moins comique ; un drame-vaudeville, ou un vaudeville féerique — sans fées, bien entendu — une sorte de *Tour du Monde en 80 jours*, qui rappelle l'*Oncle Sam* et fait à la fois songer à *Chamillac* et aux *Cent Vierges*. Le *Crocodile* est un bateau à vapeur qui prend feu en pleine mer et fait naufrage à la hauteur des îles Nicobar. Ses trente-deux passagers, réunis dans un canot de sauvetage, débarquent dans une île déserte, l'île de Robinson, où ils fondent une industrielle colonie, élisant un gouverneur, que les anarchistes s'empressent, d'ailleurs, de renverser aussitôt qu'ils le peuvent. Bref, c'est à la suite de cruels incidents politiques que leur souverain déchu, Richard Kolt, demeure tout seul avec la fiancée de ses rêves dans l'île envahie par des pirates malais. D'inoffensifs pirates, du reste, dont sont bientôt délivrés les ex-passagers du *Crocodile*, se retrouvant tous, ou à peu près tous, à Batavia, y compris Paul et Virginie, c'est-à-dire Liliane et Richard, — de son vrai nom Georges Morgan, qui, comme le Chamil-

sa bien-aimée, que Richard Kolt, ou Georges Morgan, — qui vient par miracle d'échapper à la pendaison, — doit prendre le temps de lui raconter son histoire. Et quelle histoire à dormir debout ! C'est à partir de cet endroit qu'une partie de la salle a paru perdre un peu patience. Nous avons compris cette lassitude, surtout quand, au dernier tableau, les personnages ont recommencé leurs présentations du premier... C'était trop de redites, en vérité. N'imitons pas un semblable exemple, et hâtons-nous de constater ici que cette pièce médiocre était supérieurement jouée. M. Marais, sur qui sont tombés, le premier soir, les *oh!* et les *ah!* du public énervé et ennuyé, s'acquittait avec beaucoup d'adresse d'un rôle long et fatigant ; — sa tirade du quatrième acte est à elle seule un casse-cou. — Il se faisait rappeler par toute la salle après la scène de pantomime où, pieds et poings liés, il se traînait sur les genoux jusqu'à la hache avec laquelle il allait pouvoir couper ses cordes et reconquérir la liberté. M^{lle} Legault était une délicieuse Liliane qui lui donnait la réplique d'une façon charmante et spirituelle. M. Pierre Berton était fort bien dans le docteur Jemmy. M. Cooper avait de l'entrain et de la gaieté dans le traditionnel Parisien ; M^{lle} Leriche et M. Francès rendaient d'une façon aussi comique que possible les caricatures de l'Anglaise et du « grand orateur » néerlandais. MM. Herbert, Paul Reney et Léon Noël se tiraient à leur honneur des rôles du traître Strapoulos, du reporter Risdaël et de Soubraka, le précepteur arriéré d'un jeune roi de Siam, sin-

mot : « Qu'il nous donne le pendant de *Patrie!* »
Et il nous verra alors aussi élogieux que nous
l'étions plus haut à propos de la magnifique pièce
dont s'est emparé l'Opéra en ce même mois de
décembre de l'année 1886.

	Nombre	Date de la	Nombre de
	d'actes.	1 ^{re} représentation ou de la reprise.	représentations pour l'année.

<i>Marion de Lorme</i> , drame en v.	5		61
* <i>Hamlet</i> , drame en vers.	5 a. 11 t.	27 février.	23
<i>Fédora</i> , drame.	4	29 mars.	16
<i>Patrie!</i> drame.	5 a. 8 t.	21 avril.	179
<i>La Tour de Nesles</i> , drame.	5 a. 9 t.	8 octobre.	67
* <i>Le Crocodile</i> , pièce.	5 a. 9 t.	21 décembre.	13

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

L'histoire de la Gaité ne sera pas longue à faire en l'an 1886. On y a joué en tout trois pièces, dont une nouvelle : la *Cigale et la Fourmi*. — Le *Petit Poucet*, qui datait de l'année précédente et dont la 100^e représentation s'était donnée le 11 janvier et la 200^e le 4 avril, faisait place, dès les premiers jours du mois de mai, à la reprise du *Grand Mogol*¹, qui fut le grand succès de l'année 1885. Agrémentée des joyeuses cascades de MM. Raiter, Alexandre et Scipion, la pièce de MM. Chivot et Duru a paru fort amusante encore et la musique de M. Audran plus amusante que jamais. Est-il besoin d'ajouter que M^{me} Thuillier-Leloir a dû bisser, ce jour-là, la chanson du *Serpent* et le *Joli petit vin de Suresnes*, et que le célèbre duo du *Palais de Delhi* a été trissé comme d'habitude? N'est-ce pas là une tra-

1. DISTRIBUTION : Joquelet, M. Alexandre. — Crakson, M. Scipion. — Nicobar, M. Raiter. — Irma, M^{me} Thuillier-Leloir. — Mignapour, M^{lle} Jane Caylus. — Bengaline, M^{lle} Lully.

dition consacrée par deux cent soixante-six représentations? L'intérêt de cette reprise résidait dans la prise de possession, par M^{lle} Jane Caylus, du rôle du prince Mignapour, autrefois créé par M. Cooper et déjà repris, au mois de septembre précédent, par M^{me} Mary-Albert. La débutante a réussi; bonne comédienne et bonne chanteuse, elle a paru charmante en travesti et a fait, retour du Brésil, une excellente rentrée à Paris. Moins heureuse a semblé la nouvelle Bengaline, M^{lle} Lully, aussi monumentale qu'était mignonne M^{lle} Conchita Gélabert, et s'acharnant, nous ne savons pourquoi, à chanter trop bas. — Entre le deuxième et le troisième acte du *Grand Mogol*, était placée l'audition des Chanteurs russes de M. Dimitri Slaviansky d'Agréneff. Faisons observer, en passant, que Slaviansky, qui veut dire Slave (l'adjectif du mot), est le nom de guerre du chef de la bande: Agréneff. Ledit Agréneff, simple chantre à Saint-Petersbourg, fut chargé par un seigneur, de former un chœur; le seigneur ayant renoncé à son projet, il eut l'idée d'employer, pour son propre compte, les gens engagés et stylés pour autrui; il parcourut ainsi, avec sa troupe, d'abord toute la Russie, puis la Turquie, l'Italie, et même l'Amérique, où il obtint un vif succès. Les échos de ce succès vinrent tout naturellement jusqu'en France: aussi avons-nous eu, le 3 mai 1886, à Paris, la « première » du Chœur russe. Le monsieur (Agréneff *lui-même*), la dame et les deux enfants qui, dans cette curieuse exhibition, occupent le premier plan, portent des costumes de boyards du

seizième siècle. — Les grandes dames de Russie en ont encore de semblables aux bals de la cour. C'est ainsi que naguère, lors d'une fête donnée par le grand-duc Wladimir, tous les invités, hommes et femmes, portaient le costume des anciens boyards, courtisans et guerriers. Les souliers de l'impératrice coûtaient, seuls, vingt-huit mille roubles, ou soixante-dix mille francs : on peut juger par là du prix du costume tout entier ! — Placés derrière les quatre personnages que nous venons de dire, les choristes de la Gaîté avaient endossé l'ancien costume russe de la maison des boyards. On remarque un vieux à barbe blanche : c'est le *starosta* (doyen) qui, au village, représente le maire, et qui, dans la circonstance présente, est apparemment le chef administratif du chœur pour la conduite intérieure. Vous voyez que nous nageons en pleine couleur locale. Entre autres airs populaires, les choristes de M. Agréneff nous ont fait entendre la légende de Dobrinia Nikititch, héros national du huitième siècle ; la chanson du Mariage, ou félicitations à l'épouse avant l'instant du sacrifice, commençant par ces mots : « J'ai bien caché mon anneau ; » la chanson des Travailleurs, que (n'en déplaise à M. le Chef des orphéonistes en voyage) le chœur rythmait à contre-sens. Il est regrettable qu'on ait choisi un répertoire aussi monotone et qu'on n'ait pas songé à terminer la séance par des danses de caractère, ainsi que cela se pratique *toujours* en Russie. Une romance dansée (*plascavaya*) aurait égayé le public, qui, — généralement endormi par les *pianissimi* de ces

recommencement d'une nouvelle série de représentations pour ledit *Petit Poucet*.

30 OCTOBRE. — Première représentation de la *Cigale et la Fourmi*, opéra-comique à grand spectacle en trois actes et dix tableaux de MM. Alfred Duru et Henri Chivot, musique de M. Edmond Audran ¹. — La Fontaine est à la mode en 1886 : après les *Deux Pigeons* qui venaient de servir de thème au nouveau ballet de l'Opéra, c'était ici la *Cigale et la Fourmi*. L'idée est à la portée de tout le monde : il s'agit de savoir si elle est bien traitée. Disons la fable inventée par MM. Duru et Chivot. Le bonhomme Mathias, propriétaire du *Faisan d'Or*, à Bruges, a deux nièces : Charlotte est la Fourmi ; Thérèse est la Cigale. C'est dire que l'une se contente d'épouser le fermier Guillaume et de lui faire beaucoup d'enfants, tandis que l'autre, plus ambitieuse, rêve d'aller voir l'Opéra de Bruges — l'Opéra de Bruges est un comble ! — et d'en devenir la prima dona. Elle met son rêve à exécution, et Thérèse, connue sous le nom de la Rosaline, est aimée du chevalier Franz de Bernheim, prêt à rompre pour elle la chaîne qui l'attachait à une grande dame, la femme du duc de Fayensberg, surintendant des Menus-Plaisirs de Bruges — voyez-vous à Bruges ce surintendant des Menus-Plaisirs?... — Rivalité de la chanteuse et de la du-

1. DISTRIBUTION : Le chevalier Frantz, *M. Mauguière*. — Vincent, *M. Alexandre*. — Duc de Fayensberg, *M. Raiter*. — Guillaume, *M. E. Petit*. — Mathias, *M. Scipion*. — Le mendiant, *M. Gobeveau*. — Thérèse, *M^{lle} Jeanne Granier*. — Charlotte, *M^{me} Thuillier-Leloir*. — La duchesse, *M^{lle} Fassy*. — Catherine, *M^{me} Baudu*. — La Frivolini, *M^{lle} Paulin*.

parodie de l'opéra et du ballet : « Je veux cette rose. — Non, tu ne l'auras pas » et surtout dans la gavotte du second acte : « Ma mère, j'entends les violons. » Impossible d'être plus séduisante et plus *artiste*. Chanteuse sympathique et comédienne consommée, elle a sauvé plus d'une situation et fait en définitive le succès de la pièce. Citons, à côté d'elle, M^{me} Thuillier-Leloir, qui se sert toujours avec beaucoup de goût du filet de voix que lui a départi la nature, et M. Alexandre qui a fait bisser le duetto du premier acte : « Allons, parlez, je vous écoute, » revenant plus tard comme un des motifs caractéristiques de la partition. La pièce a été luxueusement montée par M. Debruyère, qui nous a offert, au second acte, un somptueux ballet, le Jugement de Pâris, où la belle Carmen, sous le déshabillé de Vénus, méritait bien de conquérir la pomme. La *Cigale*, si richement encadrée et si joliment interprétée par M^{lle} Jeanne Granier, a-t-elle chanté tout l'hiver à la Gaîté ? C'est ce que nous saurons seulement en 1887.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Petit Poucet</i> , féerie.	4 a. 32 t.		204
<i>Le Grand Mogol</i> , opéra-bouffe. . . .	4	3 mai.	59
* <i>La Cigale et la Fourmi</i> , op.-c. 3 a. 10 t.		30 octobre.	66

THÉÂTRE DU CHATELET

Quatre pièces : la *Guerre*, qui date de la précédente année ; l'*Assommoir* et le *Tour du Monde*, deux reprises, et les *Aventures de Monsieur de Crac*, comme unique nouveauté, composent le bilan du théâtre du Châtelet en l'année 1886.

La *Guerre*, de MM. Erckmann-Chatrian, s'était donnée jusqu'au 7 février. Le 9, on reprend l'*Assommoir*, de M. William Busnach et d'Octave Gastineau, d'après le roman de M. Émile Zola ¹. — Il n'est pas plus permis aujourd'hui de parler de l'*Assommoir* que du *Courrier de Lyon*. La dernière reprise du drame naturaliste est, d'ailleurs, trop récente sur cette même scène du Châtelet pour

1. DISTRIBUTION : Coupeau, M. Deshayes. — Mes-Bottes, M. Dailly. — Lantier, M. Rosambeau. — Gouget, M. Perrier. — Bec-salé, M. Herbert. — Bibi-la-Grillade, M. Jacquier. — Poisson, M. Verino. — Bazouge, M. Doubleau. — Lorilleux, M. Leriche. — Le père Colombe, M. Pontalais. — Gervaise, M^{lle} Melcy. — Virginie, M^{lle} Defresnes. — M^{me} Boche, M^{lle} C. Villa. — M^{me} Lorilleux, M^{me} Derouet. — M^{me} Gouget, M^{me} Marty.

intitulée *M. de Crac en son petit castel*, où le penchant inné des habitants des bords de la Garonne, pour la... fiction, était retracé d'une manière aussi vive que plaisante. Du reste, ce travers est loin d'être le monopole de la Gascogne, et il y avait longtemps que La Fontaine avait satirisé le mensonge hyperbolique dans la fable du *Dépositaire infidèle*, quand la diète de Moncrabeau s'avisa de siéger en Lot-et-Garonne. Seulement, ce qu'il y a de bizarre, c'est que nul grammairien n'a osé résoudre ce problème, à savoir : si le mot *crac* (ou craque) vient de la pièce de Collin d'Harleville, ou si ladite pièce a été faite en l'honneur du mot. *M. de Crac*, au théâtre qui nous occupe, est représenté par M. Paul Deshayes; et, bien que vous ayez assez l'expérience de ces sortes de choses pour qu'il soit inutile de vous raconter l'intrigue de la féerie, nous croyons nécessaire de vous dire qu'à la suite d'une demande en mariage respectueusement faite au baron de Munchausen, *M. de Crac* part en voyage avec le fidèle Pamphile, à peu près comme Don Quichotte va courir les grands chemins avec Sañcho Pança. Ce départ donne, dès la fin du premier acte, un effet amusant en perspective. Pamphile (c'est M. Dailly) et *M. de Crac* apparaissent au premier plan; puis ils s'éloignent, et on les revoit, à un plan; plus éloigné, représentés cette fois par des figurants costumés et grimés avec soin. Ces figurants sont seulement de plus petite taille que les deux artistes. Même apparition à un plan encore plus éloigné avec d'autres figurants, toujours costumés et grimés

gaiement, sur de nouvelles paroles, le célèbre duo de la *Mascotte* et la fameuse habanera de *Carmen*) ; il y a Paul Deshayes, avec son adresse de bon comédien, fort au-dessus d'un rôle que les auteurs eussent pu développer peut-être au moyen d'une ancienne et charmante comédie de Scribe qui s'appelle le *Menteur véridique* ; il y a enfin M^{me} Mary-Albert, si gracieuse sous le travesti de Jolio. Comment voulez-vous qu'avec tout cela la foule n'accoure voir dans son grand castelet *M. de Crac*, la joie des enfants et la tranquillité des parents ? Les uns et les autres devaient sans doute y trouver un certain plaisir, puisque ce *Monsieur de Crac* poursuivait jusqu'au 5 juillet ses plaisantes pérégrinations et servait, le 8 septembre, de spectacle de réouverture. Le public faisait, ce soir-là, le meilleur accueil à ses aventures. Un nouveau succès lui était assuré, grâce à la fraîcheur des costumes, alors presque tous renouvelés, et à la pantomime d'une troupe anglaise, intercalée au troisième acte. On a beaucoup ri des farces de ces clowns, et beaucoup applaudi, à l'acte du monde des Oiseaux, leur merveilleuse agilité. L'escamotage de la femme, renouvelé de M. Bua-tier de Kolta, était aussi une heureuse invention. M^{mes} Mary-Albert et Berthe Legrand étaient fort goûtées, et tout contribuait à maintenir deux mois encore sur l'affiche du théâtre la féerie de MM. Blum et Toché, dont la 100^e représentation avait eu lieu le 21 septembre.

20 NOVEMBRE. — Le théâtre du Châtelet a repris très solennellement la pièce, plusieurs fois cen-

tenaire, qui fit la fortune du théâtre de la Porte-Saint-Martin, le *Tour du Monde en 80 jours*, de MM. Adolphe d'Ennery et Jules Verne ¹. On l'a recommencé bien souvent, ce *Tour du Monde*, mais jamais avec le succès de la première manière; c'est aussi que cette féerie qui se promène de Suez aux Indes et des Indes à San Francisco est amusante pour les yeux et pour l'esprit, qu'elle contient de fort jolies scènes et que les défilés auxquels elle prête sont variés et pittoresques au possible. Il n'y a pas moyen de s'ennuyer avec ces gens moins excentriques que bons, — en dépit de leurs affirmations réitérées, — de ces gens qui passent leur temps à mériter toutes les médailles de sauvetage de la terre, de ces gens qui se dévouent sans arrière-pensée, qui sont honnêtes, qui courent les aventures les plus étranges et qui s'aiment et s'attachent les uns aux autres un peu plus, à chacune de leurs nombreuses étapes. C'est le chef-d'œuvre du genre, enfin. La nouvelle direction du Châtelet l'a repris solennellement, avons-nous dit, et, en effet, elle a prodigué, avec un goût dont nous avait déshabitués la précédente, les décors et les cos-

1. DISTRIBUTION : Philéas, *M. Brémont*. — Corsican, *M. Laray*. — Fix, *M. Plet*. — Passe-Partout, *M. Lévy*. — Chef des Pawnies, *M. Giron*. — Streart, *M. Gillio*. — Le magistrat, *M. Leriche*. — Gouverneur de Suez, *M. Boëja*. — Cromarty, *M. Vivier*. — Chef des Brahmanes, *M. Crombade*. — 2^e chef des Pawnies, *M. Doubleau*. — Le contremaître, *M. Cerise*. — Chef de train, *M. Portalais*. — Sullivan, *M. Herold*. — Rolf, *M. Rouvenat*. — Flanagan, *M. Jusset*. — Un garçon, *M. Auguste*. — Aouda, *M^{lle} A. Moreau*. — Néméa, *M^{lle} Méa*. — Margaret, *M^{lle} B. Mi-roir*. — Nakaira, *M^{lle} Marietti*. — Une Malaise, *M^{lle} Richard*. — *M^{me} Mariquita* et *M^{lle} Stichel*, premières danseuses.

tumes : c'est surtout de l'ordonnance des couleurs qu'il faut la louer. Dès le premier cortège, on s'est aperçu qu'un homme intelligent et habile avait présidé à tout cela : M. Clèves (le nouvel associé de M. Floury) a composé, pour la mort du radjah, un tableau qui lui fait honneur. Nous signalerons particulièrement les prêtres aux couleurs bleu et argent, revêtus d'une étoffe à gros grains d'un effet merveilleux, et les servantes de Brahma, dont les longues et ondoyantes robes blanches plissées ont été justement applaudies comme une trouvaille. La note est harmonieuse, et nous ne savons pas une faute à relever dans toute cette partie de la pièce. L'interprétation nouvelle est suffisante : M. Laray est toujours l'Archibald Corsican plein de naturel que nous avons déjà vu ; bien à son aise dans ce rôle, il a entraîné ses camarades et les a peu à peu réchauffés. M. Brémont est un Philéas Fogg plus jeune et plus séduisant que l'excellent artiste qui a créé le personnage ; mais il n'en a pas tiré tout le parti du créateur. Quant aux femmes, elles ont paru bien ternes. Serait-il vrai qu'il n'y eût plus d'actrices ? Le ballet, par exemple, a réconcilié la salle avec le sexe faible : M^{lle} Stichel a dansé avec grâce et énergie tout ensemble, un pas hérissé de difficultés, et on lui a fait une véritable ovation : des fanatiques ont même voulu lui faire bisser cette variation hardie et neuve, sans égard pour la fatigue de la charmante ballerine. Tel quel, voilà Philéas Fogg et Corsican partis pour un nouveau voyage qui sera de longue et fructueuse durée : la sacoche de

Passe-Partout s'est peut-être vidée ce soir en accumulant les munificences devant nous, mais nous serions bien étonnés si le public n'accourait pas pour la remplir au centuple. Nous retrouverons, au mois de janvier de l'année suivante, le *Tour du Monde en 80 jours* sur l'affiche de ce théâtre.

	Nombre d'actes.	Dato de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>La Guerre</i> , drame militaire..	5 a. 9 t.		41
<i>L'Assommoir</i> , pièce	9 t.	9 février.	52
* <i>Les Aventures de M. de Crac</i> , féerie.	4 a. 25 t.	19 avril.	156
<i>Le Tour du Monde en 80 jours</i> , drame	5 a. 15 t.	20 novembre.	41

AMBIGU-COMIQUE

L'année 1886 sera en réalité l'année de *Martyre !* et du *Fils de Porthos*. Mais procédons chronologiquement. Le *Roi de l'Argent*, de M. Paul Milliet, dont nous avons dit, dans notre précédent volume, le bien que nous pensions, se jouera jusqu'au 14 janvier. Le surlendemain 16, a lieu la première représentation de la *Banque de l'Univers*, pièce en cinq actes de M. Grenet-Dancourt ¹. — Nous sommes, en 1886, en pleine crise financière, et les *affaires* ne sont pas meilleures au théâtre qu'à la Bourse. Il est à remarquer, du reste, que les agio-

1. DISTRIBUTION : Marquis de Rouvray, *M. Laray*. — Robert Dumont, *M. Brémont*. — Faverny, *M. Montal*. — Mathurin Chignolles, *M. Courtès*. — Maurice Dangerville, *M. Decor*. — (bientôt remplacé par M. Walter). — Baron de Saint-Flasque, *M. Petit*. — Ronchon, *M. Pericaud*. — Jean Duret, *M. Walter*. — Auguste Morin, *M. Dermez*. — Isaac Booz, *M. Livry*. — Baderneau, *M. Fleury*. — Don Banco, *M. Gédéon*. — Le commissaire, *M. Duchesne*. — Vicomte de Flageolle, *M. Pougaud*. — François, *M. Ploton*. — Antoine, *M. Paulin*. — Jules, *M. Perini*. — Prosper, *M. Franck*. — Amédée, *M. Dorléac*. — Un secrétaire,

associés véreux ; M. Laray (le marquis de Rouvray) ; M^{lle} Aline Guyon, une très intéressante Geneviève, sans oublier le chef de bureau Ronchon (M. Péricaud) et les plaisantes silhouettes de paysan et de grelotteux que dessinent avec beaucoup d'entrain et de gaieté MM. Courtès et Petit. Mais le public « ne mordant pas », M. Rochard se hâte de retirer la pièce de l'affiche au bout de six représentations (l'exécution nous a semblé bien sévère) et de la remplacer par le *Roi de l'Argent* au tarif réduit, bientôt suivi d'une reprise du *Sonneur de Saint-Paul* de Bouchardy¹, qui se joue tant bien que mal pendant tout le mois de février.

4 MARS. — Première représentation de *Martyre* ! drame en cinq actes de MM. Adolphe d'Ennery et Edmond Tarbé². — On a pleuré tant et plus, ce soir, à l'Ambigu. Que disons-nous ! on y a sangloté d'un bout à l'autre de la soirée, et par ce déluge de larmes, on juge du gros succès de M. d'Ennery, qui, depuis les *Deux Orphelines* n'avait jamais trempé autant de mouchoirs. Une spectatrice trop sensible (espérons pour son mari qu'il n'y a pas d'autre corrélation avec les malheurs de l'adultère)

1. Le rôle du sonneur est rempli par M. Laray ; celui de Bedford par M. Montal ; Ludlow, M. Péricaud ; lady Bedford, M^{lle} Gilbert.

2. DISTRIBUTION : Sir Elie Drack, M. Saint-Germain. — Roger de Moray, M. Duquesne. — L'amiral Firmin de la Marche, M. Lacroix. — Robert Burel, M. Montal. — Maltar, M. Courtès. — François, M. Petit. — Palmieri, M. Rohde. — M. Muller, M. Fleury — M^{me} Firmin de la Marche, M^{me} Marie Laurent. — Paulette de Moray, M^{me} Jane May. — Laurence de Moray, M^{lle} Mary Jullien. — Duchesse de San-Lucca, M^{lle} Berthe Gilbert.

pour un amant, et qu'il tue. M^{me} de Moray a tout avoué — *tout* : elle n'a commis aucune faute. — M. de Moray divorce pour épouser certaine duchesse de San-Lucca, qu'il croit « bon teint » et qui n'est qu'une vile aventurière, la Gorgone, flanquée d'un chenapan de son espèce, répondant au nom de Palmiéri. L'injustice et la « canaillerie » sont bien près de triompher; mais il est tout de même un Dieu pour les honnêtes gens et un d'Ennery — le seul, le vrai d'Ennery de cinquante autres drames de même acabit — pour les naïfs spectateurs de l'Ambigu. M. et M^{me} de Moray ont une fille, Paulette, qui revient de Pondichéry, accompagnée d'un brave terre-neuve du nom de sir Elie Drack, juste à temps pour remettre son père avec sa mère en lui dessillant les yeux. L'ex-duchesse de San-Lucca et son frère Palmiéri ne sont que de misérables voleurs d'héritages; M^{me} de Moray n'a jamais trompé son mari : son « martyr » est fini, et la petite Paulette pourra épouser « celui qu'elle aime ». Ainsi disséqué en quelques lignes, ce drame, où M. d'Ennery a évidemment voulu nous montrer les inconvénients du divorce, est insignifiant et banal. Interprété par des artistes de la valeur de MM. Duquesne et Saint-Germain, de M^{mes} Marie Laurent, Jane May et Mary Jullien, il devait, à la scène, produire le grand effet qu'on attendait. La situation primordiale est invraisemblable au premier chef : M^{me} de Moray n'aurait qu'un mot à dire pour se justifier, et l'on ne comprend point qu'elle ne le dise pas tout de suite et se laisse ainsi injustement condamner par son mari. La scène n'en est

fort bien joué Maxime Odiot, dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*, mériterait d'avoir, au boulevard Bonne-Nouvelle, la place usurpée par M. Damala. M. Koning n'aurait jamais consenti à prêter cet artiste, qui eût peut-être fait un ridicule M. de Moray; M. Duquesne a rendu le rôle avec infiniment de tact et d'adresse. Lacressonnière personifie l'amiral, et M^{me} Marie Laurent tient avec une rare distinction le rôle de M^{me} Firmin de la Marche. On voit quelle est la superbe tête de distribution du drame de *Martyre*, où les autres rôles sont encore fort bien interprétés par MM. Montal, Courtès, Petit, Rohdé et M^{lle} Berthe Gilbert. — Succès de pièce et d'artistes, de larmes et d'argent... Ce dernier moins considérable qu'on ne l'eût imaginé, au lendemain de l'effet produit par la première, et à la lecture des comptes rendus des journaux, tous fort élogieux à l'égard du nouveau drame joué le 12 mai pour la dernière fois de la « saison d'hiver ».

15 MAI. — Reprise du *Naufrage de la Méduse*, « drame maritime » en cinq actes et neuf tableaux de Charles Desnoyers et de M. Adolphe d'Ennery ¹. — Tout le monde connaît la tragique aventure de l'année 1816, qui nous valut un des plus beaux tableaux qu'ait jamais produits l'école française, le célèbre *Naufrage de la Méduse*. On sait qu'après la

1. DISTRIBUTION : Pierre Bénard, M. Laray. — Mathieu Louchard, M. Montal. — Le Parisien, M. Péricaud. — Le Champenois, M. Fugère. — M. de Marsay, M. Walter. — André, M. Livry. — L'émigré, M. Fleury. — Le commandant de la *Méduse*, M. Dermez, — Marie, M^{lle} Aline Guyon. — Geneviève, M^{me} Bilhaut. — Grain de Sel, M^{lle} P. Moreau.

descendit à la mer une embarcation. Les quinze naufragés, presque nus, incapables de marcher, furent transportés avec une grande précaution sur le navire. On leur donna un peu de bouillon, on calma le délire de plusieurs d'entre eux, et l'on parvint à soutenir leur existence. Le 19 juillet, ils étaient débarqués à Saint-Louis. Cinq moururent quelques jours après. Parmi les dix qui survécurent, deux sont surtout connus, MM. A. Corréard, ingénieur géographe, et H. Savigny, chirurgien de marine. Revenus en France, MM. Corréard et Savigny publièrent une relation du naufrage, qui, comme on pense, fut lue avec avidité; elle inspira à Géricault le tableau du *Radeau de la Méduse*, dont la rude énergie étonna d'abord, mais qui est aujourd'hui considéré comme un des chefs-d'œuvre du Louvre. C'est au retour d'un voyage en Italie que Géricault fut en relation, à Paris, avec M. Corréard, dont la vie avait été si cruellement exposée sur le radeau de la *Méduse*. Emu par le récit de ce célèbre naufrage, il conçut le plan de son chef-d'œuvre. Il s'y prépara par un nombre considérable d'esquisses peintes. On ne saurait se faire une idée de la quantité de cadavres qui entrèrent à cette époque dans son atelier du faubourg du Roule. L'hospice Beaujon était à peu de distance, et lui envoyait tous ses « macchabées ». Le tableau fut exécuté en six mois. Exposé au Salon de 1819, mais mal placé, froidement accueilli, ou plutôt dédaigneusement critiqué, il ne trouva pas plus d'acquéreurs que n'en avaient trouvé auparavant son *Chasseur*. et son *Cuirassier*. Si le Louvre pos-

Ce fut lui qui perdit la *Méduse* par son impéritie ; ce fut lui encore qui, lors de l'abandon du navire, au lieu de rester le dernier à son bord, comme l'honneur le lui commandait, s'embarqua dans son canot par une des manœuvres de l'avant, alors qu'il y avait encore sur la frégate une soixantaine d'hommes. Dans leur indignation, quelques-uns de ces hommes voulurent faire feu sur lui. Quand la nouvelle du naufrage parvint en France, M. de Chaumareys fut rappelé. Le 3 mars 1817, il comparut devant un conseil de guerre maritime, à bord du vaisseau-amiral, à Rochefort. Déclaré coupable de l'échouage de la frégate la *Méduse* par incapacité, il fut rayé de la liste des officiers de la marine, frappé de l'interdiction de tout service et condamné à trois ans de prison militaire. Ce n'était pas trop. — A l'Ambigu, on le tue d'un coup de hauban. Faut-il vous conter (non, n'est-ce pas ?) le drame greffé sur le tableau à sensation : l'histoire des deux ennemis, frères sans le savoir, Pierre Bénard et Arthur de Marsay, MM. Laray et Walter, se disputant avec une différence d'âge de vingt ans au moins l'amour de Marie, la fille de l'émigré (M^{lle} Aline Guyon) ; les tours pendables du traître Mathieu Louchard, dignement représenté par Montal, et la partie comique gaiement interprétée par MM. Péricaud et Fugère, le Parisien et le Champenois, les deux loustics de l'équipage ? Faut-il vous dire l'importance de la partition et les efforts de la mise en scène ? C'est par une reprise de l'hiver que M. Rochard a inauguré sa saison d'été ; on gelait dans les couloirs, et pour un peu on

M. Gravier nous a joué, ce soir, avec un grand et légitime succès, le rôle d'Antoine Simon, créé, il y a trente-trois ans, par Frédérick Lemaître, dans le drame de Dumanoir et d'Ennery, intitulé le *Vieux Caporal ou la Bataille d'Ulm*. Une fois qu'on est muet, il faut bien se taire : le caporal Simon est précisément devenu muet au moment où il serait le plus important qu'il parlât. Accusé de vol devant tout son village, le vieux caporal ouvre la bouche pour se nommer et réduire en poudre la fâcheuse accusation. Son nom suffirait pour l'absoudre. Mais les auteurs du *Vieux Caporal*, ne consultant que l'intérêt de leurs cinq actes, plus chers, à leurs yeux, que l'honneur et le bonheur d'un soldat, ont trouvé ce moyen ingénieux de rendre Antoine Simon subitement muet, — pour l'empêcher de parler. L'indignation et la douleur réduisent le pauvre homme à cet état déplorable : il fait de vains efforts ; le gosier est rebelle, la voix s'arrête et ne transmet plus la parole. En voilà pour trois actes, que Gravier joue d'ailleurs admirablement. Savez-vous maintenant, amis lecteurs, comment nos dramaturges restituent à Antoine Simon « la faculté d'être indiscret » ? En lui tirant un coup de pistolet à bout portant. Voici la recette et la manière de s'en servir. Dans un moment de désespoir, le fils de cet excellent caporal veut se tuer. L'arme est levée et menaçante. Antoine Simon arrive à temps pour empêcher le suicide. Il s'élance et détourne le pistolet ; le coup part... Le jeune homme est sain et sauf. Mais l'émotion de cette scène terrible, la peur de perdre son fils, ont

nous, pas plus que M^{lle} Deschamps, ne font oublier M. Duquesne et M^{lle} Mary Jullien, qui créèrent les rôles du comte et de la comtesse de Moray. Nous regrettons même dans celui de la San Lucca la beauté étrange et un peu dure de M^{lle} Gilbert, qu'on a cru devoir remplacer par M^{me} Antonelli. Mais il n'est pas plus juste d'accabler les artistes nouveaux sous les souvenirs de leurs devanciers que de faire fi de ceux-ci pour vanter ceux-là. L'important est que la reprise de *Martyre* attire le public pendant plus de deux mois encore, jusqu'au 7 novembre. La 100^e représentation de *Martyre* a eu lieu le 12 septembre. Le 25, M^{lle} Cassan a pris possession, dans le drame de M. d'Ennery, du rôle de *la Gorgone*. Le 3 novembre, M^{lle} Deschamps est remplacée par M^{me} d'Angé-d'Orsay ; M. Fabrègues succède à M. Chelles, dans le rôle de *Roger de Moray*.

12 NOVEMBRE. — Première représentation du *Fils de Porthos*, drame en cinq actes et quatorze tableaux de M. Emile Blavet ¹. — Connaissez-vous le roman ? Il parut, chez Tresse, en deux volumes : le premier intitulé : *A la recherche d'un père* ; le second, le *Mari de la Favorite* : il vaut vraiment la peine d'être lu. S'il n'était signé Paul Mahalin, il pourrait être attribué au grand Dumas. C'est un

1. DISTRIBUTION : Joël, M. Chelles. — Aramis, M. Montal. — Petit Renaud, M. Gravier. — Louis XIV, M. Fabrègues. — Asdrubal, M. Péricaud. — Bonlarron, M. Bartel. — Bistoquet, M. Puger. — De Créqui, M. Meigneu. — Pierre Lestage, M. Livry. — Françoise d'Aubigné, M^{lle} Deschamps. — Aurore de la Tremblaye, M^{lle} Vrignault. — Madame de Maintenon, M^{lle} Danglars. — Marie Chérissi, M^{lle} O. Farna.

un officier des mousquetaires du roi, et, enfermé pour ce fait à la Bastille, il se voit déjà condamné à être pendu haut et court... quand — heureux Joël! — il est subitement tiré de son cachot, habillé, équipé, marié sous le nom du chevalier de Loc-Maria, avec sa bien-aimée Aurore, et, enrôlé comme enseigne dans une compagnie de bombardiers, expédié, le soir même de ses noces, devant Fribourg où l'on se bat. Joël ne connaît que sa consigne : il ne se demande pas d'où lui vient toute cette fortune — l'homme noir a passé par là! — il part pour l'armée, et, moitié par ruse... il a l'honneur de prendre Fribourg, et d'en porter la nouvelle au roi. Il arrive à temps : Louis XIV, décidément enragé sur l'article, va s'offrir M^{me} de Loc-Maria, dûment préparée à cet honneur par un narcotique. — « Ce n'est pas tout ça ! je veux ma femme ! » s'écrie Joël, qui fait, dans l'antichambre, un potin de tous les diables. L'homme noir lui barre le passage : — « Tu vas mourir : à moi le coup de Porthos ! » — « Porthos ! mon père ! » s'écrie Joël. — « Porthos ! ton père ! riposte l'homme noir. Dans mes bras, jeune homme, je suis Aramis ! » C'était la « scène à faire » attendue depuis quatre heures de spectacle. C'est aussi le dénouement de la pièce : plus de traître, partant plus de drame. Aramis, aidé de M^{me} Scarron, fait comprendre au roi galant qu'il ne serait point délicat de cocufier l'homme qui a pris Fribourg. Louis le Grand se laisse persuader et rend sa femme à Joël : les deux époux feront bien d'aller couler loin de la cour les beaux jours de leur lune de miel. La pièce est finie : elle est lan-

		Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Roi de l'Argent</i> , pièce. . .	3 p ^{ies} 12 t.		25
* <i>La Banque de l'Univers</i> , pièce.	5	16 janvier.	6
<i>Le Sonneur de Saint-Paul</i> , drame maritime	5	31 janvier.	34
* <i>Martyre</i> , drame.	5	4 mars.	160
<i>Le Naufrage de la Méduse</i> , dr.	5 a. 9 t.	15 mai.	29
<i>Pierre le Noir ou les Chauffeurs</i> , drame	5 a. 6 t.	18 juin.	17
<i>Le Vieux Caporal</i> , drame . .	5	11 juillet.	8
* <i>Le Fils de Porthos</i> , drame.	5 a. 14 t.	12 novembre.	56

THÉÂTRE DE PARIS

(ANCIEN THÉÂTRE DES NATIONS)

Le théâtre municipal dont il s'agit ici est encore dirigé jusqu'au mois de mai par M. Ballande. C'est de son règne qu'il faut dater la fin des représentations de *Notre-Dame de Paris*, dont la 100^e se donne le 13 février; la reprise des *Nuits du Boulevard*, de MM. Pierre Zaccone et Théodore Henry ¹, qui, le 17 février, étaient jouées pour la 125^e fois, et la première représentation (1^{er} avril)

1. DISTRIBUTION : Beverley, *M. Charpentier*. — Le général de Gracay-Chambrun, *M. Montbars*. — Lubiroff-Lombard, *M. Mondet*. — Dalbane, *M. Richard*. — Henri Cardinet, *M. Decor*. — Gontran d'Epernon, *M. Laverne*. — Martial, *M. Willac*. — Petit-Jean, *M. Liesse*. — Bepoît, *M. Cerizé*. — Précourt, *M. Prika*. — Sosthène, *M. Fabrice*. — Saint-Clair, *M. Pruvost*. — Emile, *M. Stebler*. — Désiré, *M. Demay*. — Le commissaire, *M. Baret*. — Réjane, *M^{lle} Guyon*. — Ninoche, *M^{lle} Mary Gillet*. — Brin-de-Tulle, *M^{lle} C. de Savenay*. — Herminie Dalbane, *M^{lle} Lévy-Leclerc*. — Peau-d'Ane, *M^{lle} Stellini*. — Bebelle, *M^{lle} Marsa*. — Titine, *M^{lle} Dargantel*. — Laurette, *M^{lle} A. Sagnier*. — Hortense, *M^{lle} Hortense*.

des *Ménages de Paris*, pièce en cinq actes et six tableaux de MM. Hippolyte Raymond, Paul Burani et Maxime Boucheron ¹. — Au dire de ces trois « vaudevillistes », les *Ménages de Paris* sont autant de faux ménages; nous en avons compté jusqu'à quatre dans leur « drame » populaire. Sans parler du gardien de la paix Monistrol, que son brigadier remplace auprès de sa légitime; de M. Coconnier, le propriétaire aux mœurs austères — en apparence du moins — cherchant à séduire la petite apprentie Félicie, déjà pourrie dès l'enfance, nous sommes en plein faux ménage avec Chambardas comme avec Poulot : le premier a lâché sa femme, qui est une vertu; le second a été lâché par la sienne, qui est une... sauteuse. Chambardas vit avec la sauteuse, devenue sa maîtresse; Poulot, en tout bien tout honneur, fait ménage avec M^{me} Chambardas, qui s'est établie crémillère sous le nom de M^{me} Antoine. Il s'agit de ramener chez lui Chambardas, photographe inventeur d'un procédé de photopeinture que nous ne vous expliquerons point par la bonne raison qu'il a lui-même négligé de le faire. Poulot, un ami terre-neuve comme il s'en trouve surtout au théâtre, s'intéresse au sort de la femme abandonnée, et jure de lui rendre son mari. Cette tâche lui sera d'autant plus facile, qu'Aurélie, la sau-

1. DISTRIBUTION : Chambardas, M. Georges Richard. — Poulot, M. Chameroy. — M. Coconnier, M. Galabert. — Robert, M. Paul Jorge. — Monistrol, M. Jacquier. — Bolbec, M. Deroij. — Flock, M. Chevalier. — Emile, M. Villac. — M^{me} Antoine, M^{me} Dorlia. — Amélie, M^{lle} Savenay. — M^{me} Coconnier, M^{me} Duchêne. — Félicie, M^{lle} Sagnier. — Adrienne, M^{lle} Leclère.

teuse, n'est autre que sa propre femme émancipée. Pour l'obliger à lâcher prise, l'ami Poulot lui a laissé croire qu'il allait la reprendre. Mais pas si bête ! Le divorce n'est pas fait pour les chiens ! Tel est, *grosso modo*, ce drame-vaudeville, qui semble écrit, sans prétention, sur le modèle de ceux qu'on représentait aux anciennes Folies-Dramatiques du temps de feu Mourier. Sur l'action principale se greffent quelques scènes épisodiques qui ne sont pas les plus mal venues de cette pièce bon enfant. Les *Ménages de Paris* étaient généralement bien joués. M. Chameroy surtout s'était fait applaudir dans le personnage de Poulot et ce succès lui donnera sans doute l'idée de quitter définitivement le Gymnase pour les théâtres de drame populaire. Dans le type réaliste, hélas ! de la petite apprentie canaille, on a fort remarqué une quasi-débutante, M^{lle} Sagnier, qui avait de l'œil et du geste. M^{me} Duchêne était suffisamment comique dans le rôle de M^{me} Coconnier, et M. Georges Richard jouait avec une intelligence qui n'était pas toujours servie par ses moyens physiques, celui de Chambardas, l'inventeur un instant compromis par les escroqueries de ses coassociés. Moralité : Ne signez jamais sans le lire un acte d'association, et quand vous l'aurez lu, prenez garde encore qu'on vous mette dedans. — C'est par quelques représentations de *Notre-Dame de Paris* que M. Ballande clôt sa direction dans les premiers jours du mois de mai 1886. MM. Georges Richard et Alfred Etiévant n'ayant pu s'entendre non seulement avec le Conseil mu-

soufflure et l'exagération déclamatoire de cette pièce tirée de l'histoire de la *Jacquerie*, et qui, malheureusement pour l'auteur, nous a fait souvenir du beau livre écrit sur le même sujet par Mérimée. M. Maujan nous ramène à 1358, sous le règne de Jean le Bon, au lendemain de la « dolente » bataille de Poitiers, et nous montre, plus malheureux que nature, les serfs de la seigneurie de Saint-Leu, en Beauvoisis. Le chevalier de Maurio passe son temps à fouetter ses gens, quand il ne les fait pas pendre : à ce compte-là, il ne lui en restera bientôt plus un seul pour cultiver ses terres... Cette fois, il trouve bon de violer la femme de Guillaume, et nous voyons Jeanne rentrant, morte de honte, au domicile conjugal : c'est Blanche sortant de la chambre du roi, dans le *Roi s'amuse*. Pas d'autre ressemblance, du reste, entre l'admirable drame du maître et le tissu d'horreurs accumulées par M. Maujan. Guillaume perd du même coup sa femme, qui s'est noyée de désespoir, et son jeune enfant qu'ont maltraité les soudards. Ces derniers crimes appellent une vengeance : les vilains se soulèvent et mettent à leur tête le frère de Guillaume, Jacques Bonhomme : d'où les noms de *Jacques* et de *Jacquerie*, plus tard adoptés par l'histoire. Le Jacques Bonhomme de M. Maujan est aussi juste, aussi bienfaisant, aussi bon, en un mot, que les seigneurs sont cruels et infâmes. C'est ainsi que sa clémence lui portera malheur et que, pour avoir épargné Blanche de Saint-Leu, la fille de son seigneur et maître tué par les révoltés, il sera d'abord condamné par les

pardonner. Ah ! si-seulement tout cela était écourté et éclairci ! Et puis, pourquoi ces tentatives de langage en vieux français et ces archaïsmes inattendus qui ne servent qu'à rendre banal un style généralement littéraire ? *Jacques Bonhomme* est supérieurement monté au point de vue de la mise en scène, qui est fort belle, comme sous le rapport de la distribution, qui réunit sur la même affiche les noms glorieux de Taillade, de Lacressonnière, de M^{me} Marie Laurent, et ceux d'artistes de talent comme Charles Masset, Villeray, P. Esquier, Barbe, Alexandre et M^{lle} Caristie-Martel. « Ah ! c'est rien rupin ! » disait, sur la place du Châtelet, un titi sortant du Théâtre de Paris. Nous n'adressions qu'un reproche à ces interprètes *di primo cartello* : ils devaient tous savoir leur rôle ; pourquoi dès lors ce débit lent et solennel allongeant inutilement une soirée déjà suffisamment remplie ?

18 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Cinq Doigts de Birouk*, drame en cinq actes et sept tableaux, tiré d'un roman de M. Louis Ulbach par M. Pierre Decourcelle ¹. — Les cinq doigts de Birouk sont la marque terrible qu'un ivrogne croate laisse au cou de ses victimes, car le Croate

1. DISTRIBUTION : Birouk, M. Taillade. — Pierre Darras M. Lacressonnière. — Etienne Darras, M. Masset. — Le comte de Lensfeld, M. Paul Esquier. — Robert, M. Barbe. — Patrice, M. Chameroy. — Sylvain, M. Prika. — Lichmann, M. Touse. — Caperon, M. Aubert. — Jolibois, M. Guimier. — Le docteur Simon, M. Danjon. — Jeanne Didier, M^{me} Marie Laurent. — Savine, M^{lle} Tessandier. — Madeleine, M^{lle} Prevost. — M^{me} Giraud, M^{lle} Farna. — M^{me} Martin, M^{lle} Bauché. — Nanette, M^{lle} Mercédès. — Ursule, M^{lle} Regnault.

et, avec une sagacité et un flair qui rendraient jaloux bien des limiers de police, elle entasse les uns sur les autres des témoignages irrécusables contre M^{me} Darras ; elle va même jusqu'à rendre la vie à Birouk, qui, en dernier ressort, livre sa complice aux magistrats. Bien des incidents dramatiques se rattachent à cette histoire un peu sombre, tantôt l'éclairant, tantôt mettant en relief les personnages du drame. La pièce a été habilement coupée par M. Pierre Decourcelle, et le style en est d'une fermeté peu commune ; il faut dire aussi que les artistes du Théâtre de Paris composent maintenant une troupe de tous points remarquable, et qu'ils ont leur grande part dans la réussite de l'ouvrage. M. Taillade, dont le rôle se compose de fragments de dialogue, a dessiné largement le farouche Birouk, autour duquel pivote l'action, et M^{lle} Tessandier, si radieusement belle avec ses cheveux déroulés à la madame Roland, rend avec vérité et autorité le rôle de Savine, qui convient fort bien à son talent énergique et sauvage. M^{me} Marie Laurent et M. Lacressonnière ont joué avec une émotion communicative les deux vieillards, et des personnages secondaires ont été remplis consciencieusement par des artistes de valeur comme MM. Masset, Paul Esquier, Chameroy et M^{mes} Prévost, Farna et Regnault. Il n'y avait, enfin, que des éloges à donner au metteur en scène et à la direction qui avait fait broser pour le drame des décors fort réussis : ce sont là des éléments de succès qu'il ne faut pas négliger et qui contribuent aujourd'hui à attirer et à

retenir la foule. Les artistes sociétaires du Théâtre de Paris ne seront d'ailleurs pas pris au dépourvu : à peine ont-ils donné les *Cinq Doigts de Birouk* qu'ils préparent un drame tiré du *Ventre de Paris*, de M. Zola, que nous verrons représenter dans les dernières semaines de l'année 1887.

	Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Date de la représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Notre-Dame de Paris</i> , drame. . .	5 a. 12 t.		61
<i>Les Nuits du Boulevard</i>		17 février.	44
* <i>Les Ménages de Paris</i> , pièce. .	5 a. 6 t.	1 ^{er} avril.	31
* <i>Jacques Bonhomme</i> , drame. . .	5 a. 6 t.	29 octobre.	54
* <i>Les Cinq Doigts de Birouk</i> , pièce	5 a. 6 t.	18 décembre.	17

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

Après avoir donné pendant les premiers jours de l'année un spectacle composé de la *Parisienne* et du *Procès Vauradieux*, réunissant ainsi sur la même affiche le naturalisme et la fantaisie poussée jusqu'à la charge, la direction de la Renaissance nous conviait, le 8 janvier, à la première représentation d'*Une Mission délicate*, comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson ¹. — Un dialogue charmant, une gaieté continue, un esprit des plus vifs : telles sont les qualités de la nouvelle pièce de M. Alexandre Bisson, l'auteur d'*Un Lycée de Jeunes Filles* et de *115, rue Pigalle*, qui donna au Vaudeville, avec M. Gondinet, l'étincelant *Voyage d'Agrément*, et seul, au Théâtre-Français, cet amu-

1. DISTRIBUTION : Labarède, *M. Saint-Germain*. — Pessonnois, *M. Delannoy*. — Picardon, *M. E. Vois*. — César, *M. Galipaux*. — Hector, *M. Regnard*. — Un agent, *M. Bellot*. — Laurent, *M. Bonnet*. — Camusot, *M. Lejeune*. — Delphine, *M^{lle} Dunoyer*. — Cécile, *M^{lle} Boulanger (début)*. — Tony, *M^{lle} Aubry (début)*. — Nanette, *M^{lle} Gorius*. — Julie, *M^{lle} Louise*.

nois est immédiatement pris à la souricière organisée par la police sur la demande du concierge : il arrive chez Labarède flanqué d'un agent de police, qui ne le lâchera que pour prendre à sa place Labarède lui-même, arrêté en pleine soirée du contrat de sa fille et au moment où le petit César embrasse sa femme, et va, bien malgré lui, triompher d'une résistance assez molle. C'est, en effet, pour obéir aux ordres de son oncle Picardon, voulant se venger de l'infidélité de son ami, que le jeune César fait la cour à M^{me} Labarède. Il n'a, en réalité qu'un but : celui d'épouser M^{lle} Cécile. Sachant par lui-même comment les amis s'acquittent de ces missions délicates et voulant se débarrasser une fois pour toutes d'Angélina, la cause de ses tourments, Labarède a chargé Pessonnois d'aller la rassurer et la consoler. Le truc réussit à merveille : Pessonnois devient à son tour l'amant d'Angélina et c'est lui maintenant qui surprend Picardon en tête-à-tête égrillard avec Angélina. La situation est drôle, et le dénouement se fait à la diable. Labarède, relâché, jure à sa femme de ne plus aller à son cercle ; celle-ci consent au mariage de Cécile avec le petit César, doté par son oncle Picardon, et Pessonnois, chef de bureau au ministère, où il ne va jamais, en est quitte pour une mise à pied de trois mois : car, dit sa lettre de suspension, un fonctionnaire public ne doit pas être traîné dans les rues de Paris entre deux sergents de ville. Labarède, c'est Saint-Germain, toujours fin et amusant, paraissant cette fois à côté de son ancien camarade Delannoy, — le Pé-

autre Labarède, ce qui était prévu, et il n'y a pas lieu de se plaindre du changement. Il a tiré du rôle les mêmes effets, avec des moyens différents, mais tous ont porté également. Comme à la première, du reste, le premier et le second acte ont enlevé la salle. Le dernier même, quoique moins bien venu, renvoie le public sur une bonne impression. Ajoutons que les interprètes tiennent leurs rôles avec conscience et même avec éclat. Il faut citer, notamment, Galipaux, qui est étourdissant dans le rôle du jeune homme faisant la cour à sa belle-mère. — Le 3 avril, à l'occasion de la 100^e représentation, une partie de la salle avait été gratuitement mise à la disposition du public, qui trouvait excellente l'idée de la direction et désopilante la pièce de M. Bisson.

8 AVRIL. — Reprise des *Dominos roses*, comédie en trois actes de MM. Delacour et Hennequin ¹. — Il y aura dix ans dans dix jours que les *Dominos roses* ont fait leur apparition sur le théâtre du Vaudeville; ils y eurent cent trente représentations — matinées comprises — et furent une des bonnes affaires de la direction Deslandes-Bertrand. M. Albert Carré, l'associé actuel de M. Deslandes, n'était alors que son pensionnaire, et il créait le rôle d'Henri, tenu par M. Galipaux. La pièce ne peut avoir, à la Renaissance, la longue et fructueuse

1. DISTRIBUTION : Beaubuisson, M. Delannoy. — Georges Duménil, M. E. Vois. — Henri, M. Galipaux. — Paul Aubier, M. Régnard. — Philippe, M. Bonnet. — Germain, M. Damon. — Marguerite M^{lle} Antonine. — Angèle, M^{lle} Vrignault. — M^{me} Beaubuisson, M^{lle} Virginie Rolland. — Hortense, M^{lle} Mary Gillet. — Fédora, M^{lle} d'Angel.

plaît de les conduire. En deux mots, nous rappellerons la marche de la pièce : deux jeunes femmes, Marguerite et Angèle, se proposent de donner rendez-vous à leurs maris au bal de l'Opéra. Ce complot leur permettra de s'assurer de la fidélité conjugale de leurs époux. Les maris ne se doutent de rien, car c'est une femme de chambre qui a écrit les deux billets, leur assignant un rendez-vous avec deux charmants dominos roses. Ils prétextent donc une affaire importante — un voyage — et les voilà partis. Ce sont leurs propres femmes qu'ils rencontrent, naturellement. Mais, un chassé-croisé s'opère : M^{me} Duménil reconnaît M. Aubier, et M^{me} Aubier M. Duménil, dans les cabinets particuliers du restaurant, où ces personnages vont souper. Chaque mari se croit trompé, chaque femme même se croit coupable. Ajoutez à cela que la femme de chambre erre dans ces parages, affublée aussi d'un domino rose, et accompagné d'un cousin des Aubier ; et qu'un oncle de province, un ahuri, bien connu dans le répertoire des anciens vaudevilles, promène cette nuit-là une femme de théâtre répondant au nom de Fédora ; vous reverrez alors par la pensée cette pochade bien construite, rondement conduite, et dialoguée avec entrain. Sans établir un sot parallèle entre la nouvelle interprétation et l'ancienne, il est bien permis de dire que M. Samuel n'a pas dans sa troupe les équivalents de M^{mes} Réjane et Alexis, de MM. Berton et Dieudonné. Delannoy non plus ne vaut pas Parade dont l'œil rond et la diction pâteuse (nous allions écrire gâteuse) obte-

le député galant (M. Raimond) du Palais-Royal méritait des compliments particuliers pour le naturel et l'aisance avec lesquels il a représenté « Don Juan de Montvallon » ; de Chamoisel (Bellot), le pharmacien rendu ambitieux par sa femme, etc. On sait que M. Paul Ferrier cultive l'actualité au premier chef. Il a su renouveler sa comédie, tout en l'amputant d'un acte, et nous avons retrouvé, tout comme dans une revue : la continuation de la *Brigue Dondaine*, par exemple, des mots sur l'expulsion, sur le coup de pistolet du général Boulanger, sur l'affaire de Sombreuil, etc., qui, saisis au vol, ont généralement amusé l'auditoire. Nous venons de citer quelques-uns des artistes qui s'agitent dans le vide de cette pièce sans action. Mentionnons encore M. Bonnet qui a fait un excellent type du paysan Cyrille s'invitant chez son député et le saignant à blanc. Si Lecouvreux garde sa montre, c'est que ce « bon villageois » y met vraiment de la discrétion. M. Galipaux est moins bien partagé. Dans deux rôles fondus en un seul, il fait un journaliste, Camusard, qui rédige à Montvallon deux journaux d'opinion diamétralement opposée : avouez que c'est un peu *roide* ! M^{lle} Antonine se montre bonne comédienne dans le rôle de la pharmacienne, M^{me} Chamoisel ; M^{lle} Jeanne Debay est une charmante M^{me} Lecouvreux, vraiment trop jeune pour son mari, et M^{me} Irma Aubrys est une plaisante M^{me} Blanchard.

Bref, comme tout le monde y a mis du sien, y compris le public, on s'est encore amusé —

qui se marie le lendemain, tombe à Vincennes, — dans le restaurant où il vient commander son repas — sur deux noces, où on l'invite ; ici pour faire un quatorzième ; là pour faire honneur au marié qu'il connaît. Embarras d'Oscar qui, voulant être agréable aux uns et aux autres, essaye de se partager entre les deux noces qui se le disputent et se l'arrachent, à un tel point qu'on en vient aux coups et que les sergents de ville — introuvables quand il s'agit d'arrêter les malfaiteurs — surgissent huit ou dix pour mettre la main sur les gens des deux noces et conduire tout le monde au violon. Oscar demeure tout seul avec les deux mariées entre ses bras, et la toile tombe sur un des actes les plus gais (de la grosse gaieté, s'entend) que nous ayons vus depuis longtemps. Elle se relève sur le salon d'Oscar, où ont dormi, dans des fauteuils, les deux mariées en robes blanches et leur fleur d'oranger au corsage, et voilà qu'au moment où il va les renvoyer chacune chez elle, les maris interviennent, lui demandant compte de son double enlèvement. Les belles-mères s'en mêlent, et vous voyez d'ici le grabuge et l'embargo sur sa propre noce, à lui, qui doit avoir lieu le matin même. Tout s'arrange naturellement au troisième acte. A la représentation (*Invenit* Bisson) c'est au moyen d'un conseil de famille ; dans la pièce imprimée (les frères Clerc *scripserunt*) c'est à l'aide d'un examen de rosière, par devant huissier, assez leste, mais amusant. MM. Clerc (seuls nommés, du reste, sur l'affiche) peuvent dire que leur pièce n'a pas gagné au change. Pourquoi M. Bisson, qui est un

tendu les bras ; ils le chassent ignominieusement. Ils se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour ; ils s'accusent réciproquement de l'avoir fait naître. Quelle verve incessante ! Quelle inépuisable fusée de traits comiques ! Et comme Geoffroy et Lhéritier savaient autrefois tirer parti de la situation, parfaits tous deux dans les rôles de Gavaut et de Minard, les mots : « et C^{ie} » n'ayant été ajoutés que pour arrondir la phrase. Il fallait les entendre dire successivement l'un de l'autre : « C'est mon associé ; je prends toujours son avis... mais je ne le suis jamais. Car, entre nous, il n'est pas fort, mon associé ! » Ces deux types n'étaient-ils pas observés d'après nature ? N'auraient-ils pas fait à eux seuls, et sans intrigue, le succès de cette jolie comédie, si distinguée et si mordante sous son aimable enjouement ? Saint-Germain et Delannoy, deux comédiens eux aussi, héritent aujourd'hui des rôles de Gavaut et Minard, ces deux associés dans les cotons, dont la raison sociale consiste à se chamailler quand ils sont d'accord. M^{lle} Berthe Legrand fait la vaporeuse Elvire (spirituellement jouée jadis par l'excellente Alphon-sine) — autrement dit M^{me} Minard, femme sensible et nerveuse, prenant l'ahuri Théodore pour un assassin en vogue dont elle possède la photographie. Mais le gros succès d'interprétation est pour M. Raimond, vraiment drôle dans ledit Théodore ou l'enfant du mystère (créé par Priston), qui se trouve être la victime bien portante de cette cause célèbre. M. Galipaux tire tout ce qu'il peut du rôle de Térance Plumault, le commis modèle

nir, après elle, la comédie en trois actes qui servait de début à un jeune homme de vingt et quelques années, M. Georges Feydeau, le fils du célèbre romancier Ernest Feydeau et le beau-fils de notre excellent confrère M. Henry Fouquier? Il nous semblait à tous que, contrairement aux usages, le dessert nous avait été servi le premier, et gare au rôti, s'il n'était cuit à point, et assaisonné d'une sauce suffisamment relevée... Eh bien ! pour continuer cette comparaison culinaire, qui en vaut une autre, si le rôti est un peu faible, la sauce est délicieuse : il n'y a, pour ainsi dire, pas de pièce dans *Tailleur pour Dames*, mais quelle gaieté dans le dialogue, que de bonne humeur, que de mots plaisants, que de drôleries dans cette gaminerie, que d'imprévu dans cette folie, que d'inventions comiques en cet imbroglio qui a obtenu le succès le plus franc qu'on puisse souhaiter à un débutant ! Le « patron » de ce *Tailleur pour Dames* est un modèle tout fait, celui du *Procès Vauradieux*, qui a servi, depuis une dizaine d'années, à tant de pièces connues. Nous ne nous risquons pas à vous décrire les innombrables et inénarrables qui-proquos dont se compose celle de M. Georges Feydeau. Qu'il vous suffise de savoir que Moulinot est un jeune médecin qui, à peine marié depuis six mois, a découché : il avait donné rendez-vous, au bal de l'Opéra, à une de ses jolies clientes, qui n'est pas venue, il est vrai ; mais, ayant perdu sa clef, il s'est vu forcé de passer la nuit sur les marches de l'escalier, et le voilà rentrant chez lui tout « vanné », en butte aux reproches tout natu-

être la femme de Bassinet, etc... Oh ! ma tête, ma pauvre tête !... Je vous en ai dit assez, je pense, pour que vous ne doutiez pas que tout cela est excessivement drôle et excessivement gai, d'une gaieté et d'une drôlerie continues, jusqu'au moment où cela deviendrait excessivement fatigant à la longue... Tout le monde s'embrasse à la fin, et personne ne s'en veut. — « Ayez une seule chambre, dit la belle-mère, c'est la meilleure garantie d'un bon ménage. » Le médecin ne découchera plus ; le petit entresol retourne à son propriétaire ; celui-ci reprend sa femme ; Aubin lâche sa maîtresse... Vous voyez que, comme toutes les bonnes farces, celle-ci se termine à la satisfaction générale de la morale, et nous avons au répertoire de la Renaissance une très amusante charge d'atelier de plus. Charge enlevée de verve par Galipaux, qui joue d'une exquise façon le principal rôle de la pièce, celui du jeune médecin Moulinot ; par Saint-Germain, bien fin et bien nature dans le raseur Bassinet ; par Bellot, suffisamment abruti dans le personnage d'Aubin ; par un M. Gildès, qui ne manque pas d'une certaine naïveté comique dans le rôle du domestique Etienne ; par M^{me} I. Aubrys, excellente dans la belle-mère, et par M^{mes} Jeanne Debay et Boulanger, celle-là fort élégante et celle-ci fort gentille dans les rôles de Rosa et de Suzanne.


		Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Un Début</i> , comédie.	1		22
<i>La Parisienne</i> , comédie. . . .	8		7
<i>Le Procès Vauradieux</i> , com.	3		7
<i>L'Oncle révé</i> , comédie. . . .	1		6
<i>Le Chevalier Baptiste</i> , comédie.	1		53
* <i>Une Mission délicate</i> , com.	8	8 janvier.	118
<i>L'Homme et la Bête</i> , comédie.	1	2 mars.	61
<i>Les Dominos roses</i> , comédie. .	8	8 avril.	32
* <i>Monsieur Irma</i> , comédie. . .	1	16 avril.	12
<i>La Partie d'échecs</i> , comédie. .	1	8 septembre.	63
<i>Nos Députés en robe de chambre</i> , comédie.	8	8 septembre.	28
* <i>Les trois Noces</i> , comédie . .	8		37
<i>Le Tunnel</i> , comédie.	1	18 novembre.	39
<i>Garaud, Minard et C^{ie}</i> , com.	8	18 novembre.	39
<i>Le Choix d'un Gendre</i> , com. .	1	17 décembre.	18
* <i>Tailleur pour Dames</i> , vaud. .	8	17 décembre.	18

BOUFFES-PARISIENS

L'année 1886 sera l'année de *Joséphine vendue par ses sœurs*; mais avant de mettre le cap sur ce gros succès, M^{me} Ugalde a « louvoyé » comme disent les marins, et nous devons enregistrer quelques autres faits de l'histoire des Bouffes-Parisiens. La *Béarnaise* de MM. Leterrier, Vanloo et Messenger s'était donnée, avec M^{lle} Jeanne Garnier, jusqu'au 9 février. Le 13, avait lieu la première représentation des *Noces improvisées*, opéra-comique en trois actes de MM. Armand Liorat et Albert Fonteny, musique de M. Francis Chassaigne¹. — Le titre aussi a été improvisé, car jusqu'à la veille de la représentation la pièce s'appelait *La Mariée d'un jour*. Malheureusement, ce titre — ou à peu

1. DISTRIBUTION : Rakoczy, M. Alexandre. — Bobinnrumkorff, M. Maugé. — Rosenberg, M. Paravicini. — Fagaras, M. Legrand. — Ladislas, M. Durieu. — Pétermann, M. Dubosc. — Nadgy, M^{lle} Jeanne Thibault. — Mimosa, M^{lle} Mily-Meyer. — Angéline, M^{lle} Tassilly. — Niklos, M^{lle} Ducouret. — Conrad, M^{lle} Paravicini. — Johanna, M^{lle} Feljas.

près — n'avait pas porté chance à un autre opéra-comique donné dans un théâtre beaucoup plus subventionné. Peut-être était-ce la pièce qui n'avait pas porté chance au titre. Quoi qu'il en soit, M^{me} Ugalde a eu peur. Sans avoir mis la main sur un grand succès — ils sont rares par le temps qui court — l'intelligente directrice des Bouffes avait pourtant devant elle un nombre suffisant de représentations pour préparer son prochain spectacle. Dans quel pays nous transportera-t-on alors ? Tous les points du globe ont été occupés par les faiseurs de libretti, les plus infatigables explorateurs du monde. Dans le nouvel opéra-comique des Bouffes, MM. Liorat et Fonteny nous conduisent en Hongrie. L'idée n'est pas mauvaise. La Hongrie est assez à la mode en ce moment. Ceux d'entre nous qui ont fait partie de la députation de l'été précédent ont encore dans les oreilles le son des *Eljen* enthousiastes, et cela les dispose à l'indulgence. Et puis, la Hongrie, c'est Rakoczy, et pour les Parisiens ce nom est magique ; il évoque immédiatement le souvenir d'une marche qui leur ferait faire — à pied — le voyage de Paris à Buda-Pesth. Mettre en scène Rakoczy et lui faire chanter sa marche, a donc paru une trouvaille aux auteurs et ce qu'on est convenu d'appeler un clou. Voici dans quelle intrigue se meut le héros hongrois. Au premier acte, nous apprenons que Rakoczy a été expulsé du territoire autrichien. Il revient sous le costume d'un musicien tzigane pour revoir la belle Nadgy et lui expliquer les motifs de sa disparition. Il la retrouve au moment où celle-ci



va épouser, par ordre de l'empereur, le comte de Rosenberg. Ce mariage, d'après une convention entre les deux fiancés, doit être une simple formalité : un moyen pour la femme de s'émanciper, un moyen pour le jeune homme de contenter son oncle et de se faire payer ses dettes. Le lendemain du mariage on divorcera par consentement mutuel : Nadgy pourra être toute à son magyar, et Rosenberg à la capiteuse Mimosa, première ballerine du théâtre de Vienne. Le lendemain du mariage... car la loi veut que l'épouse ait passé au moins une nuit sous le toit conjugal. Mais ce toit abrite plusieurs chambres, il n'y a donc pas péril en la demeure. On découvre, au second acte, que Nadgy est l'héritière du trône de Hongrie. La cour d'Autriche l'avait enlevée, alors qu'elle était encore enfant. Elle se sauve alors avec Rakoczy pour regagner sa patrie. Tous deux arrivent à Pesth... au troisième acte. Déguisés tout d'abord en marchands de verre de Bohême, ils se démasquent bientôt à leurs concitoyens, qui les acclament après avoir repoussé les troupes autrichiennes envoyées contre Pesth soulevé. Sur ce livret M. Chassaigne a écrit vingt morceaux... et Berlioz un. Ce n'est pas le plus mauvais, c'est la fameuse marche. Quant à l'auteur du *Droit d'aînesse*, il n'a pas encore trouvé à dégager sa personnalité. Sa musique ne manque ni de charme, ni de force, ni de couleur, mais ces qualités sont mises au service d'idées qui ne sont pas encore tout à fait originales. Voilà pourquoi le succès est allé ce soir aux comédiens, aux diseurs : à Maugé et à M^{lle} Mily-Meyer.

phine vendue par ses sœurs, opéra-bouffe en trois actes de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger ¹. Vous connaissez depuis votre enfance la naïve histoire de Joseph, le bien-aimé de Jacob, excitant contre lui la jalousie des autres fils du patriarche, qui le vendent à des marchands ismaélites, en faisant croire à leur père qu'il a été dévoré par une grosse bête. Vous savez comme Joseph fut ensuite revendu à Putiphar, et comme il répondit mal à l'amour de sa dame, qui, de dépit, fit jeter en prison le pudibond jeune homme ; vous n'ignorez pas enfin qu'il sut se tirer d'affaire en expliquant le songe de Pharaon, qui, flatté, en fit son premier ministre, à même de caser dans de bonnes places sa nombreuse famille. L'action de l'opérette jouée ce soir aux Bouffes-Parisiens ne se passe point en Mésopotamie, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, mais bien à Paris, en 1886. Joséphine, élève du Conservatoire et douée d'un joli mezzo, est la fille préférée de la mère Jacob, concierge rue du Château-d'Eau. Cette prédilection agace ses onze sœurs, au point que celles-ci saisissent au vol l'occasion de s'en débarrasser, en l'invitant à signer le bel engagement que lui propose le pacha Alfred Pharaon, — non s'en s'être arrangées pour faire jeter préalablement à la porte de la loge le jeune baryton Montosol, amoureux de Joséphine, sa

1. DISTRIBUTION : Alfred Pharaon, *M. Maugé*. — Montosol, *M. Piccaluga*. — Putiphar, *M. Lamy*. — Mourzouf, *M. Dequercy*. — Le facteur, *M. Guerchet*. — M^{me} Jacob, *M^{me} Macé-Montrouge*. — Benjamine, *M^{lle} Mily-Meyer*. — Joséphine, *M^{lle} Jeanne Thibault*.

camarade du Conservatoire. La mère Jacob ne rêve rien moins pour sa fille qu'un *exarewitch* ! La farce de MM. Ferrier et Carré nous transporte au Caire, et c'est dans le sérail — où Pharaon-Maugé a installé M^{lle} Joséphine dans le but d'en faire la sultane favorite — que se passe le second acte de la folle opérette. Vous étonnerai-je beaucoup en vous annonçant le débarquement de M^{me} Jacob, de ses onze demoiselles et du baryton Montosol ? — « Les enfants, c'est comme les femmes, dit la mère Jacob, qui est pétrie de gros bon sens, plus ça vous lâche, plus on y tient ! » Et Montosol, toujours épris de Fifine, a gaiement abandonné le brillant engagement qu'il était à la veille de signer avec le Nouveau-Lyrique, où il était recommandé par le syndic de l'ancien. Surpris en tête à tête intime avec la jeune odalisque, Montosol échappe, comme par miracle, au supplice du pal, heureux d'avoir affaire à un pacha « nouvelle Egypte », qui préfère l'inviter à dîner plutôt que de le donner en pâture aux caïmans du Nil. Ce Pharaon, plus bête que nature, pousse même la condescendance jusqu'à ramener à Paris toute la smala des Jacob, qu'il loge dans son propre hôtel, se résignant à passer par les conditions que lui impose Joséphine avant de devenir sa femme. — « Mariez d'abord toutes mes sœurs ! » lui a dit la fine mouche, et le voilà dotant toutes les filles de l'ex-concierge, y compris Benjamine, qui s'est mis dans la tête de se faire épouser par le jeune descendant des Putiphar pris d'une belle haine pour ceux qui ont ridiculisé sa famille. Nous avons

dit la bêtise du Pharaon. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'il consent au mariage de Joséphine et de Montosol, et reprend son sérail en train de « chahuter » aux Folies-Bergère. Soixante femmes qui obéissent, a dit Montesquieu, valent mieux qu'une seule femme qui n'obéit point. — Il se peut que, raconté de la sorte, le livret vous paraisse légèrement insignifiant; mais les auteurs ont su tirer de ce sujet, si simple en apparence, des situations si cocasses, et semer à travers leur œuvre tant de traits spirituels et gais, que le succès a été enlevé dès le premier acte, sans pour cela qu'on cessât de s'amuser aux deux autres. Il y a là des inventions d'une incontestable drôlerie, qui ont fait pâmer de joie toute la salle : tel « le Sequin à Allah » pour le « Denier à Dieu », promis par Pharaon, désireux de louer le *cintième* de la mère Jacob. Très parisien, du reste, le Pharaon en question, substituant l'appel téléphonique : « Allô ! allô ! » à l'invocation de ses ancêtres : « Allah ! allah ! » Mais laissez-moi vous rappeler le « coup du mouchoir » que les odalisques délaissées tentent vainement d'arracher au pacha épris de Joséphine. Ce n'est là qu'une scène muette, discrètement et délicatement esquissée, mais le tout était de la trouver. — Ce n'est pas tout non plus d'avoir, comme M. Victor Roger, l'instinct de la parodie ; l'essentiel est de savoir s'en servir. Le jeune musicien l'a fait avec beaucoup d'esprit et de gaieté, au cours de toute sa partition, et nous citerons plus particulièrement, dans ce genre fait pour divertir le public : le quatuor du premier acte, où sont si

sant légitimement à une des comédiennes les plus adroites et les plus spirituelles de Paris. Grâce à elle surtout, le succès colossal du premier acte s'est perpétué jusqu'au dernier, qui gagnait à être allégé de quelques longueurs. M^{me} Ugalde peut désormais se reposer de ses fatigues de directrice et se rassurer pour l'avenir. Les recettes que produira Joséphine vaudront mieux que les fonds turcs de l'oncle Pharaon, si justement dédaignés par son neveu Putiphar.

Joséphine vendue par ses sœurs s'était jouée jusqu'au 6 juin, c'est-à-dire jusqu'à la clôture annuelle du théâtre du passage Choiseul. — Le 1^{er} septembre, en dépit de la chaleur, et ne regardant que le calendrier, M^{me} Ugalde rouvrait son étuve. Nous sommes venus et nous avons cuit. La séance de ce nouveau Hammam s'ouvrait par la première représentation du *Singe d'une nuit d'été*, de « notre meilleur ami » Edouard Noël, mis en musique par M. Gaston Serpette. La piécette devait être jouée, il y a trois ans, au Casino de Trouville, par l'excellent Grivot, de l'Opéra-Comique, et par M^{lle} Ugalde. Il était naturel que la mère revendiât le bien de sa fille et nous permît d'applaudir l'opérette jadis écrite pour Marguerite. Il n'y a, par malheur, aucune comparaison à faire entre ce qu'aurait pu être la future diva des Bouffes et ce qu'est une débutante, M^{lle} Julia Lentz, aussi lestement secondée que possible par M. H. Legrand (le fils de Paul Legrand), endossant, par cette jolie température de 35 degrés à l'ombre, une horrible peau de singe... Ainsi le veut l'intrigue de la

naissions aujourd'hui peu d'artistes qui possèdent à un tel degré le sentiment de la fantaisie comique et de la verve parodique. Elle chantera *Ugène, tu m'fais languir* jusqu'au 31 décembre. — La 100^e représentation avait eu lieu le 20 septembre. Ce jour-là, on distribuait soixante billets à soixante Joséphines parfaitement authentiques!... Le 22 décembre, la bienheureuse *Joséphine* est « vendue » pour la 200^e fois.

	Nombre	Date de la 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Nicaise</i> , pièce.	1		88
<i>La Béarnaise</i> , opéra-comique.	3		44
<i>Service d'ami</i> , pièce.	1		56
* <i>Les Noces improvisées</i> , op.-c.	3	13 février.	35
* <i>Joséphine vendue par ses sœurs</i> , opéra-bouffe	3	19 mars.	201
* <i>Le Singe d'une nuit d'été</i> , opérette	1	1 ^{er} septembre.	77
* <i>Rose Polka</i> , opérette.	1	12 novembre.	53

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS

A l'amusante revue de MM. Albert Volff, Ernest Blum et Raoul Toch , les *Nouveautés de Paris*, succède un opéra-comique en trois actes de MM. Maurice Ordonneau, pour les paroles, et Edmond Audran, pour la musique, *Serment d'amour*, dont la première représentation se donne le 19 f vrier¹. — Que nous parlait-on de tentative nouvelle, de résurrection, paroles et musique de l'ancien opéra-comique de la salle Favart, de pendant aux *Porcherons* — pourquoi les *Porcherons*? — de pièce sentimentale et de musique sérieuse?... Des idées d'auteurs, quoi! Et ne croyez pas, s'il vous plaît, un traître mot de tout cela. La vérité, c'est que, sauf le titre un peu rococo, *Serment d'amour* est une opérette comme une autre où la

1. DISTRIBUTION : Gavaudan, M. Berthelier. — Le comte, M. Morlet. — Grivolin, M. Albert Brasseur. — Martial, M. Charvet. — Rosette, M^{lle} Marguerite Ugalde. — La marquise, M^{lle} Darcourt. — Marion, M^{lle} Lantelme. — Marcelin, M^{lle} Bevalet.

Comme Giralda, son aînée, Rosette n'est M^{me} Grivolin que de nom. Rien — *rien* — n'a été consommé, et quand le comte reviendra de l'armée de la guerre, où il a conquis le grade de colonel, il trouvera sa fiancée aussi pure que l'est Ivanowna, mariée au cocher Osip des *Danicheff*. Et plus que jamais les deux jeunes gens rediront le duo : « Je promets de rester fidèle à mon amour. » C'est bien inutilement que la Marquise, excitant Grivolin, tentera de le marier pour de bon, cette fois, à Rosette. Celle-ci cède sa mantille et sa place à Marion, une jolie fille qui en tient pour le jeune nicodème si peu digne d'avoir le Coq-d'Or pour enseigne de son auberge. Espérons que la Marion saura dégourdir son homme, et ne soyons pas en peine de l'autre côté : si M. le comte épouse sa bergère, ce n'est pas pour le vain plaisir de chanter avec lui : *Holà, vertinguette ! Holà, vertingué !* Sur ce livret amusant et sans prétention, encore qu'un peu banal et un peu menu pour trois actes, M. Audran a écrit une musique aimable et facile. Ce n'est pas de l'Auber « tout simplement », comme le disait, paraît-il, l'auteur de la *Mascotte*, ce serait plutôt de l'Offenbach ou du Lécocq, qui, dans le genre de l'opérette, ne sont certes point à dédaigner. Beaucoup d'entrain, de franchise et de gaieté ; de l'esprit même et du sentiment. Telle, la pastorale : « Quand par les verts chemins » que chante M. Morlet au premier acte, le meilleur des trois de ce gentil ouvrage, si bien interprété par tous et très chaudement accueilli du public. Citons en tête M^{lle} Marguerite Ugalde,

broyer son cœur » avaient, le soir de la première, allumé tout de suite un succès qui ne devait plus se démentir. Le rondeau-polka : « J'entre comme une reine ; » le second duo d'amour du comte et de Rosette, se retrouvant dans l'auberge du *Coq-d'Or* ; le rondeau : « Par les chemins ombreux » auquel répond la mélodie soupirée par l'amoureux « Sais-tu pourquoi dans ce charmant voyage », sont autant de morceaux de facture délicate et distinguée qui ont mérité et méritent encore aujourd'hui d'être applaudis. M^{lle} Juliette Darcourt, MM. Berthelier et Albert Brasseur, ont gardé leurs rôles. M^{lle} Juliette Darcourt est absolument charmante dans le rôle de la marquise : actrice très fine et chanteuse exquise. Qui jamais eût dit que cette jolie femme, qui semblait destinée à tenir toute sa vie, au théâtre, l'emploi des « grues » — c'est ainsi qu'il est désigné dans l'argot — deviendrait une artiste de tout premier ordre en son genre et fort capable de remplir un rôle véritable ? Il est impossible de mieux jouer qu'elle ne le joue celui de la marquise de Flavignac, où elle sait rester élégante en étant fort amusante. Bien amusant aussi l'ami Berthelier ; il dit avec toute sa verve les couplets du cuisinier : « Sur le feu, mettez ce que vous voudrez, » qui, naturellement, lui doivent toute leur valeur. Il est impayable encore quand, déguisé en seigneur espagnol, il essaye de se battre avec le comte, son maître. M. Albert Brasseur a dessiné fort drôlement le rôle de l'hôtelier Grivolin ; qu'il prenne garde seulement de tomber dans les charges bouf-

voir M^{me} Théo dans le costume d'Ève, ne manquez pas d'arriver à huit heures et demie précises, avait-on dit — et tout le monde était à son poste d'observation quand le rideau s'est levé ce soir sur le premier des quatre actes, c'est-à-dire sur le prologue d'*Adam et Ève*, où l'action se noue en plein paradis terrestre, au pied du fameux arbre. Adramalec, le bon génie de la chose, prétend empêcher la première femme de toucher au fruit défendu. Satan, au contraire, emploie sa malice à faire mordre la pomme par Ève tout d'abord, puis par Adam. Et tout se passe comme le désire le vieux serpent, qui partage le fruit en deux, et en lance d'un côté différent chacun des morceaux. Les coupables sont chassés du paradis et demeureront séparés l'un de l'autre, tant que ne seront pas recollés les morceaux disjoints. C'est la lutte de Satan, gouvernant le monde, et d'Adramalec, condamné, pour sa négligence, à une virginité tant soit peu gênante. L'un cherche à réunir les êtres que l'autre a séparés : nous avons vu ça dans quelques féeries... Celle-ci nous conduit d'abord à Rome, où le patricien Adamus épouse la belle Cinthia et la dédaigne aussitôt pour la jeune et jolie esclave Eva; puis en Espagne, où le brigand Adamos, sur le point d'enlever sa pupille au corégidor Satanos, est encore une fois vaincu par le diable- au moment où sa ruse allait réussir; enfin, de nos jours, sur les bords de la Seine, à Caudebec, où Saint-Adam, le jeune peintre « sensationniste », qui fait partie d'une joyeuse bande de canotiers, enlève sa maîtresse au vieux baron Sataniel, et où l'on voit s'ac-

breux costumes, tous plus jolis les uns que les autres et qui lui ont valu un vrai succès de beauté. Elle a dit drôlement le refrain : « Auguste, Auguste, tu n'est pas juste, » qui s'enchaîne d'une façon fort inattendue au couplet sentimental de la Loi des vestales, et qui forme l'entraînant finale du second acte. En faisant vite, M. Serpette a fait de son mieux, et sa musique qui, parfois, n'est pas exempte de prétention, ne manque généralement ni de verve ni de bonne humeur. Nous voulons bien lui pardonner d'avoir refait la chanson de Libert : « Je m'enomme Popaul, » que tout le monde connaît, mais nous le féliciterons pour son chœur du Mariage, qui est fort heureusement traité, et pour le motif du Divorce, très joliment rythmé. L'excellent Berthelier, cet artiste de ressources dans les parties les plus difficiles à gagner, a trouvé des effets nouveaux et qui ont, plus que jamais, admirablement porté sur le public. Il a dû bisser son *Schopenhauer* du prologue, et bisser encore son *Pauvre Benjamin* du dernier acte : deux succès bien à lui, et dans lesquels auteurs et compositeur ne pouvaient, croyons-nous, revendiquer grand'chose. M. Albert Brasseur est, dans le rôle d'Adam, Adamus, Adamos ou Saint-Adam, un fort gentil gommeux ; nous lui saurons gré de sa réserve : il s'est montré, cette fois, sobre de gestes, et s'est abstenu des cocasseries d'un goût douteux, qui lui étaient devenues familières. Si M. Brasseur père veut bien nous en croire, il se contentera de se voir revivre dans son fils Albert, et abdiquant comme artiste, — pour mieux régner comme directeur ; il renoncera défi-

a, dans la pièce, un Sénéchal grotesque et amusant (amusant au possible, puisqu'il est joué par Berthelier), qui court après sa première arrestation (vous goûtez, n'est-ce pas, le sel de l'allusion en un temps où l'on s'est plaint de l'inertie de la police) et qui cherche à compléter la liste alphabétique de ses prétendues conquêtes. Il vient d'obtenir l'Y ; mais il lui manque le Z, et ce Z est la première lettre du nom de Zoé, une soubrette adorablement jolie sous les traits de M^{lle} Emma Bonnet. Si, vous ou moi, nous avions une bonne aussi affriolante, nous serions sûrs de ne pas la garder deux jours... C'est au second acte (le meilleur des trois) que se trouve le plaisant épisode de la psyché sans glace, derrière laquelle vient se cacher le faux Sénéchal, juste au moment où le vrai a l'idée de s'y mirer pour réparer le désordre de sa toilette. Le Sosie s'en tire en reproduisant exactement les gestes du Sénéchal, qui se croit reflété dans le miroir. La scène est drôle et a fort diverti l'assistance, que n'a point trop refroidie le troisième acte. Le duo des Bergers, où triomphe encore l'ami Berthelier, est bien pour quelque chose dans cet heureux effet. Le public de première (dont la réserve est parfois aussi incompréhensible que l'engouement) ne nous a point paru, du reste, apprécier à sa valeur l'agréable livret tiré, par MM. Ordonneau et André, d'une pièce qui a eu du succès à Londres, sous le titre de *Nell Gwyn*, et la musique de M. Robert Planquette, qui, sans être toujours très originale, a de l'entrain et de la gaieté, parfois même une aimable pointe de sentiment.

pas encore le dernier travestissement qu'elle endosse. C'est, après tout, la comédie de Marivaux, le *Jeu de l'amour et du hasard*, accommodé au goût du jour et agrémenté d'une partition écrite à la vapeur. De tous nos « fabricants de musique », M. Lecocq est cependant celui qui nous a toujours semblé le mieux doué. La prodigieuse fécondité à laquelle il s'est condamné n'a pas tué chez lui l'instinct artistique, et on l'a vu apporter, même dans ses productions les plus hâtives, un soin et une correction qui montrent que, s'il avait suivi une autre voie, il aurait pu occuper un rang plus élevé dans la hiérarchie musicale. Ce n'est malheureusement que sur le tard, et avec un bien médiocre livret, celui de *Plutus*, que l'Opéra-Comique lui a ouvert ses portes. Encore qu'on ait applaudi, dans le finale, les couplets du prince : « Vous avez l'air d'un si brave homme solennel, mais pas fort... » que dit très bien M. Vauthier, le premier acte a toujours paru un peu terne. Le second lui est bien supérieur. C'est de la musique de demi-caractère, d'un tour aisé et facile, que ne désavoueraient pas les plus habiles compositeurs en ce genre. Le sextuor : « Il me regarde à peine » est d'un joli rythme, et les parties vocales en sont disposées par un musicien très expert en l'art d'écrire. La *Chaconne* est un pastiche très spirituel et très réussi de la musique du dix-huitième siècle. Avec la chanson du *Casque*, le clou de l'ouvrage, nous rentrons dans le style pur de l'opérette. Citons encore les couplets de Micaëla, d'un sentiment très délicat « Au fond de l'alcôve blot-

Date de la Nombre de
 Nombre 1^{re} représentation représentations
 d'actes. ou de la reprise. pour l'année.

<i>Fin courant</i> , comédie.	1		56
<i>Les Nouveautés de Paris</i> , revue. 3 a. 8 t.			56
<i>Faute d'un point</i> , comédie. . .	1		76
* <i>Serment d'amour</i> , opéra-com.	3	19 février.	104
<i>Monsieur le Receveur</i> , comédie.	1	20 avril.	19
<i>L'Invité</i> , comédie	1	7 octobre.	62
* <i>Adam et Ève</i> , opérette fantastique	4	6 octobre.	63
* <i>La Princesse Colombine</i> , op.-c.	3	7 décembre.	19
<i>Au Grand Turc</i> , comédie. . .	1		26
<i>Le Cœur et la Main</i> , opérette.	3	24 décembre.	8
<i>Mon Passé</i> , comédie-vaudeville.	1		10

• • • •

• •

•

•

• • • •

•

•

• •

• •

•

•

THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

L'année commence avec la *Fauvette du Temple* de MM. Burani, Humbert et Messenger. La 100^e représentation s'est donnée le 10 février; la 150^e aura lieu le 24 mars.

4 MAI. — Reprise des *Mousquetaires au Couvent*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney¹. L'ouvrage fut assez mal jugé lors de son apparition et ne dut sa vogue qu'à l'entêtement de M. Cantin, qui le maintint quand même sur l'affiche des Bouffes. C'est ainsi qu'il parvint à sa centième représentation, et devint, par la suite, un des succès les plus populaires du théâtre contem-

1. DISTRIBUTION : Brissac, M. Morlet. — Bridaine, M. Gobin, — Gontran de Solanges, M. Marcellin. — Le gouverneur, M. Speck. — Pichard, M. Duhamel. — Rigobert, M. Bellucci. — Langlois, M. Gildès. — Farin, M. Bay. — 1^{er} moine, M. Van de Gend. — Louise, M^{lle} Clary. — Marie, M^{lle} Blanche Marie. — Simonne, M^{lle} Fanzi. — Sœur Opportune, M^{lle} Jeanne Becker. — La Supérieure, M^{lle} Blanc.

porain. Rien qu'aux Folies, où ils furent donnés au mois de juin 1881, les *Mousquetaires au Couvent* ont été joués quatre-vingt-douze fois. Ils n'iront pas moins loin à cette nouvelle reprise sur la même scène des Folies-Dramatiques. Tout le monde connaît la pièce que MM. Paul Ferrier et Jules Prével ont tirée d'un ancien vaudeville de Saint-Hilaire et Paul Duport : *L'Habit ne fait pas le moine*. Il s'agit de deux jeunes gens qui, prenant les habits de deux moines, pénètrent dans un couvent d'ursulines pour se rapprocher de celles qu'ils aiment. On devine à quelles extravagances peuvent se livrer les loups dans la bergerie. L'affaire tournerait mal pour les deux mousquetaires, s'il n'était prouvé au cardinal de Richelieu que les moines dont les deux amoureux ont pris les habits n'étaient eux-mêmes que de faux moines, des conspirateurs déguisés, que les mousquetaires ont, par bonheur, fait garder à vue. Tout cela est plein de bonne humeur et mené rondement par M. Morlet, que sa « création » de Brissac, après Frédéric Achard, mit d'emblée, jadis, au rang des étoiles masculines d'opérette. La pièce est bien venue ; sans complications recherchées, elle se déroule simplement avec les allures bon enfant que le public a décidément trouvées fort de son goût. La musique est charmante, et dépasse de beaucoup la moyenne fantaisiste dont on entoure les vaudevilles à couplets qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler une opérette. Sous une apparence d'agréable futilité, elle cache infiniment plus de ressources que la moyenne ordinaire des opérettes

courantes. Il faut mettre hors de comparaison les conversations musicales qui s'échangent pendant ces trois actes. Si la musique babille ainsi qu'il convient au sujet, du moins son langage musical signifie-t-il toujours quelque chose, et sa phrase n'est jamais coulée dans le moule vulgaire adopté uniformément — on ne sait trop pourquoi — par les théâtres de genre. Le souci de l'orchestration est très visible et tel dessin des violons pastiche avec beaucoup de bonheur l'ancienne manière italienne. La chanson des mousquetaires gris et rouges, les couplets genre bourrée du curé Bridaine, le trio des deux mousquetaires et du curé précité, la petite jacasserie chorale des demoiselles du couvent (imitée du chœur qui commence le troisième acte du *Domino noir*) la jolie chanson ajoutée tout exprès pour M. Morlet : « Quel déjeuner j'ai fait ! » sont des morceaux qui dénotent une grande abondance mélodique et une expérience notoire de la scène. Après l'Arlequin de la *Surprise de l'amour*, — et jusqu'à ce qu'il lui soit permis de doubler Coquelin dans *Chamillac* et dans *Un Parisien*, où il serait peut-être fort bien, — M. Morlet (le Beppo de la *Mascotte*) n'a jamais rencontré de meilleur rôle que celui de Brissac dans les *Mousquetaires au Couvent*. Chanteur de goût et comédien intelligent, M. Morlet a été accueilli d'enthousiasme par le public des Folies. Sa voix sonne superbement dans les refrains cavaliers et les rondes égrillardes. On lui a redemandé le finale du second acte : « Aïmons-nous donc, » qu'il

de ressemblance avec le drame de *Cartouche*¹, de MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué, que nous avons revu à l'Ambigu, il y a quatre ans. Mais on insinue que l'opéra-bouffe représenté ce soir au boulevard serait tiré d'une ancienne pièce de Brunswick, de Leuven et de Forges, qui date d'une trentaine d'années. Nous voulons bien le croire, mais nous n'avons pas le loisir d'y aller voir, et peu nous importe, d'ailleurs, que les librettistes des Folies aient plutôt arrangé qu'inventé. Leur opérette est-elle amusante? Tout est là. Il s'agit, en pareille matière de ne pas se montrer trop exigeant sous le rapport de la nouveauté et de vouloir bien s'intéresser — pourquoi ne nous y intéresserions-nous pas? — à l'aventure de Sylvine, l'étoile du théâtre de Montargis, brusquement enlevée par Labretèche, le premier lieutenant de Cartouche, pour être soi-disant marquise de Sainte-Croix et pour devenir en réalité la femme (si l'on veut) du fameux brigand qui finit si misérablement en place de Grève, le 28 novembre 1721. Nous sommes en plein dix-huitième siècle, à l'époque où les comédiennes épousaient parfois des grands seigneurs (on sait qu'il n'en est plus de même aujourd'hui) et où les voleurs pouvaient se promener impunément par la ville et y faire les quatre cents coups : tout cela a bien changé, et la police de M. Taylor, en l'an de grâce 1886, est trop bien faite pour

1. DISTRIBUTION : Labretèche, *M. Vauthier*. — Grégoire, *M. Gobin*. — Gripardin, *M. Riga*. — Anicet, *M. Guy*. — Lèveillé, *M. Duhamel*. — Un courrier, *M. Bellucci*. — Sylvine, *M^{me} Grisier Montbazon*. — Olympe, *M^{lle} Becker*.

bassade espagnole des *Brigands*, qui prend ses ébats en plein Paris, à l'hôtel de la rue de la Sourdière. L'épisode des Mexicains est, d'ailleurs, fort amusant, et c'est là de la bonne grosse bouffonnerie d'opérette, qu'il n'est aucunement besoin de comprendre pour applaudir. Le boléro en sextuor dansé par M^{mes} Grisier-Montbazon, Becker, MM. Gobin, Vauthier, Guy et Riga, a donc été bissé d'enthousiasme, et si cette charentonnade a mis la salle en joie, ça n'a pas été le seul bon moment de la soirée. M. Léon Vasseur a écrit pour *Madame Cartouche* plusieurs morceaux qui ne sont certes pas indignes de l'élégant compositeur de la *Timbale d'argent*. Nous citerons, entre autres, le joli duo « Dis-moi comment l'amour t'a pris » fort bien chanté, au premier acte, par M^{me} Grisier-Montbazon et par le ténor Guy, et, au dernier acte, le duo du *Rossignol*, délicieusement accompagné par la flûte et le basson, pour la même M^{me} Grisier-Montbazon, si charmante en Mexicaine, et pour le baryton Vauthier. Il y a aussi d'amusants couplets pour Gobin; un excellent duetto : « Je souffle Ménélas » pour ledit Gobin et pour Vauthier, et un bon chœur de bandits, dont le procédé rappelle le fameux chœur de *Fanfre-luche*, connu sous le nom du *Crime du Pecq*, de MM. Toché et Serpette. M^{me} Grisier-Montbazon n'est pas seulement adorable sous son grand chapeau mexicain et n'a pas fait que gagner en beauté : son talent s'est également accru. Elle s'est acquittée du rôle de Sylvine en spirituelle diseuse et en cantatrice habile. Labretèche, c'est

miers, dit l'Évangile. Pour arriver après beaucoup d'autres, la revue ¹ des Folies-Dramatiques nous semblait la meilleure de toutes et la mieux venue. Elle est amusante et presque nouvelle — oui, nouvelle. Elle est, de plus, magnifiquement montée, se payant le luxe de deux compères au lieu d'un — Fusier, Fusier-Protée, et l'excellent Gobin, qui ont chacun leurs qualités propres, — nous offrant une action de vaudeville : Floridor voulant épouser Eglantine, la nièce de Pitanchois, promise à Saturnin — qui se poursuit d'une façon bien curieuse à travers les dix tableaux de la revue, — et nous présentant gentiment le galant escadron de ces jolies femmes, qui, paraît-il, ne sont pas aussi introuvables qu'on veut bien le dire : il ne s'agit que de se donner la peine de les chercher. Dix tableaux, répartis en

1. DISTRIBUTION : Floridor, *M. Fusier*. — Pitanchois, *M. Gobin*. — Le Commissaire, le père Fatma, *M. Riga*. — Karakoko, Copurchic, Succi, Vadé, *M. Marcellin*. — Le Bonneteur, Saturnin, Elie Drack, *M. Guyon fils*. — Coquelin aîné, Jacques Bonhomme, Ménélas, *M. Tervil*. — Un vieux vagabond, un Maçon, *M. Lauret*. — Le Rondeau, un Ingénieur, *M. Bellucci*. — Un Brigadier, *M. Duhamel*. — La mère Fatma, Ramponneau, *M. Speck*. — Premier Monsieur, un Spahi, un Domestique, *M. Maurice*. — Un Employé de chemin de fer, un Agent, *M. Van de Gend*. — Le Mot pour rire, la Cigale, *M^{lle} Chassaing*. — Pitou, Gotte, *M^{lle} J. Becker*. — Fatma, le Volapük, première Grisette, la belle Hélène, *M^{lle} Decroza*. — Le Calembour, l'Hôtel des Postes, premier Chat, *M^{lle} Fanzi*. — La France juive, la Butte Montmartre, première Cinghalaise, l'Exposition de 89, deuxième Grisette, *M^{lle} Riva*. — La Montre, Pandore, *M^{lle} Deval*. — Eglantine, *M^{lle} Pitter*. — Madame l'Amirale, *M^{lle} Nantier*. — La rue du Bouloi, première Carpe, Grabuge, Ève, *M^{lle} Norette*. — Petit Télégraphiste, le Fils de Porthos, *Petite Richard*. — Les petits Chevaux, deuxième Chat, *M^{lle} Hicks*. — La Maquette, la Feuille de recensement, troisième Chat, *M^{lle} Dubois*.

du rideau sur les Porcherons illuminés. « Paris théâtre » enfin, avec la magie de « Moitié de Polka » et les plaisantes imitations de Coquelin cadet et du grognement de Dumaine, par Fusier ; l'exquise photographie de Saint-Germain, par Guyon ; la parodie de M^{me} Marie Laurent, par M^{lle} Nantier et celle de Léonce et de Delaunay, par Tervil, « Paris théâtre » terminent dignement la joyeuse revue des trois auteurs d'*Au clair de la lune* et de *Pêle-Mêle-Gazette*. — Saprissi ! Que M^{lle} Decroza était donc jolie sous le costume noir du Volapük et dans sa ravissante toilette de grisette du siècle dernier ! M^{lle} Chassaing avait de l'entrain dans le mot pour rire, autrement dit la commère de la revue ; M^{lle} Pitter — une nouvelle venue — était charmante en jeune chevrier, et M^{lle} Deval bien gentille en montre à Sarcey et en gendarme Pandore ; M^{me} Riva montrait de la verve en Butte Montmartre, et la petite Richard nous faisait un petit Télégraphiste d'une rare précocité. Vous voyez que le sexe faible était le plus fortement représenté dans la revue, où, après MM. Fusier, Gobin et Guyon, que nous avons déjà cités, il fallait encore mentionner M. Marcelin, un maître en l'art de la Tyrolienne, M. Riga en père Fatma, et dire que *tous* avaient contribué au succès très vif et très mérité de *Paris en général*. Ce théâtre a donc bien fait de revenir à un genre qu'il avait abandonné depuis longtemps déjà : une bonne revue ne vaut-elle pas mieux qu'une opérette médiocre ?

		Date de la	Nombre de
	Nombre 1 ^{re}	représentation	représentations
	d'actes.	ou de la reprise.	pour l'année.
<i>Les Terreurs de Dominique,</i> comédie	1		158
<i>La Fauvette du Temple, op.-c.</i>	8		141
<i>Les Mousquetaires au Couvent,</i> opéra-comique.	8	4 mai.	190
* <i>Le Receveur, comédie . . .</i>	1	21 mai.	258
<i>Les Cloches de Corneville, op.-c.</i>	8	4 octobre.	16
* <i>Madame Cartouche, opérette.</i>	8	19 octobre.	40
* <i>Paris en général, revue . .</i>	4 a. 10 t.	28 décembre.	11

THÉÂTRE CLUNY

Le Théâtre Cluny ne s'appellerait plus de ce nom s'il ne jouait encore *Trois Femmes pour un Mari*¹ : il a donc donné sa pièce à succès jusqu'aux derniers jours du mois de janvier 1886.

29 JANVIER. — Première représentation de *Doit-on le dire?* comédie en trois actes de MM. Eugène Labiche et Alfred Duru², précédée du *Livre bleu*, comédie en un acte de MM. Eugène Labiche et Ernest Blum³. — On surprend le secret d'une intrigue : doit-on le révéler au mari ? doit-on le

1. La joyeuse comédie de M. Grenet-Dancourt avait alors pour interprètes : MM. Matrat (prêté par l'Odéon), Lureau, Dorgat, Sérard, M^{mes} Aciana, Billy, Aimée Martial.

2. DISTRIBUTION : Muserolle, M. Montcavrel. — Papaguanos, M. Mesmacker. — Gargaret, M. Dorgat. — Le Barrois, M. Lureau. — Albert Fragil, M. Sérard. — Dupailon, M. René Dubos. — Blanche, M^{lle} Jane Debay. — Lucie, M^{lle} Aimée Martial. — Juliette, M^{lle} Godard.

3. DISTRIBUTION : Beaufrisard, M. P. Véret. — Théobald, M. René Dubos. — Ducerceau, M. Courty. — Francisquine, M^{mes} H. Billy. — Clotilde, M^{lle} Langlade.

dire? Les deux auteurs ont jeté sur ce point d'interrogation mille folies qui sont d'une gaieté et d'une verve étourdissantes. Doit-on le dire? et réveiller en sursaut un époux ronflant dans sa félicité conjugale pour lui montrer, à son chevet le Minotaure de Balzac: « Son front jaune est armé de cornes menaçantes. » — « Non », répondra tout homme de bon sens: les infortunes de cette sorte n'existent pas quand on les ignore; un coup de canif au contrat ne vaut pas un coup d'épée qui tuera un homme. Il y a cent, d'ailleurs, à parier contre un, que la femme prouvera sa vertu farouche au mari, qui vous en voudra mal de mort. — « Et si je veux être *trompé*, moi ! » pourra même vous répondre quelque Sganarelle de bonne volonté. — « Oui », réplique Muserolle, qui, averti jadis par son ami Gargaret des caravanes galantes, que courait sa femme, revient, au bruit de son mariage, du fond des Ardennes, lui rendre le même service et s'acquitter envers lui. L'ingénue qu'épouse Gargaret s'appelle Lucie de son petit nom; elle est nièce du marquis de Papaguanos, ambassadeur d'un tas de fumier ornithologique situé sous l'Équateur, et marchand de décorations exotiques. — « Tu n'avais pas l'ordre de la Pivoine Paf! tu l'as! C'est cinquante francs que tu me dois. » — Et le tour est fait. Mesmacker, après Brasseur, fait un fantoche fantastique de ce diplomate décrépît, chamarré de quincailleries, idiot, ahuri, affligé d'une voix de ventriloque asthmatique, et qui a l'air de se gargariser quand il parle. Cependant Muserolle, qui poursuit sa piste, dé-

couvre enfin avec enthousiasme qu'un jeune commis d'assurances a incendié le cœur de M^{me} Lucie Gargaret. Doit-il le dire ou doit-il se taire ? — Cela fait une consultation divagante pareille à celle du mariage de Panurge. Mais, au lieu d'un pot aux roses illicite, Muserolle en déniché deux. — Il en trouverait toute une armoire s'il continuait ce joli métier. — Le marquis de Papaguanos peut ajouter aux décorations dont il est criblé celle de l'ordre le plus répandu du monde, et c'est son propre chancelier qui le lui décerne. — Autre surprise : Muserolle reconnaît dans cette marquise délurée sa propre femme légitime qui, en courant des prétentaines tropicales, a épousé ce vieux Sachem à la mairie de la nature, sous les cocotiers de l'endroit. Il l'avait quittée plate comme une planche, il la retrouve grasse et ronde, cuite à point au soleil des Indes. Muserolle, alléché par tant de rondeurs, se sent repris d'une fringale amoureuse, et détache de son front l'ornement que sa femme y a déposé, pour en coiffer à son tour le front du marquis. Ce que voyant, ce sauvage plénipotentiaire court au séducteur légitime en faisant feu des six coups de son revolver. — Plus on est de morts, plus on rit. — Tout s'arrange au dénouement, et tout reste dans le *statu quo* le plus biscornu. La fausse marquise persuade au marquis que le mari galant est son oncle : Gargaret fait de son collègue conjugal son associé commercial, et Muserolle repart pour la forêt des Ardennes. Il y a là un tel feu d'invention comique, une si prodigieuse fertilité d'incidents tous impré-

mais il s'est rattrapé aux derniers actes où il a retrouvé sa verve de bon aloi. (Le 1^{er} mars, il sera remplacé dans le rôle par M. Numès, du Gymnase.) M^{lle} Jane Debay s'est très adroitement tirée du rôle de Blanche. Le 10 mars, 50^e représentation de *Doit-on le dire* ?

25 MARS. — Première représentation de la *Bénédiction des Poignards*, comédie-bouffe, en trois actes, de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Rambert. — Un aliéné, bien connu dans l'arrondissement de Castel-Margaux, le nommé Passavant, est le grotesque inventeur d'une bizarre machine électro-musicale, jouant la *Brigue dondaine*, avec plusieurs coups de revolver à la clef. Il a trouvé également le truc des mélodies qui, *phrygiennes*, excitent l'amour chez ceux qui les écoutent, et *doriennes*, à la Richard Wagner, endorment leurs auditeurs. Mais il importe de ne pas se tromper d'air, par exemple, de ne pas soupirer sur la clarinette : « Laisse-moi contempler ton visage... » au couple destiné à entendre sur l'ophicléide le prélude de *Lohengrin* : Gounod est amoureux, Wagner est chaste. Et c'est précisément parce que les deux instrumentistes Mouillette et Loisillon ont fait juste le contraire de ce qu'on leur avait commandé, que le second acte de la

1. DISTRIBUTION : Adhémar, M. Matrat. — Passavant, M. Mesmacker. — Trébuchard, M. Dorgat. — Bouzigue, M. Victor Gay. — De Vaucornet, M. Lureau. — De Cardonville, M. Sérard. — Mouillette, M. Véret. — Baptiste, M. Lagrange. — Loisillon, M. Paulet. — Régina, M^{me} H. Billy. — M^{me} Bouzigue, M^{lle} Fanny Génat. — Lucienne, M^{lle} Aimée Martial. — Fanny, M^{lle} Jeanne Evans. — Aline, M^{lle} Mosnier.

grosse — très grosse — bouffonnerie représentée aujourd'hui au Théâtre Cluny se termine sur un appel à la vengeance : la *Bénédiction des Poignards*, des *Huguenots*, se changeant fort heureusement en quadrille échevelé sur l'air d'*Orphée aux Enfers*. Est-ce dans la toquade du vieux singe, répondant au nom de Passavant, que réside la pièce ? Est-elle plutôt — on n'a jamais pu le savoir — dans les efforts d'Adhémar Dubuisson, qui, s'étant fait nommer sous-préfet, dans le but d'épouser la fille du marchand de bois Trébuchard, cherche à réaliser la fameuse fusion des partis, afin de mériter les faveurs du gouvernement qui a l'œil sur lui, et d'obtenir, comme préfet, la jolie main de M^{lle} Lucienne, dans laquelle son père, le marchand de bois, a eu l'excellente pensée de mettre trois cents beaux billets de mille francs ? Nous nous garderons bien de blâmer les directeurs du Théâtre Cluny d'avoir reçu la *Bénédiction des Poignards*. MM. Léon Marx et Derembourg devaient compter sur des effets qui n'ont pas porté aussi bien qu'on pouvait l'espérer. N'y avait-il pas une idée comique dans l'arrivée du sous-préfet reçu dans les bureaux de sa sous-préfecture « comme un chien dans un jeu de quilles », et résolu à appliquer la devise : « Soyons aimables et gais : les gouvernements moroses ne durent pas, c'est par la gaieté qu'ils réussissent. Ébourifflons ! Ébourifflons ! Ohé ! Ohé ! » Le premier acte ne nous avait point déplu ; nous nous attendions, au second, à quelque étude de mœurs provinciales observée sur le vif et dans le charmant petit décor des jardins de la

préfecture illuminés *a giorno*, nous n'avons rencontré qu'un simple quiproquo de joueur de clarinette : les auteurs se sont alors jetés en aveugles dans une farce sans queue ni tête qui se termine par le pugilat des témoins discutant les conditions du duel Passavant-Dubuisson. Faut-il dire qu'Adhémar épouse Lucienne, et que cette invraisemblable insanité a fini par devenir trop embrouillée pour paraître réellement amusante ? Nous nous contenterons de louer le zèle très appréciable de M. Matrat, qui a appris, en quelques jours, le rôle destiné à M. Numès, réclamé par le Gymnase, de MM. Victor Gay, Mesmacker et Dorgat, qui ont fait le possible et même l'impossible pour dérider un public assez rétif à l'hilarité. La *Bénédiction des Poignards* est jouée les trois soirs de rigueur : pas un de plus. On reprend *Doit-on le dire ?* et ensuite (3 avril) le *Cabinet Piperlin*¹, accompagné pour la première fois le 7 avril du *Misanthrope et l'Auvergnat*, de M. Eugène Labiche, joué par MM. Mesmacker, Lureau, Lagrange, M^{lles} Jane Evans et Lurmont.

8 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) des *Chemins de fer*, folie-vaudeville en cinq actes de MM. Labiche, Delacour et Choler². — Ce n'est ni une satire, ni une peinture de mœurs, ni

1. DISTRIBUTION : Piperlin, M. Victor Gay. — Merlingard, M. Dorgat. — Dardinel, M. Sérard. — Vétiver, M. Véret. — Roussignac, M. René Dubos. — Léonard, M. Gerbe. — Colombe, M^{me} Billy. — Zénaïde, M^{me} Aciana. — Anita, M^{lle} Martial. — Céline, M^{lle} Mosnier. — Dorothée, M^{lle} Lurmont.

2. Distribution : Ginginet, M. Véret. — Tapion, M. Lureau. — Bernadon, M. V. Gay. — Courtevoil, M. Dorgat. — Mésanges,

rible capitaine, un cousin de Ramollot, qui n'entend pas la plaisanterie, et en face aussi de Jules Mé-sanges, un jeune audacieux épris des charmes de M^{me} Ginginet. Tout ce monde se heurte, se bouscule, se querelle, se raccommode, partage la table et au besoin le logement, sans qu'on se demande le pourquoi de tout cela. Au premier acte, nous sommes dans la salle des Pas-Perdus d'une grande ligne ferrée : monde de rentiers, détacheurs de coupons. On fait connaissance. Au deuxième acte, des wagons. Entrées, sorties, rapports aigres-doux, propos et quiproquos. Au troisième acte, un buffet. Ce qui se passe dans ce buffet est inimaginable : un employé, chargé de retirer deux wagons de bestiaux à l'express de Givet, commet une erreur qui laisse nos personnages en gare, et voilà le capitaine affamé qui se retrouve avec Ginginet non moins affamé que Courtevoil. — « Ah ça ! combien de temps resterons-nous ici ? demande Courtevoil pour la seconde fois à un employé ahuri. — Trente-cinq minutes, — répond l'autre. — Trente-cinq minutes... ? Tout à l'heure, tu m'as dit vingt-cinq ! — Oui ; mais il y a dix minutes de cela, — réplique imperturbablement l'employé. — Ah ! c'est juste, dit Courtevoil : vingt-cinq et dix font trente-cinq ! » Cela ne se raconte pas, non plus que la folle nuit passée dans une auberge, toujours sur la route de Givet. Après avoir déclaré que ce qu'il faut à un homme pour dormir, c'est une planche avec des trous qui permettent à l'air de passer, Courtevoil, furieux de tous les édredons dont les lits sont garnis,

passé son temps à changer de couchette. Vous voyez d'ici ce que ce chassé-croisé peut amener. A la fin, ennuyé du vacarme, le capitaine s'endort un revolver à la main, en menaçant de brûler la cervelle au premier qui le réveillera. Et chacun de marcher à plat ventre, dans l'affre de gêner ce mauvais coucheur. Il y a là une histoire de sacoche oubliée par Ginginet sous le traversin de Courtevoil — qui est tout un poème. Ginginet et des Mésanges tremblent de tous leurs membres, et, se souvenant qu'auprès d'un ronfleur il n'y a rien de tel que de ronfler avec lui pour le maintenir endormi, les deux poltrons cherchent le ton dans lequel Courtevoil ronfle et font leur partie dans un trio qui atteint le sommet de la bouffonnerie. La pièce, très gaiement enlevée au bout de quelques soirs, par MM. Véret, Lureau, Dergat, Victor Gay et Sérard, M^{mes} Jane Evans et Aciana, attire pendant cinq mois « tout Paris » au Théâtre Cluny : son succès est tel que le théâtre reste ouvert tout l'été et que les *matinées* mêmes ne sont pas interrompues un seul dimanche. A l'occasion de la 100^e représentation (30 juillet) deux cents employés des grandes Compagnies de chemins de fer, en uniforme, sont admis gratuitement à voir l'amusante pièce de Labiche.

3 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) d'*Un Troupier qui suit les bonnes*, comédie-vaudeville en trois actes de Clairville, P. Mercier et L. Morand¹, précédée du *Misanthrope et l'Au-*

1. DISTRIBUTION : Le capitaine Caron, M. Lureau. — L'Écureuil, M. Allart. — Adolphe, M. R. Dubos. — Albinos, M. Paulet. —

vergnal, comédie en un acte de M. Eugène Labiche. — *Un Troupier qui suit les bonnes*, voilà un titre qui promet et qui tient. L'Écureuil est un Don Juan de caserne — il paraît qu'il y en a toujours — dont la liste de conquêtes doit être longue. Si l'on n'y compte pas beaucoup de marquises, — les marquises se font rares dans le temps où nous vivons — en revanche, les bonnes et les cuisinières y forment une interminable kyrielle. Il sait les moyens de charmer et d'attendrir les prêtresses des autels culinaires, et la Vénus Torchon lui sourit dès qu'il apparaît se dandinant avec grâce et faisant le salut de rigueur. Vous vous rappelez que l'action commence non loin de chez le bon M. Chevreul, au Jardin des Plantes, devant la fosse de l'ours Martin, un lieu propice aux rencontres. L'Écureuil sait d'instinct les traditions de l'ancien opéra-comique : il courtise la brune et la blonde avec une parfaite impartialité, sans négliger pour cela la bonne de couleur ! En effet, un teint de café au lait qu'animent de grands yeux noirs, et que relève un madras à couleurs brillantes, n'est, paraît-il, pas à dédaigner. Pendant que l'Écureuil fait le galant — oh ! ces militaires ! — et maintient adroitement l'équilibre entre deux beautés rivales, le capitaine Caron se promène avec sa femme, et voit passer la belle-petite qu'il protège au bras d'un copurchic de la plus belle eau. Il saisit au vol le mot Moulin-

Flandrin, *M. Bernard*. — Colardeau, *M. Philippon*. — Bagatelle, *M^{lle} Jane Evans*. — Jeannette, *M^{lle} Aciana*. — Hortense, *M^{lle} Guérin*. — Palmyre, *M^{lle} Darall*. — Mère Rabat-Joie, *M^{lle} Sorel*. — Auguste, *la Petite Leroy*.

l'indique son nom, n'a que le temps de se jeter dans une chambre, et Bagatelle explique ce festin à la Balthazar d'une façon si peu vraisemblable, que sa maîtresse veut lui donner son congé. — Oh ! ces patronnes ! — Les assiettes sont changées, et le couple va se mettre à table, lorsque, kling et klang, retentit un effroyable coup de sonnette, tiré d'une main furibonde, magistrale, et qui a le droit de se faire ouvrir : le gommeux, éperdu, se précipite vers une cachette quelconque, et le capitaine Caron, roulant des yeux torves, fait son entrée... Cette table servie lui semble suspecte ; il rôde, il cherche ; sa jalousie éveillée au Jardin des Plantes ne se paye pas des excuses banales. Il ouvre toutes les portes ; sur le seuil apparaît l'Écureuil, affublé en vieille paysanne ; il se donne pour la nourrice de Bagatelle. Vous voyez d'ici se tordre le public. Le gommeux s'est revêtu de l'uniforme de l'Écureuil, et il passe pour une recrue au régiment sous le nom de l'Albinos ; ses cheveux blond-filasse se prêtent à cette allégation. Il vient pour Bagatelle, dont il est amoureux. Tout cela est assez plausible dans un vaudeville, et le farouche capitaine se calme, on change les assiettes une troisième fois, le troupier et le gommeux s'éclipsent, et le public de Cluny ne se tient toujours pas de rire... Le troisième acte de cette farce presque célèbre nous transporte dans la cuisine de Jeannette. L'Écureuil se pourlèche les moustaches au fumet d'un excellent bouillon prélevé sur la succulence du pot-au-feu. L'infortuné ne sait pas qu'il est chez le capitaine Caron, son propre supérieur, et, entendant la voix

sante pochade que nous venons de raconter, le Théâtre Cluny, fidèle à ce système de reprises qui lui réussit si bien, a eu l'excellente idée de nous rendre — légère incursion dans l'opérette — la célèbre bouffonnerie de *l'Ile de Tulipatan*. La pièce, représentée pour la première fois sur le théâtre des Bouffes-Parisiens le 30 septembre 1868, avait pour interprètes : MM. Berthelier (Cacatois XXII), Bonnet (Romboïdal), Victor (Hermosa) ; M^{me} Thierret (Théodrine) et M^{lle} Castello (Alexis), — et voici la façon dont nous en rendions compte, alors que nous débutions, il y a dix-huit ans, dans le métier de critique : « Deux petites pièces d'Offenbach inaugurèrent les nouveaux Bouffes. Le *Fifre enchanté* (qui avait été joué à Ems) et *l'Ile de Tulipatan* ont fait plaisir aux spectateurs bien disposés qui avaient été invités à la petite fête de famille de la première représentation. Est-il exact de dire que la musique de ces deux pièces est nouvelle ? N'a-t-on pas déjà entendu cela un peu partout dans le répertoire du maestro ? Et serait-il si difficile de citer à chaque morceau le nom de l'opérette d'où il est tiré ?... Mais qu'importe ! si ce n'est pas tout à fait du neuf, ce n'est pas plus ennuyeux pour cela. Dans le *Fifre enchanté*, dont l'intrigue est plus qu'anodine, on a justement applaudi plusieurs polkas, plusieurs valse et un quintette exhalant : *Ça sent la truffe !* *L'Ile de Tulipatan* de MM. Chivot et Duru — plus connus dans le monde des théâtres sous les noms de Chidurel Voru — est une farce un peu longue, mais si amusante. On a fait fête à l'excellente M^{me} Thierret, que le Palais-Royal a eu tort de lais-

terre : tant pis pour Offenbach ! » Telle était notre appréciation sincère. Grâce à ses étonnants interprètes, *l'Ile de Tulipatan* obtint un énorme succès. Berthelier, le grand Cacatois d'autrefois, continue à faire notre joie dans chacune de ses créations, et Dieu sait s'il en a eu de nombreuses depuis lors. Bonnet est l'amusant paysan de *Nos députés en robe de chambre* à la Renaissance. Mais l'étonnante « mère Thierret », elle qui disait d'une façon épique son fameux monologue : « Est-ce que ça se voit ? hein... est-ce que ça se voit?... » la pauvre mère Thierret est morte, et M. Victor, l'homme-orchestre, pas plus que M^{lle} Castello, à la jolie jambe et au fin maillot, ne font plus parler d'eux depuis longtemps. Victor et Castello, qu'êtes-vous devenus?... Le succès de ce soir a été pour leurs remplaçants : M^{me} Aciana est une belle femme et une aimable chanteuse. M. Philippon a de la verve. Quant à M^{me} H. Billy, à M. Hottinger et à M. Lureau (un peu faible, le nouveau Cacatois), ils ont beaucoup, oh ! mais beaucoup de bonne volonté. Nous recommandions au nouveau chef d'orchestre, M. Prestreau, que nous venions de voir opérer avec succès, durant l'été, au gentil casino Marie-Christine de Sainte-Adresse, de ne pas craindre de presser les mouvements : l'entraînante musique d'Offenbach veut un brio d'interprétation, que le maître savait donner à ses exécutants, mais qui par tradition ne s'attrape pas du premier coup. Cela viendra. — En tout cas, nos remerciements à la direction du Théâtre Cluny, qui, en reprenant *l'Ile de Tulipatan*, nous a rendu, fut-ce

désormais la graine des Labiche, des Thiboust et des Grangé, pour ne parler que de ceux auxquels s'adressent plus particulièrement les directeurs de Cluny, reprenant les *Diables roses* après un *Troupier qui suit les Bonnes*, succédant lui-même aux *Chemins de fer* et à *Doit-on le dire*? Puisqu'une nouvelle reprise avait été décidée dans le cabinet directo-rial de MM. Marx et Derenbourg, il faut avouer que celle de ce soir est assez bien choisie, et que si les *Diables roses* ne sont pas une très bonne pièce — ne valant pas à beaucoup près les *Femmes collantes* — ils se soutiennent par un dialogue bon enfant, à la Thiboust, plein de traits, dont quelques-uns ont vieilli, mais dont nombre portent encore. Il y a surtout, dans cet imbroglio de situations sans nouveauté, une gaieté communicative absolument incontestable. On se rappelle l'étourdissante distribution des *Diables roses* : Lhéritier, Gil Pérez, Hyacinthe, Lassouche, Fizelier, M^{me} Thierret, M^{lle} Schneider, — remplacés eux-mêmes, il y a quelques années, au Palais-Royal, par Montbars, Daubray, Raimond, Calvin, M^{mes} Mathilde, Angèle, Lemercier, etc. Nous ne voulons pas lui comparer la distribution nouvelle. Il est clair que des artistes qui ressuscitent après plus de vingt ans une bouffonnerie ne peuvent égaler ceux pour qui elle a été faite. Il y a toujours un inconvénient à reprendre avec des acteurs nouveaux des pièces telles que les *Diables roses*, qui avaient eu dans leur temps un grand succès de cocasserie. Les rôles conçus et écrits en vue des aptitudes particulières, du jeu personnel, des tics mêmes et

nous parlons de la bonne humeur et du joli mezzo de M^{lle} Jane Evans, ne point être forcé de lui opposer la verve spirituelle et endiablée d'Hortense Schneider, et recourir aux jours passés. Nous pouvons regretter qu'Allart, Lureau et Dorgat n'aient point créé les rôles qu'ils jouent; mais oublier les créateurs, nous n'y arrivons point, malgré tous leurs mérites, et nous en voulons à cette reprise de nous rendre injuste pour eux et partial pour mes souvenirs. Que voulez-vous! Quand nous voyons cette pièce, créée jadis au Palais-Royal par d'incomparables farceurs, à présent interprétée par des acteurs nouveaux, sans doute pleins de bonne volonté, nous craignons d'être sévère pour ces derniers. Mais il nous semble qu'il manque à la troupe de Cluny la naïveté pour faire valoir ce dialogue étincelant de grosse gaieté qui n'a d'autre prétention que de faire rire. Les uns et les autres ont beaucoup trop souligné des effets qui, pour être complets, demandent à se produire simplement. Toutefois, les jeunes gens, qui n'ont pas vu les acteurs de la création, ont paru se divertir fort, et les anciens ont encore ri en retrouvant dans la bouche des comédiens de la rive gauche des phrases qui furent populaires sur les boulevards, après la création des *Diables roses*. Bref, si l'on ne nous demande pas de constater que tout a été pour le mieux dans le meilleur des théâtres, nous déclarons volontiers que le public de 1886 passait encore ce jour-là une soirée agréable à Cluny.

27 NOVEMBRE. — Première représentation de la

Belle Italie, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Jules Prével et Alfred Erny¹. — Voir Naples et mourir ! C'était le vieux, le bien vieux dicton. Nous avons changé tout ça. Voir l'Italie n'est pas, à dire vrai, ce qui préoccupe notre ami Luzarches (chef-lieu de canton, Seine-et-Oise), et la traversée du Gothard lui est, parbleu ! bien égale, pourvu qu'en chemin il arrive à triompher des dernières hésitations de M^{me} Balaroc, qu'il a enlevée en l'absence de son mari, momentanément en Amérique. C'est à Rome que doit définitivement « cascader » la vertu de M^{me} Balaroc ; mais les deux complices paraissent si bien d'accord qu'ils donnent à de nouveaux mariés, faisant leur voyage de noces, l'illusion d'un mariage parfaitement légitime. Aussi quel scandale quand arrive le mari, le vrai mari, rappelé d'Amérique par une dépêche anonyme et volant de ville en ville à la recherche de sa femme ! — « Monsieur et M^{me} Luzarches », telle est l'inscription que portent les registres d'hôtel. Balaroc, retrouvant sa femme, il faut absolument que Luzarches lui présente M^{me} Luzarches. La jeune Italienne Lucrezia se trouve là fort à propos pour remplir cet office. Balaroc les enferme tous les deux dans la même chambre, où ils passent la nuit, gardés à vue par un fidèle domestique. Il

1. DISTRIBUTION : Balaroc, M. Dorgat. — Luzarches, M. Regnard. — Bellaggio, M. Lureau. — Corsini, M. Allart. — Pietro Pietrini, M. Guffroy. — Dardizon, M. Dubos. — Tambrino, M. Veret. — De Saint-Enogat, M. Sérard. — Beppo, M. Lagrange. — Carlo, M. Paulet. — Theobaldo, M. Cotte. — Ernesto, M. Colson. — Jenny, M^{lle} Aciana. — Lucrezia, M^{lle} Henriot. — Ernestine, M^{lle} Aimée Martial. — Amalia, M^{lle} Guérin.

faut, de force ou de gré, qu'ils soient unis ou qu'ils disent pourquoi ils ne le sont pas. Lucrezia a un père, gendarme pontifical, qui ne badine pas sur l'article, et qui, flanqué de deux brigands calabrais armés de fins stylets, oblige Luzarches à demander la main de celle qu'il a compromise. — Voilà qui vous apprendra, jeune homme, à courir les routes en compagnie d'une femme mariée ! C'est alors que Luzarches a tout lieu de croire bien surfaite la réputation de « la belle Italie », où il a trouvé une union, qu'il ne cherchait point, et un duel, qu'il ne peut éviter quand même, car Balaroc n'est qu'à moitié dupe. Une rencontre au sabre a été décidée, et nous assistons à une poursuite à l'américaine, remplissant une bonne partie du troisième acte, le plus fou, mais non certes le moins drôle des trois qui composent cette amusante pochade signée Jules Prével et A. Erny, montée avec infiniment de soin par MM. Marx et Derembourg, et enlevée avec une certaine verve par la troupe de Cluny. MM. Regnard, Dorgat, Dubos et Sérard ont du naturel. M^{mes} Aciana, Henriot et Aimée Martial sont de jolies femmes et des actrices sympathiques. M. Lureau est bien plaisant dans le rôle d'un chef de gare, qui passe son temps à « débiter » la Compagnie : n'est-ce pas ainsi que procède tout employé d'administration en notre beau pays de France, d'ailleurs si bien administré ? Voilà, dans une pure bouffonnerie, un type observé d'après nature.

Les bouffonneries ont leur destin. — *Trois Femmes pour un Mari* s'est joué pendant plus d'un

de Scribe ; celle de Barrière était plus militante et plus originale, de même que son esprit était plus vif et plus mordant, mordant jusqu'à l'âpreté. Sa raillerie était brave sans être impertinente, elle était amère aussi : il possédait, comme tous les vrais artistes, un fond de mélancolie. Il avait de l'orgueil — une vertu ! — et point de vanité, — un vice ! Pour concevoir, il regardait au dedans de lui-même, et pour composer, il se martelait l'âme et l'esprit et forgeait son œuvre de toutes pièces. Il était moins artiste que Sardou — ne bondissez pas — il était plus auteur dramatique. Quand il tenait une idée, il la menait jusqu'au bout sans gauchir, sans transiger, et la forçait, par son énergique volonté et grâce à son sens droit, à sa logique, à ses instincts dramatiques, à sa loyauté professionnelle, à lui livrer sa conclusion vraie, son dénouement intrinsèque. Nous ne disons pas que ses procédés fussent les meilleurs et les plus faciles : nous croyons qu'un certain défaut d'ordre dans l'esprit, qu'un manque de méthode dû à l'insuffisance de son éducation première, lui faisaient faire plus de chemin qu'il n'aurait fallu et dépenser plus d'efforts qu'il n'était nécessaire ; mais l'imperfection même de son système de travail lui faisait aussi trouver parfois ce qu'il n'eût pas rencontré dans les voies ordinaires. Aussi, chez lui, pas de ces banalités courantes qu'on rencontre même chez certains écrivains de talent. Les expédients où « la poudre aux yeux » joue son rôle n'étaient pas son fait, et il n'a jamais tenté de « faire avaler » au public des faiblesses ou des énormités que sa sincérité

larmes de crocodile, vocalises séraphiques, chantages au sentiment, grands airs de bravoure, poses à la Madeleine, toutes les fourberies et toutes les roueries de la volière féminine sont là prises sur le fait, calquées sur le vif, avec une imagination surprenante des ramages de l'amour vénal et de l'amour dupe. Il y a du rire et du ricanement, de la belle humeur et de l'amertume dans cette comédie à deux voix, où la gaieté franche, qui était le don de Lambert Thiboust, tempère l'ironie acide de Théodore Barrière. Jamais peut-être on n'a serré dans un plus étroit espace plus de situations plaisantes, de voltes-faces ingénieuses et rapides. C'est un feu ininterrompu de mots comiques, qui tous partent du fond même de la donnée : quel chef-d'œuvre ! L'interprétation actuelle est suffisante. M^{me} Aciana est même charmante dans le rôle de Léontine Crochard. M. Dorgat a du naturel, M. René Dubos du comique — un comique ahuri à la Priston — et M. Véret, de la verve dans les rôles de Bouvenot, de Théophile Goulou et de Marocain. M. Guffroy semble au physique la caricature de Geoffroy, dont il a presque le nom : un Geoffroy soufflé et grossi outre mesure. Quant à M. Lerville, un débutant, il a pour le moment... beaucoup de bonne volonté. Où es-tu, pauvre Gil Pérez ! — Très crânement enlevé par M^{mes} Jane Evans et Aimée Martial, MM. Lureau, Allart et Philippon, *l'Homme n'est pas parfait*, — signé Thiboust seul — a retrouvé à Cluny le vif succès qui l'avait accueilli, il y a vingt-deux ans, aux Variétés, où il fut créé par Alphonsine et Geor-

gette Ollivier, Christian, Grenier et Hittemans. Il y a bien de la philosophie dans ce tableau naturaliste, où l'on voit Madeleine, la marchande de la halle, qui, pour ramener à elle « son homme » coupable de l'avoir un instant lâchée en faveur de Nini Mouchette, une brunisseuse rencontrée à l'Élysée-Montmartre, propose à l'ami Boirot de la conduire au bal Robert. Et pourtant Boirot n'aime que les femmes du monde parce qu'« avec elles, quand on a fini de rire, — on peut causer ». Comme celle des *Jocrisses de l'amour*, la reprise de *l'Homme n'est pas parfait* a beaucoup réussi. Un de nos excellents confrères y est même allé de « sa larme ». Pourquoi pas ? — Ces deux pièces termineront fort heureusement l'année 1886 au Théâtre Cluny.

		Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Oscar Bourdoche</i> , comédie . .	1		41
<i>Trois Femmes pour un Mari</i> , comédie-bouffe	3		33
<i>Le Livre bleu</i> , comédie . . .	1	29 janvier.	64
<i>Doit-on le dire ?</i> comédie. . .	3	29 janvier.	91
* <i>La Bénédiction des Poignards</i> , comédie-bouffe	3	25 mars.	3
<i>Un Homme de bronze</i> , comédie- vaudeville	1	28 mars.	15
<i>Le Cabinet Piperlin</i> , com.-bouf.	3	3 avril.	39
<i>Le Misanthrope et l'Auvergnat</i> , comédie-vaudeville.	1	7 avril.	82
<i>Madame est couchée</i> , comédie.	1	4 mai.	74
<i>Les Chemins de fer</i> , com.-vau.	5	8 mai.	133
<i>29 degrés à l'ombre</i> , comédie.	1	5 juin.	56
<i>Un Troupier qui suit les bonnes</i> , vaudeville	5'	3 septembre.	61
<i>Un Marisur des charbons</i> , com.	1	9 septembre.	12
<i>L'Ile de Tulipatan</i> , bouffonnerie musicale	1	21 septembre.	62
<i>Les Forfaits de Pipermans</i> , comédie	1	26 octobre.	43
<i>Les Diables roses</i> , coméd.-vau.	5	26 octobre.	41
* <i>La Belle Italie</i> , coméd.-vau.	3	27 novembre	8
<i>Cavalier seul</i> , comédie. . . .	1	5 décembre.	26
<i>L'Homme n'est pas parfait</i> , vaudeville	1	28 décembre.	4
<i>Les Jocrisses de l'amour</i> , com.	3	28 décembre.	4

• • •

• • •
•

• • • • •

• • • • • • •

• • • • •

•

• • • • • • •

MENUS-PLAISIRS

L'année s'ouvre avec le grand succès de *Pêle-Mêle-Gazette*, qui ne date que de vingt-quatre heures. La 100^e représentation en aura lieu le 26 mars, l'amusante revue se jouera encore pendant un mois, jusqu'au 29 avril.

1^{er} MAI. — Première représentation de *Il était une fois...*, opérette en trois actes de MM. Adolphe Jaime et Dozé-Simiane, musique de M. O. de Lagoanère¹. Il était une fois... un théâtre qui venait d'obtenir de fort jolis succès en jouant une excellente comédie de M. Albin Valabrègue, l'*Homme de paille*, suivie d'une amusante revue, *Pêle-Mêle-Gazette*, et qui, on ne sait pourquoi (ou plutôt, on sait trop bien pourquoi), avait la faiblesse de représenter ensuite, sans aucun espoir de succès, même d'es-

1. DISTRIBUTION : Le roi Alexandre, MM. Dekernel. — Gardeloi, M. Montcavrel. — Candi, M. Delausnay. — Ernest, M. Vertin. — Le commissaire, M. Antony. — Alfred, M. Stéphen. — La Reine Virginie, M^{me} Desclauzas. — Azur, M^{lle} Lardinois. — Batifolle, M^{lle} Bl. Miroir. — La camerera mayor, M^{lle} Ribell.

grâce aux susdits romains, entendre trois fois; le quintette: « Passez, passez, mon pauvre Candi », et les couplets de la Fleur d'oranger que M^{me} Desclauzas détaillait aussi drôlement qu'elle le pouvait? M^{me} Desclauzas mettait deux actes pour perdre sa fleur, et employait tout un acte à le regretter: c'est beaucoup... Autant la charmante artiste est amusante dans un personnage épisodique, autant elle devient agaçante en un rôle de pièce, où elle n'a qu'une corde, qui n'est pas la bonne, et une suite de couplets fort mal écrits par le compositeur (c'est inconcevable de sa part), pour les restes d'une voix qui tombe. M^{lle} Lardinois est toujours jolie et chante adroitement. M. Montcavrel se tire le mieux possible d'un rôle de ministre idiot, qui consiste à répéter qu'il en a assez. « Et nous donc! » disait la critique.

1^{er} JUIN. — Premières représentations, à ce théâtre, des *Petits Moyens*, comédie-vaudeville en un acte de MM. Labiche, Gustave Lemoine et Adrien Decourcelle et de *Cadet-Roussel, Dumollet, Gribouille et C^{ie}*, bambochade en trois actes de Clairville et Jules Cordier ¹. — Ce spectacle d'été — qui vaut bien un spectacle d'hiver — débute par la reprise d'une aimable comédie, qui fut jouée au Gymnase pour la première fois le 6 novembre 1850, par Numa, Dupuis, Villars, M^{mes} Mélanie et

1. DISTRIBUTION : Cadet-Roussel, M. Montcavrel. — Le roi Dagobert, M. Chambéry. — Gribouille, M. Ambroise. — Dumollet, M. Vertin. — Guilleri, M. Liesse. — Fanfan la Tulipe, M. Noé. — Larissolle, M. Antony. — Sans-Quartier, M. Stéphen. — La Mère Michel, M^{me} Toudouze. — La Chanson, M^{lle} Dermancourt. — Fanchon, M^{lle} Joissant. — Colinette, M^{lle} Jagetti.

Edile Riquier. Un jeune mari, non content des joies conjugales, veut se procurer les plaisirs de l'infidélité. Sa femme devine cette propension, et cherche à retenir le volage par les moyens vulgaires : le dépit, les bouderies, la colère, les larmes. — « Ce n'est pas cela ! lui dit une tante, femme de tête et d'expérience, tu fais fausse route. Fais ce que j'ai fait avec ton oncle, mon mari, qui cherchait à s'affranchir du joug, emploie les *petits moyens*. » — « Quels sont-ils ? » — « Tu vas voir. Ton mari veut sortir, il a rendez-vous avec une belle ; il ne sortira pas... » En effet, le mari demande sa redingote : elle est décorée d'un magnifique accroc. — Ma jaquette, alors. — La voici, dit toujours la tante, et les boutons de la jaquette tombent à la moindre tentative pour les rapprocher de leur boutonnière. Un obligeant ami offre-t-il de prêter son paletot, le paletot est empoisonné par un sachet au musc. Cette partie du vaudeville ressemble peut-être un peu à une boutique de fripier... Enfin, d'habits en habits, de petits moyens en petits moyens, on arrive facilement au terme de l'acte, au désistement du mari, à sa réconciliation avec sa femme. Un rôle fort bien joué par M. Montcavrel, celui de l'oncle, jette de la gaieté dans cet ouvrage, un peu léger de fond, mais lestement et spirituellement écrit. Le public a fait, grâce à l'acteur, le meilleur accueil à la pièce, et, l'un portant l'autre, ils ont franchement réussi. MM. Larcher (le jeune mari), Chambéry père (le mari trompé), M^{me} Toudouze (la tante) et M^{lle} Jagetti (la jeune femme), en dépit d'un accent franc-com-

tois un peu trop prononcé, enlèvent joliment la gentille pièce de Gustave Lemoine, Adrien Decourcelle et Labiche — ce Labiche qu'on joue partout et qui porte bonheur aux directeurs en veine de reprises. — M. Blandin a eu l'idée de remonter ensuite une pochade beaucoup plus connue en province qu'à Paris : *Cadet-Roussel* et ses vieilles chansons. Nous avons ainsi entendu tous les timbres du Caveau et quantité d'airs populaires qui ont réjoui nos pères. Il n'est pas besoin de raconter l'intrigue d'une pièce — « bambochade », dit l'affiche — dont les principaux personnages ne sont autres que Cadet-Roussel et le roi Dagobert, Dumollet, Gribouille et compère Guilleri, la mère Michel et M. de la Palice, M^{me} Grégoire et Fanfan la Tulipe... Pour notre part, nous avons goûté un vif plaisir à entendre, très habilement arrangés et attachés ensemble, les airs d'autrefois, interprétés avec beaucoup de bonne volonté par la jeune troupe du boulevard de Strasbourg. Le brillant finale du premier acte sur l'air : « *On va lui percer le flan* », et l'aimable duo de *Fanfan la Tulipe*, fort gentiment chanté par M^{lle} Joissant et M. Noé, ont enlevé tous les bravos. Les personnes qui, comme nous, aimaient les vieilles chansons, qu'on a rarement l'occasion d'entendre aujourd'hui, pouvaient aller aux Menus-Plaisirs : le naïf pot-pourri qu'on y donnait était un ragoût qui n'était pas sans saveur. Avec une pincée de bon sel gaulois, c'eût été parfait.

Accompagné de *Ma femme et mon Parapluie* et des *Méli-Mélo de la rue Meslay*, — *Cadet-Roussel*

à notre humble avis, ne pouvaient racheter la faiblesse d'une intrigue invraisemblable et insensée, et dès le joli cancan qui termine le deuxième acte, la partie était irrémédiablement perdue. — Pour être Belge, M. Van Stroup n'en est pas moins homme ; à ce titre, il a le droit, tout comme un autre, d'être trompé. M^{me} Flavie Van Stroup a filé, un beau jour, pour vivre, sous le nom de Fla-Fla, avec le jeune Scipion de Corempré, et s'enrégimenter dans le bataillon de « grues » de la belle espèce, répondant au nom de La Bique, de Turbine, de Capsule, de Geneviève de Bréban, et commandées par l'intépide Saïdé. De rivales qu'elles étaient, Fla-Fla et Saïdé, la femme du monde et la cocotte, sont devenues amies intimes, et en avant la noce !... C'est au milieu d'un quadrille échevelé — l'illustre auteur de *l'Œil crevé* a passé par là — que M. Van Stroup, flanqué de ses deux témoins aussi Belges que lui, vient relancer, le revolver à la main, le jeune Scipion de Corempré, faisant la fête malgré lui, et fuyant, éperdu, devant ce genre de duel à l'américaine. Le mari divorcé prétend que son ex-femme « se tienne » et ne fasse pas plus parler d'elle sous le surnom de Fla-Fla, qu'elle ne l'a ridiculisé sous son propre nom : on est Van Stroup, ou on ne l'est pas. — « Épousez-la, s'écrie-t-il, ou je vous tue comme un chien ! » Scipion préfère épouser, — comme une bête qu'il est : car il aura bientôt assez de sa femme — qui n'est qu'une *fille*, et qui paraît disposée à lui en faire porter, tout comme à son premier mari. Fla-Fla elle est née : Fla-Fla elle vivra... Pas trop longtemps cependant... Aussi

mier de l'arrondissement. Marier Jeanne à M. le sous-préfet, tel est le rêve bizarre — après ça, tous les goûts sont dans la nature! — du bonhomme Mélinard. Vous jugez de sa joie quand, précisément, le sous-préfet vient, accompagné de son oncle, demander la main de M^{lle} Mélinard, et vous vous amusez du quiproquo, quand vous apprenez, avec les Mélinard, que le sous-préfet ne parlait pas pour lui, mais pour son oncle quinquagénaire. Le quiproquo se prolonge drôlement, et se termine enfin, quand le sous-préfet, devenant amoureux de la jeune fille, se décide à l'épouser... Mais paf! une dépêche : il est révoqué! — Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous... — Nouvelle dépêche : le ministre — qui a réfléchi — le nomme préfet! Le préfet épouse, comme de juste, et la pièce, gentiment enlevée par MM. Larcher, Chambéry, Dacheux, M^{mes} Toudouze et Joissant, est applaudie, comme elle le mérite, par un public désormais fort sympathique à l'auteur du *Bonheur conjugal*. C'est avec un vif plaisir qu'on a retrouvé, ce jour-là, sur l'affiche l'*Homme de paille*, le premier grand succès de M. Valabrègue. N'est-ce point à partir de l'*Homme de paille* qu'on s'est aperçu que ce Valabrègue n'était décidément pas le premier venu? La suite, fort heureusement, n'a point fait mentir nos prévisions : le *Bonheur conjugal* a prouvé que le vaudevilliste avait décidément un vrai tempérament comique. Ses plaisanteries ne sont pas toujours de premier choix, et à côté de bonnes et franches saillies, on trouve, dans l'*Homme de paille*, des mots qui, depuis longtemps, ont couru les petits jour-

Gadot), et de M. William Busnach « qui désire garder l'anonyme ». Georges Durey fait la cour à la jolie Diane, qui résiste mollement et qui ne résistera plus du tout le jour où elle verra son mari Batifol « batifoler » en dehors de son ménage. La petite manœuvre de Georges consistera donc à mettre dans le paletot de son ami (inutile de dire que cela se passe entre amis) une lettre de Rosalba, la danseuse de l'Eden, et voilà Batifol courant après la Rosalba : le truc réussit. Piquoiseau, propriétaire des grands magasins de l'*Automne*, est très pressé de marier sa fille Ernestine (cela se comprend) afin de pouvoir mener librement la vie de garçon, qu'autorise sa situation de veuf (ou de chat échaudé, comme il dit). Pour la « caser » plus vite, il tend le piège inventé par son beau-père Villebrequin, et dans lequel il est tombé lui-même autrefois. Dès qu'il aperçoit un prétendu possible, M. Paul des Haudriettes par exemple, il s'écrie, parlant à sa fille : « Tu épouseras Gaston ! » Évidemment, Gaston n'est là que pour la frime ; mais cette scène, souvent répétée, peut entraîner un amateur. Paul des Haudriettes ne tombe pourtant pas dans le panneau et motive la réflexion d'Ernestine : « Ah ! papa, au lieu d'employer ton bête de truc, si tu m'avais laissé lui faire de l'œil comme une fille bien élevée, il y a longtemps que je serais mariée !... » Ce fragment de dialogue vous donnera tout de suite l'idée du langage des personnages. Un peu bien naturaliste, n'est-ce pas, mais portant d'ailleurs le millésime de nos jours. Ajoutez à cela quelques calembours assez risqués,

quelques plaisanteries diablement salées et prouvant que la censure n'existe plus que de nom. Joignez à l'action principale des *Petites Manœuvres* un domestique-poète, cousin du Baptiste de la *Vie de Bohème*, et un pianiste polonais (que nous avons vu, lui aussi, dans bien des pièces), jouant avec son nez, avec son coude, avec ses pieds, et même avec ses mains, pour « épater la Russie », en la personne de son rival Ivan Kropotokoff... Tout cela est drôle sans être bien neuf et la vérité nous oblige à déclarer que le public a paru se contenter de la drôlerie, sans demander la nouveauté. M. Montcavrel est excellent dans Piquoiseau, qu'il joue avec son naturel ordinaire; M. Eugène Larcher a de l'entrain dans le rôle de Georges Durey; MM. Chambéry, Dacheux, Antony, Numas, M^{lles} B. Ollivier, une débutante intelligente, et Jagetti, forment un ensemble suffisant pour assurer pendant un mois le succès des *Petites Manœuvres*. La *Crevette*, comédie en un acte de M. William Busnach ¹, accompagnait la grande pièce.

11 NOVEMBRE. — Premières représentations (à ce théâtre) des *Domestiques*, comédie en trois actes, mêlée de couplets, de MM. Eugène Grangé et Raymond Deslandes, et d'*Une Fille terrible*, vaudeville en un acte d'Eugène Deligny. — En attendant *Vola-pük-Revue*, de MM. Busnach et Vanloo, les Menus-Plaisirs nous ont donné un spectacle de transition.

¹. Jouée par MM. Dacheux, Antony, M^{mes} Lhery, Bonnal et Blancheteau.

Dans *Une Fille terrible*, M^{me} Toudouze a repris, non sans succès, le rôle de Zénaïde, où M^{lle} Flore se montrait, il y a quarante ans, d'un sublime grotesque. Son embonpoint ajoutait encore à l'effet. « C'est de la graisse comique, comme la graisse de M^{lle} Georges est de la graisse tragique, » disait Théophile Gautier. En même temps que M^{me} Toudouze, le public de 1886 a paru goûter M^{lle} Lafourcade sous les traits d'Anaïs, — Anaïs, jadis créée par M^{me} Suzanne Lagier. Vous voyez que tout cela nous reporte assez loin. Les *Domestiques* ne datent que de 1861 — ce qui est déjà bien suffisant — et furent joués aux Variétés par Charles Potier, Kopp, Grenier, M^{mes} Dupuis et Aline Duval. Nous nous demandons pourquoi les auteurs ont cru rajeunir leur œuvre en y mettant, à côté des *gandins* d'autrefois, les *horizontales* d'aujourd'hui. A part ces disparates inutiles, le fond de la pièce est encore amusant, les situations sont drôles : il y a beaucoup de gaieté et même d'observation dans ce vaudeville qui conclut par un aphorisme absolument vrai : « Les domestiques seront toujours nos maîtres ! » M^{lle} B. Olivier a de la verve et de la rondeur dans le rôle de la cuisinière Julie, M. Chambéry est un bon comédien ; MM. Dacheux, Numas, Antony, méritent aussi des encouragements. Bref, le spectacle a tout ce qu'il faut pour amuser le public — à condition qu'il vienne. Il s'agit de le faire venir : tout est là !

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Volapük-Revue*, revue en trois actes et neuf ta-

bleaux de MM. William Busnach et Albert Vanloo'. — Les directeurs sont changeants : M. Blandin avait eu deux succès, coup sur coup, avec MM. Blondeau, Montréal et Grisier ; il a craint de n'en avoir pas un troisième et a laissé partir vers les Folies-Dramatiques les auteurs d'*Au clair de la lune* et de *Pail Mall Gazette*. MM. Busnach et Vanloo ont donc été chargés d'écrire pour le théâtre du boulevard de Strasbourg la revue de cette année 1886, dont Paulus — Paulus lui-même — est le compère. L'ouvrage est joliment monté : le tableau des Porcherons est charmant ; celui du Concert-Tunisien, avec la belle Fatma, est amusant ; le retour des troupes du Tonkin chatouille comme il convient la fibre patriotique. Que manque-t-il donc à cette revue pour enlever le public, qui adore ce genre de spectacle ? Il lui manque, nous ne dirons pas l'esprit, mais la gaieté. Une ou deux idées ingénieuses — la fanfare des Beni-Bouffe-Toujours en était une — et des couplets lestement troussés :

1. DISTRIBUTION : Gourgandin — Paulus, *M. Paulus*. — Michu — Mustapha — Flambart, *M. Montcavrel*. — Un régisseur — Homère — le recenseur, *M. Chambéry*. — Gontran — un inventeur, *M. Larcher*. — Saint-Médard — 1^{re} victime — Ramponneau — Zaïdonna — maître Ambros, *M. Ambroise*. — Colé — Joseph — Soutchi — un notaire, *M. Antony*. — D'Artagnan — Vadé — Ali — Scapin, *M. Dacheux*. — Virgile — Jacques Bonhomme, *M. Numas*. — Un facteur — 2^e victime — Merlanfri, *M. Vavasseur*. — La Fête des Fleurs, *M^{me} H. Bepoix*. — Toinon — la Fête du Soleil — une cantinière — Oreste, *M^{lle} Lardinois*. — Félicité — Oggera, *M^{me} Toudouze*. — *M^{me}* Romulus — Gervais — la Cigale, *M^{lle} Bonnal*. — Victoire — *M^{me}* Cartouche, *M^{lle} Ollivier*. — Exposition de 1889, *M^{lle} Darti*. — Francine — Mélie — Ève, *M^{lle} Irma Bury*. — Fatma, *M^{lle} Brunay*. — Une dame, *M^{lle} Jagetti*. — Polyte — Krao, *M^{lle} Lavainne*. — La Dubarry — le Cercle militaire, *M^{lle} Lhéry*.

il n'en faut guère plus pour faire la vogue de tout l'hiver. Comment MM. Busnach et Vanloo, qui sont d'habiles gens, connaissant à fond leur métier, ont-ils pu se laisser aller à écrire, au gré de quelques-unes de leurs chanteuses, de grands airs qui n'en finissent plus et ne servent qu'à refroidir l'assistance, en ralentissant un défilé qui doit être rapide et rondement mené. Des coupures, beaucoup de coupures et encore des coupures : tel est le conseil que leur donnaient les critiques du lendemain : car il devait rester à *Volapük-Revue* assez de choses plaisantes pour divertir les Parisiens, qui ne sont pas fort exigeants sur la la matière et ne demandent qu'à s'amuser de peu. Voici donc—quelques scènes nous ont même paru assez nouvelles — le nouvel Hôtel des postes, où « le service ne fonctionne pas encore »; les petites femmes qui nous disent de leur voix la plus fausse : « Nous sommes les grands bateaux transatlantiques ; » le reporter qui se fait poignarder en pleine rue, afin d'avoir l'article à sensation qui lui manque (la scène a été très finement jouée par M. Larcher); le paysan de Coulibœuf, qui vient faire la noce à Paris, sous prétexte qu'il a besoin de voir M. Pasteur, ayant été mordu par sa belle-mère; la mulâtresse bon teint, dont la danse « des hanches » a été bissée; le nouveau programme de l'Université (gymnastique et hydrothérapie), dont Homère et Virgile ont été impitoyablement rayés comme deux raseurs; le monsieur qui vient chanter : « Je suis la pastille Géraudel, » et qui, ne se lassant pas d'être expulsé, promet de revenir;

le tableau des Porcherons, qui se termine par un refrain du vieux temps fort bien dit par Paulus, et par une « fricassée » qu'on a redemandée; la scène fort drôle dudit Paulus et de M^{me} Toudouze, deux nouveaux mariés, dont la chambre à coucher est traversée par le Métropolitain (le chemin de fer de Jenny l'ouvrière!); le duo italien des deux Jeûneurs; le tableau du retour du Tonkin, avec les petits enfants de troupe tout barbus; la traditionnelle lettre du compositeur au chef d'orchestre, qui a mené l'ouvrage à la... troisième représentation; une bonne parodie de M. Mounet-Sully dans *Hamlet* et de M^{me} Marie Laurent dans *Jacques Bonhomme*, etc. Bref il restait, nous l'avons dit, à cette Revue considérablement allégée, assez de scènes amusantes pour en établir le succès... M^{lle} H. Bépoix est une aimable commère, et M. Montcavrel a toutes les qualités requises pour faire un excellent compère. M. Paulus y est terne, mais comme il se rattrape avec ses chansons! Là, dans son répertoire, il est vraiment original et inimitable, et mérite d'être applaudi pour sa verve et pour son entrain.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Pêle-Mêle Gazette</i> , revue. . .	4 a. 7 t.		122
<i>Le Roman d'un Notaire</i> , com.	1		165
* <i>Il était une fois</i> , opérette. .	3	1 ^{er} mai.	31
<i>Le Merle</i> , comédie.	1	6 mai.	47
<i>Les Petits Moyens</i> , comédie. .	1	1 ^{er} juin.	31
<i>Cadet-Roussel</i> , <i>Gribouille et C^{ie}</i> , bambochade.	3	1 ^{er} juin.	52
<i>Les Hommes qui ne fument pas</i> , comédie-vaudeville.	1	24 juin.	11
<i>Les Méli-Mélo de la rue Mes-</i> <i>lay</i> , comédie-vaudeville. . .	1	4 juillet.	30
<i>Poste-restante</i> , comédie-vaud.	1	5 juillet.	35
<i>Ma Femme et mon Parapluie</i> , comédie-vaudeville	1	8 juillet.	8
* <i>Fla-Fla</i> , comédie-vaudeville.	3	4 septembre.	5
<i>Le Supplice de Tantale</i> , com.	1	4 septembre.	14
* <i>Le Sous-Préfet</i> , comédie. .	1	18 septembre.	32
<i>L'Homme de paille</i> , com.-vau.	3	18 septembre.	23
<i>La Crevette</i> , comédie.	1	11 octobre.	35
<i>Les Petites Manœuvres</i> , com.	3	11 octobre.	45
<i>Les Domestiques</i> , vaudeville. .	3	11 novembre.	27
<i>Une Fille terrible</i> , comédie. .	1	11 novembre.	17
* <i>Volapük-Revue</i> , revue. . .	3 a. 9 t.	11 décembre.	24

THÉÂTRE DU CHATEAU-D'EAU

C'est au compte de M. Ulysse Bessac, devenu le seul maître du théâtre de la rue de Malte, qu'il faut mettre l'abondante consommation de « mélos » débités sur cette scène en l'an de grâce 1886. Enregistrons tout d'abord, à la date du 24 janvier ¹, la première représentation d'un drame en cinq actes et neuf tableaux de MM. Gaston Marot et Clairian, intitulé la *Casquette au père Bugeaud*. Pourquoi le drame s'appelle-t-il ainsi? On n'a jamais pu savoir. La casquette, ou plutôt le bonnet de coton légendaire, apparaît bien au second tableau; mais le général Bugeaud lui-même ne joue dans la pièce qu'un rôle épisodique... Enfin, ne chicanons pas un titre. La sœur du sergent Pierre Meunier a été déshonorée par le lieutenant William Durosel, fils

1. On a joué jusque-là le *Marchand d'habits*, de M. Auguste Générès, repris par le triumvirat Bessac, Péricaud et Gravier, le 14 décembre de l'année précédente.

d'un vieux brisquard qui est resté sergent. Pierre Meunier surprend le secret de la faute de sa sœur. et il veut la venger. Un engagement avec les Bédouins, en lui fournissant l'occasion de gagner ses épaulettes, lui permet de souffleter Durosel. Un duel est décidé. Or, Durosel, un brave à tous crins, mais une canaille, profite de ce moment pour passer à l'ennemi, chez lequel nous le retrouvons, un instant après, exhalant contre ses compatriotes une haine qu'on ne s'explique guère, tant elle est subite. Le vieux Durosel, le père du traître, a appris la conduite de son fils, et jure qu'il le tuera de sa propre main, ce qu'il accomplit au dernier tableau, au moment où lui-même est frappé à mort dans un combat avec les Arabes. Rose, l'intéressante victime du traître William, se fait religieuse au huitième tableau. Ajoutez à cela l'amour caché d'une Arabe pour le commandant Yousouf, qu'elle sauve au péril de sa vie, des défilés militaires et..., dans les montagnes, une chasse au lion dans laquelle nous assistons aux débuts du célèbre Jules Gérard ; des coups de fusil et de yatagan, et vous aurez la pièce, vieux jeu sans doute, mais intéressante et de nature à plaire au public spécial de ce théâtre. Nous demandons toutefois la permission de nous étonner de la scène où l'on nous représente Lamoricière et Cavaignac se livrant à des tirades patriotiques et républicaines à propos de la démission de ce dernier. Que diable viennent-ils faire dans cette action ? Nous aurions carrément supprimé cette scène, qui ne tient à rien, et qui ne sert qu'à détourner l'attention sur des per-

sonnages tellement épisodiques, qu'on ne les aperçoit plus ensuite. Les décors sont soignés et l'interprétation est fort convenable. Gravier (le vieux sergent), Dalmy (Yousouf), Meillet (Pierre Meunier), et M^{me} Verteuil, Gravier-Magnier et Désirée sont particulièrement dignes d'une mention spéciale. Tous les rôles épisodiques, et ils sont nombreux, sont tenus en conscience. La figuration marche bien et les fusils partent tout seuls. Le 14 mars aura lieu la 50^e représentation de la *Casquette au père Bugeaud* : voilà, certes, un joli succès pour le théâtre qui nous occupe.

2 AVRIL.—Première représentation de *Paris qui pleure*, drame en cinq actes et six tableaux, dont un prologue, par M. Xavier Bertrand¹. Pour les représentations de M. Gravier, dont le nom s'étale en vedette sur les affiches du Château-d'Eau, le théâtre de la rue de Malte nous offre aujourd'hui un drame inédit, signé Xavier Bertrand. Mais M. Gravier est, depuis longtemps déjà, fort avantageusement connu dans le quartier. Quant à Xavier Bertrand, nous parierions volontiers qu'il s'agit là

1. DISTRIBUTION : La Ronçay, Gérôme, M. Gravier. — Ricard, M. Dalmy. — Duhamel, M. Albert. — Henri Pernelle, M. Meillet. — Etienne Boulotot, M. Gatinais. — Commissaire de police, M. Malet. — Auguste, M. Mantel. — Juge d'instruction, M. Darles. — Baptiste, M. Dervet. — Un passant, M. Dannequin. — Le Rouquin, M. Arsène. — Louise Duhamel, M^{me} Blanche Verteuil. — La Goupillaud, M^{lle} Sézanne. — Fernande, M^{lle} Adèle Nantier. — Lucile, M^{lle} Raymonde. — Séraphine, M^{me} Gravier-Magnier. — La Flemmarde, M^{lle} d'Elbée. — La mère Pacaud, M^{me} Chevalier. — Marie, M^{lle} Malet. — Une mendiante, M^{lle} Malet. — Un gamin, M^{lle} Henriette. — Une femme, M^{lle} Desroche. — Le petit Henri, La petite P. Breton.

neur de son nom, elle a tué son père. Le caissier, bon pour le bain, s'était, en effet, déclaré trop lâche pour se faire justice lui-même. La situation est évidemment dramatique, et la scène a été jouée dans une note très juste par M^{me} Blanche Verteuil et par M. Meillet. M. Gravier a rendu avec un réel talent le rôle de Gérôme-La Ronçay, et M. Dalmy n'a pas craint d'ajouter une nouvelle création à la série des personnages ultra-antipathiques dont l'ont gratifié les auteurs. Cette fois, il va de pair avec M^{me} Sézanne, jouant avec beaucoup de naturel le rôle de la Goupillaud, la nourrice sans conscience qui s'est prêtée, pour de l'argent, à la substitution d'enfants dont nous avons parlé. Citons, enfin, dans les rôles épisodiques, la gracieuse M^{me} Gravier-Magnier, et M. Gatinais, qui ne manque pas de gaieté dans le rôle d'Étienne Boulotot. *Paris qui pleure* est remplacé, le 6 mai, par la *Casquette au père Bugeaud*, qui terminera la saison dramatique.

La musique prend alors possession du théâtre. Glissons sur les quelques concerts donnés sans aucune espèce de succès, et arrivons au *Trouvère*, représenté le 11 juin sous la direction Milliaud. Certes, nous avons déjà vu rue de Malte, bien des entreprises d'Opéra populaire d'été et de Théâtre lyrique de toutes les saisons. Jamais, nous le disons en toute sincérité, nous n'y avons assisté à une représentation aussi parfaitement bonne du *Trouvère*. Cela n'est pas seulement propre et tout à fait convenable ; cela est excellent à tous les points de vue. Résultat d'autant plus extraordinaire, que la direction Milliaud a monté en six jours l'ouvrage

zingara, créés jadis aux Italiens et à l'Opéra par Graziani, Bonnehee et M^{me} Borghi-Mamo. Mais le premier avait une puissante voix de basse élevée, et la seconde faisait applaudir, en même temps que de belles notes graves, de louables élans dramatiques ; c'était là une intéressante Azucena. Après avoir mentionné la très jolie voix de M. Stephan, chargé du bout de rôle de Fernand, et fait l'éloge des chœurs, marchant avec ensemble, comme de l'orchestre, fort bien conduit par M. de la Chaussée, nous aurons rendu pleine et entière justice à la direction qui nous a donné une reprise fort artistique de l'opéra de Verdi. — En attendant le *Voyage en Chine* pour varier les plaisirs.

16 JUIN.—Première représentation (à ce théâtre) du *Voyage en Chine*, opéra-comique en trois actes, de MM. Labiche et Delacour, musique de François Bazin. Avec son invraisemblance patriarcale et la petite couleur réaliste qu'affecte la pièce, le *Voyage en Chine* nous a amusés ce soir, comme les *Rendez-Vous bourgeois* amusaient les fidèles de 1810 ; rien de ce que racontent les auteurs « n'est arrivé », et ils n'ont pas songé un seul instant à chercher concurrence au « fait divers ». Il faut leur savoir gré de s'être tenus dans les régions imaginaires et d'avoir organisé, il y a une ving-

1. DISTRIBUTION : Henri de Kernoisan, *M. Dousse*. — Pompery, *M. Gustave David*. — Alidor de Rossenville, *M. Gautheil*. — Maurice Freval, *M. Speck*. — Bonneteau, *M. Dumouthier*. — Martial, *M. Dumont*. — Madame Pompery, *M^{me} Desnoyers*. — Marie, *M^{lle} Rousseau*. — M^{lle} Berthe, *M^{lle} Noelly*.

M. Ambroise Thomas, comme professeur de composition au Conservatoire, et à Carafa, comme membre de l'Institut. Dans le *Voyage en Chine*, il s'étudia à être court, léger, amusant, comme la comédie qu'il était chargé d'illustrer. Ne croyez pas que ce soit mince mérite que d'y avoir réussi ; c'est surtout en musique que le vers de Boileau est une vraie vérité : « Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire. » Le compositeur mit cependant à profit les rares moments où on lui laissait la parole ; son chœur de matelots chantant le cidre de Normandie (bissé encore au Château-d'Eau) est un morceau d'orphéon d'une heureuse facture, mais il aurait fallu la verve d'Offenbach ou d'Adolphe Adam, pour lutter avec la verve de Labiche. La pièce, amusante comme une gageure, était autrefois jouée à ravir. Nous nous souvenons encore de Couderc, exquis dans le rôle de Pompéry ; de Sainte-Foy, qui avait rajeuni le comique du mal de mer ; de Montaubry, qui personnifiait avec beaucoup de désinvolture l'intrépide Kermoisan ; de Prilleux, en parfait notaire ; de M^{lle} Révilly, si amusante dans M^{me} Pompéry ; de M^{lle} Cico, qui chantait à merveille et de sa meilleure voix le rôle de Marie ; de M^{lle} Camille Gontié, une Berthe fort jolie. Sauf peut-être cette dernière, et à l'exception de Montaubry, tous, hélas ! sont morts aujourd'hui. Comme cela nous rajeunit!... Il y a dans la troupe du Château-d'Eau une évidente bonne volonté, et c'est avec plaisir que nous nommons ici ces illustres inconnus qui se nomment MM. Dousse (Kermoisan), Gaultheil (de Rosen-

Dornan et Lerou. Gros succès pour le fameux sextuor. Ensembles excellents, chœurs et orchestre marchant parfaitement sous la direction de M. de la Chaussée. C'était là une bonne soirée à l'actif du Théâtre-Lyrique de la rue de Malte. Le 6 juillet, début dans le *Trouvère* de M^{me} Verellen-Corva.

7 JUILLET. — Comme on lui interdisait tous les ouvrages qu'il avait l'idée de remonter, M. Miliard se rejetait sur *Martha*. Nous ne connaissons guère de plus heureuse destinée que celle de l'œuvre de Flotow. Après s'être primitivement dansée à l'Opéra sous le nom de *Lady Henriette*, *Martha* fut traduite en allemand, de là en italien, et aujourd'hui l'ancien ballet est devenu un opéra français. Partout *Martha* a eu la même faveur ; ce poème aimable, cette musique charmante n'ont pas rencontré un contradicteur ; les difficiles se sont laissé désarmer ; le public ordinaire n'a eu qu'à être ravi. Cette gentille voyageuse est de si bonne composition et de si belle humeur, son sourire est à la fois si bien parisien, viennois et napolitain ! Si vous êtes tenté de trouver que cette musique cosmopolite tourne çà et là un peu au vaudeville et à la rengaine mélodique, cherchez dans les partitions solennelles quelque chose de plus fin et de plus savant que le quatuor du *Rouet*. M^{lle} Marguerite Mineur est très distinguée dans le rôle de *Martha* ; on lui reprochait seulement un peu trop de langueur vocale ; elle laisse mourir les notes comme on laisse mourir la vibration d'un cristal ; c'est un murmure qui vaut peut-être le chant, mais la musique de *Martha* est trop précise pour cette

sen, et repris aujourd'hui à l'Opéra-Populaire du Château-d'Eau, diffère un peu de la pièce italienne. Les récitatifs ont été écrits par Donizetti. Il faut également signaler quelques changements dans le plan de la pièce. Ainsi le dialogue de la traduction se rapproche davantage de l'ancienne comédie italienne du dix-huitième siècle, à laquelle le sujet est emprunté. Le bal, formant la première scène du troisième acte, a remplacé le chœur des marchandes à la toilette du libretto italien, ce qui a permis de mettre en action un délicieux motif de valse. Enfin, pour en finir avec ces diverses modifications, nous devons faire observer que *Don Pasquale* a été joué, ainsi qu'il aurait dû l'être toujours, en poudre et en costume Louis XV. Lablache, qui, par droit de talent, faisait un peu ce qu'il voulait, avait préféré s'affubler d'un habit noir et y attacher un immense camélia qui devint une tradition. Donizetti s'inclina devant cette fantaisie d'un artiste qui, par son jeu et sa voix merveilleuse, savait triompher dans tous les rôles qu'il acceptait. La reprise de *Don Pasquale* fait le plus grand honneur à M. Milliaud, un chercheur intelligent qui sait dénicher des artistes et qui a commencé par placer à la tête de l'orchestre un chef de premier ordre, M. de la Chaussée. Bien que *Don Pasquale* ne soit pas, à proprement parler, la pièce du Château-d'Eau, les mélodies originales, fraîches et lumineuses qui se pressent dans la charmante partition de Donizetti ont obtenu le succès qu'elles méritent. Le public a chaleureusement applaudi deux duos pleins de verve, le dé-

sons, des ballades et des couplets. Et comme tous ces airs étaient charmants, très mélodieux, bien rythmés et faciles à retenir, un éditeur se présenta pour acheter au jeune musicien sa partition. Il la paya CINQUANTE FRANCS. Quelle bonne aubaine ! quelle surprise et quelle joie pour le jeune compositeur, lui qui n'avait rien à voir, ni à toucher dans les droits de la pièce, et qui se trouvait d'ailleurs suffisamment récompensé par l'honneur de figurer sur l'affiche des Variétés, à côté d'un dramaturge célèbre ! En même temps que la gloire, la fortune lui souriait ; il entra dans la carrière sous des auspices tellement favorables, qu'on s'en étonna autour de lui. D'où venait ce héros, et comment avait-il eu le triple bonheur de collaborer de la façon la plus désintéressée avec un dramaturge célèbre, d'être exécuté par l'orchestre des Variétés et de vendre sa partition 50 francs, en espèces sonnantes, à l'éditeur Grus ? Ce héros avait à peine vingt ans, il venait de Lille, et se nommait Théophile Semet. Vingt ans plus tard, il devait traiter le même sujet, oublier sa première partition, et en écrire une nouvelle, mais beaucoup plus importante et dans des conditions bien meilleures. Entre les deux *Petite Fadette* se placent plusieurs ouvrages : les *Nuits d'Espagne*, la *Demoiselle d'honneur*, *Gil Blas* et *Ondine*, que M. Semet fit représenter au Théâtre-Lyrique, sous la direction de M. Carvalho et sous celle de M. Charles Réty. M^{me} Ugalde aida considérablement au succès de *Gil Blas*. *Gil Blas* n'est peut-être pas la meilleure partition de M. Semet, mais

entre Fadette et Landry, qui sont vigoureusement touchés, la partition de M. Semet est écrite dans un style sobre, dont la simplicité a çà et là une pointe d'archaïsme qui ne lui messied pas. On voit que le compositeur a voulu rester dans les limites que lui imposait la nature même du sujet. La ronde berrichonne : « Ah ! le joli bois, mesdames ! » par la franchise du rythme et de la mélodie, l'intervention du chœur, les dessins de l'accompagnement et le *toc-toc* du tambour de basque, est un morceau parfaitement réussi. Le finale est traité magistralement, très bien développé et d'un accent tout à fait dramatique. Nous avons remarqué, au second acte, le charmant coloris que l'ingénieux musicien a donné à l'ariette chantée par la mère Fadet :

Ce soir, oublie en dormant
Ton tourment,

le trio entre Landry, Sylvinet et Fadette, le chœur original qui se chante devant l'église et dans lequel les cors imitent le carillon des cloches, le couplet de Cadet-Caillaux et le duo final. Citons encore, au troisième acte, l'air de Barbeau : *Pour noyer le chagrin...* un joli terzetto, et la romance de Landry, dont il faut louer le charme mélodique et le délicieux accompagnement. Le duo de Fadette et Landry, les couplets de la mère Fadet et le chœur rustique, où le compositeur a mis toutes les herbes de la Saint-Jean :

Fêtons la Saint-Jean d'été,

ont été applaudis, comme le reste, ou à peu près. Il est bien évident que le succès de la *Petite Fadette* au Château-d'Eau ne peut dépasser le mois d'août (en septembre recommence le drame); mais il faut féliciter M. Milliaud d'avoir songé à cet ouvrage et de nous avoir ainsi donné l'occasion de réentendre une partition qui méritait d'être tirée de l'oubli. La direction de l'Opéra-Populaire de la rue de Malte n'a pu donner à la *Petite Fadette* la belle interprétation qu'elle avait eue, lors de la création de l'Opéra Comique, en 1869. M^{me} Galli-Marié (on pouvait s'en fier à cette femme de talent) tirait alors le meilleur parti qu'elle pouvait du rôle de Fadette; le *grelet* de M^{me} Sand. C'était Rose Friquet des *Dragons de Villars* sous une forme un peu différente. Les romances de M. Semet étaient bien dans la voix de Barré, dont le baryton sympathique les *ténorisait* avec charme. Le brave Potel se taillait lui-même un succès de virtuose avec les couplets de Cadet-Caillaux à sa fiancée, M^{lle} Madelon. Celle-ci était fort aimablement représentée par M^{lle} Bélia. M^{me} Révilly était une excellente mère Fadet; M^{lle} Guillot un aimable Sylvinet. Gailhard; enfin, Gailhard, à ses débuts, faisait Barbeau. Le « jeune artiste », doué d'une voix superbement timbrée, faisait valoir d'une façon très habile les oppositions de couleur qui se trouvent dans les couplets où le père de Landry, indigné de la conduite de ce jeune homme, exhale son désespoir et cherche à le noyer dans quelques verres de vin. Peu de chose à dire des interprètes actuels. La jolie M^{lle} Noelly a, du

moins, rendu avec grâce et naïveté le rôle de la Petite Fadette. La voix est un peu courte, mais il y a là une comédienne intelligente et remplie des meilleures intentions. M^{me} Ismaël est une artiste d'expérience et qui montre qu'elle a su chanter. On lui a fait bisser ses couplets, et c'est elle qui a obtenu fort légitimement un des meilleurs succès de la soirée. L'ouverture de la *Petite Fadette*, qui est fort habilement écrite, a été bien rendue par l'orchestre de M. de la Chaussée. La *Petite Fadette*, alternant avec le *Voyage en Chine* et avec *Martha*, terminera, à la fin du mois d'août, la saison lyrique du Château-d'Eau. Le 13 août, avaient lieu les premières représentations de *Torquemada*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Desnar, musique de M. Porcher, joué par MM. Speck, Dumontier, Méran et M^{lle} Suzanne d'Orange, et de la *Servante de Ramponneau*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Rodembourg, musique de M. Carman, joué par M^{lle} Noelly, MM. Bonijolly, A. David, Dumonthier, Méran, Pilleyre. — La *Poupée de Nuremberg*, d'Adolphe Adam, complète le spectacle.

24 AOUT. — Reprise de *Jaguarita l'Indienne*, d'Halévy, interprétée par MM. Bonijolly, Freiche, Labarre, Dumonthier, Kennès, M^{mes} Henriette Levasseur, Élieze. — Dans les derniers jours du mois d'août, débuts de M^{lle} Paveria dans le *Trouvère*.

Le drame rentrait en scène le 2 septembre avec la *Gueuse*, en cinq actes et huit tableaux, de M. Georges Japy. — « Si vous voulez bien me faire l'honneur d'aller voir la *Gueuse*, au Château-

d'Eau ¹ — nous écrivait alors l'auteur, permettez moi de vous demander beaucoup d'indulgence, au moins pour cette fois? » M. Georges Japyn'avait nullement besoin de faire appel à nos sentiments de bonne confraternité : son œuvre se défendait elle-même. Elle ne méritait pas seulement la bienveillance de la critique, elle valait en partie ses louanges et toutes sa sympathie. La « Gueuse » — ne pas se méprendre sur le vocable — est une jeune fille flamande que pousse le patriotisme le plus ardent, et comme dans *Patrie*, de Sardou — terrible comparaison — la scène se passe dans les Flandres, en 1560, pendant la durée de la domination du duc d'Albe, le redoutable ennemi des Gueux, les représentants des plus vieilles familles du pays. Les *Gueux*, tel est aussi le titre d'un drame de M. Jules Claretie, qui fut jadis représenté à l'Ambigu. Il y a, dans l'œuvre de M. Japy, une action qui ne manque pas d'ampleur et plus d'une situation pathétique. Et, ceci est à noter, le style est correct et digne d'éloges. C'est une débutante, M^{lle} Delphine Murat, qui remplit, non sans talent, le rôle de Jeanne de Nijen. Elle nous a paru fort bien secondée par MM. Dalmy, Meillet et M^{me} Courbois-Guyon. — La *Gueuse* est remplacée, le 15 sep-

1. DISTRIBUTION: Louis de Laloo, M. Dalmy. — François Platen, M. Albert. — Marquis de Menténa, M. Meillet. — Comte de Nijen, M. Alteirac. — Père Bocs, M. Landrin. — Benoist, M. Gatinais. — Le Bourgmestre, M. Daleu. — Le Tavernier, M. Dervet. — Le geôlier, M. Montel. — Jeanne de Nijen, M^{me} Delphine Murat. — Dona Prisca, M^{me} Mary Norton. — Lise, M^{me} Courbois-Guyon. — Numo, M^{me} Mathilde Tessier. — Une bourgeoise, M^{me} Palmyre.

tembre, par les *Champairol*, de M. Auguste Fraisse.

5 OCTOBRE. — Première représentation de *Juarez* ou la *Guerre du Mexique*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. Alfred Gassier. — *Juarez* avait été reçu, six ans auparavant, par la direction du Château-d'Eau. Son interdiction par la censure ministérielle fit alors du bruit dans le monde théâtral. *Juarez* ne fut pas joué, mais tout le monde put lire la pièce, qui fut d'abord publiée par un journal quotidien, et parut ensuite en un volume. Nous avons donc lu *Juarez* alors, et nous avons trouvé que M. Alfred Gassier était doué pour le théâtre ; il y a des parties excellentes dans son drame et un bien remarquable sentiment du pittoresque dramatique. Le tort de M. Alfred Gassier, c'est d'avoir mis en scène deux personnages encore vivants : Bazaine et l'impératrice Charlotte. Il les a réalisés avec talent et les a fait vivre théâtralement : c'est possible. C'est une grave question que celle des limites prescrites à la fiction et du droit qu'ont les écrivains d'« aristophaner » leurs contemporains. Quoi qu'on en pense, M. Alfred Gassier a usé de ce droit avec mesure ; son

1. DISTRIBUTION : Juarez, M. Régnier. — Maximilien, M. Brunet. — Bazaine, M. U. Bessac. — Augustin, Cazal, M. Ed. Martin. — Le Père Sanchez, M. Albert. — De Vauxbelles, M. Meillet. — Téjada, M. Alteirac. — Phalempin, M. Landrin. — Castagne, M. Gatinais. — L'archevêque, M. Dalleu. — Jecker, M. Dervet. — Witolde, M. Montel. — Marquez, M. Grand. — La princesse Charlotte, M^{me} Delphine Murat. — Lorenza Hernandez, M^{me} Mary-Morton. — Wilhelmine, M^{lle} Pauline Moreau. — Huberte, M^{me} Courbois-Guyon. — Manuela, M^{me} Bayen.

fût exposé à mal juger une pièce représentée au milieu d'un tel tumulte — un tumulte sans caractère, du reste, et sans grandeur. M. Alfred Gassier a cru devoir refuser à la censure les modifications qu'elle lui demandait. La censure a voulu prouver son inutilité en donnant quand même le visa sollicité par le dramaturge. L'auteur, qui est un homme de véritable talent, a-t-il gagné à la représentation de sa pièce dans les conditions où elle s'est donnée ce soir ? Nous ne le croyons pas. M. Alfred Gassier a écrit des drames remarquables, d'une forme exquise : *Nicolas Flamel* et le *Comte Julien*, dont le succès fera sans doute oublier cette néfaste soirée de *Juarez*, de tapageuse mémoire.

19 NOVEMBRE. — Première représentation du *Père Chasselas*, drame en cinq actes de MM. Jean Athis et Louis Péricaud. — Avec des sous-titres comme ceux-ci : *Brelan de canailles* (1^{er} acte) ; *Nid d'amour* (2^e acte) ; *Ivre-Mort* (3^e acte) ; *Les Deux Gaspards* (4^e acte) et *l'Outrage* (5^e acte), on voyait tout de suite, à la simple lecture de l'affiche, à quel genre de pièce on avait affaire. C'est le mélodrame « vieux jeu », tel qu'on l'affectionne au Château-d'Eau : déjà connu, sans doute, mais point mal fait du tout et pas ennuyeux le moins du monde. On y sent la « patte » de gens du métier.

1. DISTRIBUTION : Étienne Bertrand, *M. Brunet*. — Montbarray, *M. Dalmy*. — Lorient, *M. Albert*. — Laverdac, *M. Meillet*. — Guillaume Moustier, *M. Landrin*. — Limousin, *M. Gatinais*. — Joseph, *M. Dervet*. — Chanteur des rues, *M. Francis*. — Yvonne Leoudec, *M^{me} Guyon-Courbois*. — Benoîte, *M^{me} Vallière*. — La mère Radis, *M^{me} Palmyre*. — Françoise, *M^{me} Brunet*.

Un « théâtre » vulgaire ; mais, en somme, du « théâtre ». Le père Guillaume Moustier, que l'on connaît au chantier et chez les mastroquets, sous le nom de père Chasselas, pour son penchant à lever le coude, est maçon de son métier comme le Coupeau de l'*Assommoir* était zingueur. Mais s'il aime la dive bouteille, il aime aussi sa fille adoptive Yvonne Leoudec, et si un jour de « forte cuite » il se la laisse enlever par des chenapans qui en veulent à l'héritage de la petite, ne doutez pas qu'aidé d'Étienne, le fiancé d'Yvonne, et de Limousin, un vrai « zig », celui-là, il ne parvienne à reprendre la jeune fille et la forte somme que voulaient subtiliser du même coup les trois coquins, définitivement arrêtés sans le secours de M. Taylor. Tel est le « gros » de l'intrigue. J'ai dit que la pièce était amusante, et je le répète, en ajoutant qu'elle est fort bien mise en scène et qu'elle contient plus d'une heureuse trouvaille, comme celle de la « rue barrée » et de la lanterne mise sur le ventre du pochard couché sur le pavé ; c'est, comme on sait, l'une des excellentes farces de feu Romieu, qui en fit de bonnes. Bonne interprétation. Citons tout particulièrement, côté des femmes : M^{me} Guyon-Courbois, fort touchante dans le rôle d'Yvonne, et M^{me} Vallière, qui se tire adroitement d'un rôle à transformations. M. Landrin (le père Chasselas) et M. Gatinais (Limousin), parmi les hommes, ont le pompon.

4 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Auge-reau, ou les Volontaires de la République*, drame militaire en cinq actes et dix tableaux de M. Gas-

ton Marot ¹. — La pièce, qui en prend à son aise avec l'histoire, ressemble à toutes les pièces militaires qu'on a déjà données sur ces mêmes planches du Château-d'Eau. Il n'y a guère de changé que le nom du héros — un héros moins digne que les autres d'être mis au théâtre. Le drame commence dans la boutique de la mère Augereau, où se réfugie M^{lle} Emilie, l'ex-fiancée de Pierre Augereau, séduite par le comte de Brinoy — une canaille, s'il en fût jamais — et séparée de son enfant qu'elle retrouve sur un champ de bataille sous les traits de la petite Breton, et qui, recueilli par un brave sergent, grandit pendant l'entr'acte et devient (c'est alors M^{me} Courbois-Guyon) soldat de l'armée d'Italie. Nous assistons, une fois de plus, au Départ des Volontaires à l'appel de la Patrie en danger et aux sons du *Chant du départ*, musique de Méhul. Nous voyons Kellermann gagner — grâce à Augereau, qui n'y songeait guère — la bataille de Valmy, antérieure (n'en déplaise à M. Gaston Marot!) à la proclamation de la République. L'auteur du drame ne dit rien de Castiglione qu'Augereau enleva aux Autrichiens et

1. DISTRIBUTION. — Augereau, M. Brunet. — Le comte de Brinoy, M. Dalmy. — Bouvel, M. Albert. — Bouvel, M. Meillet. — André M^{me} Courbois-Guyon. — André, La petite Breton. — Barnabé, M. Landrin. — Ganivet, M. Gatinais. — Davoust, M. Dervel. — Bonaparte, M. Grand. — Victor, M. Marcy. — Kellermann, M. Mendez. — Oudinot, M. Ador. — Masséna, M. Blaess. — Un officier autrichien, M. Housset. — Un aide de camp, M. Montbrison. — Foy, M. Francis. — Un capitaine, M. Charles. — Emilie, M^{me} Delphine Murat. — M^{me} Augereau, M^{me} Mary-Norton. — Mariotte, M^{me} Préaux. — M^{me} Trillard, M^{me} Palmyre. — Jeanneton, M^{me} Brunet.

défendit ensuite contre des forces bien supérieures, arrêtant avec un faible corps de troupes une armée nombreuse. En revanche, nous assistons (la mise en scène nous a paru ici assez grotesque) au fameux épisode du pont d'Arcole, où Augereau rappela la victoire en s'élançant imprudemment, sous une pluie de mitraille, à la suite de Bonaparte, un drapeau dans les mains. La pièce est convenablement jouée. Sans plus. MM. Dalmy et Albert sont des traîtres *di primo cartello*. M. Brunet fait un Augereau trop pleurnichard et M. Grand est terne en Bonaparte. M. Landrin, le « père Chasselas » d'hier, devenu le sergent Barnabé, traîne un peu la jambe; mais la petite Breton, que nous avons déjà applaudie dans le *Roi de l'argent*, de notre ami Paul Milliet, est si gentille, avec ses petites mines apprises et sa diction apprêtée qui annoncent déjà le « naturel » des élèves du Conservatoire !

		Date de la	Nombre de
		Nombre 1 ^{re} représentation	représentations
		d'actes. ou de la reprise.	pour l'année.
<i>Le Marchand d'habit</i> , drame.	5		20
* <i>La Casquette du père Bugeaud</i> , drame.	5 a. 9 t.	24 janvier.	78
* <i>Paris qui pleure</i> , drame.	5 a. 6 t.	2 avril.	33
<i>Le Trouvère</i> , opéra.		10 juin.	27
* <i>Un amour de Florian</i> , opéra-comique.	1	16 juin.	8
<i>Le Voyage en Chine</i> , opéra-comique	3	16 juin.	18
<i>Lucie de Lammermoor</i> , opéra	4	23 juin.	15
<i>Les Bottes du Lieutenant</i> , vaudeville	1	5 juillet.	33
<i>Martha</i> , opéra-comique	4	7 juillet.	20
<i>Don Pasquale</i> , opéra-bouffe.	8	20 juillet.	9
<i>La Petite Fadette</i> , opéra-comique	3 a. 5 t.	2 août.	8
* <i>Torquemada</i> , opéra-comique.	1	13 août.	1
* <i>La Servante de Ramponneau</i> , opéra-comique,	2	13 août.	2
<i>La Poupée de Nuremberg</i> , opéra-comique	1	13 août.	6
<i>Jaguarita</i> , opéra-comique	3 a. 5 t.	24 août.	3
* <i>La Gueuse</i> , drame.	5 a. 8 t.	2 septembre.	13
<i>Les Champairol</i> , drame en vers	5	15 septembre.	19
* <i>Juarez</i> , drame.	5 a. 9 t.	5 octobre.	50
* <i>Le Père Chasselas</i> , drame.	5	19 novembre.	13
* <i>Augereau</i> , drame.	5 a. 10 t.	4 décembre.	30

THÉÂTRE DÉJAZET

Après *Mon Oncle*, de MM. Burani et Ordonneau, M. Maurice Simon empruntait encore à son ancien théâtre *Trois Femmes pour un Mari*, c'est-à-dire la pièce qui avait fait sa fortune sur la rive gauche ; puis, il passait la main à son ancien artiste et secrétaire, M. Boscher, qui devenait, à partir du 15 février, directeur du théâtre Déjazet. La 600^e représentation de *Trois Femmes pour un Mari* s'était donnée le 6 mars. Le 12, on reprenait, à ce théâtre, les *Maris inquiets*, primitivement représentés eux aussi à Cluny¹. — Le Baumard de M. Valabrègue a son système. Ce négociant en denrées coloniales s'est coiffé d'une étrange invention : pour écarter de sa femme, qu'il considérait comme

1. DISTRIBUTION : Barbinet, M. Moch. — Baumard, M. Bartel. — Cassinois, M. Lacombe. — Aristippe, M. Dacheux. — Marascot, M. Loberty. — M^{me} Baumard, M^{me} Aubrys. — Charlotte, M^{me} Paul Deshayes. — Georgette, M^{lle} Luceuille. — Adeline, M^{lle} Lavainne. — Thérèse, M^{lle} Josépha.

éminemment sujette à caution, les autres galants, il retient près d'elle son cousin Aristippe. Seulement, il a fait présent à ce dernier du cor d'Hernani, et chaque fois que la matrone toquée fait mine de se laisser aller à sa manie érotique, Aristippe doit sonner comme un conducteur de tramway, pour appeler le mari à la rescousse. Arrêtons-nous ici : elle est folle cette idée du cornet à bouquin, mais une fois que le public l'a acceptée, la pièce marche comme sur des roulettes. Quand nous disons « la pièce », c'est une façon de parler, car c'est là plutôt une succession de scènes sans queue ni tête ; elles ont l'avantage d'être écrites avec une verve qui n'est pas toujours d'un goût irréprochable, mais qui désarme le public. Ce M. Valabrègue, qui, on l'a dit, a une idée de pièce par jour, comme Emile de Girardin avait une idée politique toutes les vingt-quatre heures, ce M. Valabrègue a l'instinct du théâtre, c'est incontestable. Le jour où il parviendra à mettre un peu d'ordre dans ses ouvrages — il l'a déjà fait dans l'*Homme de paille*, et nous attendions de lui au Gymnase, le *Bonheur conjugal*, voir plus haut, — il sera certainement un vaudevilliste très apprécié. M. Valabrègue, ainsi qu'on l'a fort bien remarqué, n'a pas précisément ce qu'on appelle de l'esprit, car cette qualité impose avant tout un certain goût du dialogue ; mais peut-être a-t-il une qualité plus précieuse, plus rare : la gaieté. Il y a des scènes franchement amusantes dans cette pochade, vivement conduite à la diable, et le public de Déjazet lui a fait un succès de fou rire. Les mots plaisants remplissent

cette excellente farce ; il y en a d'infiniment heureux, d'une drôlerie achevée. A un moment de la pièce, M. Barbinet, le vénérable professeur de philosophie, surprend entre Aristippe et sa femme un dialogue d'où il appert que son infortune conjugale est certaine. Il est furieux d'abord ; mais il se rappelle qu'il est philosophe, et, s'avancant à la rampe : — « Socrate, mon vieux Socrate, dis-moi ce que tu aurais fait en pareille circonstance ? » Au dénouement, Aristippe — en dépit de sa cousine amoureuse et de M^{me} Barbinet, qui l'aime aussi et qui lui en a donné des gages — Aristippe épouse Georgette. La nuit de noces est bien agitée ; ce n'est qu'à sept heures du matin que le marié réussit à se débarrasser de ces deux femmes opiniâtres, et, allant enfin trouver la sienne, il se console en s'écriant : « Eh bien ! ce sera une matinée ! » MM. Moch, Bartel et Lacombe, avec M^{mes} Irma Aubrys et Paul Deshayes, mènent tout cela gaie-ment. M. Dacheux, dans le rôle d'Aristippe, a montré des qualités de naturel et de bonne humeur. — La 100^e et dernière représentation des *Maris inquiets* se donnera le 8 avril. — C'est encore de Cluny — mais des cartons de la direction où elle reposait tranquillement depuis plusieurs années — que vient l'aimable comédie de mon collaborateur et ami Édouard Noël, — l'un des signataires de ce livre. Ce *Coup double*¹ nous a rajeuni de seize ans : notre ami Noël en avait bien dix-huit

1. DISTRIBUTION : André de Breil, M. Loberty. — Georges, M. Dacheux. — Le baron, M. Parizot. — Valentin, M. Fauvre. — Amélie de Chatenay, M^{lle} Lavainne.

imbroglio en trois actes; mais qu'importe! On se laisse entraîner dans le mouvement général, et l'on rit, malgré qu'on en ait. Les *Trois Chapeaux* étaient précédés d'une bluette intitulée les *Poches des autres*, de M. Maurice Hennequin. Souhaitons au fils de marcher sur les traces du père.

5 MAI. — Première représentation de l'*Héritage de Perdrivol*, comédie en trois actes de M. William Busnach ¹. — L'*Héritage de Perdrivol* est une pièce d'une rare extravagance et tout à fait dans les anciennes traditions du joyeux théâtre du Palais-Royal, où elle fut représentée pour la première fois, il y a sept ans (voir notre volume des *Annales* de 1879, p. 317) sous le titre de *Bas de laine*. Nous n'établirons pas ici de comparaison entre les artistes de la création et ceux de M. Boscher. Qu'il nous suffise de rappeler que MM. Bartel, Lacombe, Dacheux, Dubreuil, Loberty, Fauvre, M^{mes} Fanny Génat, Lunéville et Lavainne ont fait de leur mieux, et joué très convenablement le désopilant vaudeville de M. Busnach, qui termine gaiement la saison.

9 SEPTEMBRE. — Réouverture : reprise de la *Bamboche*, vaudeville en quatre actes de MM. Vast-Ricouard et Christian de Trogoff². — La *Bamboche*

1. DISTRIBUTION : Chambourdin, M. Bartel. — Grosmoineau, M. Lacombe. — O. d'Orezza, M. Dacheux. — Narcisse, M. Dubreuil. — Colombo, M. Loberty. — Anatole, M. Fauvre. — M^{me} Chambourdin, M^{me} Fanny Génat. — Amédine, M^{lle} Lunéville. — Juliette, M^{lle} Lavainne. — Zélia, M^{lle} Luceuille. — Victoire, M^{lle} Worms.

2. DISTRIBUTION : Balandard, M. Chameroy. — Verduret, M. Lacombe. — Manicamp, M. Chamonin. — Adolphe, M. Lévy. —

n'est rien moins qu'une nouveauté. On l'a jouée un peu partout : au théâtre des Arts (Menus-Plaisirs), sous le titre de *Coups de canif*, au Théâtre Cluny, et même à Déjazet, où on la reprend aujourd'hui. Effarements, quiproquos, fuites, effets de cache-cache : le tout saupoudré de mots drôles assez nombreux, de lestes égrillardises au besoin, et aussi de quelques chansons bouffonnes... Les auteurs ont en cela suivi la bonne vieille tradition d'autrefois. Quand ils n'ont plus rien à dire, ils font chanter une ronde avec chœurs, et ces choses-là réussissent toujours. En voilà plus qu'il n'en faut pour mettre en belle humeur le public de Déjazet. Donc, en jugeant le vaudeville d'après ces visées, qui sont modestes, et en tenant compte du milieu où il se produit, on peut sans réserves constater, avec cette nouvelle reprise, un succès de bonne grosse gaieté. Par exemple, ces sortes de pièces qui touchent presque à la pantomime, ont besoin d'une troupe qui brûle le plancher. Cela doit être enlevé sans qu'on ait le temps de réfléchir à l'ahurissement qu'on éprouve. Or, ce n'est pas tout à fait le cas des artistes de M. Boscher, parmi lesquels nous n'avons pas retrouvé les équivalents de M. Noblet et de M^{me} Daynes-Grassot, qui créèrent, il y a quelques années, les rôles de Balandard et de M^{me} Manicamp. A l'exception d'un

Saragosse, M. Prévost. — Balthazar, M. Chéret. — Théodore, M. Stebler. — M^{me} Manicamp, M^{me} Paget (début). — Bernardine, M^{lle} Lunéville. — Amanda, M^{lle} Malclerc (début). — Edmée, M^{lle} Gery. — Valentine, M^{lle} d'Elbée. — Berthe, M^{lle} Laville. — Lucie, M^{lle} Jolly.

M. Lévy, qui rend d'une façon assez comique le rôle du commis Adolphe, l'interprétation actuelle de la *Bamboche* nous a paru un peu bien terne. — Le 27 septembre avait lieu la 150^e représentation de la *Bamboche*, et le 6 octobre la première représentation d'une comédie en un acte de MM. Ludovic Denis de Lagarde, intitulée *Dans une Loye*.

16 OCTOBRE. — Première représentation des *Femmes collantes*, comédie-bouffe en cinq actes de M. Léon Gandillot ¹. — En trois mots comme en cinquante lignes, nous vous dirons que la pièce d'un inconnu jouée ce soir à Déjazet vaut telle bouffonnerie dite d'un maître du genre — oui, cher lecteur, de ce que nous sommes convenus d'appeler un *maître* — représentée, comme il convient sur une scène d'ordre. Elle est, de plus, très gaie ment interprétée par la troupe de M. Boscher, et voilà ce petit théâtre pourvu d'un grand succès, qui se poursuivra par delà le 31 décembre de cette année. Le premier acte, qui pourrait s'appeler la *Journée d'un notaire*, d'un notaire amoureux et fantaisiste, est original et bien venu : il n'y a là pas une scène à retrancher. Le dernier acte, le *Mariage à la mairie*, gagnerait, au contraire, à être fortement allégé, et ne paraîtrait que plus comique, étant plus court. M. Gandillot a gardé l'ancienne coupe

1. DISTRIBUTION : Campluchard, M. Lacombe. — Mourillon, M. Fournier. — Badinois, M. Barlet. — Hippolyte, M. Lévy. — Dumont, M. Prévost. — Rodolphe, M. Stebler. — Le maire, M. Cheret. — Edgard, M. Emilien. — Octave, M. Bresolle. — M^{me} Mourillon, M^{me} Paget. — Irma, M^{lle} Lunéville. — Héloïse, M^{lle} Didier. — Marguerite, M^{lle} Laville. — Rose, M^{lle} d'Elbee. — Céleste, M^{lle} Roche.

ville — pourquoi ce nom de sous-préfecture ? — est une belle cocotte. — On a beaucoup ri, ce soir au Théâtre Déjazet, et on y rira longtemps encore avec ces *Femmes collantes*. Le 23 décembre, la 79^e représentation avait été donnée devant une salle exclusivement composée d'élèves de l'École centrale, anciens camarades du jeune auteur, M. Gandillot.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Mon Oncle</i> , comédie-bouffe . .	3		30
<i>Le Terrible Bonnivet</i> , comédie-vaudeville	1		30
<i>Oscar Bourdoche</i> , comédie . .	1	27 janvier.	50
<i>Trois Femmes pour un Mari</i> , comédie-bouffe	3	27 janvier.	50
<i>Les Maris inquiets</i> , comédie . .	3	12 mars.	33
* <i>Coup double</i> , comédie . . .	1	12 mars.	33
<i>Les Trois Chapeaux</i> , comédie.	3	10 avril.	28
* <i>Les Poches des autres</i> , comédie	1	10 avril.	28
<i>Tante Anaïs</i> , comédie	1	15 avril.	22
<i>L'Héritage de Perdrivol</i> , comédie	3	5 mai.	9
<i>Eulalie</i> , comédie	1	9 septembre.	30
<i>La Bamboche</i> , vaudeville . . .	4	9 septembre.	39
* <i>Dans une Loge</i> , comédie . .	1	6 octobre.	89
* <i>Les Femmes collantes</i> , comédie-bouffe	5	16 octobre.	90
* <i>Le Petit Canuchon</i> , comédie.	1	24 décembre.	10

THÉÂTRE BEAUMARCHAIS

A la revue de MM. Henri Buguet et Bertol-Graivil l'*Assiette au beurre*, succède, le 7 janvier, une comédie-bouffe en trois actes de M. Eugène Damien, intitulée *Louloup* !¹ Les débuts comme auteur dramatique de M. Damien remontent à une demi-douzaine d'années. M. Talien, alors directeur du Théâtre Cluny, avait vaillamment fondé les *Matinées des Jeunes*. C'est à l'une de ces représentations, précédée d'un brillant discours de notre éloquent confrère H. de Lapommeraye, que nous vîmes un vaudeville fort bien fait, intitulé *La Peur d'être grand'mère*. L'auteur de cette joyeuse comédie a, depuis lors, attendu jusqu'à présent pour se faire jouer... à Beaumarchais. Deux jeunes gens,

1. DISTRIBUTION : Montengraine, M. Bartel. — Aristide, M. H. Carpentier. — Henri Valmorel, M. Pricka. — Jean, M. Fonet. — Mélanie, M^{me} Marie Blanc. — Berthe, M^{lle} Nerstonn. — Lucile, M^{lle} Dargental. — Olympe, M^{lle} Bl. Quérette. — Clémence M^{lle} A. Koller.

est temps d'expliquer le titre de la pièce : Montengrain est un vieux galantin, faisant ses farces hors de son ménage sous le pseudonyme de Louloup — le Louloup d'Olympe et le Louloup de Clémence. Tremblant pour ses yeux — Mélanie, sa légitime, ne se gênerait pas pour les lui arracher ! — Montengrain ne songe plus guère à son duel. Il s'agit de cacher les belles petites et de leur donner ensuite le moyen de s'échapper au nez de M^{me} Montengrain qui ne saura rien. La manœuvre est si adroitement conduite qu'elle réussit à merveille. Heureux d'en être quitte pour la peur, M. Montengrain pardonne à son caricaturiste ; rassurée sur le compte de son mari, qu'elle se plaît à croire innocent, M^{me} Montengrain jure d'oublier l'épithète, que lui a décochée l'avocat impoli, — et les deux jeunes gens épousent les deux demoiselles. Quant aux belles petites, elles ne reviendront plus : Louloup leur a promis la forte somme... Pauvre, très pauvre interprétation. M. Bartel, que nous avons vu aux Folies-Dramatiques, dans les Maugé, et à la Renaissance, où il créa le rôle du mari dans la *Parisienne* de M. Becque, M. Bartel seul est à citer : il a du naturel et de l'adresse. Mais les autres!...

Louloup aura été la seule nouveauté de l'année au petit théâtre Beaumarchais. Infortuné théâtre, plus souvent fermé qu'ouvert. Au mois de février, M. Abel Ballet en prend la direction conjointement avec celle des Bouffes du Nord, et fait défiler sur cette modeste scène une suite de pièces dont nous nous bornerons à donner la liste : *Nana*, la *Grâce*

de Dieu, Roger le Mécanicien, de MM. René de Cuers et Raphaël Lightone (primitivement joué aux Bouffes du Nord), le *Bossu*, les *Quatre sergents de la Rochelle*, l'*Amour qué qu'c'est qu'ça*, *Héloïse et Abeilard*, *Jean la Poste*, les *Pirates de la Savane*, *Il y a seize ans*, la *Petite Fée*, *François les Bas Bleus*, la *Closerie des Genêts*, *La **** etc. Ce théâtre a encore changé de maître et se trouvait, à partir du 25 septembre, dirigé par M. Pascal Delagarde.

EDEN-THÉÂTRE

Renonçant aux grandes épopées d'*Excelsior* et de *Siéba*, de *Messalina* et de *Spéranza* — qui, entre parenthèses, méritait mieux qu'un succès d'estime — la direction de l'Éden-Théâtre, essayant du spectacle coupé, nous donnait, le 18 février ¹, une gaie (ou qui voulait l'être) pantomime en quatre tableaux et un ballet sérieux en deux actes. La pantomime d'Agoust est bien nommée

1. Notons pour mémoire les trois grands concerts donnés les 3, 6 et 9 février par M^{me} Adelina Patti. La Patti, en Amérique, coûtait naguère à son impresario, M. Abbey, la bagatelle de 25,000 francs par soirée. Nous n'avons pas eu sous les yeux les termes de l'arrangement conclu entre M. Plunkett, le directeur de l'Éden-Théâtre, et M. Schurmann, le barnum actuel de la diva, et nous souhaitons de grand cœur à ces deux messieurs de « faire leurs frais », comme on dit, et même un joli bénéfice, avec les trois concerts — organisés rue Boudreau. Il s'agissait de trouver dans la population cosmopolite de Paris, la grand'ville, des amateurs, à raison de deux louis la place satisfaits d'entendre la Patti chanter trois airs de son répertoire un peu connu, et assez nombreux pour remplir plusieurs fois de suite la salle de l'Éden. Les places vides étaient déjà nom-

nous prodigue ses tours de reins les plus lascifs et ses baisers les plus alléchants. On a applaudi du bout des doigts la mignonne Rivolta, qui avait pourtant très gentiment enlevé sa gigue, mais on a fait fête à la plantureuse Espagnole et à ses pas incandescents. *Djemmah* est une histoire d'amour qui se passe au fin fond de la Perse, au sixième siècle : vous en seriez-vous jamais douté ? Haroum-Amonasro a juré la mort d'Arish, fils de Sarbazas, et c'est en vain que Djemmah, sa sœur, intercède en faveur du prince qu'elle aime et qui l'adore. Et comme elle empêche le jeune homme de boire la coupe ou de respirer la fleur empoisonnée, Haroum se précipite sur Arish, le poignard à la main : c'est Djemmah qui reçoit le coup fatal : « Je meurs pour toi, je suis heureuse ! » lui dit-elle en souriant avec tristesse. Et la toile tombe sur la mort sans phrases de la Cornalba. Voilà qui n'est point folâtre, et les horizontales de dernière marque, habituées du pourtour, s'en sont allées, péniblement impressionnées. La partition de *Djemmah* (éditée par Lemoine et fils) était, sur un livret de M. Léonce Détroyat, le début au théâtre de M. Francis Thomé. Sans y affirmer sa personnalité, le musicien a prouvé qu'il était un compositeur sérieux et connaissant son métier. Nous y avons noté le motif de la marche triomphale, agréablement rythmée, où les accompagnements glissés de la harpe sont d'un effet très poétique, et la danse des derviches-tourneurs, fort bien traitée par le musicien — même après les *Ruines d'Athènes* de Beethoven — et qui, à notre étonnement, n'a

l'illusionniste Buatier de Kolta. On se ruait à l'Eden pour y voir ce Buatier escamoter sa femme. « C'est stupéfiant ! » comme dirait Baron des Variétés, avec l'organe enchanteur que vous savez. Le 13 juin, M^{lle} Élisabeth Piron (de l'Opéra), débute à l'Eden, dans *Brahma*. Le 4 août, début, dans le même ouvrage, de M^{lle} Bella (de la Scala de Milan). Le 23 août, M. Natta prend le rôle du Thug.

18. SEPTEMBRE. — Premières représentations : *Il n'y a plus d'enfants*, ballet pantomime en un acte de miss Bridges, musique de M. Mariotti¹ ; la *Fille mal gardée*, ballet pantomime en quatre tableaux, danses réglées par M. Balbiani, musique de M. Heurtel² ; *La Brasserie*, ballet en un acte de M. Charles Narrey, musique de M. Léon Vasseur³. — Il y avait naguère le « genre Eden », qui comportait les grands ballets, les marches éclatantes et les ensembles merveilleux ; *Excelsior* en a été le type idéal, et *Brahma* le dernier spécimen. La direction paraît devoir entrer dans une voie nouvelle et vouloir changer tout cela. En donnant un spectacle coupé, nous pensons qu'elle fait fausse route. Quand bien même chacun des ouvrages qui le composent serait exquis — et tel n'est pas le

1. Joué par MM. Agoust, Pastorini, Velardi, Bridges, Coccia, Laurentini, Philippi ; M^{lles} Laugé, Georgette, Veter, Knœpper, Broyard, Till, Lebrun, Anton, Blanche et Antoinette.

2. DISTRIBUTION : Colin, M. Natta. — Le père Mathieu, M. Agoust. — Janot, M. de Gaspari. — Le notaire, M. Pastorini. — Lisette, M^{lle} Laus. — La mère Simonne, M^{lle} Foriani.

3. DISTRIBUTION : M. Muller, M. Agoust. — Le pion, M. Pastorini. — Alphonsino, M. Bridges. — Blanche, M^{lle} Rivolta. — Un étudiant, M^{lle} Bava. — Un étudiant, M^{lle} Mosconi.

un peu bien marquée déjà pour se permettre les espiègleries d'une petite fille. Entre nous, elle a, comme on dit, passé l'âge où l'on joue au cerceau. Du reste, aucune espèce de talent chorégraphique. Cela ne l'a pas empêchée de recevoir force bouquets et corbeilles..., jusqu'à des fleurs lumineuses. L'ovation était si peu préparée, qu'on avait jugé à propos de faire marcher l'électricité... Notre soirée se terminait à l'Eden dans une brasserie tenue par Agoust et servie par des femmes. M^{lle} Rivolta est toujours bien mignonne, et la musique de M. Vasseur est au moins de la vraie musique : il y a même, dans sa petite partition, quelques recherches archaïques qui ne sont pas sans saveur. Nous pensions que ladite *Brasserie* nous réservait, en guise d'apothéose, une descente de police. — L'acte a finit sur un motif de « chahut » : c'est plus vulgaire !

28 OCTOBRE. — Première représentation de *Viviane*, ballet-féerie en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Gondinet, musique de MM. Raoul Pugno et Clément Lippacher. — *Merlin l'Enchanteur*, d'Edgard Quinet, et les *Romans de la Table ronde*, réunis par Hersart de Villemarqué, ont fourni à M. Edmond Gondinet le sujet de ce ballet poétique et féerique. C'est, en peu de mots, l'histoire de Viviane, la dernière fille des eaux, la der-

1. DISTRIBUTION : Kalogrenant, M. Espinosa. — Ken-le-Long, M. Agoust. — Tristan, M. Bergher. — Dinadam-le-Long, M. Pastorini. — Un seigneur, M. Natta. — Viviane, M^{lle} Cornalba. — La reine Genièvre, M^{lle} Laus. — Macl, M^{lle} de Sorino. — La comtesse Evrock, M^{lle} Foriani. — Lunette, M^{lle} Colombo.

Viviane, et, à la cour du roi Arthur, ensommeillée et subitement réveillée à l'apparition de la fée des eaux, nous signalerons le grand divertissement, la *Valse lente* de la Séduction et l'épisode comique des Ceintures, toutes scènes fort habilement traitées. Le tableau de la Neige et le scherzetto du Printemps sont d'heureuses trouvailles symphoniques, comme la grande scène du Tournoi est un beau souvenir du finale du premier acte de *Lohengrin*, que nous entendrons l'an prochain à l'Eden.

Viviane, c'est la Cornalba, c'est-à-dire la fée de la danse, l'incomparable ballerine, la première de Paris, qui réunit en elle la légèreté, la force, la précision, la grâce et la distinction, inimitable sous le rapport de l'élévation et infatigable sur ses pointes. Elle est vraiment extraordinaire et c'est une merveille de la voir, une joie de l'applaudir. M^{lle} Laus, fort jolie sous ses bizarres accoutrements, met au rôle de la reine Genièvre la passion séductrice qui convient. Il serait cruel d'oublier dans cette nomenclature le danseur Natta, qui soutenait si solidement la Cornalba au pas de deux du second acte, et fort injuste de ne pas accorder à la mise en scène de *Viviane* les éloges qu'elle méritait. L'effet du tableau de la neige transformé en tableau du printemps, et réciproquement, était ravissant. Le décor final, avec toutes ses Vivianes costumées de jaune, était vraiment joli.

Les revues sont à la mode en 1886 : l'Eden-Théâtre a voulu avoir la sienne le 23 décembre. Mais celle-ci est une revue où l'on ne parle pas ; elle ne comporte ni compère, ni commère, ni pro-

d'*Excelsior* et le grand finale de la *Cour d'amour*. Puis, le joli pas des matelots de *Siéba*, la scène des clowns, la valse de la Lune et le grand ballabile espagnol de *Speranza*; le ballet égyptien d'*Excelsior*, la scène des poignards de *Brahma*, et, pour couronner le tout, une apothéose des nations saluant la tour Eiffel de l'Exposition de 1889. — Ah! si seulement l'Eden-Théâtre pouvait atteindre cette bienheureuse époque de l'Exposition universelle. Vous voyez, en tout cas, que si son affiche n'a pas aujourd'hui les avantages de la nouveauté, elle a du moins tous les attraits de la variété. Que les fragments de ces œuvres connues nous aient été rendus dans des décors plus ou moins appropriés aux situations, peu importe! L'important est que nous ayons revu les trois danseuses aimées des habitués de l'Eden, — nous mettons le mot au masculin, car les *habituées* de l'endroit, nous voulons dire les marcheuses du promenoir, se moquent autant du spectacle que du nommé Colin-Tampon. — La petite Rivolta est toujours mignonne au possible en son galant costume bain de mer et sous le béret bleu placé sur son blond chignon. M^{lle} Laus a retrouvé, en ses diverses et nombreuses incarnations, et particulièrement dans la fameuse danse de l'Almée d'*Excelsior*, tous ses admirateurs qui l'ont beaucoup applaudie. Mais le grand, le très grand succès a été, comme de juste, pour la Cornalba, qui n'a jamais dansé avec plus de grâce et de légèreté. Les auteurs des revues de fin d'année ont fort à faire pour que les pointes de leurs couplets puissent rivaliser avec celles de l'adorable

ballerine. L'Opéra, nous l'espérons bien, ne manquerait point de l'engager, si l'Eden cessait jamais son exploitation, ou abandonnait définitivement le genre chorégraphique pour se livrer au drame et à la féerie. La place de la Cornalba est à notre Académie nationale de musique et de danse.

		Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
<i>Un Théâtre au Japon.</i>			62
<i>Spéranza</i> , ballet.	4 a. 12 t.	11 mars.	53
<i>Une Folie parisienne</i> , ballet. . .	1	18 février.	16
* <i>Djemnah</i> , ballet	2	18 février.	21
<i>La Caserne</i> , pantomime.	1	5 mars.	6
<i>La Belle de Séville</i> , ballet. . .	1	5 mars.	73
* <i>L'Ane à Pierrot</i> , pantomime. . .	1	17 mars.	65
<i>La Cour d'amour</i> , ballet. . . .	3 a. 4 t.	17 mars.	55
* <i>La Phalène</i> , ballet.	1	22 mars.	40
* <i>Une Soirée de muets</i> , panto- mime.	1	4 mai.	26
<i>Les Rendez-vous</i> , pantomime. . .	1	31 mai.	103
* <i>Brahma</i> , ballet	3 a. 9 t	31 mai.	103
* <i>Il n'y a plus d'enfants</i> , pan- tomime.		18 septembre.	94
* <i>La Fille mal gardée</i> , ballet. . .	4 t.	18 septembre.	38
* <i>La Brasserie</i> , ballet.	1	18 septembre.	38
* <i>Viriane</i> , ballet-féerie.	5 a. 6 t.	28 octobre.	66
* <i>Eden-Revue</i> , ballet.	4	23 décembre.	9

CONCERTS DU CHATELET

Très nombreuse et très brillante assemblée, le 10 janvier, au concert du Châtelet, où M^{me} Gabrielle Krauss s'est fait entendre trois fois, à la grande satisfaction d'un public véritablement enthousiasmé. Mais si l'accueil fait à l'éminente cantatrice a été des plus chaleureux, on peut dire qu'elle y a répondu en se surpassant elle-même. Elle a dit d'abord avec un sentiment exquis l'*Aria di Camera* de Hasse, célèbre compositeur du siècle dernier. Peu d'artistes ont eu autant de succès et une plus brillante renommée que Hasse ; il en est peu qui soient plus oubliés maintenant. Pour expliquer ces vicissitudes, il faut se souvenir de l'époque où il fit entendre ses premiers ouvrages. Alexandre Scarlatti, ce grand homme dont le génie avait autrefois dominé la scène italienne, était vieux alors ; les opéras de Hændel étaient en quelque sorte réservés à l'Angleterre ; Porpora, admirable dans ses cantates, manquait de nerf au théâtre ; Pergolèse n'avait pas encore écrit sa *Serva padrona* et son *Olympiade*. Une première place était donc à prendre dans la composition dramatique, et l'occasion fut favorable pour Hasse, qui plaisait en Italie par un goût pur de mélodie qu'il avait emprunté aux Italiens eux-mêmes. L'expression juste des paroles était le caractère de son talent. Ses chants suaves ont aussi le mérite d'une coupe périodique

toujours complète et bien développée. Dans l'expression des sentiments tendres, sa musique avait un charme irrésistible ; mais en général il manquait d'effet dans les sentiments énergiques, et ses formes étaient peu variées. Son harmonie moins forte, moins riche de modulations que celle des compositeurs allemands de son temps, parut faible plus tard lorsque Mozart et Haydn eurent jeté dans la musique l'éclat de la leur. Telles sont les causes qui ont fait les succès de Hasse au théâtre et qui, depuis lors, l'ont fait oublier. Après l'air de Hasse, un peu froid, bien qu'il ait été spécialement orchestré pour la circonstance par M. Gounod, M^{me} Krauss nous a dit l'air d'*Alceste* : « Divinités du Styx. » Il est impossible de mieux phraser cette admirable page de Gluck, écueil de tant de chanteuses. M^{me} Krauss l'a bissé avec beaucoup de bonne grâce. Mais où, ce jour-là, son triomphe a été peut-être encore plus éclatant, c'est dans la ballade du *Roi des Aulnes*, de Schubert, qu'on entendait pour la première fois avec l'orchestration de Berlioz. On ne peut rendre avec plus d'énergie, de douceur et de charme à la fois, les contrastes et les nuances saisissants de ce morceau d'une facture si originale. M^{me} Krauss a trouvé des accents tellement dramatiques que la salle entière l'a acclamée.

Le dimanche suivant 17 janvier, le célèbre Joachim a fait résonner son admirable violon aux concerts Colonne. Tous ceux qui s'occupent de musique connaissent le nom de Joachim et savent qu'il est considéré en Allemagne comme le premier violoniste de ce pays. Néanmoins, peu de personnes l'ont entendu : Joachim avait été depuis longtemps à la cour du roi de Hanovre comme maître de chapelle, et ce souverain, jaloux de ce trésor, ne permettait qu'à de très rares exceptions à l'artiste de se faire entendre ailleurs que dans sa résidence. Joachim semblait un de ces tableaux précieux que les couvents et les musées d'Espagne gardent « enchaînés » dans leurs galeries et qu'ils ne peuvent aliéner sans encourir des peines terribles. Quand il n'y eut plus de roi Georges, ni de cour de Hanovre, Joachim, renonçant aux avantages comme aux inconvénients de sa charge, put parcourir librement le monde et recueillir les lauriers qu'il

fallait auparavant aller lui porter chez lui. Joachim, qui, dès l'âge de quatorze ans, avait obtenu de superbes ovations à Londres, où Mendelssohn l'avait emmené, ne se vit pas accueillir avec moins de succès à Paris, lorsqu'il y vint en 1886 et qu'il se fit entendre à l'Athénée, aux concerts populaires de M. Padeloup et au Conservatoire. Sa renommée, d'ailleurs, était depuis longtemps européenne ; mais nulle part elle n'était mieux établie qu'en Angleterre. Engagé comme directeur de l'Académie de musique de Berlin, Joachim s'était réservé chaque année, du nouvel an à Pâques, un congé qu'il allait passer régulièrement à Londres, où l'entrepreneur de concerts lui assurait mille livres sterling, soit 25,000 francs, pour chaque voyage. Cet illustre virtuose est assurément l'un des plus grands violonistes dont l'histoire de l'art puisse enregistrer le nom. Enfant prodige, il a vu toujours grandir son talent jusqu'au moment où il a atteint le plus magnifique développement. Avec cela, chef d'orchestre habile, compositeur distingué, Joachim ne se borne pas à être ce qu'on appelle un virtuose de premier ordre : pourvu d'une instruction solide, familier avec les œuvres des grands maîtres, connaissant la musique de Bach et de Corelli aussi bien que celle des violonistes modernes, il est un des plus admirables quartettistes que l'on puisse entendre. Joachim possède au plus haut degré le don de la pureté et de la simplicité ; son jeu est d'une netteté, d'une précision extraordinaires ; point de ces notes douteuses qui échappent aux plus habiles ; point de ces tours de force aussi pénibles à l'œil qu'à l'oreille ; il a atteint ce qui est le *summum* de l'art pour l'exécutant, c'est-à-dire que, dans les morceaux les plus hérissés d'écueils pour tout le monde, il circule avec une apparente aisance et avec une sécurité qui semble ignorer le danger, tant elle le redoute peu. Aussi le classique concerto de Beethoven, qu'il a joué merveilleusement, sans aucune recherche de l'effet avec un style incomparable, a-t-il été pour lui l'occasion d'un véritable triomphe, et les bravos réitérés et persistants des deux mille auditeurs du Châtelet ont-ils dû le toucher et l'émouvoir profondément. Nous l'entendions le dimanche suivant dans le concerto de Mendelssohn où

nière de Poise, nous avait infiniment plu. M. Hüe a bien étonné, paraît-il, ses camarades de collège quand ils ont appris ses succès de compositeur. Il paraît que cette vocation l'a pris très tard. Au lycée, c'était un élève distingué, très fort en rhétorique, en philosophie, en grec et en latin mais pas musicien du tout. C'est en sortant du lycée seulement qu'il s'est mis à travailler l'harmonie. Par exemple il a été vite, très vite. Nous croyons qu'il y a là un compositeur d'avenir. Voici, en quelques lignes, le livret de *Rubezahl*, mis en musique par M. Hüe, partition éditée par Alphonse Leduc. Rubezahl, roi des Gnômes, forgerons du Hartz, a résolu d'associer à sa divinité une jeune mortelle. Celle qui paraît à ses émissaires la plus digne de son amour est Hedwige, fille du roi de Bohême; mais elle est fiancée, et le dieu n'a aucun pouvoir sur la Bohême, située hors de son domaine. Il ne pourrait se rendre maître de la princesse que si elle se hasardait dans son empire, dont la frontière est marquée au pied du mont des Géants, par un lac que forment les eaux descendues des glaciers. Rodolphe, fiancé d'Hedwige, est de retour, et le spectacle du bonheur des deux jeunes gens irrite encore le génie redoutable. Suivant un antique usage, Rodolphe et Hedwige vont invoquer, au bord du lac, l'Ondine bienfaisante qui protège les fiancés; la déesse leur promet son appui. Hedwige, laissée seule, est attirée par la fraîcheur des eaux du lac et s'y baigne un instant. Rubezahl, la voyant enfin en son pouvoir, appelle les génies des vents et des ondes, et enlève la princesse au milieu de la tempête. Il emporte Hedwige évanouie dans la caverne qui lui sert de repaire, et qu'il transforme en un superbe palais. Mais Hedwige lui résiste. Rubezahl s'irrite; las de prier, il va se laisser emporter par sa colère et son amour, lorsque Rodolphe pénètre dans le palais. Grâce au glaive enchanté que lui a remis l'Ondine, il est vainqueur du roi des Gnômes. Le palais disparaît et les fiancés, se retrouvant au bord du lac, remercient la déesse bienfaisante dont l'intervention les a sauvés. Sans s'inspirer trop visiblement de Wagner, M. Georges Hüe a écrit une œuvre sincère, manquant encore d'expérience, mais toute pleine d'intérêt. La partie

tention sur le jeune musicien, et M. Carvalho, qui avait deviné en lui un tempérament de compositeur dramatique, n'hésita pas à lui confier le poème d'un opéra en trois actes, les *Pêcheurs de Perles*. Ce fut un grand bonheur pour Bizet et un grand honneur pour M. Carvalho, que cette hardie tentative. Si l'ouvrage n'obtint pas un succès d'argent — ce qui était à peu près impossible pour les débutants au Théâtre-Lyrique — il fut du moins très apprécié des connaisseurs, et plaça Bizet à la tête de la jeune école française. Dans cette partition (éditée chez Choudens), on reconnaissait tout d'abord un grand souffle, une ampleur de formes, une solidité de facture très rares chez les commençants. Sans prendre souci du public vulgaire, sans se préoccuper des concessions nécessaires à la réussite de son œuvre, Bizet, en abordant pour la première fois le théâtre dans des conditions sérieuses, accusait des tendances non équivoques vers le style de la nouvelle Ecole allemande, tout en conservant la clarté et la concision qui caractérisent le génie français. C'est Bizet qui, le premier, eut le courage d'embrasser les doctrines nouvelles, et cela à une époque où, bien plus qu'aujourd'hui, il risquait de demeurer isolé et incompris. Son audace fraya la route aux musiciens de sa génération, qui, excités par son exemple, le suivirent dans la voie où il s'était avancé si résolument. M. Faure avait bien voulu se charger d'interpréter le bel air de Zurga, — jadis créé au Théâtre-Lyrique par M. Ismaël — et qui se trouve au troisième acte des *Pêcheurs de perles*. Un jeune ténor, M. Maury, qui remplaçait inopinément M. Bosquin, indisposé, a chanté la très jolie romance de Nadir. Et tous deux, l'éminent baryton et ce jeune amateur, stylé en vingt-quatre heures par M. Faure, ont délicieusement dit le duo du premier acte de l'opéra de Bizet, dont l'accompagnement est une merveille. Grand succès pour ces fragments du charmant compositeur, qui donnent l'envie de connaître l'ouvrage tout entier. Ni M. Colonne, ni M. Faure n'auront à se repentir de les avoir mis au jour. M. Faure remportait, d'ailleurs, un nouveau triomphe avec une remarquable mélodie de M. Paladilhe, sur le *Purgatoire* de M. Coppée, qui lui a permis de faire valoir ses qualités

incomparables de chanteur. La brillante exécution du troisième poème symphonique de Liszt — sur les *Préludes* de Lamartine — a servi de prétexte à une ovation qui n'était nullement préparée. Liszt occupait, avec M^{me} Viardot, une loge de face, et le public réclamant sa présence sur la scène, M. Colonne est allé chercher l'illustre maître, qui a été, comme on le pense, salué d'innombrables bravos¹. Jamais peut-être, dans sa glorieuse carrière, Faure n'avait obtenu un plus grand succès que celui du 28 mars. Ni plus grand, ni mieux mérité, ajoutons-nous. Admirablement en voix, l'éminent baryton a dit d'une façon incomparable les délicieux fragments des *Pêcheurs de perles*, composés à vingt-cinq ans par Bizet; puis, il a dû bisser, à la demande générale, le *Purgatoire*, de M. Paladilhe, et *Plaisir d'amour*, de Martini, orchestré par Berlioz.

L'attrait du concert spirituel du vendredi saint portait,

1. L'engouement pour Liszt dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer. On racontait que le valet de chambre du célèbre artiste était en train de se faire des rentes en vendant à ses admiratrices l'eau de savon dans laquelle le maître avait daigné laver ses augustes mains, et nous avons entendu, de nos propres oreilles, les lamentations de deux dames qui, au sortir de Saint-Eustache, regrettaient de n'avoir pas eu l'audace de prendre sur l'épaule de Liszt deux cheveux qui s'y étaient égarés... Cela dit, on comprendra quelle devait être l'affluence, à Saint-Eustache, à l'exécution, le 25 mars, de la *Messe de Gran*, présidée par Liszt, assis dans un fauteuil d'honneur, au milieu de l'orchestre, en face de M. Colonne et tournant le dos au maître-autel. Les *sol*i étaient très bien chantés par MM. Escalaïs et Veyret — ce dernier doué d'une voix de haute-contre fort estimée. — Le *Kyrie* a paru d'une belle sonorité et d'une ampleur remarquable : la phrase *Christe eleison*, dite par les enfants de chœur, est ravissante. Mais la page capitale de l'œuvre était, sans contredit, le superbe *Credo*, avec son admirable fugue et son très original accompagnement confié aux cuivres. Dans la finale du *Sanctus*, nous avons noté la délicieuse phrase *Hosannah in excelsis*, où la voix de M. Veyret a fait merveille. M. Colonne était parvenu à faire marcher avec ensemble ce petit monde d'enfants de chœur, peu habitué certainement à interpréter des œuvres aussi difficiles et aussi importantes.

le 25 avril, sur une première audition des fragments de l'opéra de M. Saint-Saëns, *Samson et Dalila* (édité chez Durand et Schœnewerk, à Paris), qui n'a encore été joué qu'à l'étranger : à Weimar et à Bruxelles. Après un récitatif, qui a servi à faire valoir les belles notes graves de la voix de M^{me} Rosine Bloch, vient le duo entre Samson et Dalila, œuvre vraiment magistrale, dont la première partie est empreinte d'une mélodie douce et originale, et dont la seconde est superbe de passions dramatiques. Le duo a été redemandé à l'unanimité et a valu plusieurs rappels à ses deux interprètes : M^{me} Rosine Bloch et le ténor Maury.

Le 24 octobre, M. Colonne consacrait son concert de réouverture à la mémoire de Berlioz. « Berlioz est à son zénith aujourd'hui, — écrivait quelques jours auparavant dans l'*Art*, notre confrère Adolphe Jullien, — mais il faut ajouter qu'il a conquis cette position inexpugnable au moyen d'une seule œuvre : il est l'auteur de la *Damnation de Faust*, rien de plus pour le gros public. Et tous les ouvrages de lui, dont on a essayé par la suite, ont bien intéressé un temps les amateurs, les mélomanes, mais ils n'ont pas mordu, passez-moi le mot, sur le commun des auditeurs. Ni *Roméo et Juliette*, ni l'*Enfance du Christ*, ni le *Requiem*, n'ont pu s'établir d'une façon définitive dans les concerts. Chose singulière : c'est une œuvre orchestrale, c'est la *Symphonie fantastique* qui occupe le second rang dans l'estime du public pris en masse. Et cela se comprend à la rigueur ; ces deux œuvres donnent, en effet, la quintessence du génie de Berlioz : ce sont les deux pôles sur lesquels pivote sa riche imagination. Dans l'une, on trouve toute l'exubérance romantique de la jeunesse, la fougue d'un talent rebelle à toute discipline et cependant très maître de lui-même, une richesse d'instrumentation surprenante, un coloris poétique et délicieux ; dans l'autre, éclatent une passion, une ironie, une chaleur extraordinaires, une prodigieuse intuition des effets de foule en mouvement, un déchainement fantastique, une puissance d'expression dramatique hors de pair. » On ne saurait mieux apprécier la *Damnation de Faust* et la *Symphonie fantastique* que ne le fait, en peu de mots, M. Adolphe Jullien ; mais notre

avoir passé par la classe d'Alard, au Conservatoire, il est parti pour l'étranger, où il est resté seize ans, et nous revient aujourd'hui avec un talent de premier ordre. C'est dans la romance en *fa*, de Beethoven, et dans le concerto de Max Bruch, dont il a merveilleusement dit l'andante, c'est surtout dans les airs hongrois d'Ernst, qu'il a joués en virtuose *di primo cartello*, que M. Sauret s'est fait applaudir et rappeler par toute la salle. Un excellent *staccato*, un son superbe et une délicieuse manière de chanter : telles sont les principales qualités de M. Sauret, qui n'a certes pas le style de Joachim, mais qui est, après lui, un éminent violoniste. Grand succès aussi le même jour pour la suite du *Roi s'amuse*, de M. Léo Delibes, c'est-à-dire pour les airs de danse dans le style ancien écrit pour le drame de Victor Hugo par le charmant compositeur de *Coppélia*. Le *passepied* a été bissé à l'unanimité.

Enfin, à la date du 19 décembre, nous avons à enregistrer un événement musical qui, pour n'avoir pas été précédé des réclames habituelles, n'en est pas moins réel et mérite d'être signalé aux lecteurs. Il s'agit de la première audition à Paris d'une symphonie pour orchestre avec soli de soprano, contralto, baryton et chœurs de femmes, que M. Faure est allé chanter à Genève, il y a quelques semaines, avec M^{lle} Rosine Bloch, et sous la direction de l'auteur, M. Benjamin Godard. M. Colonne, qui nous a fait autrefois entendre le *Tasse*, a tenu à nous donner la primeur de la *Symphonie légendaire* ; il s'est assuré le concours de l'éminent baryton M. Faure, il a donné à M^{me} Durand-Ulbach la partie de contralto, et a stylé son orchestre et ses chœurs de façon à nous offrir une exécution parfaite en tout point de la belle œuvre de M. Benjamin Godard. Sur de charmantes poésies de Charles Grandmougin, Emile Souvestre, Prosper Blanchemain, Leconte de Lisle, et de Benjamin Godard lui-même, le compositeur a écrit une partition, à la Berlioz, des plus attachantes et des plus variées. Elle a paru, pour chant et piano, chez l'éditeur Choudens. Elle débute par un morceau purement symphonique, intitulé *Au Manoir*, qui exprime bien la tranquillité du soir en pleine campagne, et dont les sonorités harmo-

niques sont de toute beauté. Vient ensuite une très originale *Ballade*, dont les alternatives d'amour et d'effroi sont curieusement rendues par l'orchestre, accompagnant le solo de la cantatrice. Après le scherzo de la *Mare aux fées*, nous arrivons à la dramatique scène *Dans la cathédrale*, où la riche instrumentation de M. Benjamin Godard atteint une véritable puissance. La *Prière*, avec sa note persistante dans l'orchestre, forme, par son calme profond, un délicieux contraste avec le morceau précédent. Admirablement dite par M. Faure, elle a été redemandée à l'unanimité. Les chœurs de M. Colonne ont fait merveille dans le morceau qui suit, la *Tentation*, et en ont chanté avec une rare justesse toute la première partie, qui est sans accompagnement. Cette composition, qui dénote chez le musicien une inspiration réelle, a été traitée par lui avec une finesse et une délicatesse de touche dont on ne saurait trop le louer. C'est notamment un bijou que le chœur des Esprits : « Par les bois, par les champs, » qui a été bissé d'enthousiasme. La troisième partie est toute fantastique : ce sont les *Feux follets* et les *Elfes*, qui entourent le chevalier et l'empêchent d'aller rejoindre sa fiancée : c'est l'histoire du *Roi des Aulnes*, joliment développée par M. B. Godard. La phrase du chœur :

Couronnés de thym et de marjolaine,
Des Elfes joyeux dansent dans la plaine.

qui revient constamment, par opposition au galop entraîné du cavalier, est d'une fraîcheur exquise... Nous aurons plus d'une fois dans nos prochains volumes, l'occasion de revenir sur cette œuvre qui, selon nous, est destinée à obtenir un long succès dans les concerts ; mais nous devons dire, dès aujourd'hui, qu'elle fait le plus grand honneur à M. Benjamin Godard et ne contribuera pas peu à augmenter la réputation du jeune maître.

CONCERTS LAMOUREUX

D'enthousiastes acclamations saluaient le 14 février, au concert de l'Eden-Théâtre, le superbe premier acte de la *Walkyrie* de Richard Wagner, donné à Paris pour la première fois. Aucune protestation n'a été risquée, et l'on a rappelé tout d'une voix M. Lamoureux pour lui bien témoigner le gré qu'on lui sait de son énergie et des services qu'il rend à la musique. Des quatre ouvrages qui composent l'*Anneau du Nibelung*, la *Walkyrie* est celui dans lequel Wagner s'est élevé le plus haut. L'arrivée de Siegmound, sa première entrevue avec Sieglinde, l'amour, d'abord inconscient, qui naît et se développe dans le cœur de ces deux êtres, l'entrée de Hounding, le mari de Sieglinde, qui vient interrompre l'entretien, tout cela est très bien : nous en parlons d'après la partition nouvellement éditée par Schott sur la version française de notre habile confrère Wilder. Après avoir traversé quelques longueurs, nous arrivons au grand duo d'amour. C'est là la page capitale de toute la tétralogie. Le morceau est superbe, et, malgré les dimensions colossales que lui a données Wagner, l'intérêt va croissant jusqu'à la fin. Le dieu Wotan est descendu dans le sein de la terre pour arracher à la prophétesse Erda ses secrets sur l'origine et la fin des choses. Vaincu par le dieu, aimée de lui, elle lui donne neuf filles, les Walkyries, les vierges guerrières, dont l'aînée, Brunehilde, sera l'exécutrice de ses plus chères pensées. Mais, de sa descendance terrestre seulement, Erda le lui a dit, naîtra un héros qui pourra faire ce qui lui est interdit à lui-même : libérer le monde de la malédiction dont il est chargé par la faute même des dieux. Wotan descend sur la terre sous le nom de Velse, et engendre un

t-on plus de fantaisie dans la facture, plus de vérité dans l'expression et plus de liberté d'allure dans la forme? Qu'a donc fait de plus Wagner! On nous objectera qu'il a supprimé dans ses partitions ce qu'on appelle les morceaux de musique. Le duo de la *Walkyrie*, que nous applaudissions ce jour-là, celui de *Siegfried*, que M. Lamoureux nous fera également entendre un jour ou l'autre, sont parfaitement des morceaux, tout comme le duo des *Huguenots* en est un. Qu'est-ce encore que le prélude de la *Walkyrie*, ou la marche funèbre du *Gotterdammerung*, sinon de magnifiques morceaux d'orchestre! Disons donc que Wagner a cela de commun avec tous les musiciens, qu'il ne trouve le complet épanouissement de ses facultés que lorsqu'il traite un véritable morceau de musique. Le rôle de Sieglinde est interprété par M^{me} Brunet-Lafleur avec un art exquis. Il faut louer la pureté de son timbre et le charme de sa diction, tout en regrettant que, dans les passages de force, l'organe soit parfois un peu faible et ne couvre pas l'orchestre — le formidable orchestre de Wagner! — comme la voix de son partenaire, le ténor Van Dyck, qui, lui, a triomphé sur toute la ligne du redoutable rôle de Siegmund.

Le 25 février avait lieu, donnée par les soins de la Ville de Paris, la première audition du *Chant de la Cloche*, légende dramatique en un prologue et sept tableaux, poème et musique de M. Vincent d'Indy. — Quelques mots d'abord sur le lauréat municipal du concours de 1884-85, M. Vincent d'Indy, que nous avons eu le plaisir de rencontrer, il y a quelques années, sur le chemin de Bayreuth, où il était venu, comme nous, assister aux premières représentations de *Parsifal*, de Richard Wagner. Dès l'âge de huit ans, Vincent d'Indy faisait preuve, comme le jeune Mozart, de dispositions musicales étonnantes. Possesseur d'une petite fortune, il pouvait, comme tant d'autres, se soustraire au travail ou — puisque la musique le tentait — en faire en amateur, se contentant de quelques succès de salon, d'auditions intimes devant un public complaisant. Mais M. d'Indy tenait à devenir un compositeur sérieux, et il entra au Conservatoire, où il fut un des meilleurs élèves

de César Franck. Cela ne lui suffisait même pas. Jouant fort bien de divers instruments, l'auteur du *Chant de la Cloche* — pianiste des plus remarquables — poussa l'amour de la musique jusqu'à s'enrégimenter dans un orchestre. Comme jadis Ernest Guiraud à l'Opéra-Comique, M. Vincent d'Indy remplit les fonctions de timbalier aux concerts du Châtelet, où fut plus tard exécutée sa *Chevauchée du Ciel*, scène descriptive d'un rythme entraînant, dont l'orchestration attestait déjà un musicien d'une valeur incontestable. De M. d'Indy nous connaissons également un petit acte représenté à l'Opéra-Comique, sous le titre de la comédie de Regnard, *Attendez-moi sous l'orme*, et sur des paroles de MM. Jules Prével et Robert de Bonnières, ainsi qu'une légende pour orchestre intitulée *Sauge fleurie*, remplie de grâce mélodique. C'était là, à dire vrai, un bagage des plus minces, et M. d'Indy n'avait donné, jusqu'à présent, rien d'aussi important que l'ouvrage musical que répétaient, depuis plusieurs mois, les chœurs et l'orchestre de M. Lamoureux et dont l'exécution merveilleuse a enlevé les applaudissements d'un public officiel, généralement assez froid. A l'instar de Wagner, M. d'Indy a composé lui-même son poème, dont il a emprunté le sujet au fameux *Chant de la Cloche*, de Schiller. La scène se passe dans une ville libre du nord de la Suisse, à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Les ouvriers viennent de terminer la cloche colossale, dernière œuvre de Wilhelm, le maître fondeur. Celui-ci, arrivé au déclin de sa vie, souhaite de revoir les principaux événements de son existence où les cloches ont joué un rôle. Le poème de M. d'Indy est ainsi une sorte de drame symbolique sur les luttes et les triomphes de l'artiste qui a plus d'un point de ressemblance avec Hans Sachs des *Maîtres chanteurs*. C'est d'abord le Baptême, puis l'Amour, la Fête, la Vision, l'Incendie, la Mort, et enfin le Triomphe. La place nous manque pour apprécier ici comme il conviendrait la partition du *Chant de la Cloche* (éditée par J. Hamelle); mais nous pouvons affirmer, dès à présent, que c'est l'œuvre d'un musicien connaissant admirablement son métier, auquel il ne manque que peu de chose pour qu'on puisse l'appeler maître. Si le duo

d'amour nous a paru dépourvu d'émotion, le tableau de la Fête, en revanche, et celui de l'Incendie, sont des pages de premier ordre, dont l'instrumentation, chaude et vibrante, a le pittoresque de celle de Berlioz, et dénote chez le jeune compositeur un sentiment de la couleur absolument remarquable. Nous avons nommé Berlioz; nous pouvons nommer également Wagner, qu'adore M. d'Indy à un tel point qu'il s'identifie avec son modèle, et que, malgré lui, les plus célèbres motifs de ses ouvrages arrivent tout naturellement sous sa plume. Tel, le dernier chœur : « Gloire à Wilhelm » qui rappelle exactement l'ensemble du premier acte de *Lohengrin* : « Gloire à ton nom, gloire à ta race. » Cela dit, nous sommes certain que M. d'Indy, qui n'est encore qu'un débutant, saura dégager sa personnalité, et nous ne craignons pas d'avancer ici que, depuis longtemps, nous n'avions entendu au concert un ouvrage de cette haute valeur. Nous avons dit que l'exécution des masses chorales et instrumentales, sous la direction de M. Lamoureux, était parfaite. Il ne nous reste plus qu'à adresser ici nos compliments rétrospectifs à M. Van Dyck et à M^{me} Brunet-Lafleur, qui devaient retrouver trois jours après, dans le public plus initié du dimanche, les fervents admirateurs de leur sérieux talent, plus enthousiastes en leurs applaudissements que les profanes invités de la municipalité.

La saison incohérente dont nous jouissions alors avait failli compromettre le 21 mars le succès de la quatrième et dernière audition de la *Walkyrie*. M^{me} Brunet-Lafleur, atteinte d'un rhume opiniâtre, s'était fait remplacer par M^{me} Boidin-Puisais, qui, le matin même, avait été prise, à son tour, d'un enrouement subit et avait dû faire réclamer l'indulgence du public par l'intermédiaire de M. Ulysse Bessac, administrateur des concerts Lamoureux. Nous avons entendu parler d'une cantatrice hongroise, M^{me} Behr, douée d'une voix superbe et connaissant à merveille le rôle de Sieglinde, qu'elle avait chanté à Pesth avec le plus vif succès, et appris en français avec M. Wilder lui-même. Nous sommes surpris que M. Lamoureux n'ait point songé à elle en cette circonstance ; car, de fait, c'est en dissimulant, avec un courage digne de l'intérêt des auditeurs, la

fatigue évidente qu'elle ressentait, que M^{me} Boidin-Puisais a pu achever sa partie : elle a, du moins, été récompensée de son extrême bonne volonté par l'attitude sympathique du public. Dans cette situation, on ne s'étonnera pas que le succès ait été pour le ténor Van Dyck, dont la voix solide avait résisté à cette épidémie de rhumes. C'est surtout dans la troisième scène que M. Van Dyck a enlevé la salle. Il a, comme précédemment, chanté avec grâce les soucis amoureux de Siegmound, l'hymne au printemps, et avec une énergie sauvage l'invocation à l'épée qui termine cette scène. Le succès le plus complet a accueilli, cette fois encore, ces pages *mélodiques* de Wagner, et M. Lamoureux a eu sa large part de bravos bien mérités. Ce succès l'a suivi, lui et son orchestre, dans l'exécution de la *Chevauchée*, qu'on jouait pour la première fois à l'Eden. Les qualités de netteté et de vigueur qui caractérisent l'excellent orchestre de M. Lamoureux ont été ici, comme partout, appréciées à leur valeur. La fougue, l'emportement, les cris sauvages de cette chevauchée de filles de Wotan, tout cela a été admirablement rendu, et je ne vois pas où la critique aurait à prendre ici : on a fait bisser ce superbe morceau, et c'était justice, comme on dit au Palais. — Le dimanche suivant, pour son vingtième et dernier concert de la saison, M. Lamoureux nous faisait entendre le pianiste Francis Planté.

Le 21 novembre, la première audition de l'ouverture de *Gwendoline*, de M. E. Chabrier, a été accueillie par les applaudissements des uns et quelques protestations des autres : satisfaits et mécontents se sont noyés dans la foule des abstentionnistes. C'est une justice à rendre aux auditeurs de l'Eden : ils réservent leur jugement, nous avons pu le constater en plusieurs circonstances. Il est certain qu'ils n'ont pas été conquis du premier coup, mais on devine qu'ils ne demandent pas mieux que de l'être. Il nous semble que le public, en général, quand il se trouve en présence d'une œuvre de la nouvelle école, cherche midi à quatorze heures : c'est ce qui l'empêche de comprendre. Le grand reproche que nous avons entendu faire à l'ouverture de M. Chabrier, c'est la confusion. Nous avouons ne pas saisir cette obser-

vation, tant l'œuvre nous a paru claire. Trois parties, trois tableaux y sont nettement dessinés : la bataille, l'épithalame, l'apothéose finale. Cette triple division saute aux oreilles. Est-ce dans la description de la bataille que le public trouve de la confusion ? Mais qui ne sent que cette *mêlée* d'instruments est précisément *voulue* ? M. Chabrier a apporté dans le beau tableau du combat un souci de vérité, de naturalisme bien curieux, bien hardi, et qui l'a amené à traiter cette partie avec une supériorité étonnante : ce n'est plus ici une bataille de convention, c'est bien la *mêlée* dans toute sa réalité, avec ses bruits multiples et étranges, ses appels de clairons et de trompettes, ses cris et ses hurlements ; cela est vrai et sincère. Le motif de l'épithalame, qui vient, au milieu de l'ouverture, calmer et rafraîchir les sens, est repris dans le finale par les cuivres, qui donnent à ce chant d'amour un caractère d'apothéose. Les deux héros de l'opéra meurent au milieu d'une lutte sanglante : leur chant d'amour devient leur chant de délivrance. Pour nous, répétons-le, ce morceau symphonique est d'une clarté limpide. Le public y viendra, comme il est venu aujourd'hui à Wagner, dont on exécutait ensuite *Siegfried-Idyll*, applaudie de tous.

Les gens qui n'aiment pas le monologue ont de quoi se plaindre : le voilà qui s'introduit dans la musique. M. Lamoureux avait inscrit le 26 décembre à son programme un monologue dramatique et musical, d'allure classique par surcroît : le *Songe d'Andromaque*. Le poème de M. Bertin prêtait à des développements lyriques, je l'accorde ; mais il est d'un médiocre intérêt. Andromaque rêve qu'elle voit apparaître l'ombre de son mari Hector ; elle proteste de sa fidélité, lui rappelle le temps de leurs amours heureuses et lui jure d'élever Astyanax pour la vengeance. Voilà, en deux mots, le sujet de ce poème, fort court d'ailleurs. M. Coquard s'est attaché à en suivre scrupuleusement les vers ; il en est résulté un long récitatif simplement coupé par deux couplets dans lesquels le compositeur a fait preuve d'intentions mélodiques. C'est le meilleur passage de ce monologue, qui se termine d'une façon un peu plus colorée lorsque le musicien veut annoncer la vengeance future promise par Andromaque. Ces quelques mesures prouvent que M. Coquard peut *faire*

grand à l'occasion. Les auteurs avaient la bonne fortune d'être interprétés par M^{me} Brunet-Lafleur, dont le succès a été complet.

CONCERTS POPULAIRES

Le 23 avril, M. Pasdeloup, *redivivus*, reparaisait pour une fois sur l'estrade du Cirque d'hiver, entouré de la phalange de musiciens qu'il avait laissés à M. Benjamin Godard. Le principal attrait de ce concert spirituel du vendredi-saint était la première audition, à Paris, d'importants fragments du premier acte de *Noé* d'Halévy et Bizet. *Noé* a une histoire. Cet opéra devait être joué à l'ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, sous la direction de M. Charles Réty, quand mourut Halévy. Georges Bizet, qui avait épousé sa fille, trouva l'ouvrage dans les cartons de son maître et beau-père. Le chant était complètement terminé ; l'orchestration seule restait à faire, et il la fit tout entière. M. Pasdeloup avait eu l'idée de monter l'ouvrage ainsi achevé, alors qu'il était directeur du Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet. C'est sur le théâtre de Carlsruhe qu'il fut représenté pour la première fois, le 5 avril 1885, avec un tel succès que, lorsque l'empereur d'Allemagne vint, dans le grand-duché, passer la grande revue des troupes, *Noé* fut donné devant le souverain en représentation de gala. Les fragments que nous avons entendus au Cirque, chantés par Faure et par M^{me} Rose Caron, font bien présager de l'ouvrage et donnent à l'auditeur l'envie de le connaître en entier. La partition a paru chez Choudens, et quoiqu'il soit difficile de la bien juger au piano, nous sommes assurés que le lecteur y retrouvera les grandes pages de l'auteur de la *Juive*, pittoresquement et dramatiquement traitées. A quand la représentation sur un vrai théâtre ?

M. Lamoureux ayant émigré du Château-d'Eau à l'Eden-Théâtre, et le quartier se trouvant privé de musique, M. Jules Pasdeloup a cru que le moment était favorable pour reprendre le bâton, et recommencer, au Cirque d'Hiver, une nouvelle série de concerts, qui ont lieu le dernier dimanche de chaque mois. Étant de ceux qui restent fidèles à leurs vieilles affections, nous avons tenu à assister, le 31 octobre, à la première de ces dix séances et à porter ainsi notre carte de visite au vaillant fondateur des Concerts populaires, se remettant bravement sur la brèche. La salle était très suffisamment remplie, surtout aux secondes (à deux francs) et aux troisièmes, et nous voudrions ne pas douter du succès de la résurrection des fameux Concerts Pasdeloup. La musique classique formait la base du premier programme et les symphonies en *ut mineur*, de Beethoven, et en *ré majeur*, de Mozart, ont été fort bien rendues par les anciens instrumentistes (à commencer par le premier violon de la fondation, M. Lancien), qui avaient retrouvé leur vigueur d'autrefois. Deux fragments des *Maîtres chanteurs*, un bel andante de Tschaïkowski et une tarentelle de M^{lle} Chaminade représentaient la musique nouvelle, et le virtuose du jour était M. Blumer, qui s'est fait vivement applaudir dans la brillante exécution de la rapsodie pour piano et orchestre de Liszt. — Bonne chance, encore une fois, à l'entreprise tentée par M. Pasdeloup. Qu'il nous donne de l'inédit : les jeunes — et des jeunes de talent — espèrent qu'il leur fera place sur ses programmes, et nous l'engageons à la leur faire la plus large possible.

Le 28 novembre, M. Pasdeloup renouvelait sa tentative et donnait au Cirque sa seconde séance. Il nous a semblé que la salle était déjà mieux remplie qu'à la fin du mois précédent. Il serait curieux que les Concerts populaires obtinssent, dans un quartier désormais privé des grandes auditions instrumentales, un réel regain de leur énorme succès d'autrefois. Après la symphonie en *si bémol* d'Haydn, dont l'exécution, nous devons le dire, a beaucoup trop laissé à désirer, M. Pasdeloup avait eu l'excellente idée de nous faire entendre une ballade pour orchestre, l'*Hiver*, de M. Marty, détachée d'une suite d'orchestre du lauréat du

et se représentent sans cesse. La première, consistant en une succession descendante de secondes majeures d'*ut* à *sol* bémol, exprime, dans la pensée du maître, la justice de Dieu. Les deux autres caractérisent la mansuétude, tempérant la justice, et le bonheur des élus dans la céleste Jérusalem. Ces trois thèmes sont exploités, est-il besoin de le dire ? avec une rare habileté de main. Peut-être les épisodes instrumentaux de la seconde partie sont-ils plus dramatiques que symphoniques. Le Jugement dernier, l'arrivée du souverain Juge, l'effroi des peuples au son des trompettes sacrées, sont présentés en forme de pièces scéniques destinées à accompagner une action. La troisième partie, *Vita*, est celle, assurément, qui impressionne le plus favorablement le public. Il s'y rencontre tout un courant de mélodies du genre agréable, à travers lesquelles éclate encore, par intervalles, le thème austère de la justice, mais que domine particulièrement le thème tendre de la mansuétude et de l'amour divin. M. Gounod a visiblement cherché à exprimer la sérénité. C'est malgré lui qu'il a peint cette sérénité quelque peu voluptueuse ; mais on l'a dit, un artiste aussi personnel obéit toujours à sa nature. L'œuvre débute par un *Requiem* qui forme à lui seul les deux tiers de la partition, se poursuit par les grands épisodes du Jugement dernier et se conclut par un tableau lyrique du calme bonheur des élus. S'il faut louer l'élévation des tendances du *Requiem*, on doit reconnaître, toutefois, que les pages nombreuses ne s'en déroulent pas sans monotonie. On voudrait aussi que l'orchestre, contenu dans une constante sobriété, rayonnât davantage autour des voix. Il y a là, de la part du compositeur, ainsi qu'on l'a fort bien remarqué, comme un parti pris de décoloration excessif. Ajoutons que l'élément vocal est admirablement disposé. L'exécution a été très remarquable, et comment en eût-il été autrement puisque les solistes étaient M^{me} Gabrielle Krauss, la grande artiste, M^{me} Conneau, musicienne achevée qui se sert on ne peut mieux de sa belle voix de mezzo ; M. Lloyd, le ténor acclamé en Angleterre, dans tous les oratorios, et Faure. Faure, c'est tout dire ! Quelle joie d'entendre l'éminent baryton déclamer les récits de *Mors et*

CONCERTS DIVERS

Notre nomenclature des concerts serait incomplète si nous ne notions ici les concerts historiques d'Antoine Rubinstein à la salle Erard. C'est le 5 avril que l'illustre virtuose donnait la première des sept séances qu'il avait promises. Il était salué à son entrée par des bravos qui n'ont fait que croître à mesure qu'on entendait le grand artiste — le génie du piano — interpréter d'une façon absolument étonnante les divers morceaux de ses sept programmes, répétés deux fois pour deux séries différentes de fidèles auditeurs.

INSTITUT

Quatre partitions, composées sur un médiocre sujet biblique de M. Jules Adenis, la *Vision de Saül*, étaient exécutées, le 25 juin, dans la salle du Conservatoire et le 26 à l'Institut. Les concurrents étaient : M. Kaiser et Savard, élèves de M. Massenet; MM. Bachelet et Gédalge, élèves de M. Guiraud.

Le premier grand prix était décerné à M. Savard dont la cantate était interprétée par M^{lle} Hamann, MM. Cossira et Auguez. Second prix : M. Kaiser, dont la cantate était chantée par M^{lle} Mézeray, MM. Vergnet et Manoury. Deuxième second prix : M. Gédalge, dont la composition avait eu pour interprètes M^{me} Yveling Ram-Baud, MM. Séran et Giraudet.

La *Vision de Saül*, de M. Jules Adenis, était paraît-il, le meilleur des livrets proposés au jury chargé de choisir au concours le sujet de la cantate du prix de Rome. Le meilleur ! Jugez un peu de ce que devaient être les autres !... Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'un scénario aussi sombre et aussi monotone n'ait que médiocrement inspiré M. Savard, dont la composition exécutée le 30 octobre à l'orchestre, à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, présidée par M. Charles Garnier, a paru, éditée chez Hartmann. C'est au piano, d'ailleurs, que nous avons le mieux

apprécié les qualités du jeune élève de M. Massenet, qui sont réelles, et auquel il ne manque, hélas ! que des idées : peut-être en aura-t-il plus tard... et si son excellent maître n'a pu lui en donner, il lui a du moins appris tout ce qu'il pouvait lui apprendre. Dans cette œuvre bourrée de récitatifs, nous avons particulièrement remarqué le premier récit de Saül bien chanté par M. Auguez, la cantilène « Un jour, avec un doux sourire », que M^{lle} Leroux n'avait pas suffisamment fait valoir à l'audition publique, et surtout l'Hymne de David « Être éternel qui fis le monde », qui a valu à cette même séance une juste salve d'applaudissements au ténor Vergnet, et qui reste évidemment la meilleure chose de la cantate.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

CHANT

Concours des élèves hommes.

Premier prix, à l'unanimité : M. Delmas, élève de M. Bussine.

Second prix : MM. Cazeneuve, élève de M. Bax ; et Gibert, élève de M. Crosti.

Premier accessit : MM. Tricot, élève de M. Boulanger ; Jacquin, élève de M. Bussine ; et Bernaert, élève de M. Bax.

Second accessit : MM. Beyle et Duzas, élèves de M. Bussine ; et Daraux, élève de M. Archainbaud.

Concours des élèves femmes.

Premier prix : M^{lles} Ribeyre, élève de M. Archainbaud ; et Cremer, élève de M. Masset.

Second prix : M^{lles} Levasseur et Durand, toutes deux élèves de M. Barbot.

Premier accessit : M^{lles} Leclercq, élève de M. Boulanger; Agussol, élève de M. Warot; et Boyer, élève de M. Masset.

Second accessit : M^{lles} Samé, élève de M. Bax; Maret, élève de M. Warot; Cabot et Serignac, toutes deux élèves de M. Archainbaud.

OPÉRA

Professeur : M. OBIN.

Hommes.

Premier prix, à l'unanimité : M. Délmas.

Second prix : M. Soum.

Premier accessit : MM. Duzas et Cazeneuve.

Second accessit : M. Beyle.

Femmes.

Pas de premier prix.

Second prix : M^{lle} Tanésy.

Premier accessit : M^{me} Balleroy.

Second accessit : M^{lle} Leclercq.

OPÉRA-COMIQUE

Hommes.

Pas de premier prix.

Second prix, à l'unanimité : M. Bernaert, élève de M. Ponchard.

Premier accessit : MM. Badiali, élève de M. Mocker; et Rouhier, élève de M. Ponchard.

Second accessit : M. Cornubert, élève de M. Ponchard.

Femmes.

Premier prix : M^{lles} Ribeyre, élève de M. Mocker; et Cabot, élève de M. Ponchard.

Pas de second prix.

Premier accessit : M^{lles} Agussol, élève de M. Mocker; et Auguez, élève de M. Ponchard.

Second accessit : M^{lle} Dalcy, élève de M. Ponchard.

TRAGÉDIE

Hommes.

Pas de premier prix.

Second prix : M. Degeorge, élève de M. Got.

Premier accessit : MM. Leitner et Darmont, élèves de M. Worms.

Second accessit : M. Desjardins, élève de M. Delaunay.

Femmes.

Pas de premier prix.

Second prix : M^{lle} du Minil, élève de M. Delaunay.

Second accessit : M^{lle} Forgue, élève de M. Worms.

COMÉDIE

Hommes.

Premier prix : M. Berr, élève de M. Got.

Second prix : MM. Barretta et Leitner, élèves de M. Worms.

Premier accessit : MM. Deneubourg, élève de M. Maubant; et Laroche, élève de M. Worms.

Second accessit : MM. Calmettes, élève de M. Got; et Darras, élève de M. Maubant.

Femmes.

Premier prix : M^{lle} du Minil, élève de M. Delaunay.

Second prix : M^{lles} Lhéritier, élève de M. Maubant; Panot, élève de M. Got; Leturc et Suzanne Bertrand, élèves de M. Worms.

Premier accessit : M^{lles} Ludwig et Lemièrre, élèves de M. Delaunay; Cogé, élève de M. Got; et Dheurs, élève de M. Worms.

Second accessit : M^{lles} Schaeffer, élève de M. Got; et Sanlaville, élève de M. Worms.

PIANO

Concours des élèves femmes.

Premier prix : M^{lles} Soupe, élève de M^{me} Massart; Texle, élève de M. Delaborde; Naumbourg, élève de M^{me} Massart; Gruyé, élève de M. Le Couppey; Domenech, élève de M^{me} Massart.

Second prix, à l'unanimité : M^{lles} Lefébure et Benech, élèves de M^{me} Massart; M^{lle} Querrion, élève de M. Delaborde.

Premier accessit : M^{lles} Morhange, Jetot, Maret et Seeliger, élèves de M^{me} Massart; et Jaeger, élève de M. Le Couppey.

Second accessit : M^{lles} Jusseaume et Demouveaux, élèves de M^{me} Massart; M^{lle} Dieudonné, élève de M. Le Couppey; M^{lles} Berlin et Hutin, élèves de M. Delaborde.

Concours des élèves hommes.

Premier prix, à l'unanimité : MM. Reitlinger, élève de M. Marmontel; et Hirsch, élève de M. Mathias.

Second prix : M. Libert, élève de M. Marmontel.

Premier accessit : MM. Berny et Delafosse, élèves de M. Marmontel, et Pinchback, élève de M. Mathias.

Deuxième accessit : M. Noël, élève de M. Mathias; et Cui-gnache, élève de M. Marmontel.

HARPE

Professeur : M. HASSELMANS.

Premier prix : M^{lle} Spencer.

Second prix : M. Merloo et M^{lle} Renié.

VIOLON

Premier prix : MM. Rieu, élève de M. Maurin; Guarniori,

élève de M. Dancla; Laforge, élève de M. Sauzay; et Sicard, élève de M. Massart.

Second prix : M^{lle} Dantin, élève de M. Dancla; M^{lle} Gauthier, élève de M. Massart; MM. Rimiccini et Wolff, élèves de M. Massart.

Premier accessit : M. Besnier et M^{lle} Riwinach, élèves de M. Dancla; MM. Pellenc et Spoor, élèves de M. Massart.

Second accessit : MM. Leplat et Requin, élèves de M. Maurin; Gaspard, élève de M. Sauzay; et M^{lle} Dupont, élève de M. Massart.

VIOLONCELLE

Premier prix : MM. Amato, élève de M. Delsart; et Von Einbrodt, élève de M. Rabaud.

Second prix : MM. Cognier, élève de M. Rabaud; et Albiate, élève de M. Delsart.

Premier accessit : MM. Huck et Fillastre, élèves de M. Delsart.

Second accessit : MM. Bourgeois, Giort et Charpentier, élèves de M. Rabaud.

FLUTE

Professeur : M. HENRY ALTÈS.

Premier prix : M. Richaud.

Second prix : M. Jules Roux.

Premier accessit : M. Davenne.

HAUTBOIS

Professeur : M. GILLET.

Premier prix : MM. Longy et Hurel.

Premier accessit : M. Alfred Robert.

Second accessit : M. Mabile.

CLARINETTE

Professeur : M. ROSE.

Premier prix : M. Terrier.

BASSON

Professeur : M. JANCOURT.

Premier prix : M. Violet.

Second accessit : MM. Debuchy et Leruste.

Premier accessit : M. Garaudet.

COR

Professeur : M. MOHR.

Pas de premier prix.

Second prix : MM. Cornu et Lussier.

Premier accessit : M. Beyls.

CORNET A PISTONS

Professeur : M. ARDAN.

Premier prix : M. Bonnet.

Second prix : M. Lalaune.

Premier accessit : M. Malet.

TROMPETTE

Professeur : M. CERCLIER.

Premier prix, à l'unanimité : M. Bruguière.

Second prix : M. Joseph.

Premier accessit : MM. Wattel et Leuliet.

TROMBONE

Professeur : M. DELISSÉ.

Premier prix : M. Bailly.

Second prix : M. Massot.

Premier accessit : M. Vaudevelde.

La distribution des prix du Conservatoire a eu lieu le 6 août, dans la salle de la rue Bergère.

M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, qui présidait la séance, a prononcé l'allocution d'usage. Il a parlé aux élèves en fort bons termes. Il les a félicités de leurs succès, en les engageant à se méfier des flatteurs et à ne pas se croire autorisés à affronter avec une dangereuse assurance un public qui n'est pas toujours débonnaire. « Vous le savez aussi bien que moi, a dit M. Kaempfen, ce que vous avez appris n'est presque rien auprès de ce qui vous reste à apprendre. » Pour quelques-uns des lauréats, il aurait pu supprimer le « presque ».

Le directeur des Beaux-Arts a parlé ensuite des œuvres musicales représentées dans l'année : du *Cid*, dont la mention a été fort applaudie; de la reprise du *Songe d'une nuit d'été*, dont le rappel a valu une longue ovation au directeur du Conservatoire. Puis il a énuméré les pertes récentes faites par le personnel de l'Ecole : Emile Perrin, Jacquard, Bonnehee, Bressant, Chouquet, en accompagnant chaque nom de quelques phrases de regret dont l'accent ému a impressionné tous les assistants.

Après avoir adressé de nouveau de sages conseils aux élèves, les exhortant à préférer à des succès faciles, mais éphémères, la voie des études sévères qui conduisent au beau et au bien, il a terminé ainsi :

« Vous qui allez quitter cette maison pour un peu de temps seulement, reprenez-en joyeusement le chemin quand l'heure sera venue; vous savez quel paternel empressement vous y accueillera; et vous qui allez lui dire adieu pour toujours, gardez d'elle un souvenir fidèle et reconnaissant; tous, préparez-vous à lui faire honneur et à faire honneur à la France. »

A la suite de ce discours, M. le directeur des Beaux-Arts a donné connaissance d'un décret qui nomme chevaliers de la Légion d'honneur : M. Mouzin, professeur de solfège dans l'école, autrefois directeur du Conservatoire de Metz, et M. Duprato, compositeur de musique, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Ces nominations ont été saluées de chaleureux applaudissements.

M. Kaempfen a annoncé aussi la promotion, au grade d'officier, de M. Antoine Rubinstein, qui n'a pas été moins bien accueillie.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

MM. Alfred Assolant, Jean-Etienne Aubry, Charles Cabot, Gustave Chouquet, Ernest Dubreuil, H. Dumont, B. Jouvin, Albert de Lasalle, Marcaille.

Compositeurs et artistes musiciens.

MM. Battmann, Luigi Bordèse, M^{lle} Cotta, A. Croisez, Jacquard, l'abbé Liszt, Marchot, Maugé, Nicou-Choron, Emile Pichoz, Amilian Ponchielli, Théodore Ritter.

Artistes dramatiques et lyriques.

M^{lle} Augé, Bonnehee, Marguerite Bellanger, Bressant (de la Comédie-Française), M^{me} Georges Dagrollet (Octave Waldteufel), Henriette Dor, Francioli fils, M^{lle} Gougibus, Hamburger, Frédéric Hanlon, M^{lle} Iweins, Marie Heilbronn, d'Hennin, Kœnig, Lefebvre (Faivre), Louis Le Bel, Lenfant, Eugène Luguet, Machanette, Adèle Mayeur, veuve Mélingue (née Théodorine), Menu, Paravicini, Panot, Gabrielle Péra, Péchéna, Roucoux (Burani), Rouvière (ténor), Emile Scaria, M^{lle} Singelée, Léonie Tonel (pianiste), Blanche Verteuil.

Divers.

MM. Bousquet, Cazaubon, docteur Coqueret, Delvil, Jarett, Lemercier, Lemonnier, Lemoigne, Louis (de la Gaité), Meynadier.

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN L'AN 1886 ¹

Action. — M. IZOUARD ².

Annales politiques et littéraires. — M. JULES FAVRE, critique dramatique ; M. ELY EDMOND-GRIMARD, critique musical.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG (Vert-vert).

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Constitutionnel. — M. PAUL GINISTY, critique dramatique ; M. FRANCIS THOMÉ, critique musical ; M. LÉON BRÉSIL, courrier des théâtres.

Correspondant. — M. VICTOR FOURNEL.

Courrier de l'Art. — M. ARTHUR HEULHARD, critique dramatique ; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Courrier d'État. — M. EDMOND STOULLIG.

Courrier du soir. — M. DE BASSIDAN, critique dramatique ; M. GOULET (Gutello), critique musical.

Cri du Peuple. — M. PAUL ALEXIS (Trublot).

Défense. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

XIX^e Siècle. — M. HENRY FOUQUIER ; M. EMILE MENDEL (Yorick), soirée parisienne et courrier des théâtres.

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1886 dans les journaux parisiens.

2. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Echo de Paris. — M. HENRY BAUER; M. GAUTHIER-VILLARS (Willi), soirée parisienne; M. H. ROSATI, courrier des théâtres.

Estafette. — M. O. CROUZET.

Evénement. — M. LOUIS BESSON (Panserose), critique et courriériste des théâtres.

Figaro. — M. AUGUSTE VITU; M. EMILE BLAVET (un Monsieur de l'orchestre) et M. GEORGES BOYER, soirée parisienne; M. JULES PRÉVEL, courrier des théâtres.

Français. — MM. LOUIS MOLAND et JULES GUILLEMOT, critiques dramatiques; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

France. — M. EMILE FAGUET, critique dramatique; M. VICTOR ROGER, critique musical et courriériste des théâtres.

France Libre. — M. LÉOPOLD LACOUR, critique dramatique; M. ALBERT DAYROLLES, critique musical; M. EMILE MAX, courrier des théâtres.

Gaulois. — M. H. DE PÈNE, critique dramatique; M. FOURCAUD, critique musical; M. RAOUL TOCHÉ (Frimousse), soirée parisienne; MM. EDOUARD NOEL et LIONEL MEYER, courrier des spectacles.

Gazette de France. — M. ADOLPHE RACOT, critique dramatique; M. SIMON BOUBÉE, critique musical.

Gil Blas. — M. LÉON BERNARD-DEROSNE, critique dramatique; M. VICTOR WILDER, critique musical; M. FERNAND BOURGEAT (Lazarille) soirée parisienne et courrier des théâtres.

Illustration. — M. HENRI LAVOIX (Savigny).

Indépendance belge. — M. FRÉDÉRIKS, critique dramatique; M. FÉTIS, critique musical; M. GASTON BÉRARDI, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. GRAMONT (Fauchery).

Journal des Débats. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique; M. ERNEST REYER, critique musical; M. EDMOND FRISCH, courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. CHARLES RÉRY (Charles Darcours).

Justice. — M. EDOUARD DURRANC ; M. CHARLES MARTEL, soirée parisienne et courrier des théâtres.

Lanterne. — M. MAURICE DRACK.

Liberté. — M. PAUL PERRET, critique dramatique ; M. VICTORIN JONCIÈRES, critique musical et courriériste des théâtres ; M. DE MOLÈNES (Rigoletto), soirée parisienne.

Ligue. — M. FABERT.

Matin. — M. FRANÇOIS OSWALD, critique dramatique ; M. GEORGES STREET, critique musical ; M. MAURICE ORDONNEAU, tablettes théâtrales.

Messenger de Paris. — M. JULES GUILLEMOT.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL (Moreno) et CHEVALIER.

Monde artiste. — MM. JULES RUELLE et EUGÈNE MATHIEU D'AURIAC.

Monde illustré. — M. CHARLES MONSELET, critique dramatique ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. EDOUARD THIERRY ; M. EMILE DESBEAUX (l'Amateur de spectacle), soirée parisienne et courrier des théâtres.

Mot d'ordre. — M. ALBERT DUBRUJEAUD.

Musée des familles. — M. H. DE BORNIER, critique dramatique ; M. JULIEN TORCHET, critique musical.

Nation. — M. ADRIEN BERNHEIM, critique dramatique ; M. EDMOND THÉRY, critique musical.

National. — M. EDMOND STOULLIG (Fracasse), critique et courriériste des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. LÉOPOLD LACOUR, critique dramatique ; M. LOUIS GALLER, critique musical.

Paix. — M. JOSEPH MONTET, critique dramatique ; M. MÉLIOT, critique musical et courriériste des théâtres.

Paris. — M. HENRI DE LAPOMMERAYE ; M. GEORGES ROLLE, courrier des théâtres.

Parti national. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ALBERT DAYROLLES (Gros-René), critique musical et courriériste des théâtres.

Patrie. — M. A. CLAVEAU, critique dramatique ; M. LAUZIÈRES DE THÉMINES, critique musical ; M. GEORGES GRISIER (Dorante), courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. LÉON KERST.

Petit Moniteur. — M. EMILE DESBEAUX.

Petit National. — M. EDMOND STOULLIG (J. Loret).

Petit Parisien. — M. PAUL GINISTY.

Petite Presse. — M. GUSTAVE CLAUDIN.

Radicai. — M. HENRY MARET; M. BIGUET, courrier des théâtres.

Rappel. — M. ARMAND GOUZIEU.

République française. — M. LOUIS DENAYROUSE, critique dramatique; M. ALPHONSE DUVERNOY, critique musical; M. EUGÈNE FRAUMONT, soirée théâtrale.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue d'art dramatique. — M. EMILE MORLOT, critique dramatique; M. ALBERT SOUBIES, critique musical.

Revue bleue. — M. HUGUES LE ROUX, critique dramatique; M. LÉON PILLAUT, critique musical.

Revue théâtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. CHARLES BIGOT, critique dramatique; M. OSCAR COMETTANT, critique musical.

Soleil. — M. NIEL (le Maréchal).

Soir. — MM. ALPHONSE DUCHEMIN et PAUL DEMENY, critiques dramatiques; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical; M. EUGÈNE FRAUMONT, courrier des théâtres.

Télégraphe. — M. CAMILLE LE SENNE.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique; M. J. WEBER, critique musical; M. ADOLPHE ADERER, courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOOWITZ.

Tintamarre. — M. LÉON BIENVENU.

Voltaire. — M. SERIZIER, critique dramatique; M. LÉON KERST, critique musical; M. ALFRED DELILIA (Scapin), soirée parisienne; M. EDOUARD PHILIPPE, courrier des théâtres.

Vie parisienne. — M. DU TILLET.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	
Académie nationale de musique	1
Comédie-Française	57
Théâtre national de l'Opéra-Comique	121
Théâtre national de l'Odéon (second Théâtre-Français)	167
Gymnase Dramatique	247
Théâtre du Vaudeville.	273
Théâtre du Palais-Royal	291
Théâtre des Variétés	313
Théâtre de la Porte-Saint-Martin	336
Théâtre de la Gaîté.	345
Théâtre du Châtelet.	357
Théâtre de l'Ambigu-Comique.	372
Théâtre de Paris	395
Théâtre de la Renaissance	422
Théâtre des Bouffes-Parisiens	447
Théâtre des Nouveautés.	758
Théâtre des Folies-Dramatiques	475
Théâtre Cluny	486
Théâtre des Menus-Plaisirs	493
Théâtre du Château-d'Eau.	498
Théâtre Déjazet.	513
Théâtre Beaumarchais.	527
Eden-Théâtre	539
Concerts du Châtelet, Concerts Lamoureux, Concerts populaires, Concerts du Trocadéro, Concerts divers.	521
Institut. — Conservatoire de musique et de déclamation	546
Nécrologie	
La Critique dramatique et musicale en l'an 1836	557

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENNELLE, 11, PARIS

à 3 fr. 50 le volume

ANDRÉ DANIEL

L'ANNÉE POLITIQUE

1^{re} à 13^e année — 1874 à 1886

13 volumes

NOTA. — La première année (1874) de cette série est épuisée.

ÉDOUARD NOËL & EDMOND STOULLIG

LES ANNALES DU THÉÂTRE

ET DE LA MUSIQUE

1^{re} à 12^e année — 1875 à 1886

12 volumes

NOTA. — La huitième année (1882) de cette série est épuisée.

PAUL GINISTY

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

1^{re} et 2^e années — 1885 et 1886

2 volumes

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

--	--	--

NON-CIRCULATING